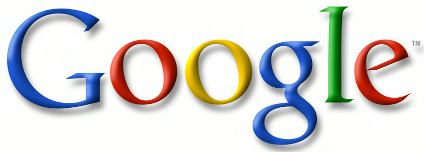








GEMENS

DES

AVANS

SUR LES

IPAUX OUVRAGES

S AUTEURS,

IDRIEN BAILLET;

, corrigez, & augmentez par

r. DE LA MONNOYE.

JVELLE EDITION.

ME TROISIEME,

REMIERE PARTIE.



AMS DAM,

PENS COMPAGNIE

M D XXV.

JUGEMENS
DES
SAVANS
SUR LES
PRINCIPAUX OUVRAGES
DES AUTEURS,

PAR ADRIEN BAILLET;

Revûs, corrigez, & augmentez par
Mr. DE LA MONNOYE.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME,
PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M DCC. XXV.

gemens, lorſque j'ai compté avec certitude ſur la diverſité des goûts des hommes.

Comme cette derniére ſatisfaction eſt préférable à l'autre, j'aurois tort de me plaindre de ces mécontens; mais j'aurois raiſon auſſi de ſouhaiter qu'ils ne ſe plaigniſſent pas de moi. Car s'ils avoient fait réflexion ſur la nature & la conſtitution de l'Ouvrage, ils auroient jugé facilement que je n'ai pas moins ſongé à leur avantage qu'à celui de ceux qui en ont été pleinement ſatisfaits; & que leurs interêts ne me ſont pas moins chers; puiſqu'à dire le vrai, c'eſt à leurs Cenſeurs que j'en ai voulu. C'eſt auſſi à ceux là qu'ils devroient s'en prendre, & je leur en ai facilité les moyens en mettant dans ſon jour ce dont ils croient avoir ſujet de ſe plaindre.

Je dis que c'eſt à leurs Cenſeurs que j'en ai voulu, parce qu'après m'être un peu examiné moi-même, j'ai reconnu que je ne me mêlois d'autre choſe que de blâmer ceux qui ont tort de juger les autres mal-à-propos, & d'inſpirer à mes Lecteurs des ſentimens de reconnoiſſance pour ceux dont ils approuveront les jugemens.

Il faut avoir l'humeur un peu ſceptique pour en douter, après l'idée que je me ſuis formée de la plûpart de ces Cenſeurs & de ces prétendus Savans, que l'on appelle Critiques, & que j'ai conſidérés en plus d'une rencontre *comme des hommes plus ou moins environnés de tenebres, de foibleſſes, & de paſſions.* J'ai tâché de faire remarquer en divers endroits, que les Sentences de ces ſortes de Juges, loin d'être

tre des Arrêts irrevocables, ne ſont ſouvent que les témoignages de leur propre ignorance, ou de leur malignité; & qu'elles contribuent plus que les Eloges à l'avantage & à la gloire de ceux dont ils ſe mêlent de juger. La maniére même dont je me ſuis aviſé quelquefois d'arranger ces divers jugemens, quand il s'agiſſoit de certaines perſonnes qui méritoient d'être menagées, n'eſt point trop énigmatique pour empêcher qu'on ne découvre tout d'un coup le deſſein que j'ai eu de commettre ces jugemens les uns avec les autres, & de les reduire innocemment à la néceſſité de ſe défaire mutuellement d'eux-mêmes, ſans avoir beſoin d'aucun ſecours étranger, ni d'aucunes des formalités ordinaires de la réfutation. Et quoique j'aye fait ſemblant de les concilier enſemble dans pluſieurs occaſions, & d'adoucir leurs contrarietés, je veux bien avertir le Lecteur que j'ai voulu lui laiſſer la liberté de ſe mocquer des uns & des autres, & l'exciter à redoubler ſes vœux pour demander au Ciel un guide capable de nous conduire ſurement & utilement dans la lecture des Livres, & dans l'étude des Sciences.

Cet éclairciſſement ne paroît néceſſaire qu'à ceux qui ne ſayent pas le train de la République des Lettres. Car il n'eſt pas poſſible d'avoir quelque habitude avec les Livres, & d'ignorer en même tems le peu de credit que les Critiques ont eu de tout tems dans l'eſprit du Public, quand il a été queſtion d'établir ou de ruiner la répu-

tation d'un Auteur, je dis les Critiques-mêmes les plus graves & les plus autorisés parmi les Savans. On ne s'est pas cru obligé de diminuer rien de l'estime qu'on a toujours faite de l'Histoire de Salluste, tant qu'on l'a pu conserver, sur la méchante idée que Quintilien en avoit donnée, & cet Auteur n'a pu venir à bout de décrediter plusieurs des Poëtes qu'il a censurés. Le jugement désobligeant qu'Horace a fait de Plaute, semble avoir fait plus d'affaires au Censeur Satirique qu'au Poëte Comique. Les écrits de Ciceron & de Seneque n'ont pas laissé de subsister avec honneur malgré le mauvais office que Dion l'Historien leur a rendu. Que pourrions-nous dire de l'autorité des Critiques Modernes, qui est moindre sans doute que celle de ces Anciens? Il n'est pas aisé de nous faire voir un seul Auteur dont la bonne fortune ou la disgrace ait été dépendante des jugemens qu'en auroient pu faire les Erasmes, les Scaligers, les Lipses, les Saumaises & les autres Censeurs de la République des Lettres.

II.

Mais quoique je sois assés persuadé que les Critiques, dont j'ai rapporté les jugemens, ont laissé les Auteurs dans le même état qu'ils étoient avant que j'eusse exposé mon Recueil au jour; je n'ai pu croire que les Réflexions qu'ils ont faites sur les Ouvrages de ces Auteurs, nous soient inutiles pour la connoissance que nous en de-

devons avoir. Et je cherche encore la raison que pourroient avoir ceux d'entre ces Auteurs que mon Ouvrage a pu mettre dans le trouble, pour murmurer contre des gens qui voudroient leur faire le même honneur qu'à tous ceux de l'Antiquité, en cherchant à les connoître par la même voie, & en les mettant au nombre des immortels, quoiqu'ils ne soient pas encore dépouillés de leur mortalité.

Ce sont les marques de cette mortalité qui empêchent que leur mérite n'ait maintenant tout l'éclat qu'il pourra avoir dans l'éternité, & nous sommes obligés de dire que ce sont justement ces marques qu'ils veulent soustraire à notre connoissance, comme s'ils avoient songé moins à nous instruire qu'à nous éblouïr, & à nous imposer par le préjugé de leur réputation.

Ils ne considérent point que c'est un avantage particulier aux Auteurs vivans, que n'ont point les morts, de voir que les Critiques n'attendent pas à publier ce qu'ils pensent d'eux, lorsqu'ils n'auront plus d'oreilles pour les entendre, ni de Langue pour leur répondre, & quand nous supposerions leurs Ouvrages dans un point de perfection capable de rendre inutiles toutes les reflexions des Censeurs, ils devroient au moins concevoir que c'est une épreuve pour leur vertu à laquelle on ne peut point proposer d'éxercice plus glorieux que le bel usage qu'elle doit faire du bien & du mal qu'on pourroit dire d'eux. C'est une occasion qu'on leur presente de se distinguer parmi la foule des autres Au-

 teurs,

teurs, & de nous prouver qu'ils ſavent ſupporter également la louange & le blâme, & qu'ils ont une indifférence parfaite pour l'un & l'autre. Ils n'ont pas ſujet de craindre que nous prenions une conduite ſi ſage pour une nouveauté, puiſqu'ils peuvent nous en montrer des éxemples dans l'une & l'autre antiquité, qui ſert de modéle à tous ceux qui veulent vivre avec honneur, ſous la qualité d'Auteurs. Je ne ſerois pas fâché qu'ils en vouluſſent douter, non pas pour leur en donner des preuves, mais pour avoir le plaiſir de les provoquer à faire eux-mêmes l'éxemple pour la poſtérité, & à ſe mettre au nombre des hommes extraordinaires de notre tems, qui travaillent, les uns par leurs actions, les autres par leurs Ecrits, à rendre notre ſiécle aſſés heureux pour devenir le modéle des ſuivans.

crée & ofane.

Mais ces Meſſieurs n'ont pas jugé à propos d'entrer dans ces conſidérations, & ils n'ont pas été honteux de me faire connoître par la bouche de quelques-uns de leurs amis, que ſi je m'étois borné à ne recueillir que des Eloges, j'aurois été l'homme *ſelon leur cœur*, & que j'aurois rempli parfaitement leurs deſirs.

S'il étoit vrai que le chagrin que mon Ouvrage leur a pu donner n'eut point d'autre ſource que celle-là, il ne ſeroit peut-être pas difficile d'en arrêter le cours, en leur repreſentant qu'il n'étoit nullement néceſſaire qu'ils perdiſſent la tranquilité de l'ame, lorſque parmi diverſes choſes qui les flatoient, ils y en ont apperçû d'autres qu'ils

qu'ils eussent bien souhaité n'y point voir. *Ils* n'avoient qu'à considerer qu'en qualité de Lecteurs je les ai constitués les Juges de tous ceux qui ont entrepris de dire leur sentiment sur leurs propres Ouvrages (1), & que je m'étois proposé dans mon Avertissement de les prendre pour les garans du tort qu'ont les Critiques dont ils desapprouvent les jugemens: en quoi je puis assurer que je n'ai point prétendu exiger d'eux qu'ils prissent d'autre part à mon Ouvrage, que celle des Lecteurs les plus indifférens.

D'ailleurs, quand ils auroient dû apprehender que la vérité & la justice ne se missent de la partie, & qu'elles ne les abandonnassent pour se ranger du côté de leurs Censeurs, n'auroient-ils pas eu sujet de se consoler dans l'esperance de voir bientôt une revolution, s'il est vrai que Mr. le Fevre le Docteur n'ait pas eu dessein de nous tromper par la date du tems qu'il nous prescrit pour la durée des jugemens qu'on fait des Livres, & pour celle de la bonne ou mauvaise réputation d'un Auteur? C'est le motif que ce Docteur témoigne avoir eu de bien esperer de ses Ouvrages, lorsque faisant reflexion sur l'inconstance & l'incertitude des jugemens des hommes, & voyant combien les goûts changent, je ne dis pas de siécle en siécle, mais de génération en génération, & souvent en moins de tems encore, il se promet de voir bientôt venir son tour, dès qu'il se sera fait connoître au

1. Avertiss. du Tom. I. Part. II. nomb. 3.

au Public, & qu'il aura eu la patience de laisser passer la réputation de son Adversaire. Il s'en est expliqué assés ouvertement, lorsqu'il a fait connoître à Mr. Arnaud, qu'il peut sûrement se disposer lui-même à souffrir cette revolution, s'il n'aime mieux se retirer au plûtôt du commerce des vivans, pour n'être pas témoin de la disgrace qu'il lui prédit. „ Quoique je „ pusse, lui dit-il (1), supposer le Public un „ peu trop prévenu en votre faveur, comme en étant infiniment plus connu que „ moi: toutefois je n'ai garde de le recuser. Le gain de ma cause ne dépend pas „ seulement du sentiment des hommes avec lesquels nous vivons; mais aussi de „ celui du monde qui viendra dans la suite. Hé ! qui peut savoir si vous en serés „ plus connu que moi? Le sort des Livres „ n'est pas toujours le même & tel remporte le prix aujourd'hui qui ne meritera „ rien dans dix ans: tel Auteur laisse les „ autres au-dessous de lui dans un tems, „ qui se verra confondu dans un autre avec „ une foule de demi-Savans, dont le monde n'est toujours que trop rempli.

Qui empêche tous les Ecrivains d'avoir autant de confiance en la vicissitude des choses qu'en témoigne M. le Févre? Et qui est l'Auteur qui, pour peu qu'il eût de soin de sa réputation, n'aimât mieux passer d'abord par le dégout du Public, & par les censures des Critiques, étant sûr au premier

1. Lett. de Mr. le Févre dans la Justific. de la Morale

mier tour de la révolution de faire prendre le change à ces Critiques, & de vivre enfin dans l'approbation publique?

III.

Mais nos Auteurs mécontens ne veulent pas de composition avec le Public, & toute la déférence qu'ils peuvent avoir pour l'avenir, ne peut pas les porter à se soûmettre aux caprices du tems present. On se trompe de croire qu'ils soient du nombre de ces Auteurs desinteressés qui s'abandonnent au jugement de leurs Lecteurs, & qui savent préferer l'utilité publique à leur propre réputation. Comme ils ne se soucient point tant de se rendre infaillibles que de paroître tels, ils croient qu'on leur fait injure lorsqu'on les croit capables de faillir, & que les Connoisseurs se mettent en devoir de les réduire sous leur critique. Mais quoique je leur aie fait assés connoitre que je ne prétens pas m'interesser pour ces derniers qu'ils mettent parmi leurs Censeurs, & qui font tout le chagrin auquel il semble que mon Recueil ait donné occasion, ils me permettront de leur dire que, quelque raison qu'ils pensent avoir de préferer leur propre réputation à l'avantage qui pourroit nous revenir de leurs écrits, il leur seroit, ce me semble, infiniment plus glorieux de sacrifier cette prétenduë réputation à l'utilité publique ; parce que c'est

rale des Réformés, par M. Jur. Livre 6. pag. 273.

c'eſt un moyen immanquable de la retrouver auec uſure.

C'eſt ce qui me fait croire que tous les ſoins qu'ils ont pris pour me faire ſavoir, *qu'ils ont beſoin de leur réputation* afin de travailler avec ſuccès, étoient fort inutiles à mon égard; puiſqu'ils m'ont trouvé dans l'opinion de ceux qui eſtiment que la cenſure, *telle qu'elle puiſſe être*, ne peut nuire qu'à une réputation qui eſt fauſſe & injuſtement acquiſe, & qu'elle eſt d'un uſage merveilleux pour affermir celle qui eſt établie ſur des fondemens ſolides.

L'exemple de quelques-uns d'entre eux qui ont fait profeſſion publique juſqu'à preſent de n'écrire que pour acquerir de la gloire, ne me perſuade pas encore entiérement qu'un honnête homme puiſſe ſe propoſer cette réputation comme la fin principale de ſon travail, au préjudice de quelque utilité que ce puiſſe être. Je conçois ſeulement qu'elle peut être la récompenſe & la ſuite de cette utilité, qui doit être la regle de cette réputation : comme nous voyons que les Grands, qui veulent procurer une excellente éducation à leurs enfans, ne s'aviſent pas de ſe propoſer d'abord de faire la fortune des Gouverneurs & des Precepteurs qu'ils leur donnent, mais qu'ils ſongent uniquement à l'avantage de leurs enfans, & meſurent enſuite la récompenſe qu'ils préparent aux autres ſur l'utilité de leurs ſoins, & ſur les fruits qu'ils voyent de leurs travaux.

Un Auteur, qui ne veut pas qu'on le touche ſous pretexte qu'il a beſoin de ſa ré-

réputation, auroit grand tort de s'imaginer que ſon Lecteur n'auroit pas autant de beſoin de ſon tems & de ſon eſprit, & qu'il lui ſeroit permis d'abuſer de l'un & de l'autre pour acquerir cette plaiſante réputation. S'il prétend faire un preſent gratuit au Public lorſqu'il publie un Ouvrage, quelle raiſon peut-il avoir de rien exiger de lui? S'il n'eſt pas aſſés deſintereſſé pour ne pas demander d'encens, pour ne pas ſouhaiter d'approbation, & pour ne pas aſpirer à cette réputation qu'il recherche avec tant d'ardeur, doit-il trouver étrange que l'on ſe mette en devoir d'éxaminer s'il a merité ce qu'il demande?

Que veulent donc dire ces Meſſieurs, lorſqu'ils nous font entendre que ſi l'on prétend découvrir leurs fautes, ou, pour parler comme eux, manquer au reſpect & à la ſoumiſſion qu'ils éxigent de nous, ils nous priveront des fruits de leurs veilles? Quoi, ſi un Poëte a dit une ſaleté, un Hiſtorien une fauſſeté, un Théologien une nouveauté; ſi un Grammairien a fait des ſolecïſmes, un Chronologiſte des anachroniſmes, un Philoſophe des ſophiſmes, un Juriſconſulte des antinomies; il ſera defendu de dire que quelqu'un les a remarqués? S'ils ne ſont pas impeccables, pourquoi veulent-ils que nous ignorions cette verité? S'ils croient l'être ſans ſe croire obligés de nous en donner des preuves, que nous donneront-ils à penſer autre choſe d'eux, ſinon qu'il y auroit dans la qualité d'Auteur une malignité fatale qui les aveugleroit juſqu'au point de leur perſuader qu'ils ne

ſont plus hommes dès qu'ils ſont Auteurs?

„Ils n'écriront donc plus, ces Meſſieurs,
„ s'ils voient qu'on ſe mette ſur le pied
„ de raiſonner de leur conduite, & de par-
„ ler de leurs Ouvrages autrement qu'eux?
Ils feront de nous un exemple terrible de leur ſeverité pour toute la Poſterité; & ils ſe vangeront du Public d'une maniére ſi éclatante, que la brouillerie pourra bien être irreconciliable, ſi l'on ne trouve les moyens de faire revenir des Enfers un Menenius Agrippa pour les raccommoder? C'en eſt fait, *ils laiſſeront* ce pauvre *Public dans ſon ignorance*; *ils nous abandonneront à notre propre ſens*: & pour nous punir par la privation de leurs lumieres, ils ne s'oppoſeront plus deſormais aux efforts que font les tenébres de l'ancienne Barbarie pour enveloper & couvrir le reſte de notre ſiécle avec toute la poſterité.

La ménace eſt trop épouventable pour pouvoir paſſer juſqu'à l'effet, & je penſe qu'un défi qu'on leur auroit fait dans les formes pour l'éxecution, les auroit un peu embaraſſés. Mais quand ils auroient pû ſe reſoudre à ces extrémités, l'inconvenient de voir le monde ſans Livres ne ſera jamais à craindre; puiſqu'il eſt à préſumer qu'il y aura toujours plus d'Ecrivains que d'hommes ſages. Saint Auguſtin ſe moquoit autrefois de ceux qui prétendoient lui répreſenter que ſi chacun gardoit le celibat & la virginité, le monde periroit, parce qu'il n'apprehendoit pas d'être pris au mot en exhortant tout le monde à la continence: de même nous pouvons aſſurer

aussi que quelque chose que l'on dise ou que l'on fasse contre les Auteurs, rien ne sera capable de les arrêter, s'il est vrai, comme l'a remarqué Juvenal (1) que, *la passion d'écrire est une maladie incurable, & qu'elle vieillit dans un cœur qu'elle a une fois infecté.*

IV.

J'aurois lieu de finir ici, s'il avoit plû à nos Mécontens de terminer leur mauvaise humeur à la personne ou aux écrits des Critiques qui ne leur ont point paru favorables dans mon Recueil. Mais dans l'apprehension de se battre contre des spectres & des morts, ou de rencontrer parmi ceux qui vivent encore, des gens de tête & de cœur, ils sont venus fondre sans consulter leur prudence sur celui qui n'a recueilli les sentimens de ces Critiques que pour rendre à ceux qui se plaignent maintenant de nouveaux services, en tâchant de faire paroître leur mérite avec plus d'éxactitude qu'auparavant.

Mais loin de me faire croire que leur colere & leurs efforts me dussent regarder, j'ai voulu leur faire connoître que je prétendois bien profiter de l'avantage que j'avois d'être au dessous d'eux : & bien persuadé que ce n'est point pour les roseaux que Dieu a créé les vents & la tempête, j'ai laissé tout passer par dessus ma tête, sans m'imaginer que je dusse prendre part à tout ce

1. Juven. Satir. 7.

ce qui étoit trop éloigné de ma ſphere.

Je n'ai point trouvé de parti plus ſûr ni plus commode à prendre que celui de l'indifférence, qui m'a empêché de reſſentir les mouvemens dont ils ont été agités, & qui m'a retenu même dans une aſſiette d'eſprit ſi calme, que ſi j'avois été Muſicien, j'aurois pû chanter leur colere avec autant de plaiſir & de tranquilité qu'Homere & ſes *Rhapſodiſtes* en eurent autrefois à chanter celle d'Achille.

A dire le vrai, ſi l'on conſidere que cette colere n'a point eu d'autres effets, que d'échauffer le ſang de la veine de quelques Poëtes, qu'elle n'a produit que des *Songes* & des *Fables*, & qu'elle ne leur a ſuggeré qu'un peu de ces Vers dont les Poëtes Païens ſe ſervoient pour exprimer leur paſſion; il ſera aiſé de juger, que je n'en aurois pû faire d'autre uſage que celui que l'on fait des chanſons des carrefours.

Catulle, &c.

Quoique ces Vers ſoient du nombre des choſes que l'on doit abandonner à la riſée publique, & que ce ſoit peut-être s'oppoſer mal à propos à leur mauvaiſe fortune, que d'en renouveller la memoire: je puis dire qu'ils m'auroient fait moins d'honneur, s'ils n'avoient point deshonoré mes Adverſaires & mes Cenſeurs. Celui (1) qui s'eſt chargé de leur cauſe & de leurs interêts, dans le Songe *Aſinus in Parnaſſo*, a crû devoir employer toute ſa vertu Poëtique pour les transformer en *inſectes volans*, & les faire fondre ſur l'animal que Morphée

Abeilles.

1. ¶ Le P. Commire Jéſuite.

phée a fait entrer dans ſon imagination. Mais il n'a point tenu à lui que ſon indiscrétion ne leur ait été mortelle, & s'il s'eſt bien ſouvenu des leçons de ſon Maître, il a dû ſuppoſer que tous ces petits animaux auſquels il compare mes Cenſeurs, n'ont pû me piquer ni me laiſſer leur aiguillon, qu'il ne leur en ait couté la vie. Virgile.

Animas in vulnere ponunt. Georg. 4.

Grace à l'imprudence du Poëte, grace auſſi à la conſtitution de la nature de l'Ane, il ſe trouve enfin que le gros animal en a été quitte pour quelques legeres inſultes, & qu'il a ſurvêcu à tous ces petits inſectes, qui ſe ſont précipités à la mort de la maniére du monde la plus mal concertée. Mais nous avons toujours ouï dire qu'il en eſt ſouvent des Poëtes comme des Prophétes & des Devins; que tous ces Suppôts d'inſpiration ne ſont que les organes de la Divinité vraie ou fauſſe, qui ne s'accorde pas toujours avec les intentions des Poetes ou des Prophetes qu'elle inſpire, & qui leur fait dire quelquefois des verités contre leur deſſein. Ceux qui ſe ſont appliqués à découvrir les rapports merveilleux qui ſe trouvent entre les Poëtes & les Prophetes, n'avoient peut-être pas encore remarqué de Balaams parmi les Poëtes, qu'une Puiſſance ſuperieure & inviſible oblige de parler autrement qu'ils ne veulent.

Je veux néanmoins avoir meilleure opinion de mes Cenſeurs que n'eſt celle que

le

le Poëte nous en a voulu donner dans son Songe : je veux croire même avec quelques-uns d'entre eux que sa vision n'est pas un véritable songe, & qu'il a voulu imposer à ses Lecteurs, lorsqu'il leur a fait acroire qu'il lui avoit été rapporté par le valet d'un de ses Dieux, lorsqu'il dormoit. Le caractere du songe nous fait assés voir, qu'il n'a rien de trop divin, & que le Poëte pourroit bien l'avoir forgé tout seul dans son cerveau, sans autre secours que de son propre Genie qu'il a pris pour un Morphée.

Somnia quæ mentem ludunt volitantibus umbris
Non delubra Deûm, nec ab æthere Numina mittunt (1),
Sed sibi quisque facit.

Il n'est donc pas juste de croire sur la foi d'un songe purement humain, que ceux qui m'ont attaqué par leurs Vers, ayent voulu exposer leur vie pour une satisfaction si frivole. Et quelque desir qu'ils ayent pû avoir de me nuire, je ne laisserai pas de les honorer toujours avec la même sincerité qu'auparavant. Je les prierois seulement de prendre garde, de ne pas confondre cet honneur que je veux bien leur porter avec le mouvement de la crainte. C'est une passion qui n'a non plus de part à mon Ouvrage, que celle de l'espérance,

1. V. & Att. sec. in Orb. Musc. pag. 143. ¶ Baillet.

rance, si je ne m'abuse moi-même: du moins puis-je assûrer que je n'ai jamais perdu beaucoup de tems à faire des reflexions ou des raisonnemens sur les effets merveilleux de ces deux passions. Ainsi rien ne les empêche de voir que le respect que j'ai pour eux, est très-desinteressé. J'aurois même accompagné ce respect de mon estime pour eux, s'ils avoient voulu se faire reconnoître dans leurs Vers. Mais la crainte d'y paroître ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire, gens de regle & d'honneur, les a portés à s'écarter si loin du chemin ordinaire des honnêtes gens, ils s'y sont déguisés si parfaitement, & ils ont eu tant de soin d'y supprimer jusqu'aux moindres marques de leur modestie & de leur retenuë, qu'ils ne sont point en danger d'y être reconnus, ni même d'y passer pour des Chrétiens. Il faut avouer pourtant que si leurs Vers ne peuvent nous servir pour nous faire juger s'ils ont du mérite d'ailleurs, ils ne laissent pas de nous faire conjecturer que ce pourroit être un excès de charité pour moi qui les auroit porté à ces extremités, sans raisonner sur les inconveniens ausquels ils s'exposent. Et la charité paroîtra sans doute un peu excessive à celui qui voudra considerer qu'ils ne se sont point ménagés eux-mêmes en cette occasion; qu'ils ont oublié ou negligé leurs propres interêts; & qu'ils n'ont point fait difficulté d'alterer, non pas leur santé, mais leur

let qui ne lisoit pas les Originaux, cite Sarasin dans son *Orbilius Musca*, au lieu de Pétrone *in Satyrico*,

leur propre réputation pour travailler à ma correction.

V.

Cependant il est toujours fâcheux de voir, qu'une charité si ardente ait été sans effet à mon égard, & de pouvoir dire que c'est la violence extraordinaire de leur zèle qui a rendu inutile le desir que j'aurois eu de profiter de leurs avis. Quoique je n'aie jamais prétendu jouïr par force de leur colere, je pouvois pourtant esperer d'en goûter les fruits, & presumer que leur amertume & leur aigreur ne m'empêcheroit pas d'en retirer l'utilité que l'on trouve dans les fruits & les herbes sauvages dont on use plûtôt pour rétablir ou conserver sa santé que pour flater son goût. Mais à dire le vrai, il faloit autre chose que des Vers pour me corriger; & s'il étoit constant que mes Adversaires se fussent chargés de me faire connoître mes fautes, nous ne voyons pas quelle excuse ils pourroient avoir de s'être acquitté si mal de leur commission. Je me trompe, ou je ne leur ai point tant d'obligation : j'aime mieux croire qu'ils n'ont songé qu'à charmer leur chagrin au son de la Lyre, sans porter leurs vûës plus loin.

Cependant une Commission si honorable n'auroit pas été trop au-dessous de leur caractére. Je conviens qu'ils auroient usurpé un droit qui appartient legitimement à mes amis. Mais ils auroient toujours suppléé à leur défaut, de quelque maniére que ce pût être & comme ils ne se seroient point

point rendus suspects de cette fausse tendresse qui surmonte souvent les plus fermes & les plus incorruptibles d'entre nos amis, je n'aurois pas eu besoin de précaution de ce côté-là. Ils m'auroient procuré du moins un avantage capable de me consoler de les voir agir en Adversaires. Car encore qu'ils se fussent portés volontairement à remarquer mes fautes, ils ne m'auroient pourtant pas voulu obliger, sans doute, de reconnoître ces services comme des faveurs, puisqu'ils n'auroient songé qu'à se satisfaire eux-mêmes: ce que nous ne pourrions pas dire de ceux de nos amis qui prendroient le même soin, sans tomber dans l'ingratitude.

Je n'aurois pas même desesperé de les voir changer de motifs & passer dans le parti de ces derniers; si j'étois parvenu à leur faire connoître la disposition où j'ai toujours été de les écouter dans les bons intervalles de leur passion. Car après avoir mis mon Ouvrage au nombre des Compilations, où les fautes sont inévitables; après avoir bien compris que je ne pouvois me dispenser d'adopter celles des autres & d'y en ajoûter des miennes, en me reposant sur la bonne foi d'autrui: il ne me restoit plus qu'à demander, ou à attendre qu'on corrigeât les unes & les autres, soit par des remontrances particuliéres, soit par la voie de la réfutation publique. Ce dernier moyen n'ayant rien de contraire au droit des gens, m'auroit pareillement laissé la liberté d'user du même droit pour tourner à mon avantage, tout ce qu'on auroit pu écrire contre le dessein ou l'éxécution de mon

mon Ouurage. C'eſt auſſi la maniére dont j'eſpere en uſer dans la ſuite, s'il ſe trouve quelques Cenſeurs qui veuillent prendre cette peine, ſans examiner ſi c'eſt pour me nuire ou pour m'obliger. Car quelque mauvaiſe que puiſſe être leur volonté, je prétens bien, dans le deſſein de la rendre inutile, me ſervir d'un ſtratagême nouveau pour le faire entrer dans mes interêts. Je ne le diſſimule pas, je n'oublierai rien pour les obliger de prendre parti parmi les garants & les Auteurs de mon Recueil, pour convertir à mon uſage tout ce qu'ils pourront faire contre moi, & pour leur faire perdre la qualité d'Adverſaires, en leur conſervant celle de Cenſeurs. Je tâcherai de les déſarmer ſans violence, & j'employerai leurs propres armes, non pas contre eux-mêmes, mais contre les Auteurs qu'ils jugeront à propos d'attaquer dans le Recueil, & dont je rapporterai les Jugemens pour les commettre les uns avec les autres, & pour donner au Lecteur le moyen de penſer tout ce qu'il voudra de la diverſité des *Jugemens* des prétendus *Savans*, de la varieté ſurprenante des eſprits dans le genre humain, & de la maniére dont le péché a défiguré la Vérité & l'a renduë preſque méconnoiſſable.

Quoique je ne trouve rien qui me paroiſſe déraiſonnable dans la conduite que je me propoſe de garder, d'autres plus éclairés que moi ne laiſſeront peut-être pas d'en juger autrement. Mais je me ſuis imaginé que ſi tout le monde l'avoit obſervée depuis qu'on s'eſt aviſé d'écrire les uns contre

contre les autres, si au lieu de se refuter & de s'aigrir mutuellement, on s'étoit appliqué simplement à profiter les uns des autres & à prendre pour soi, ce qui auroit été écrit contre soi, on n'auroit peut-être jamais connu le nom d'Adversaire & d'Ennemi dans la République des Lettres: on n'y auroit point vû d'hostilités. Les esprits se seroient toujours réunis immanquablement. On auroit joint ensemble tout ce que l'on auroit trouvé de bon dans les Ecrits que les uns ont faits contre les autres, on en auroit rejetté le reste, & par un expédient si salutaire, on auroit peut-être trouvé le véritable moyen de fortifier le parti de la Vérité, d'entretenir avantageusement la Societé humaine &, si je l'ose dire, la paix de l'Eglise & de l'Etat.

V I.

De tout ce que je viens de dire, il paroît assés, qu'encore que je ne connoisse personne plus sujet à l'erreur ni plus capable de faire des fautes que moi, il seroit peut-être difficile de trouver quelqu'un qui eût plus d'envie de n'en point faire, ou de les reparer quand elles sont faites. L'infaillibilité a quelque chose de si divin & de si attirant, que si je la trouvois attachée au plus envenimé de mes Adversaires, je courrois après lui sans délibération, & je quitterois volontiers toutes choses pour suivre un homme qui me communiqueroit cette espéce de béatitude, pourvû qu'elle s'étendît aussi sur mes mœurs.

Mais

Mais six mille ans d'expérience nous ont assés appris à mettre l'accomplissement de ces souhaits au nombre des visions. La Religion & la Raison nous persuadent, qu'il n'y a personne qui ne soit plus ou moins environné de foiblesses & des autres dépendances de notre mortalité: & toute la foi que j'ai au merite de mes Adversaires, ne va pas jusqu'au point de me faire croire qu'ils en soient exempts eux-mêmes.

Le grand sujet de consolation pour nous, de voir que nos Maîtres ne sont point impeccables, lors même qu'ils nous apprennent à ne point manquer! Pourront-ils s'empêcher de songer à leurs propres infirmités, & se défendre en même tems de compatir aux nôtres? Quoi qu'ils nous veuillent assés de bien pour souhaiter de nous voir au point de la perfection où ils n'ont pu atteindre, je ne crois pas qu'ils nous en voulussent mal, de ce que nos efforts ne réussissent pas toujours à leur gré, & de ce que nous nous trouvons obligés de demeurer au-dessous d'eux, comme ils sont au-dessous des autres.

S'ils font des fautes, ce n'est pas pour nous en donner l'éxemple, & je les crois assés raisonnables pour reconnoître que ce n'est pas en ce point qu'ils sont nos Maîtres: mais lorsqu'il sont assés sincéres pour nous découvrir leurs propres manquemens, c'est alors qu'ils nous font voir qu'ils sont capables de nous donner toutes sortes de leçons.

Quand leur éxemple n'auroit point assés de force pour me porter à suivre leurs pas,

la ſeule vûe de la juſtice que l'on doit au Public ne ſeroit que trop ſuffiſante pour m'obliger à faire connoître au moindre de mes Lecteurs en quoi je l'aurois pu tromper après m'être trompé moi-même.

Duſſé-je donc immortaliſer mes fautes, je ne puis m'empêcher de leur donner ici tout le jour qu'elles pourront peut-être jamais avoir. Et ſans m'embaraſſer de ce qu'on en pourra juger, j'ai deſſein de faire à la fin de ce Diſcours une liſte de celles qu'une ſeconde lecture de mon Ouvrage & quelques avis de mes amis m'ont déja fait remarquer. (1) J'y joindrai même quelques opinions problematiques qui peuvent à la vérité ſe défendre en cette qualité, mais qui ne s'accommodent pas aſſés avec cette éxactitude que je ſouhaiterois garder juſques dans les moindres choſes: & je continuerai de faire de ſemblables corrections toutes les fois que l'on m'en donnera occaſion.

Les Critiques qui ſembloient avoir voulu coopérer avec moi dans ce louable deſſein, me donnent ſujet de croire qu'ils m'ont abandonné dès le commencement: & je n'ai pas même encore pû ſavoir l'uſage qu'ils ont voulu que je fiſſe de quelques difficultés qu'ils m'ont fait propoſer par Mr l'Abbé de la Rocque. Ils ne pouvoient mieux s'addreſſer, ni prendre des voies plus legitimes pour me faire ſavoir leurs penſées. Car encore que Mr. de la Rocque ait pris depuis pluſieurs années

(1) la

1.- Elles ont été corrigées dans la preſente édition.

(1) la resolution de ne point rapporter de jugemens, & qu'il l'ait executée autant qu'il lui a été possible dans la suite: néanmoins je le considére dans une des premiéres Charges de la République des Lettres, où il lui est très-difficile de ne se point rendre le Rapporteur général des Parties. Et si j'avois cru devoir faire quelque réponse aux Critiques dont il parle, j'aurois pris à leur éxemple la liberté de la lui addresser, ne doutant point, qu'ayant bien voulu faire une exception de sa regle en ma faveur, il n'eût eu aussi la bonté de leur faire connoître mes intentions, par le desir de rendre une justice égale à tout le monde.

Si Mr. de la Rocque avoit jugé à propos de donner son autorité & son suffrage aux objections qu'il nous a proposées de la part de ces Critiques, & si le Public avoit voulu se persuader de leur solidité ou de leur vrai-semblance, j'aurois tâché de donner des preuves de la considération que j'ai pour l'un & pour l'autre, & de satisfaire ceux qui les auroient jugées dignes de réponse. Mais comme il paroît que Mr. de la Rocque n'y a point pris de part, & que le Public a voulu qu'on les laissât tomber, pourquoi entreprendre maintenant de les relever? Et si elles ont été étouffées dans leur naissance, ne serois-je pas un indiscret de prétendre leur redonner la vie en leur rendant le jour?

Je ne puis pourtant me dispenser de faire remar-

1. Journal du 7. Juin 1677.

remarquer en paſſant ces prétendus Critiques ont fait voir qu'ils étoient fort malheureux en conjectures, lors qu'ils ſe ſont imaginés *que le fonds de l'Ouvrage* que j'ai publié, *venoit de plus loin.* S'ils avoient eu intention de faire honneur à quelqu'un de mon travail, encore y auroit-il lieu de diſſimuler cette fauſſeté, dans la vuë de quelque utilité qu'elle pourroit produire. Mais ſi l'idée qu'on m'a voulu donner de ces Critiques eſt véritable, il paroît aſſés qu'ils n'ont voulu forger cette opinion que pour tâcher de faire part à d'autres de la peine & de la mortification qu'ils avoient envie de me procurer. Si la Religion Chrétienne eſt ſûre & conſtante dans toutes ſes maximes, ces Critiques n'ont pas dû trouver leur compte à croire qu'ils auroient pû faire un menſonge de peu de conſéquence, & un petit mal pour pouvoir ſe procurer un plus grand bien. L'obligation générale, où nous ſommes tous de défendre la vérité juſques dans les moindres choſes, ne me permet pas de donner lieu à l'impoſture, en laiſſant attribuer à d'autres ce qui n'eſt pas d'eux, quelque interêt que j'euſſe de me ſouſtraire par un moyen ſi facile à la confuſion que je pourrois retirer de mon Ouvrage. Il ſuffit donc d'avertir ces Meſſieurs, que leur opinion eſt fauſſe de toutes les maniéres qu'on la puiſſe enviſager; que je n'ai reçu aucun mémoire ni aucun avis de perſonne, ni directement ni indirectement; que *le fonds de cet Ouvrage n'eſt pas venu de plus loin*; & qu'il n'a point d'autres ſour-

ces que les Auteurs anciens & modernes que j'ai cités par tout, & dont la lecture & l'usage sont d'un droit commun à tout le monde, si on en excepte quelques endroits qui regardent les Auteurs de notre tems, & qui ne sont appuyés que sur l'autorité de la voix publique, ce qui n'est pourtant arrivé que très-rarement. Une opinion aussi peu raisonnable que celle-là, n'aura pas manqué de tomber entre les mains de quelques-uns de ces Ouvriers de fiction qui mettent toute leur industrie à donner l'air de vrai-semblance aux conjectures les plus impertinentes. Mais il n'est pas à craindre que ces personnes puissent nous faire remarquer rien de démonstratif sur leur front ni dans leurs yeux, ni dans le ton de leur voix, ni dans la hardiesse de leur port, pour établir dans l'esprit des autres, ce qui ne peut avoir de fondement nulle part. Et sans sortir des bornes de la modestie, je veux bien défier l'effronterie même, quelque audacieuse & quelque impudente qu'on puisse me la dépeindre, d'oser soutenir une fausseté qui est ridicule dans toutes ses circonstances.

VII.

Nos Critiques m'ont fait proposer une autre objection qui est un peu plus vague, mais qui m'auroit véritablement chagriné si elle avoit plus de fondement. Il s'agit de savoir, si j'ai quelquefois oublié l'honnêteté, que j'ai fait profession de garder pour tous les gens de Lettres. Quelques-

uns

uns m'en ont voulu faire douter, contre le témoignage même de ma propre conscience. Mais quoiqu'ils ne m'ayent pas trouvé fort tendre à la persuasion sur ce sujet, je ne puis que je n'aye été surpris & touché sensiblement, lors qu'ils m'ont fait connoître, que quand il a été question de marquer mes respects pour une Société considérable dans l'Eglise & dans l'Etat (1), j'aurois dû prendre des mesures mieux proportionnées entre un si grand Corps & un petit Particulier, comme si je m'étois écarté des regles de la prudence.

Néanmoins, je suis rentré aisément dans mon premier calme, dès que j'ai consideré que cette accusation est non seulement très-facile à ruiner, mais qu'elle me présente même une occasion favorable pour faire voir à tous ceux qui pourroient encore l'ignorer, que j'ai donné en plusieurs endroits de mon Recueil des marques éclatantes du respect & de l'estime que j'ai pour la Société en général & pour ses Membres en particulier. De sorte qu'on aura lieu de s'étonner de voir tant de témoignages d'une distinction particuliére de la Société dans un Ouvrage, où il ne s'agit d'autre chose, que de considérer également tout le monde, sous la qualité d'Auteur, sans distinguer le diadême d'avec la cale, ni la tiare d'avec le capuce.

En effet pourroit-on trouver quelque chose, qui fût plus honorable à la Société que la maniére dont je l'ai opposée toute seule

1. ¶. Les Jésuites.

ſeule à tous les Hérétiques de ces derniers ſiécles ? N'ai-je pas inſinué ſuffiſamment qu'elle peut ſeule, & par le moyen de ſes Livres ſeuls, tenir tête contre tous les ennemis de l'Egliſe Catholique (1)? Et n'ai-je point fourni la matiére d'une réfléxion à ceux qui ont remarqué divers rapports entre la naiſſance de l'Héréſie & celle de ſaint Ignace; entre la ſéparation des Sociétés ſchiſmatiques d'avec l'Egliſe Romaine & l'établiſſement de la Société des Jéſuites, pour juger des deſſeins de la Providence ſur elle (2).

Quand il a été queſtion de relever la modeſtie des Auteurs qui renoncent généreuſement à la gloire & à la vaine réputation qu'on peut acquerir par les Livres, n'en ai-je point cherché l'éxemple dans la Société? Et n'ai-je pas dit, que *le premier Livre qu'elle ait jamais produit* (je ne parle pas des Exercices de ſaint Ignace) *étoit de ces Anonymes*, qui publient la vertu des Auteurs qu'ils nous cachent: mais que *l'utilité du Livre avoit excité la curioſité du monde avec tant d'efficace, qu'on avoit découvert enfin, qu'il étoit dû à Caniſius* (3)? Je dis plus maintenant, & je crois avoir donné lieu par cette remarque à une raiſon très-plauſible pour conſerver à la Société un Ouvrage qui lui a fait tant d'honneur juſqu'ici, & pour défendre Caniſius contre

1. Tom. 1. Préjug. de la Multitude, pag. 436.
2. V. Imag. ſæc. Soc. Jeſ. in Belg. Item Dom. Bouh. Vie de S. Ign. &c.
3. Tom. 1. Préjug. des Anonymes pag. 484.

tre certains Critiques, qui n'ont point fait difficulté de le compter parmi les Plagiaires.

J'ai vû divers Auteurs, qui dans leurs Ecrits donnent à la Société la qualité de *Savante*, mais je ne me souviens point d'en avoir vû aucun qui l'ait appellée, comme j'ai fait, *la plus Savante de toutes les Sociétés Regulieres* (4). J'avouë que j'ai suivi en ce point mon propre mouvement, plûtôt que l'autorité d'aucun garant que je puisse alleguer, mais enfin je n'ai rien dit contre ma pensée, & s'il étoit besoin d'induction pour prouver ce sentiment, il ne seroit pas difficile d'en produire des éxemples dans toutes sortes d'Arts & de Sciences, en remontant depuis la Grammaire jusqu'à la Théologie. Et lorsque j'ai dit, qu'elle est *la plus abondante en toutes sortes d'Ecrivains*, je n'en aurois pas même excepté ce qui regarde la Médecine, si je n'avois lû dans les Constitutions de la Société (5) que l'étude de cette Science n'étoit point de sa bienséance, & qu'il étoit défendu de l'enseigner chés elle. Car enfin je ne pense pas qu'il fût aisé à aucune autre Société Réguliere, de produire autant de Livres, concernant la Botanique, la connoissance des Animaux, celle de l'Anatomie du Corps Humain, la Diætetique, la Therapeutique, la Pharmaceutique

4. Tom. II. part. 1. des Critiq. histor. pag. 121.

5. Constitut. cum Declarat. Soc. Jes. part. 4. cap. 12. §. 4. pag. 192. tom. 2.

que, &c. que la Société des Jésuites en a mis au jour sur ces matieres, sous le titre de la Physique. De sorte, que cette exception n'en est pas même une pour l'universalité des Sciences que je lui ai attribuée; & d'ailleurs elle ne lui peut être que fort agréable, puis qu'elle est si conforme à ses Constitutions.

Je demande à ceux qui se connoissent un peu en respect & en estime, à quoi ils pourront attribuer le zèle que j'ai témoigné pour les *Exercices Spirituels* de la Société, & ce qu'ils peuvent penser de la sévérité avec laquelle j'ai appellé *Envieux & Ennemis de la Compagnie des Jésuites*, diverses personnes de merite d'ailleurs & qualifiés dans l'Eglise, pour avoir trouvé à redire à cet Ouvrage du Patriarche Saint Ignace, lorsque j'ai relegué tous ces Censeurs parmi les Chicaneurs (1)?

Je leur demande ce qui auroit pû m'obliger de dépeindre Gaspar Scioppius, le plus déterminé de tous les ennemis de la Société, avec des couleurs si noires? Et ce qui m'a empêché de rapporter les Eloges qu'il a reçûs de plusieurs Catholiques & de ceux même qui ont porté la pourpre dans l'Eglise avec honneur & réputation? Cependant il est aisé de voir que tout ce que Scioppius a fait contre quelques Hérétiques pour s'attirer tant d'Eloges, n'est pas comparable à la dixiéme partie de ce qu'il

1 Tom. 1. chap. 14. des défauts des Critiq. §. 3. de la chicane pag. 101.

2. Critiq. Gramm. tom. 2. part. 2.

3. Au

qu'il a écrit & dit contre la Societé (2).

Quand j'ai fait une liste des Gens de bien que Joseph Scaliger avoit coutume de déchirer par des médisances & des calomnies, ce n'a point été sans doute pour deshonorer la Societé, que je l'ai associée aux Peres de l'Eglise, & que j'ai mis dans une même page (3) d'un côté les Peres Delrio, Pererius, Coton, Bellarmin: & de l'autre saint Athanase, saint Basile, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostome, & saint Jerôme, comme les objets de l'insolence & de la fureur de ce Critique.

Certainement il faut avoir bien envie d'interpreter à sa mode les pensées d'autrui, pour juger mal de celle que j'ai euë, lors que j'ai tiré de la Societé quelques exemples pour le Préjugé de la multitude des Livres (4). Ces Critiques desobligeans pouvoient bien après cela m'accuser d'avoir mal parlé de Salomon, d'Esdras, d'Origéne, & de saint Augustin, dont j'ai rapporté aussi les exemples au même endroit & dans la même intention: ils pouvoient bien me soupçonner d'avoir voulu mettre au nombre des méchans Auteurs Callimaque, Aristarque, Epicure, Aristote, Servius Sulpicius, Varron, Galien & d'autres des plus illustres Ecrivains de l'Antiquité qui m'ont fait dire (5) *qu'il n'est pas impossible absolument de beaucoup écrire & de bien écrire tout à la fois.*

Il

3. Au même vol. 2 Part. pag. 179. 180.
4. Tom. 1. Préjug. de la multitude des Livres, pag. 418. & suivantes.
5. Pag 428. du même Préjugé.

Il eſt donc fort inutile à nos Critiques d'alleguer cet endroit pour me ſoupçonner de n'avoir pas crû la Societé entierement infaillible dans toutes ſes parties, en matiére de literature, & de m'objecter pour confirmer leur ſoupçon, que j'ai pris la liberté de dire ſur la foi d'autrui, qu'on avoit remarqué quelques fautes dans les écrits de quelques Membres particuliers de la Societé, puiſque je n'ai rien fait en ces rencontres qui ne puiſſe retourner à la gloire & à l'avantage de la Societé. Elle eſt ſans doute de la nature de tous les autres Corps qui ſont composés de parties différentes, & qui, ſans en excepter même l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, étant ſujets à diverſes réplétions & à quelques humeurs peccantes n'ont jamais plus de joie, ni plus de ſatisfaction que lorſqu'ils en ſont purgés. Quelle merveille qu'une Societé ſi abondante en Ecrivains de toute eſpéce, puiſſe trouver quelque choſe à reformer dans ce que peuvent avoir écrit quelques particuliers d'entre eux hors de leur application ordinaire? Comme ſi cet inconvenient n'étoit pas une ſuite aſſés naturelle de la Multitude, dans les choſes de ce monde les plus divines même, dès qu'il y entre quelque choſe d'humain?

Si ces Meſſieurs ont paru ſi curieux pour remarquer ceux des Ecrivains de la Societé, qui ſont repreſentés dans mon Recueil, comme les autres Auteurs qui ſemblent avoir manqué en quelque choſe: pour-

1. C'eſt ce qu'on peut voir au ſujet de Fr. Turrien, Math. Rader, Gabriel Coſſart, René Rapin, & quelques autres.

2. Tom.

pourquoi n'ont-ils point eu le même zèle pour obſerver auſſi ceux d'entre eux que j'ai crû pouvoir défendre contre leurs Cenſeurs (1), en tournant à leur avantage ce que ceux-ci prétendoient alleguer contre eux? Pourquoi diſſimulent-ils les Eloges que j'ai faits en toute rencontre, d'un grand nombre d'illuſtres Jéſuites dont j'ai eu occaſion de parler dans ce que j'ai publié? Qui les a empêché de produire Fronton du Duc, André Schott, François Bencius, Roſweyde, Bollandus, Henſchenius, Papebrochius, & d'autres Auteurs de la Societé qui ſont ſans doute en très-petit nombre, par rapport à ceux dont je ſerai obligé de publier le mérite dans toute la ſuite de mon Recueil? Il eſt vrai qu'ils produiſent le Pere Sirmond, le Pere Petau, le Pere Bouhours; mais ces trois perſonnes ſont aſſés de bruit dans le monde, pour exciter notre curioſité à ſavoir ce que ces prétendus Critiques en ont débité, & pour éxaminer la fidélité avec laquelle ils ont crû pouvoir repreſenter le portrait que j'en ai fait.

VIII.

Il n'y a point d'Auteurs dans tout mon Recueil, dont j'aye tâché de relever le merite avec plus d'inclination & de plaiſir que le Pere Sirmond, & quelque Tome que l'on en veuille ouvrir (2), on y découvrira…

2. Tom. 1. aux Préjugés de l'Âge des Auteurs, page 384. 385. Tom. 2. part. 1 aux Critiq. Hiſtoriq. Tom. 2. part. 2. aux Critiq. Gramm. & aux Trad. &c.

couvrira aiſément le ſoin particulier que j'ai eu de marquer en toutes rencontres les grands ſentimens d'eſtime & de vénération dont j'ai toujours été penetré à ſon égard, depuis que j'ai commencé à lire ſes Ouvrages.

Mes Adverſaires, qui prétendent que j'ai fait cela gratuitement & ſans leur ordre, ne m'en veulent pas tenir compte, & ils ont raiſon, puiſque je n'ai rien fait pour eux en ce point. Néanmoins je ne penſe pas qu'on puiſſe les excuſer d'être tombés dans un des vices les plus ordinaires aux mauvais Critiques, lorſqu'ils ont voulu me chicaner ſur un mot dont ils ont crû pouvoir employer l'ambiguité pour me faire un procès. Mais quoique je n'aye pas ſongé à prendre des précautions contre eux ni contre les autres Chicaneurs, quand j'ai dit que quelqu'un avoit jugé *la médiocrité du Pere Sirmond préférable à la profondeur & à la vaſte étenduë de l'érudition du Pere Petau* (1): le mot de *Médiocrité* ne laiſſe pas de ſe trouver à l'épreuve de leur Critique. Car ſi ces Meſſieurs n'ont point encore oublié ce point de leur Grammaire, il ne tiendra qu'à eux de nous dire que la *Médiocrité* n'eſt autre choſe qu'*un juſte milieu entre le trop & le trop peu*. C'eſt une vertu ſi rare parmi les Savans; qu'il eſt plus aiſé de les trouver à quelqu'une des extremités de la Science, que

1. Aux Critiq. Gramm. à l'Article du P. Petau.
2. A. Gellius, lib. 7. Noct. Attic. c. 14.

que de les voir toucher ce milieu qui ne consiste que dans un point. C'est une vertu qui est le centre de toutes les autres, & qui semble même en être la mesure. Elle a toujours été en très-grande considération parmi les Anciens comme parmi nous, & son prix n'a point été moins connu des Païens que des Chrétiens. Ces Messieurs qui sont Gens de Lettres pourroient nous apprendre que c'est cette Médiocrité dont Horace a fait de si grands éloges ; que c'est elle qu'Aulu-Gelle a louée dans Terence, quand il l'a opposée à l'abondance de Pacuvius & à la sécheresse de Lucilius, & quand il a relevé l'avantage qu'il avoit d'être au milieu de ces extrémités (2) ; que c'est celle qui a tant servi à distinguer Virgile d'avec Homere, & qui a porté le Pere Rapin & Jules Scaliger avant lui (3) à donner la préséance au Poëte Latin sur le Grec ; que c'est celle que Mr. de Balzac appelle *toute d'or*, *toute pure & toute brillante*, & qu'il estime plus que le genre sublime dans les Comédies de Terence, d'Arioste &c. (4). Ils ne trouveront donc pas mauvais que ce soit aussi celle qu'un Magistrat qui n'étoit pas, ce me semble, suspect de mauvais goût, a jugé préférable dans le Pere Sirmond à toute l'immensité du Père Petau, pour les raisons que j'ai marquées lorsqu'il en étoit question.

Ainsi je n'ai pas sujet de craindre que le plus

3. Reflex. sur la Poët. & Comparaif. d'Homere & Virg. Jul. Scal. Poëtic. &c

4. Balzac du caractére de la Comédie pag. 58.

plus capable de mes Censeurs avec toute sa suffisance, & toute sa présomption puisse venir à bout de persuader au Public que ce que j'ai dit de la *médiocrité* du Pere Sirmond, soit un éloge *médiocre*, dès qu'elle l'éleve au dessus du mérite du P. Petau qui paroît infini d'ailleurs, lors qu'on le considére à part, ou qu'on l'oppose à d'autres qu'au P. Sirmond.

Au reste si l'on vouloit m'obliger de répondre de tout ce que j'ai écrit au sujet du P. Sirmond, il me seroit aisé pour ma propre satisfaction, de faire voir qu'il n'y a rien dans les Oraisons funébres, ni dans les autres Eloges de ce Pere, qu'on a publiés en Prose & en Vers, qui tende plus à sa louange que tout ce que j'en ai dit concernant les excellentes qualités de son esprit, la droiture & la sincérité de son ame, sa bonne foi, sa franchise, sa prudence, sa modestie, son discernement, l'excellence de son goût, la solidité de son jugement, la longue expérience qu'il avoit des Livres & des Auteurs, & son érudition particuliére. Quoique j'eusse fait assés pour la satisfaction de toutes les personnes raisonnables en representant ce Pere, comme un des plus excellens Critiques de son siécle, je suis pourtant allé encore au-delà en le proposant comme le modéle de la véritable Critique. Je me suis exposé même à la mauvaise humeur des Partisans de Mr. de Saumaise, lorsque

Le [illegible] *Menage*, & non pas le P. *Commire* comme l'a

que j'ai tâché d'intereſſer le Ciel dans le rang que j'ai cru pouvoir donner au P. Sirmond au-deſſus de ce Prince des Critiques, en diſant que la Providence divine ſembloit avoir voulu prolonger ſa vie juſqu'à la derniére année de celle de Saumaiſe, *afin de maintenir l'honneur & l'autorité de la Critique que celui-ci deshonoroit par ſa tyrannie.* Et ſi l'on veut bien excepter l'excellent Mr. le Févre, Précepteur de Louïs XIII. & l'ami particulier du P. Sirmond, je ne crois pas que dans tout le Recueil des Critiques que j'ai ramaſſés, il s'en puiſſe trouver un à qui j'aye attribué plus de ces excellentes qualités qui ſont propres à former un modéle pour tous ceux qui embraſſent la profeſſion des Lettres en général, & celle de la Critique en particulier. Après cela je ne vois pas avec quelle confiance un Poëte pluſque ſeptuagenaire (1) s'eſt imaginé pouvoir obtenir diſpenſe d'âge & de ſageſſe pour dire à mon ſujet:

Nec, Sirmonde, tibi, ô SCELUS! *pepercit.*

IX.

Nos Critiques ne m'accuſent pas, ce me ſemble, d'avoir rien attribué de médiocre au P. Petau, mais l'envie de me faire naître de nouvelles difficultés, leur a fait dire qu'on m'auroit déchargé volontiers

(1) l'Auteur anonyme des Réfléxions ſur les Jugemens des Savans p. 75.

tiers au sujet de ce Pere, de la commission que je me suis donnée de representer l'humeur critique de ceux qui se sont signalés au-dessus des autres, & qui nous servent de regle. Ils conviennent pourtant que mon institut m'obligeant à marquer les caractéres différens sur tout dans les Auteurs de la premiére trempe, je n'ai pû me dispenser sans raison, de dire quelque chose de l'humeur critique dans un homme qui fait profession de la Critique, non plus que de l'humeur Poëtique dans les Poëtes, sachant que rien ne contribuë tant à nous les faire caractériser. Mais ils craignoient peut-être que cela ne fût capable de donner quelque atteinte à la haute réputation du P. Petau dans l'esprit de ceux qui pourroient confondre les mœurs des Auteurs ausquelles je n'ai point coutume de toucher, avec l'humeur ou la disposition d'esprit dont l'expression entre naturellement dans mon dessein. Leur appréhension semble avoir augmenté lors qu'ils ont cru qu'en appellant le P. Sirmond & lui les deux *Héros de la Societé* j'avois songé à les comparer à l'Achille & à l'Ajax du Camp des Grecs; & à leur attribuer leurs défauts, en leur faisant tenir le même rang dans la Société qu'étoit celui de ces deux Princes parmi leurs gens.

Il est vrai que j'ai remarqué que la vertu qui faisoit l'union des cœurs dans ces deux Peres ne faisoit pas toujours celle de leurs esprits, & qu'encore qu'ils demeurassent toujours étroitement attachés l'un à l'autre par le lien de la charité, on ne laissoit

ſoit pas de les diſtinguer ſans confuſion, & d'appercevoir fort clairement la différence que Dieu avoit miſe dans leur naturel. Il eſt encore vrai qu'après avoir caractériſé l'humeur du P. Sirmond comme j'ai fait, on ne peut gueres attribuer l'alteration de leur concorde qu'à l'humeur auſtére & difficile du P. Petau. Mais ces Meſſieurs ceſſeront peut-être de craindre pour la réputation de ce Pere, dès qu'ils voudront ſouffrir qu'on les renvoie à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique pour apprendre par l'éxemple même des gens de Lettres qui ſe ſont ſanctifiés, que l'humeur auſtére & chagrine loin d'être incompatible avec la véritable vertu, lui ſert même aſſés ſouvent d'écorce pour la couvrir & la conſerver. Ils jugeront fort aiſément que tous les petits différens qui peuvent être ſurvenus entre nos deux Peres en matiére de literature, n'ont rien de fort extraordinaire lorſqu'on les conſidére auprès de ceux qui ſont arrivés quelquefois entre les plus ſavans & les plus ſaints Docteurs de l'Egliſe dans le tems qu'elle étoit la plus floriſſante, & qu'elle étoit le moins ſujette aux diviſions.

Je ne ferai peut-être point injure au P. Petau de le comparer avec S. Jerôme; puiſque Mr. Valois ſon Panégyriſte l'a fait impunément avant moi. Tout ce que nous liſons dans l'Hiſtoire de ce Saint, ne nous donne pas ſujet de croire qu'il ait été d'une humeur plus accommodante & plus facile que le P. Petau. Il s'eſt brouillé, je ne dis pas avec ceux qui con-

ver-

versoient néceſſairement avec lui, & qui logeoient ſous le même toit, ce qui n'auroit pas été fort ſurprenant, mais avec des gens éloignés de lui, écartés dans les parties différentes du monde, de l'humeur deſquels il n'avoit rien à ſouffrir. Et ſans parler de Rufin, de quelques Moines, du Patriarche de Jeruſalem, &c. on ne peut pas oublier la maniére dont il a traité S. Auguſtin, & S. Chryſoſtome même, à qui il n'avoit jamais eu affaire: cependant on a toujours été très-perſuadé que tout cela n'a point mis d'obſtacle à ſa ſanctification.

Je veux bien croire encore avec Mr. Valois (1) que le P. Petau a mérité d'être comparé avec S. Baſile le Grand & S. Gregoire de Nazianze: & s'il s'agit d'amitié & de correſpondance, je doute que l'Hiſtoire nous faſſe jamais l'union de ces deux Peres de la Société plus grande que celles des deux Docteurs de l'Egliſe Grecque. Cependant on peut aſſurer dès aujourd'hui que le Public n'en ſaura jamais tant ſur les difficultés qu'ont euës les deux premiers, qu'il en ſait ſur les différens de ces deux Saints; & tout ce que le P. Petau & le P. Sirmond ont pu dire ou écrire l'un contre l'autre, n'eſt peut-être pas comparable aux duretés que nous liſons de S. Baſile à S. Gregoire, & de S. Gregoire à S. Baſile

1. Henrici Valeſii Orat. in funere Dion. Petavii.
2. Baſil. M. Epiſt 31. Greg. Naz. Or. 1. pag. 5. Baronius ad ann. 371. God. Herman. Vie de ſaint Ba-

sile au sujet de l'Evêché de Sasimes (2) sans qu'on puisse dire qu'ils ayent rompu le lien de la charité chrétienne ni celui de l'amitié particuliére.

Voilà des éxemples de Saints & de gens de Lettres qui ne sont ni inférieurs à nos deux Peres, ni désagréables à ceux de leur Institut & de leur profession. Nous pourrions encore alleguer la brouillerie du même S. Basile avec son propre frere S. Gregoire de Nysse (3), celle du Pape S. Leon avec S. Hilaire d'Arles, & celles de plusieurs autres Saints Ecrivains de l'Eglise, pour faire voir qu'il n'est nullement extraordinaire que les Savans les plus vertueux soient sujets à des chagrins mutuels que l'étude & la retraite aigrissent encore davantage.

Je ne voudrois pas dire que le P. Petau se fût emparé de l'esprit de S. Epiphane en étudiant & en commentant ses livres, car toute l'aigreur qu'on a pû remarquer dans sa maniere d'écrire contre diverses personnes, n'approche pas de celle que ce Saint fit paroître contre le seul saint Chrysostome en un voyage qu'il fit à Constantinople, où il commit tant d'irregularités.

Mais enfin quand les disputes du Pere Petau avec le Pere Sirmond l'auroient porté jusqu'à la séparation, ce qui n'est jamais arrivé, qu'y trouveroit-on de si ex-

Basile & de S. Greg. liv. 5. c. 23. pag. 516. 517. 518.
3. Basil. Epist. 45. pag. 72. & Herman. Vie de S. Basil. liv. 4. chap. 15. p. 382.

extraordinaire dont on ne pût montrer un exemple en la perſonne des Apôtres ſaint Paul & ſaint Barnabé? Et qui nous empêche de croire que Dieu l'eût pû tourner à ſa gloire, & peut-être même à l'avantage de ſon Egliſe, comme il fit la diviſion de ces Apôtres?

L'humeur chagrine & ce qu'on appelle *la vertu farouche* ſemblent être le partage ordinaire des Savans du Cabinet qui ſe donnent à l'érudition profonde, & qui s'y conſument. Le commerce perpetuel qu'ils entretiennent avec les morts & les perſonnes de l'autre monde, les occupe ſi fort qu'ils ne ſauroient quelquefois ſouffrir les vivans, ni revenir avec les perſonnes de ce monde. Ils trouvent tant de charmes à la compagnie des gens de tous ſiécles, de toutes langues, & de tout Pays qui ne leur reſiſtent jamais, qui ne murmurent jamais contre eux, qui ne leur ſont jamais à charge; qui parlent & qui ſe taiſent quand ils veulent, qui les inſtruiſent, qui les conſolent, qui les divertiſſent, & qui leur tiennent lieu de tout; qu'ils ne daignent plus s'aſſujettir aux incommodités de la Société civile, qu'ils fuïent naturellement les compagnies, & qu'ils ne trouvent plus rien que de fade, de dégoûtant, d'inutile, & de bizarre dans les converſations des autres hommes. C'eſt ce qui les porte à s'enfoncer dans leur retraite, & à ne ſe point laiſſer approcher ſi facilement, ni de toutes ſortes de perſonnes.

D'ailleurs s'il étoit vrai que le Pere Petau, de ſavant qu'il étoit comme les autres,

tres, fût enfin devenu la Science même, se rencontrera-t-il quelqu'un qui doive trouver mauvais que j'aye dit qu'il étoit plus inaccessible que le Pere Sirmond; puisqu'on sait assés que la veritable Science ne s'apprivoise pas avec tout le monde? Tout ce que j'ai dit de l'humeur de ce Pere n'est rien en comparaison de ce qu'en pourroient dire ceux de sa connoissance qui sont encore vivans, ou qui ont connu ses amis.

Il est aisé de voir que je n'ai point été de l'avis de ceux qui prétendent (1) qu'il n'a jamais rien écrit que pour refuter quelqu'un, qu'il ne pouvoit vivre sans ennemis, & qu'il a attaqué toutes sortes de personnes parmi les Catholiques & les Hérétiques, à commencer depuis Baronius & Scaliger jusqu'à ceux qui lui ont survécu: puisque je n'en ai rien dit, & que j'ai laissé tomber une pensée qui a été relevée & soûtenuë par ceux qui se disoient de ses amis particuliers. Nous pourrions ajoûter même que ce qui a donné tant d'éclat à cette partie de la réputation du Pere Petau, vient de la qualité des Adversaires que la Providence lui avoit destinés, & qui étoient sans contredit les plus illustres de la République des Lettres, & les plus grands hommes de son siécle. De sorte que comme leur resistance a été grande, elle a dû aussi faire du fracas, & obliger ce Pere à les traiter avec toute la hauteur & toute la force possible.

Je

1. Guy Patin Epitre du 16. Février de 1645. pag. 7.

Je n'ai vû dans tout ce grand nombre, personne qui fût plus à plaindre qu'un malheureux fabricateur de Chronologie, nommé d'Auzoles de la Peyre, qui avoit eu la témérité de le provoquer, & qui a eu constamment la tête plus molle que les autres. Aussi le Pere Petau a-t-il eu plus d'égard pour lui dans la vuë de sa foiblesse, & de son peu d'experience. Il est aisé de voir qu'il lui a fait grace, puisque, le pouvant traiter comme Apollon avoit fait Marsyas, c'est-à-dire en notre Langue, l'écorcher tout vif, & le donner en proie *aux Corbeaux du Pinde*, il s'est contenté après l'avoir bien châtié de l'envoyer pleurer sur les derniers bancs de sa classe (1) avec l'épée au côté, les Titres de sa noblesse, & une barbe tirant sur le gris.

X.

Il n'étoit nullement necessaire de remuer ici la cause des vivans, ni de les joindre à ceux qui ne sont plus de ce monde, & plusieurs raisons pourroient me détourner de parler du Pere Bouhours qui est encore plein de vie, immédiatement après avoir parlé de deux illustres Morts de la Societé. Mais puisque nos Discoureurs m'y obligent, il faut me resoudre à faire encore

1. Dion. Petavius lib. 1. secund. Part. Rationar. tempor. cap. 16. & 17. ad fin. ubi indoct. & inficet. voc. additque : *Discipulorum inter jubeo plorare cathedras*, idem in Præfat. secundæ Part. ubi notat ejus æta-

:ois violence à sa modestie, & met-
ouveau son humilité à l'épreuve.
it donc, pour pacifier ces esprits
;, que le Pere Bouhours souffre
leur fasse connoître le rang que je
onné parmi les premiers Ecrivains
rofession, & la distinction que j'ai
u qu'ils fissent de son mérite d'avec
: plusieurs autres.
e me suis pas contenté de choisir
es principaux Auteurs & Restaura-
: notre Langue, Malherbe, & Pa-
ur faire le parallele de ce Pere avec
uchant la pureté du discours; de le
: même à Malherbe (2) pour la
iaire, & à Patru pour une espece
tique (3) qui regarde particuliére-
es pensées de l'homme, quoique je
oint eu d'autre garant en ces deux
tres, que ma propre inclination. Je
s cru aussi devoir me borner à rap-
les Eloges qu'on a faits de ses Ou-
, comme j'ai fait au sujet de plu-
Ecrivains du Commun. Mais pour
oir que je l'ai consideré comme un
teurs qui méritent de la distinction,
soin de rechercher encore & d'expo-
jour une partie des choses que ses
irs lui ont objectées. C'est un hon-
qu'on ne fait gueres aux Ecrivains
mé-

jam ingravescentem, vocatque rusticum ab-
, &c.
les Traducteurs nombr. 971.
les Critiq. histor. nombr. 250. pag. 261.
part. 1.

médiocres, ſoit parce qu'ils n'ont jamais eû l'avantage de ſe faire des envieux, & que leur réputation ne paſſe gueres leur ſiécle, ou même le tems de leur vie: ſoit parce que le peu d'utilité que l'on retire de leurs Livres n'excite pas la curioſité des Critiques avec aſſés d'efficace pour rechercher leurs défauts. Je me ſuis donc imaginé, & je ne puis encore me défaire de mon opinion, que le grand nombre des Cenſeurs d'un Auteur, & que la peine qu'on a priſe de l'éxaminer de près, eſt une marque de l'eſtime qu'on en fait, & du beſoin qu'on en a pour l'utilité publique. Et je me ſuis fortement confirmé dans ma penſée après avoir vû que les plus beaux Ouvrages de l'antiquité & des ſiécles poſterieurs ont été de tout tems les plus expoſés à la Cenſure, & que l'on a jugé même de leur prix par le grand empreſſement qu'on a toujours témoigné pour découvrir & publier leurs défauts. C'eſt ce que j'eſpere de faire voir dans toutes les parties de mon Recueil, lors qu'il s'agira de rapporter les jugemens qu'on a faits des plus grands Hommes, & particuliérement des Auteurs Claſſiques, & des Peres de l'Egliſe même, ſans apprehender de donner la moindre atteinte à leur réputation.

Mais j'oſe aſſurer à l'avantage du P. Bouhours, que quand il a été queſtion de rapporter les objections de ſes Cenſeurs, je

1. Tom. 2. part. 3. aux Gramm. Franc.

2. Au

: lui ai rendu un service dont je ne me
iis pas mêlé à l'égard de la plûpart des
itres Auteurs. Si j'ai parlé de celles que
leante lui a faites, j'ai ajouté en même
ems, que ce Critique *le chicane sur une
finité d'endroits* (1): Si j'ai touché quel-
ue chose de celles que Mr. Menage a pu-
liées contre lui, j'ai eu grand soin de dire
u'*il est toujours fâcheux qu'il ait mêlé ses
essentimens particuliers avec la cause publi-
ue des Lettres* (2); *que ses Observations
ont mêlées d'invectives*; *qu'on y trouve une
infinité de choses peu obligeantes*; qu'il le
traite *outrageusement & qu'il lui rend in-
jure pour raillerie*.

Enfin, je n'ai fait connoître nulle part plus clairement qu'au sujet du P. Bouhours, que je n'épouse ni les interêts ni le parti des Critiques que j'allegue pour garants, & que personne ne me peut obliger de répondre de la solidité & de la vérité de leurs jugemens (3). C'est une regle que je me suis prescrite à la tête de mon Ouvrage, & dont il ne sera pas aisé de me faire départir dans toute la suite. C'est à quoi nos mécontens devoient avoir fait plus de réfléxion pour se garantir de l'étourdissement, & pour ne me pas confondre si indiscrétement avec les garants qui se trouvent cités dans mon Recueil. S'ils avoient eu la tête un peu plus libre & l'imagination plus nette quand ils ont lu ce que j'ai dit en général

2. Au même endroit.
3. Avertissement nombr. 3. & 4.

néral ſur ce ſujet dans mon Avertiſſement, & ce que j'ai écrit en particulier à l'occaſion du P. Bouhours, ils ne ſe ſeroient pas aviſé de m'imputer les ſentimens des autres, & ils ne m'auroient peut-être pas ſoupçonné d'avoir voulu approuver Mr. Menage, lors qu'il ſemble avoir voulu dire que ce Pere devoit une partie de ſon Art de parler & de ſa politeſſe aux occaſions qui l'ont fait rencontrer avec le beau monde. Ceux qui ont été touchés des expreſſions que j'ai empruntées de mes Garants ſur ce ſujet, ont bien fait connoître qu'ils ſont plus intelligens que moi dans l'Art d'interpreter les Auteurs, & plus clairvoyans dans la penſée de M. Ménage. Mais toute ma pénétration s'eſt terminée à l'écorce de ces façons de parler, & ce que j'en ai lu dans cet Auteur & dans ceux qui l'ont imité (1), ne m'en a donné que l'idée d'une choſe indifférente: tant j'avois alors l'œil ſimple: tant je croyois avoir le cœur droit, & bien muni contre le raffinement & l'ambiguité.

Le P Bouhours eſt un homme que le mérite ſingulier, & les ſervices rendus à la Langue ont attiré chés les Grands, & ce n'eſt que par ces voies-là que j'ai eu l'honneur de le connoître, & de jouïr même quelquefois de ſa converſation chés un Magiſtrat, où ſans craindre de devenir ſuſpect, j'oſe dire que l'on trouve encore quelque choſe de ce bon goût qu'y a laiſſé

Mr.

1 Menage Obſerv. ſur la Lan. Fr. 2. part. Critiq.
ge-

le Premier Prefident pour le vrai mé-
& particuliérement pour celui des
de Lettres dont il avoit été l'ame &
ur durant fa vie, fi nous en croyons
x publique. J'ai fouvent été édifié de
niére dont ce Pere favoit accommo-
regularité de fon Inftitut avec l'hon-
civile, & il m'a fuffifamment per-
que la politeffe de l'efprit & la déli-
des maniéres ne font point incom-
es avec les maximes les plus entiéres
hriftianifme en général, & les Confti-
s les plus éxactes des Maifons Régu-
en particulier.

X I.

defir de fatisfaire tout le monde, me
à rechercher même hors de la Socie-
eux à qui ma conduite pourroit n'a-
as été entiérement agréable, & je les
e affés bien raffemblés en la perfonne
r. l'Abbé Menage, ou plûtôt réduits
feul. C'eft un homme que j'ai dé-
en plufieurs endroits, comme un
nnage d'une grande érudition, d'une
ure fort étenduë, fort diverfifiée, &
gréable, d'un efprit très-beau, très-
& très-poli. Et quoique je n'aye ja-
eu l'honneur de le connoître, que par
ture de fes Ouvrages, je n'ai pas laif-
reconnoître fur la foi de fes amis que
n homme d'une probité particuliére,
d'une

l. de l'Hift. du Calvin. de M. Maimbourg,

d'une humeur très-officieuse & très-caressante, d'une modestie & d'une franchise semblable à celle des Anciens, & d'un merite qui l'a distingué des autres Savans & qui a beaucoup servi à faire de sa maison une Ecole, qui ne sent point le College. Mais puis qu'il est en peine de savoir par quel motif j'ai rapporté de lui quelqu'autre chose, qui a paru moins à son goût, il faut que je lui conte l'Histoire de mon embarras, pour voir s'il aura la charité de m'en tirer.

Innocemment, & dans la plus grande simplicité du monde, je me mets à la lecture des Livres de M. Menage, comme d'un Auteur grave & de grande réputation, sans autre préjugé que celui qu'avoient formé en moi toutes ces rares qualités dont je viens de parler. J'y trouve effectivement cette érudition que j'y cherche, mais je la trouve presque par tout envelopée d'un *je ne sai quoi*, que le mérite de M. Menage m'a toûjours empêché d'appeller par son nom, & qu'un Ecrivain Grec appelleroit peut-être *Philautie* dans un Athenien qui auroit été moins vertueux que cet Abbé. J'apperçois à travers d'une infinité de belles choses un certain caractére d'esprit qui fait en moi des impressions fâcheuses. Je tâche de m'en défaire en passant d'une matiére à une autre; mais je me retrouve par tout: je change de Traité & de Livre, & ce sont des rencontres perpetuelles entre mon Auteur & son Lecteur. Comme on se fait à tout, & comme l'habitude apprivoise enfin les humeurs les plus

fa-

farouches, en lisant Mr. Menage je m'accoutume insensiblement à ne me point mépriser moi-même, quoique je sois convaincu d'ailleurs, que je suis le plus misérable de tous les hommes, lors même que je me regarde dans le miroir de mon Auteur. Et parce que j'ai ouï dire qu'il faut se mépriser, & que j'en trouve même la pratique & l'éxemple dans Mr Ménage, je m'accoutume insensiblement à me mépriser par artifice, & peut-être par vanité. Dieu permet que je m'en apperçoive, & j'ai la malignité d'attribuer ces mauvais effets à la lecture de mon Auteur.

Tout cela ne regarde que la Prose de Mr. Menage, & mon Histoire seroit trop longue si j'entreprenois de raconter les divers effets que ses Poësies ont pu produire dans mon imagination, & les travaux qu'il m'a falu essuyer pour trouver dans ses Vers les limites de la licence Poëtique.

Mais quelque mal-édifié qu'on puisse être du caractére qui regne dans les écrits de Mr. Menage, rien ne nous empêche de prendre même pour une vertu au moins naturelle la qualité dominante qui sert à le former. Cette qualité, à quiconque y regarde de près, ne paroît autre qu'une *naïveté* qui est sans doute un des grands ornemens de l'ame, lorsqu'elle est accompagnée d'une franchise & d'une simplicité qui n'a rien de niais ni d'indiscret.

On peut dire que c'est elle qui a porté Mr. Menage à se dépeindre dans ses écrits tel qu'il est, sans fard, & sans déguisement; toujours disposé à louer ses amis,

à blâmer ceux qu'il prend pour ses enne
mis, à censurer & à approuver avec un
facilité égale, à parler volontiers de lui
même tantôt en bien quand il en peut fair
naître l'occasion, & quelquefois en mal
aimant mieux dire du mal de lui-même qu
de n'en rien dire du tout, selon la maxim
de Mr. de la Rochefoucault (1). C'es
aussi cette qualité qui fait paroître en lui u
esprit sans dissimulation, une volonté san
détour, un cœur sans replis, tout rond
tout uni, mais en même tems noble & gé
néreux, & qui fait voir une beauté d'am
toute nuë & ennemie de tout ce qui peu
servir à la couvrir.

Mais à parler franchement, cette *naïve té* avec laquelle Mr. Menage découvre pa
tout ce qu'il est, auroit été peut-être plu
au goût des Anciens chés qui regnoit l
simplicité qu'à celui de notre tems, où tou
ce qu'on dit de soi-même soit en bien, so
en mal est également suspect : & cett
franchise accompagnée de son ingénuit
ayant pu passer fort aisément pour une ver
tu parmi les peuples qui vivoient au siéc
d'or, semble avoir perdu son nom lor
qu'on l'a voulu mettre en usage dans le
siécles de fer.

Ce n'est pas qu'elle n'ait conservé sa na
ture dans le cœur de Mr. Menage, ma
vous diriés qu'elle change de qualité d
qu'il la fait passer dans ses écrits, & qu'el
dégénére en vice par la misére de not
tems & par la corruption de notre cœur.
Ma

1. Max. & Sent. &c. *On aime mieux parler m*

Malheur donc à ceux qui ne connoissent Mr. Ménage que par ses Livres, & qui n'ont point assés de pénétration pour voir qu'il y a deux hommes d'une constitution fort différente cachés sous un même nom, & qu'il ne faut pas juger des qualités de celui qui regne dans la conversation de ses amis, par celles de cet autre qui entretient ses Lecteurs dans les cabinets. Mais pour empêcher qu'il ne retombe une partie du même malheur sur Mr. Menage, il seroit à souhaiter que celui des deux hommes qu'on voit en lui & qui fait honneur à l'autre, pût survivre à celui qui le deshonore, pour en effacer la mémoire. Je veux dire que comme les écrits de Mr. Ménage ne correspondent pas fort parfaitement aux actions vertueuses de sa vie, & comme sa vie au contraire est capable de faire honneur à ses écrits; il faudroit pour rendre à son mérite toute la justice qui lui est duë, ou qu'il fût immortel & qu'il vécût parmi les hommes autant que ses Livres y dureront, afin de pouvoir toujours démentir ses Livres par sa vie; ou que ses Livres pussent disparoître, & s'anéantir lorsqu'il plaira à Dieu de disposer de sa personne pour l'autre monde, afin que la Postérité n'aille point juger de sa vie par ses Livres.

XII.

Je n'aurois pas assés bien prouvé que je suis

de soi que de n'en point parler. D. L. R. E.

suis demeuré jusqu'ici dans le milieu que je m'étois proposé, c'est-à-dire dans une indifférence égale envers tous mes Auteurs, quels qu'ils puissent être, si après avoir fait voir que je me suis écarté soigneusement d'une des extrémités, je ne montrois aussi le soin que j'ai eu de ne jamais approcher de l'autre. Mes Adversaires m'ont pris pour un homme de conséquence lorsqu'ils m'ont jugé capable de discernement à l'égard des partis & des factions qui ont agité l'Eglise depuis un demi siécle : mais ils m'ont fait une injure très-sensible lorsqu'ils ont prétendu m'adjuger aux uns plûtôt qu'aux autres, sans prendre mon avis ni mon consentement. J'apprens qu'ils n'ont point fait difficulté de publier que j'avois voulu favoriser une Societé que je n'ai jamais connuë que par la lecture de quelques Ouvrages qu'on lui attribue, & que cette supposition, toute fausse qu'elle est, ne laisse pas de servir de principal fondement au chagrin qu'ils ont conçû contre moi. Mais s'ils sont assés raisonnables pour vouloir bien revoir un jugement qu'ils ont fait avec tant de précipitation, ils jugeront que s'il n'y a peut-être point d'endroits dans tout mon Recueil qui soient plus défectueux que ceux où je parle des Livres anonymes de Messieurs de Port-Royal je ne puis point donner aussi de marque plus évidente, que celle-là, pour faire voir que je n'ai jamais eu de rapport avec eux, & que de tous les suppôts de la Répu-

1. Le P. Labbe & quelques autres ont mis cet Auteur de leur nombre.

publique des Lettres, il n'y en a peut-être pas dont j'aye eu moins de connoissance que de ces Messieurs.

Mais que diront ces Censeurs si je leur fais voir qu'avec toute mon indifférence je n'ai pas laissé d'avancer bien des choses peu avantageuses à ces Messieurs & qui pourroient passer pour des duretés à leur égard, s'il étoit vrai que j'eusse jamais eu dessein de choquer personne? Pourvû qu'on veuille me définir ce que c'est que leur Societé que j'ai pris long-tems pour une chimere à laquelle on a attaché un nom de Secte qui est rejetté de tout le monde, & dont je ne prétens pas renouveller la mémoire après la défense qui en a été faite par l'Arrêt du Conseil de l'an 1668. & pourvû que l'on veuille comprendre parmi ces Messieurs tous ceux à qui on a voulu donner ce nom, il me sera très-aise de produire un grand nombre d'endroits peu obligeans que je rapporterois ici, s'il s'agissoit d'obliger quelqu'un.

Je me contenterai de citer le fameux Optatus Gallus (1), que je n'ai point fait difficulté d'appeller un *Séditieux* (2), quoique mon sujet n'éxigeât point cela de moi: & je crois en avoir dit autant en un seul mot, que tout le grand nombre d'Ecrivains qui ont pris la plume pour refuter le Livre qu'il avoit écrit contre le gouvernement, & le Sermon sur saint Louïs qu'il fit à Rome quelques années après. J'ajoûterai même que j'en ai traité quelques-uns d'Ecri-

2. Chap. 14. des défauts des Critiq. §. 3. pag. 101. Tom. 1.

d'Ecrivains artificieux (1), & que j'en ai taxé plusieurs autres dans les divers préjugés des Engagemens, des Auteurs Anonymes, des Titres des Livres (2). Je n'ai rien dissimulé de ce que j'ai sû qu'on leur avoit reproché dans leurs Livres de Grammaire & dans leurs Traductions, & je n'aurois pas omis les Remarques du Pere Vavasseur & du Pere Gaudin, si elles fussent venuës alors à ma connoissance. Quelques-uns de mes Censeurs m'ont fait connoître à la vérité qu'ils eussent souhaitté que j'eusse rapporté ce que M. Jurieu & quelques autres Anonymes ont dit de l'humeur & du caractére de quelques-uns des Auteurs de Port-Royal. Mais ils m'obligeront sensiblement de croire que je m'en serois fait un devoir très-étroit si Mr. Jurieu & les autres avoient parlé de leurs Grammaires & de leurs Traductions, ou si j'avois eu la moindre occasion de placer leurs réfléxions ailleurs que dans le Recueil des Théologiens, que l'ordre de mon Ouvrage ne me permet pas de publier encore si-tôt.

Enfin d'autres voyant la liberté que j'ai prise de rapporter quelque chose de ce qui s'est dit à l'avantage de ceux de ces Messieurs dont les Ouvrages ont reçu l'approbation publique, m'ont accusé hautement de les avoir voulu faire passer pour des *Heros.* Mais il est bon que ces Censeurs sachent

1. Au Préjugé des Titres, chap. 13.
2. Part. 1 des Jugemens Tom. 1. chap. 4. où il est parlé de la Prévention dans les Préfaces.
Part. 2. chap. 6. au Préjugé des Engagemens: chap. 12.

chent que je n'ai jamais traité personne en cette qualité que les Peres Sirmond & Petau Jésuites (3) de mon propre mouvement; que si le Titre de *Heros* se trouve parmi les Jugemens que j'ai rapporté au sujet de Scaliger, de Saumaise, & de quelques autres Critiques Humanistes, il vient non pas de moi, mais des Auteurs que j'ai allegués pour garans. Et je ne me souviens pas d'avoir jamais eu la pensée de le donner à aucun de Messieurs de Port-Royal. Il est vrai néanmoins qu'en une occasion où je blâme les Traductions d'un de ces Auteurs qu'on dit être de Port-Royal (4), j'en ai comparé la Société *au Cheval de Troye*, dont le ventre a été fécond en Héros. Mais quelle conséquence voudroit-on tirer d'une expression qui n'a rien de sérieux, ni de solide, & qui constamment est bien plus Comique qu'*Héroïque*? Si l'on veut considérer cela comme un grand honneur que j'aye fait à ces Messieurs, on doit donc aussi me savoir gré de ce que j'en ai rendu un tout semblable à tous les Casuistes Espagnols, lorsque j'ai dit qu'*ils sont sortis du sein de l'Espagne comme du ventre du Cheval de Troye* (5).

Mais qui pourra s'empêcher d'admirer la bizarrerie des hommes dans cette diversité de leurs goûts & de leurs jugemens à la-

12. des Anonymes & autres endroits du Tome I.

3. Au Tom. des Crit. Gramm. pag. 277. Part. II.

4. Au Tom des Traduct. nomb. 975.

5. Au Préjugé des Nations Tom. I. §. 5. des Espagnols pag. 268.

laquelle je me suis toujours préparé, quoique je n'aye jamais cru qu'elle me dût causer le moindre embarras, & que je dusse y avoir le moindre égard ? Je ne puis attribuer qu'à cette bizarrerie l'avis qu'on m'a donné d'un autre côté, que Messieurs de Port-Royal pourront se plaindre de divers endroits de mon Recueil, où il leur semble que j'aye voulu les faire passer pour des Sectaires, sous prétexte que je les ai quelquefois designés sous un nom qui sent le parti, quoiqu'ils ne s'en soient jamais accommodés, & que je ne m'en sois servi après les autres que pour éviter la Periphrase.

Mais pour répondre généralement à tout le monde, je prie les uns & les autres de considérer que je n'agis nulle part en Théologien, & que je ne suis tout au plus que l'Historien de la Critique des autres. Comme la Providence ne m'a point appellé à la défense ni même à l'éxamen des vérités de notre Religion, je n'aurai jamais la témerité de rien entreprendre sur ce sujet. Elle m'a fait naître dans le sein de l'Eglise Catholique: elle m'y a fait élever dans un amour parfait pour son Unité & pour la vérité Orthodoxe. Si après toutes ces graces on peut présumer quelque chose de la misericorde divine, j'ai tout sujet d'esperer que rien au monde ne sera jamais capable de me faire quitter ce sein de notre Mere commune. Je ne verrai jamais rien, je ne sentirai jamais rien que par elle & dans elle; je ne prendrai jamais d'autre nourriture que la sienne, & je ne res-

respirerai point d'autre air ni d'autre Esprit que celui que lui donne son Epoux pour nous le communiquer. L'amour que j'ai pour son Unité, me fait détester tout Schisme & toute Division; celui que j'ai pour sa Doctrine me donne horreur de toute Héréfie & de toute nouveauté. Et quoique je ne sois que le dernier de ses enfans, & de ceux même qui ne servent que de nombre, & lui sont les plus inutiles, je ne laisse point de participer à tous les avantages des autres. Tant que je serai renfermé dans son sein, je jouïrai d'une tranquilité profonde, non seulement, à l'égard des troubles de dehors, qui ne me regardent point, mais même à l'égard des divisions internes qui l'affligent de tems en tems, & qui vont quelquefois jusqu'à lui déchirer les entrailles, étant bien resolu de n'écouter & de ne suivre qu'elle en ces rencontres.





SECONDE PARTIE

OU

PRÉFACE

Sur le Recueil des Poëtes suivans.

XIII.



Eux qui auront eu la patience de lire les Eclaircissemens que je viens de donner sur quelques points des premiers Volumes de mon Recueil, voudront peut-être bien souffrir, que je leur propose encore quelques Avertissemens, touchant les Volumes suivans, qui composent le Recueil des Poëtes, & particuliérement sur la conduite de nos Poëtes Modernes. Je ne doute pas qu'ils ne jugent les Avertissemens aussi peu nécessaires que les Eclaircissemens, puisqu'il suffit d'ouvrir le Livre pour reconnoître d'abord la méthode que j'y ai tenuë.

J'ai commencé par un petit Recueil d'Auteurs qui ont traité de l'Art Poëtique,

que, où j'ai réduit même ceux qui en ont écrit en Vers. J'espere en user ainsi aux Orateurs, aux Historiens, &c. & de mettre à la tête des Ouvrages, qui concernent les Sciences, ceux qui regardent l'Art & la Méthode des mêmes Sciences. J'ai mêlé parmi les Traités de l'Art Poëtique, quelques-uns de ceux qui ne regardent que la Prosodie & la mesure des Vers, c'est-à-dire, l'Art de la Versification, à cause du rapport qu'il y a entre ces deux Arts. Mais le grand nombre de ceux qui ont paru depuis environ 150. ans m'a empêché de les rapporter, jugeant d'ailleurs que ce sont plûtôt des Ouvrages de Grammaire. Plusieurs de ceux qui s'attachent à l'ordre régulier des Sciences, mettent les Rhétoriciens & les Orateurs devant ceux qui traitent de l'Art Poëtique & devant les Poëtes. Ils ont, pour en user ainsi, des raisons qui ne sont nullement à rejetter: mais comme je ne vois rien de trop mystérieux dans cet Ordre, je ne vois pas aussi grand inconvénient à le troubler, cela s'étant trouvé ainsi disposé. Comme cet Ouvrage ne consiste qu'en Recueils détachés, il sera libre à chacun de leur donner tel ordre qu'il lui plaira.

Je n'ai point osé toucher aux Poëtes Sacrés, dont les Ouvrages font partie de l'Ecriture Sainte, & j'en ai dit la raison, lors que j'ai parlé de Moïse, par forme de Préface devant Homere. Je puis donc dire, que j'ai commencé par les Poëtes Grecs, qui achevent le present Volume, & qui finissent à peu près au tems

hommes de bien, & à blâmer le mal dans les Démons ou dans les Méchans de la terre; & par ce moyen on rentroit toujours dans la premiére institution de la Poësie.

Le premier abus que les hommes en ont fait, vient de la perte qu'ils ont faite de la connoissance du vrai Dieu. Dès qu'ils se sont avisés d'ériger les créatures, ou leurs propres passions en Divinités, aussi-tôt on a vû les Poëtes sacrifier tous leurs talens à ces passions, ou à ces créatures, & donner, pour ainsi dire, un nouveau Systême à la Poësie. Ils ont substitué à la place de la vérité le mensonge revêtu de la vrai-semblance, & croyant qu'après cette licence, tout pouvoit leur être permis, ils ont jugé que s'ils pouvoient chanter les louanges de leurs Dieux, célébrer leurs brutales amours, leurs haines, & toutes leurs foiblesses, il ne leur seroit point défendu après cela de se chanter eux-mêmes; de publier leurs propres amours, & leurs inimitiés. Et comme ils se sont rendus eux-mêmes les Maîtres de cet Art, ils nous ont voulu persuader & par leur pratique & par les regles qu'ils en ont fait faire, que non seulement il n'y a point de véritable Poësie sans Fables & sans amour, mais qu'il n'est pas même nécessaire qu'il y ait des bornes, ni même du fondement aux louanges qu'ils donnent à ceux qu'ils aiment ou qu'ils adorent: ni au blâme & aux injures dont ils chargent ceux qu'ils n'aiment pas, ou qu'ils méprisent.

Tous ces changemens ou plutôt ces altéra-

térations se trouvant très-conformes aux inclinations corrompuës de l'homme, loin de rencontrer le moindre obstacle dans leur établissement, se fortifiérent de plus en plus à mesure que le genre humain se polît & que les Langues se perfectionnérent. De sorte qu'on peut dire que les siécles les plus florissans hors de la Religion & du culte du vrai Dieu, ont été ceux où la Poësie a été dans sa plus grande corruption: & qu'elle a contribué plus qu'autre chose à répandre & à entretenir l'Idolâtrie dans le monde, & à faire regner plus d'une sorte de Démons dans le cœur des hommes.

Quoiqu'on ne puisse pas soutenir que cette corruption est naturelle ou essentielle à la Poësie sans en condamner l'usage absolument, il faut pourtant qu'elle en soit bien inséparable, s'il est vrai que la Religion chrétienne qui a bien pû détruire le Paganisme dans le monde, ne soit point encore venuë à bout de purger la Poësie de cette infection inveterée.

Les Poëtes chrétiens qui ont paru durant les douze ou treize premiers siécles, y ont travaillé inutilement, & ceux d'entre eux qui ont tenté de substituer les vérités céleſtes & les opérations de l'Amour divin aux Fables & à tout cet attirail des Amours profanes, voyant que le génie Poëtique accoutumé au libertinage refusoit de les suivre, & sembloit ne vouloir point souffrir de réforme, ont mieux aimé renoncer à la qualité de Poëtes que de perdre celle de véritables Chrétiens.

Depuis qu'on a fait refleurir la Poëſſe avec les autres Arts & les Sciences dans ces derniers ſiécles, il s'eſt trouvé des Poëtes qui ont repris le deſſein de purifier le Parnaſſe, & de ſanctifier les Muſes & les généreux efforts de quelques-uns d'entre eux, nous font aſſés connoître que la choſe n'eſt pas impoſſible. Mais il s'eſt élevé une autre engeance de Poëtes plus conſidérables, ſans doute, quoique beaucoup moins ſcrupuleux, qui y ont apporté un grand obſtacle, & ce qui eſt de plus fâcheux, qui ont fait un puiſſant parti dans la République des Lettres.

Ces Poëtes bien perſuadés que la licence Poëtique eſt d'une vaſte étenduë, ſe ſont imaginés peut-être, que par ſon moyen ils pourroient trouver le ſecret de réconcilier JESUS-CHRIST avec Belial, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte, & d'accommoder leur Chriſtianiſme avec l'ancien Paganiſme. Ils ne ſe ſont pas contentés de joindre les Fables de l'un avec les vérités de l'autre; mais ils n'ont pas même fait difficulté de mêler tout ce qu'ils ont trouvé de plus honteux dans les paſſions qui regnoient au milieu des ténébres de l'Idolâtrie, avec ce qu'il y a de plus pur & de plus ſaint dans les maximes de notre Religion. De ſorte que, ſans compter le ſacrilége, nous ſommes obligés d'avouer que la Poëſie ſe trouve plus corrompuë parmi ces Demi-Chrétiens & ces Demi-Païens, qu'elle ne l'étoit chés les Anciens, ſur leſquels ils ont cru devoir au moins rafiner en galanterie.

En

En effet s'il étoit nécessaire de produire des preuves d'une vérité qui nous est si peu glorieuse, nous avons entre un très-grand nombre de mauvais éxemples, celui du Tasse, qui passe encore dans l'esprit de bien des gens pour le Prince de tous les Poëtes Chrétiens. Cependant il y a dans son Poëme de la Jérusalem délivrée, incomparablement plus de galanterie & d'amours deshonnêtes; qu'il ne s'en trouve dans tout Homere & Virgile ensemble.

Les Comédies de Terence & celles des Grecs même sont beaucoup plus modestes que celles de nos Modernes. Personne n'ignore aussi que les Tragédies des Anciens n'avoient point d'autre but, que d'éxciter la Compassion & la Terreur dans les esprits de leurs Spectateurs & de leurs Lecteurs: & les Tragiques Modernes ont été obligés de confesser qu'ils ont changé le véritable caractére de la Tragédie, en y faisant entrer l'Amour. ἐλεεινὸν φοβερὸν Arist. Poë

X V.

Mais afin de ne me brouiller avec personne, je veux reconnoître de bonne foi que si nos Poëtes Modernes paroissent plus déréglés que les Anciens dans leurs Ecrits, ils ont d'ailleurs un avantage sur eux, qui consiste dans une vie plus réglée. Car ces pauvres Païens abandonnés à leur concupiscence & dépourvûs des lumiéres de la foi vivoient ordinairement beaucoup plus mal qu'ils n'écrivoient: & pour ne nous point

point arrêter aux ſeuls Poëtes, nous voyons que leurs Philoſophes qui avoient les plus beaux ſentimens du monde, ne laiſſoient point d'avoir les mœurs fort corrompuës, comme l'Hiſtoire nous l'apprend de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Ciceron, de Seneque & de divers autres.

Au contraire, il s'eſt trouvé parmi les Poëtes Modernes d'honnêtes Gens, dont la conduite a toujours paru fort ſage, lors même qu'ils faiſoient paroître du libertinage dans leurs Vers, de ſorte qu'il y auroit peut-être de la témérité à juger d'eux par leurs écrits.

Non liber indicium eſt animi, ſed honeſta voluptas,
Plurima mulcendis auribus apta ferens.
Accius eſſet atrox, conviva Terentius eſſet;
Eſſent pugnaces, qui fera bella canunt. (1)

Dans Gerſon & d'autres depuis lui.

C'eſt une réfléxion qu'on a faite, ſur la maniére différente de vivre & d'écrire, qu'on a vû pratiquée depuis environ trois ſiécles par pluſieurs Théologiens, qui ont fait paroître dans leurs Livres beaucoup de facilité & de condeſcendance pour les autres, & qui dans leur conduite particuliére étoient très-ſeveres à eux-mêmes, vivans dans l'obſervation la plus étroite des conſeils les plus difficiles de l'Evangile (2). Le

1. Ovidius lib. II. 35-. Triſtium.
2. Joannes Charlierius ubi de Doctrina morali Joann. Gerſon.
Lancel. de l'Hem. touchant Leon. Leſſ. Al. ſur Eſc.

: President de Thou trouvoit aussi cette férence très-sensible dans la personne de u Bartas qui paroît grand Gascon, amullé, & fanfaron dans ses écrits, & qui oit fort simple & fort doux dans ses œurs (3). Remy Belleau étoit un homie très-sobre au jugement de Mr. de Sain-Marthe (4). Cependant il a pris un plair singulier à tourner en notre Langue de a maniére du monde la plus Bacchique es chansons à boire d'un des plus grands ivrognes d'entre les Poëtes de l'Antiquité. Anacre

Mr. Bayle nous a fait remarquer comme une chose tout-à-fait surprenante (5) qu'une Demoiselle de nos jours de grande réputation & qui fait l'ornement de son Séxe, ayant beaucoup écrit sur „ l'amour „ & ayant tourné de tous les côtés imagi- „ nables cette passion dangereuse, elle ne „ l'ait jamais sentie. C'est assurément une „ chose très-rare, dit cet Auteur, que par- „ mi tant d'intrigues d'amour, tant de ra- „ finemens de tendresse, tant de plaisirs „ qu'il a fallu décrire dans de longs Ro- „ mans, elle ait été insensible, & qu'elle „ ait pû empêcher qu'une passion qui étoit „ sans cesse dans l'imagination ne descen- „ dît dans le cœur où l'on sait que l'amour „ entre facilement de beaucoup plus loin. Avoir conservé sa modestie, sa sagesse, & son indifférence au milieu de telles occupa-

Madem selle de Scudery

Esc. Fill. Sa. Sanct. &c.

3. Thuan. Histor. ad ann. 1590.

4. Sammarthan. Elogior. lib. 3. pag. 72.

5. Nouvell. de la Républ. des Lettres d'Octobre 1684. Art. 9. pag. 273. 274.

Si sint molliculi, & parum pudici,
Et quod pruriat, incitare possint.

On me répondra sans doute, que Catulle n'a parlé que pour des Païens en cet endroit, & qu'il n'a point prétendu instruire des Poëtes Chrétiens, & on aura très-grande raison. Car j'avouë que je ne puis comprendre qu'un Poëte soit persuadé de la vérité de la Religion Chrétienne, de la solidité de ses maximes, & de l'obligation de les suivre; & qu'il puisse s'imaginer en même tems qu'il lui est permis d'écrire d'une maniére opposée à la vie qu'il doit mener. Je demanderois volontiers à ces Messieurs, qui conservent si bien leur innocence sous la galanterie & les libertés de leurs Poësies, si ces Poësies sont du nombre des pensées, ou des paroles, ou des actions? S'il y a quelqu'une de ces trois choses qui n'ait point de rapport avec le cœur de celui qui les produit? Si elles sont du nombre des choses indifférentes ou pour ceux qui les font, ou pour ceux qui les lisent? & sur quel pied elles seront jugées par celui qui nous fera rendre compte de toutes nos pensées, & des moindres paroles oiseuses? En un mot, je leur proposerois volontiers le doute que leur conduite me fait naître sur la question de savoir, s'il est possible que le cœur puisse être innocent, lorsque la bouche ne

* 1. Matthæi Ev. cap. 15. vers. 11. 18. 19. *Non quod intrat in os coinquinat hominem; sed quod procedit ex*

ne l'eſt pas? C'eſt une objection, que je forme, non pas pour m'attirer quelque diſtinction embaraſſante; mais pour avoir la ſatisfaction de voir qu'on m'y réponde dans les termes de JESUS-CHRIST, que *ce n'eſt pas ce qui entre dans la bouche de l'homme, qui le rend impur; mais que ce qui le rend impur, eſt ce qui ſort de ſa bouche*; que *ce qui ſort de la bouche part du cœur*, & que *c'eſt ce qui rend l'homme impur*; que *c'eſt du cœur que partent les mauvaiſes penſées*, &c. (1).

Mais quoique je n'aye pas lieu d'eſperer que les Poëtes dont il s'agit, veuillent lever eux-mêmes ma difficulté, ni apprendre au Public le ſecret qu'ils ont pour unir enſemble les choſes incompatibles: je ne voudrois pourtant pas rendre ſuſpecte leur vertu & leur innocence. Au contraire il ne tiendra pas à moi que tous ces Galants Chrétiens ne paſſent encore pour de plus grands Saints que les trois jeunes Hébreux, que Dieu préſerva au milieu de la fournaiſe de Babylone; & qu'on ne nous propoſe leur éxemple pour confondre tant d'Ecrivains de ces derniers tems, qui prétendent que Dieu ne fait plus de miracles.

Mais à dire le vrai, l'éxemple & la prédication de ces ſortes de Saints de nouvelle eſpéce, produit des effets un peu différens de ceux qu'on a vûs dans ces anciens

ex ore, hoc coinquinat hominem. Quæ autem procedunt de ore, de corde exeunt, & ea coinquinant hominem: de corde autem exeunt cogitationes malæ, &c.

anciens Saints. Car les miracles dans c
Anciens étoient suivis ordinairement de
conversion ou du moins de l'édificatio
de leurs Spectateurs : mais s'il m'éto
permis de juger des autres par moi-mêm
j'oserois dire que la lecture de nos Poët
lascifs ou galants, loin de nous converti
n'a pas même la vertu de nous édifie
quelques efforts que nous fassions en l
lisant pour dire que *ce sont pourtant d'hon
nêtes gens; que ce sont des personnes ve
tueuses, d'une sagesse & d'une continen
éxemplaire.*

XVI.

Je ne doute nullement, que plusieu
d'entre eux ne se soient apperçu de l'i
convenient que peut produire dans l'esp
du Public cette différence sensible qui
trouve entte les éxemples des uns & d
autres. Car ce n'est peut-être point
d'autres réfléxions qu'il faut attribuer
résolution qu'ils ont prise de renoncer pl
tôt à la galanterie & à toutes les Amou
Poëtiques, que de passer pour des Sai
ridicules, qui prétendent conserver le
innocence & leur integrité, au milieu d
feux impurs & ténébreux.

C'est ce qui en a porté quelques-uns
désavouer entiérement leurs productio
de galanterie, & quelques autres touch
d'une tendresse semblable à celle des Pe
pour leurs bâtards, à les reconnoître si
plement comme les fruits de leur jeune
déréglée. De là sont venus tant de

venilia en titre de Poëſie galante & licentieuſe. Les perſonnes graves qui n'ont pu ſe dépouiller de cette tendreſſe & de cette affection naturelle, ont cru que ce titre pourroit ſervir à excuſer ces Ouvrages en les conſervant, & à mettre leurs Auteurs à couvert dans leur vieilleſſe ou dans les emplois honorables qu'ils tenoient dans l'Egliſe ou dans l'Etat. C'eſt pourquoi ils n'ont pas ſeulement compris ſous ce titre ce qu'ils ont fait en leur jeuneſſe, mais même dans un âge plus avancé: & ils ont crû que ce ſeroit un moyen ſûr & honnête pour ſauver & condamner tout-à-la fois tout ce qu'ils ont produit de puérile, de libertin, en un mot tout ce qui a pu nuire à leur réputation.

C'eſt au moins ce que l'on a vû pratiquer au Cardinal Bembe à l'égard des bagatelles & des galanteries qu'il avoit fait paroître, même depuis ſa jeuneſſe, parce qu'il jugeoit qu'elles ne pouvoient point faire grand honneur à ſon Cardinalat. (1) C'eſt auſſi une précaution, dont André du Cheſne a cru devoir uſer, pour mettre à couvert la réputation d'Etienne Pâquier, Avocat Général de la Chambre des Comptes, lors qu'il a publié ſes gayetés & ſes badineries.

C'eſt enfin ce qu'on peut penſer des *Juvenilia* de Muret, de Foppius, de Schetten d'Aëzma, d'Ambroiſe Francus, de Barthius, de Gebhard, de Robert Keu-

1. André du Cheſne, Préface ſur la jeuneſſe de Pâquier.

Keuchen, de P. Lindemberg, de Zach. Lundius, de Sigismond Jules Mynsinger, de Rein. Neuhusius, de Gabriel Schneider, de Michel Virdungus, de Jean Ang. Werdenhagen, & de plusieurs autres qui n'ont pas voulu qu'on jugeât entiérement de leur mérite par ces Ouvrages. Et l'on en a vû de si délicats sur ce point, qu'ils n'ont pas même voulu prêter leur nom à leurs *Juvenilia*, ou qui l'ont voulu travestir ou changer, peut-être à dessein de nous persuader qu'ils pourroient être de quelqu'autre Auteur que d'eux, comme on l'a remarqué dans Théodore de Beze (1). Mais on ne doit pas confondre avec ces Poëtes galants, le Pape Alexandre VII. sous prétexte du changement qu'on y a fait de son nom (2) & du titre de *Musæ Juveniles* qu'on a donné à ses Poësies, puisqu'elles ne contiennent rien que de très-honnête & de très-sage.

D'autres ont cru, que Dieu seroit satisfait d'eux, s'ils tâchoient de réparer les fautes de leur jeunesse, par des Poësies saintes ou du moins sérieuses, ou même par

¶. 1. Beze n'a jamais intitulé ses vers *Juvenilia*. Lorsque pour la premiére fois il les publia en 1548. n'ayant pas encore trente ans, il les intitula simplement *Theodori Bezæ Poëmata*, & n'eut pas besoin de changer ce titre dans les éditions suivantes, ayant toujours pris soin d'y supprimer ce que la premiére avoit eu de licentieux. Comme elle étoit devenuë fort rare, des Libraires Protestans avides de gain la renouvelérent après la mort de l'Auteur sous le nom déguisé d'*Adeodatus Seba*, & depuis rétablissant le nom de *Theodorus Beza*, donnérent aux Poësies celui

par d'autres Ouvrages ou des actions de pieté, voyant qu'ils ne pouvoient supprimer leurs Vers licentieux, ni empêcher le mal que leur lecture est capable de produire dans toute la Postérité. Petrarque en a donné l'éxemple à tous ceux qui l'ont suivi. Il tenta d'abord, d'abolir la mémoire de toutes ses Poësies galantes, & des autres divertissemens de sa jeunesse, en voulant les jetter au feu, mais le mal avoit déja gagné trop loin, & il s'étoit communiqué avec trop d'étenduë, pour pouvoir être éteint. Il jugea qu'il falloit dresser une autre baterie, il fit pour cela quelques Vers sérieux, puis des Ouvrages de Philosophie Chrétienne, qui servent encore aujourd'hui à notre édification (3).

On dit, que Clement Marot témoigna aussi quelque repentir des excès de sa jeunesse, & que Vatable eut tant de pouvoir sur son esprit par ses remontrances, qu'il le fit renoncer à la galanterie, & entreprendre par un esprit de pénitence la traduction des Pseaumes en Vers François (4).

On

lui de *Juvenilia*, qu'il est très-certain que Beze, comme j'ai dit, ne leur a jamais donné.

2. *Fabius Chisius Philomathus*, parce que Fabio Chigi Siennois, depuis Pape sous le nom d'Alexandre VII. étoit de l'Académie des *Philomathi* de Sienne.

¶. En Latin au lieu de *Philomathus*, il faloit, du Grec *Φιλομαθὴς*, écrire *Philomathes*.

3. Petrarch. lib. 5. rer. Senilium Epist. ad Boccac. Item Pap. Mass. in Elog. seu Vit. Petrarch. pag. 99. 100. tom. 2.

4. ¶. Beze qui n'auroit pu ne pas savoir cette particularité,

On n'ignore point quelle a été la conversion du fameux Aretin (1). On n'a rien trouvé en lui qui ne fût changé, jusqu'à son nom : & quelques-uns prétendent, qu'il y a si bien réussi, qu'il n'est presque pas possible de reconnoître dans les Livres de dévotion de Partenio Etiro, les marques du vieil homme, qui sont si fortement empreintes dans les Ouvrages de Pietro Aretino.

Joachim du Bellay renonça aussi à la galanterie, & à la Poësie libre, & ce qu'il y a de bien estimable en lui, c'est qu'il le fit de fort bonne heure, pour s'appliquer à des études conformes à l'Etat Ecclésiastique, où on le destinoit quand il mourut, âgé de 35. ans.

Ronsard même abandonna enfin le métier, & pour faire voir qu'il étoit véritablement converti & pénitent, il voulut se faire Prêtre. En quoi il montra sans doute qu'il avoit plus de dévotion & de zèle, que de science & de lumiére: & qu'il connoissoit assés peu le véritable esprit de l'Eglise

larité, & qui la sachant ne l'auroit pas tuë dans l'Eloge de Clément Marot, y reconnoit néanmoins que nonobstant cette Traduction des Pseaumes, Marot sur le déclin même de l'age, n'avoit pas réformé ses mœurs.

1. ¶. Cette conversion est une chimére. L'Aretin homme sans Lettres, sans pudeur, & sans religion, est mort comme il a vécu. Etant né avec de l'esprit, mais mal réglé, il se croyoit capable de tout. Pour en persuader le public il composoit tour à tour des Livres d'infamies, & des Livres de piété. On peut l'en croire lui-même dans l'Epitre dédicatoire de la se-

glise qui n'a jamais proposé le Sacerdoce, comme un état de pénitence. De sorte qu'à juger des choses plus conformément aux Canons, Ronsard auroit peut-être mieux fait d'embrasser l'état Religieux, puisque les Monastéres sont faits pour les Pénitens.

Il semble pourtant que l'Eglise ait souffert cet usage de donner la Prêtrise aux Pécheurs pénitens dans ces derniers siécles: & nous pouvons dire même que l'éxemple de Ronsard n'a pas été unique pour les Poëtes lascifs, qui changent de style & de vie. Nous voyons que Muret en fit autant que lui, & que ce fut même à la persuasion d'un célébre Jésuite, appellé Bencius, qui avoit été son Ecolier, & qui travailla si puissamment à sa conversion, qu'il le trouva assés changé & assés affermi dans le bon chemin, pour le porter à la Prêtrise (2). Bencius ne pouvoit payer à son Maître un honoraire plus utile, ni même plus convenable, par rapport à sa Profession. Du moins est-il bien contraire à celui

seconde partie de ses *Ragionamenti*. Ses Oeuvres de dévotion ne valent d'ailleurs absolument rien. Ce sont ou des fables ou de mauvaises déclamations dont le style est un galimatias perpétuel. Baillet qui en parle si avantageusement, n'a pas eu de bons mémoires là-dessus.

2. V. Biblioth. Soc. J. per Alegamb. & Sotwel.

Le Pere Bernard se fit aussi Prêtre seculier après avoir renoncé à la Poësie, mais ce n'étoit pas de la Poësie lascive ou galante, comme il paroît par les Poëmes divers que l'on garde MSS. de lui à Challon sur Saone.

lui de Beze, qui pour récompenser son Maître Melchior Volmar de l'avoir ôté du sein de l'Eglise Catholique, lui dédia ses *Juvenilia* & le paya de galanterie & d'amourettes (1).

Nous pourrions alleguer encore l'éxemple de Pontus de Thiard, qui se retira de bonne heure du commerce malhonnête de cette espéce de Poësie, & qui ayant vécu plus de 45. ans depuis se trouva en état d'en détourner plusieurs autres par ses actions, ses écrits de piété, & ses remontrances, & de gouverner son Eglise avec édification. Philippes Desportes, Abbé de Thiron & de Bonport, renonça aussi aux Vers galants ausquels il opposa sur la fin de ses jours non seulement sa Paraphrase sur les Pseaumes, mais encore des Priéres & des Poësies Chrétiennes. Il faut avouer que sa Conversion fut un peu tardive, mais il faut considérer aussi qu'il étoit Ecclésiastique, & que quand les gens de sa profession, ont une fois abandonné Dieu, il leur est ordinairement plus difficile de revenir qu'aux Laïcs. Nous pourrions en dire autant du fameux Docteur, Frere Lopé de Vega, Religieux Espagnol, le plus grand Comédien (2) de la Terre, qui ne se défit peut-être pas entiérement de ses habitudes, mais qui tâcha du moins de les regler

1. Ap. Melch. Adam in Vit. Bezæ inter Calv. pag. 203.

2. ¶. *Le plus grand Comédien*, pour le plus grand Poëte Comique, est une expression dont, même en riant, Baillet n'a pas du se servir. Voyés Menage chap.

regler ou de les réformer par des Ouvrages de piété.

L'Italie qui ſemble être le ſéjour naturel de la galanterie, auſſi-bien que de la Poëſie, pourroit auſſi nous donner des éxemples de ces changemens, & nous avons diverſes marques de converſion dans la conduite d'Anſaldo Ceba, Ottavio Rinuccini, & de pluſieurs autres qui ont tâché de pourvoir à leur ſûreté de bonne heure, en ſe défaiſant d'une Profeſſion ſi dangereuſe. Ce n'eſt pas que les goûts ne ſoient divers dans ce Pays-là, & qu'on y aime ſi fort ces ſortes de changemens. Nous en voyons un éxemple dans un célébre Evêque du Pays (c'eſt Paul Jove) qui n'a point fait difficulté de décharger ſon chagrin ſur un Poëte d'Italie, nommé Gabriel Altilius, pour avoir voulu changer de vie & d'occupation, lors qu'il fut élevé à l'Epiſcopat. L'endroit eſt aſſés remarquable, pour mériter d'être rapporté ici en ſa Langue. *Antiſtes factus, à Muſis per quas profecerat celeriter impudenterque diſceſſit, magno herclè ingrati animi piaculo, niſi ad ſpem non injuſtæ veniæ ob id culpa tegeretur; quod ad ſacras literas nequaquam ordinis oblitus tempeſtivè confugiſſet.* La bonne fortune d'Altilius lui inſpira de ſe mettre à la lecture de l'Ecriture Sain-

chap. 7. de l'Anti-Baillet, où il fait voir en même tems que Lopé de Vega n'étoit pas Religieux, mais ſimplement Tierçaire de l'Ordre de S. François, comme le ſont en Eſpagne beaucoup de gens mariés.

Sainte, & de ſe ſervir de ce prétexte pour couvrir ſa faute. Sans cela l'Evêque de Nocere n'auroit pas excuſé ſon confrére, d'avoir quitté les Vers tendres & la galanterie.

La France n'a peut-être pas été moins féconde en Converſions miraculeuſes de Poëtes Pénitens: & ſans parler de Saint-Amand, & de tous ceux qu'on a vûs dans ces derniers tems convertis ſans en laiſſer des marques à la Poſterité.; ſans parler auſſi de ceux dont la converſion ſemble n'avoir été que paſſagére ou apparente, parmi leſquels on ne fait pas difficulté de compter Mr. de Corneille, qui après avoir renoncé au Théatre & s'être mis à la Poëſie ſainte, ne laiſſa pas de retourner depuis à ſes premiéres occupations: nous pouvons parmi les autres qui ont voulu nous édifier & nous rendre leur changement utile, propoſer Mr. Deſmarets de S. Sorlin, & Mr. de Brebeuf. Il faut avouer que le premier n'a pû venir à bout d'éteindre en lui le feu Poëtique de l'Enthouſiasme, mais au moins lui fit-il changer d'objet & de matiére en le tranſportant dans la dévotion. Le ſecond ſemble avoir eu plus d'autorité ſur ſa Muſe, & tous ſes feux paroiſſent ſi bien éteints dans ſes Poëſies Chrétiennes, qu'il eſt fort aiſé de voir que c'eſt un Brebeuf tout different du premier, &

1. ¶. Ce qu'il y a de plaiſant c'eſt que Ménage qui a fait imprimer à ſes frais juſqu'à huit fois ſes Poëſies, compoſoit tous les ans quelque nouvelle piéce

& qu'il n'y a aucune dissimulation dans son changement. Je souhaiterois pouvoir ajoûter quelques éxemples de nos Poëtes vivans, parce que je suis persuadé qu'ils seroient beaucoup plus touchans & plus propres à nous édifier; mais on ne s'étonnera pas qu'ils soient si rares, si l'on fait réfléxion sur la réforme qui s'insinue insensiblement dans l'art de faire des Vers lascifs, & dans la licence qui a regné jusqu'ici sur la galanterie. Comme il n'y a point de fonds à faire sur Mr. de la Fontaine après l'avoir vû manquer à sa parole; il ne se presente maintenant à mon esprit point d'autre éxemple de conversion que celui de Mr. Ménage. Quoique ce Poëte ne se soit jamais abandonné aux obscénités grossiéres ni aux saletés brutales dont tant d'autres semblent avoir fait leurs délices; quoiqu'il soit toujours demeuré dans les termes d'une galanterie délicate & d'une passion spirituelle, si l'on peut user de cette expression : il n'a point laissé de témoigner beaucoup de bonne volonté pour changer sa maniére de vivre & d'écrire. Il en a fait même une *componction* (1) à Dieu en Langue Italienne, où il témoigne en termes tout-à-fait touchans reconnoître ses fautes; il condamne ses engagemens, & sur tout l'infidélité avec laquelle il dit qu'il avoit abandonné Dieu pour Philis; il pleure

piéce galante Grecque, Latine, Françoise, ou Italienne, dont à chaque édition il demandoit pardon à Dieu au bout du volume par cette *componction*,

re avec des gémissemens & des soupirs mêlés de sanglots ce qu'il appelle ses désordres, & il s'en accuse de la meilleure grace du monde. Car quoiqu'il ne prétende nullement s'excuser, il espere que Dieu aura pourtant la bonté de l'excuser d'autant plus volontiers, que ce divin Créateur sembloit avoir contribué à le faire tomber dans le piége *en créant sa Philis si belle & si aimable* (1). C'est franchement vouloir nous persuader que Dieu est un peu cause du mal dont il s'accuse, & un trait si peu attendu nous fait assés connoître combien les Poëtes que le zèle emporte, sont quelquefois dignes de compassion & combien ils ont besoin d'indulgence dans leurs meilleures intentions comme dans les plus mauvaises.

Quoiqu'il soit assés difficile de bien juger de l'éfficace de nos priéres par les différens effets qu'il plaît à Dieu de leur donner, nous pouvons dire sans témérité que Mr. Ménage n'avoit pas trouvé le véritable moyen de fléchir la colére de Dieu, & d'interesser encore si-tôt sa misericorde en sa faveur. Du moins voyons-nous qu'il est retourné à ses premiéres habitudes peu de tems après avoir formé sa componction Chrétienne, & qu'il est retombé dans les mêmes engagemens qu'il nous avoit dépeint comme fort criminels. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans une Elegie La-

1. Il Sig. Egid. Menagio nella Cristiana compunzione, Madrigale XIX, à carte dell' edizion dell' ann. 1680.

Latine, où le „ repentir l'ayant repris u-
„ ne feconde fois, il témoigne pour ce
„ coup être entierement converti (2), fe
„ trouvant chargé d'une nouvelle confu-
„ fion de voir que fa vieilleffe n'étoit pas
„ moins embaraffée dans ce commerce que
„ l'avoit été fa jeuneffe. Il demande en-
„ fuite à fon Evêque, au médecin de fon
„ ame, qu'il le reduife en pénitence, qu'il
„ le mette dans le fac & fous la cendre,
„ qu'il lui ordonne des jeûnes, des difci-
„ plines, & tout ce qu'il voudra, qu'il eft
„ préparé à tout. On s'imagineroit peut-être que M. Ménage a fait des crimes énormes, parce que fon humilité lui fait demander d'être confondu parmi les Scélérats. Cependant Mr. Ménage a toujours mené une vie irréprochable aux yeux des hommes, il a toujours vécu avec honneur, & lui-même, tout abandonné qu'il eft à la componction de fon cœur, n'eft pas affés hardi pour ofer dire qu'il ait jamais fait d'autre mal en public que celui d'avoir fait des Vers trop libres & trop galants, & d'avoir contrefait l'Amant. C'eft donc de fes vers dont il s'accufe, & dont il veut faire pénitence; jugeant avec toutes les perfonnes judicieufes que ce ne font pas toujours les piéces les plus diffoluës qui corrompent davantage les mœurs, foit parce qu'on eft en garde contre le poifon qu'elles préfentent à découvert, foit parce qu'il

2. Ægid. Menag. Elegia XIII. pag. 56. ejufd. edition. feptim.

qu'il n'y a que ceux qui sont déja corrompus qui les lisent: mais que celles qui renferment le poison sous des expressions chastes & innocentes, sont beaucoup plus dangereuses. De sorte que si depuis cette déclaration publique M. Ménage est encore retombé dans ses anciennes habitudes, qui est ce qui aura le cœur assés dur pour n'être point touché de la foiblesse de l'homme, lorsqu'elle se découvre sans momerie?

XVII.

Ces grands éxemples nous font assés connoître que les Poëtes qui ont été persuadés que leur profession ne les dispensoit pas de joindre les vertus Chrétiennes avec la qualité d'honnête homme, n'ont pas crû que la licence ou même la simple galanterie dans les Vers pût subsister avec les maximes de l'Evangile.

Mais nous en voyons plusieurs qui portant leurs vuës encore plus loin, & considérant la nature de la Poësie en elle-même, n'ont pas jugé qu'elle dût entrer dans les derniéres occupations d'un honnête homme, quelque honnête & quelque sérieuse qu'elle puisse être. Ils estiment que quand elle est reglée & conduite par les regles de la Sagesse, elle peut bien faire l'ornement de la jeunesse, qu'il y a même un certain âge d'homme auquel elle n'est pas toujours malséante: mais qu'elle ne peut point faire honneur à la vieillesse; & qu'un homme ne doit pas espérer de vivre hono-

rablement dans l'eſprit de la Poſtérité, dès qu'il ſonge à mourir Poëte.

J'aurois mauvaiſe raiſon d'attribuer ce ſentiment aux Païens, puis que ceux d'entre eux qui ont mérité & porté la qualité de Poëtes, ne ſe ſont jamais aviſés de s'en défaire. Il eſt plus rare même, de trouver parmi eux des éxemples de ceux qui ont paſſé de l'occupation de la Poëſie à quelqu'autre Profeſſion, qu'il ne l'eſt d'en trouver de ceux qui ont quitté leurs premiéres Profeſſions, pour ſe donner à la Poëſie & pour y finir leurs jours. Je doute auſſi, que l'on ait été dans cette opinion durant les premiers ſiécles de l'Egliſe, qui ont porté des Poëtes; & ſi nous voyons d'un côté que ſaint Sidoine Apollinaire, renonça à la Poëſie, dès qu'il fut fait Evêque de Clermont: de l'autre nous pouvons dire, que ſaint Grégoire de Nazianze ne commença proprement à ſe faire Poëte tout de bon, qu'après s'être démis de l'Archevêché de Conſtantinople, & qu'il voulut mourir, pour ainſi dire, entre les bras de ſa Muſe.

Mais comme dans ces derniers ſiécles, la race des Poëtes s'eſt prodigieuſement multipliée, le deſir de ſe tirer de la maſſe des méchans Poëtes, qui veulent faire éternellement des Vers, a fait remarquer aux autres que la Poëſie a ſa ſaiſon dans la vie de l'homme, & qu'elle n'eſt pas de tous les âges, qu'elle ne s'entretient & ne ſe nourrit ordinairement que du feu & des bouillons de la jeuneſſe. De ſorte que cette raiſon jointe à celle de la bienſéance a

porté

porté les plus judicieux de ceux d'entre eux, qui ont pû arriver jusqu'à la vieillesse, ce qui est assés rare aux bons Poëtes, à finir l'éxercice des Vers à cet âge, pour mieux conserver la réputation que leur avoient acquise ceux qu'ils avoient composés dans la vigueur de leur jeunesse. C'est d'eux que nous apprenons, que l'*Apollon des Poëtes, qui est toujours blond*, selon leur langage, *ne veut point couronner les cheveux gris; que les Muses toujours jeunes n'ont point de tendresses pour les vieux barbons, qui ont la folie de vouloir les caresser* (1).

C'est aussi ce qu'avoit éprouvé Joseph Scaliger, qui s'excuse à Mr. de Peiresc, de ne pouvoir lui envoyer des Vers qu'il lui demandoit sur ce que les Muses le voyant sur l'âge, lui avoient tourné le dos & l'avoient congédié du Parnasse (2): & Mr. Ménage nous apprend (3) qu'il a connu un Poëte qui étoit l'admiration de la France en sa jeunesse, & qui en est devenu la fable & la risée, pour avoir continué de faire des Vers dans sa vieillesse.

¶ Chapelain.

Je ne sai si cet éxemple auroit fait peur à Mr. Ménage, mais il est constant que la persuasion où il a été sur ce point, lui a fait prendre des mesures semblables à celles des personnes judicieuses. Il y a trente-quatre ans

L'an 1652.

1 ——— *Juvenes Chorus ille Sororum*
Diligit & surdâ despicit aure Senes.
Frondibus æternis canos ornare capillos
Ipse fugit flavis pulcer Apollo comis.
Menagius.

2. Jos.

ans qu'il s'est considéré comme un vieillard, & qu'il a renoncé à la Poësie en cette qualité, parce, dit-il, que c'est une chose honteuse à un vieillard d'être Poëte (4).

Dum mihi fervebat juvenili in corpore
Sanguis,
Et decuit, numeris lusimus innumeris.
Turpe Senex Vates, *Senior plectrumque, lyramque*,
Cæteraque hic pono ludicra: Musa, vale.

Cependant, il est retourné depuis ce tems-là sur le Parnasse, & plûtôt que de soupçonner un honnête homme d'infidélité dans sa promesse, il vaut mieux croire qu'il est rajeuni, & qu'il est rentré par ce moyen dans la puissance de faire des Vers comme auparavant. C'est à son Médecin à nous dire, si ce renouvellement d'âge lui est arrivé par le miracle de la transfusion, ou par quelques drogues sécrétes que sa Muse lui auroit données, comme la Venitienne fit à Guillaume Postel, ou plûtôt, pour parler selon les Poëtes & selon Mr Ménage même (5), comme l'ancienne Médée fit à plusieurs personnes qu'elle rétablit dans leur premiére jeunesse. Quoiqu'il

2. Jos. Scalig. Epist. ad Peiresc. & Gassendi de Vita Peiresc.
Puellas ex Helicone se ut senescentem aversatas.
3. Menag. Eleg. 10. ad Sorberium pag. 52.
4. Poëm. Lat. edit. 1652. in 4. pag. 74.
5. Eleg. 10. ad font. Borbon.

qu'il en soit, le remède n'a point empêché Mr. Ménage de retomber dans une seconde vieillesse dont il se plaint à Mr. de Sorbiére qui lui demandoit des Vers.

—— —— *Nos poscere desine versus,*
Lustra decem Musas eripuere mihi.

Le voila encore une fois privé de la présence & du secours des Muses & d'Apollon, quoi qu'il n'eût alors que cinquante ans: mais parce qu'il n'a rien promis cette seconde fois, il a pû, sans manquer à sa parole, faire autant de Vers qu'il a voulu, sans l'inspiration d'Apollon, sans l'assistance des Muses, & sans ce feu Poëtique dont il s'étoit trouvé dépourvû dès sa premiére vieillesse. Et comme en cet état la Versification est un métier génant & fort stérile, il s'est trouvé dix ans après dans un nouveau dégoût pour les Vers, qui sembloit augmenter avec l'âge, depuis que les Muses lui avoient tourné le dos. Il a donc fallu de nouvelles plaintes pour nous faire connoître son déplaisir & sa confusion (3).

Ah pudet annorum! mihi sexagesima messis
Instat, & infecit cana senecta comas.
Et mea non unquam nugari desiit ætas,
Et nondum lusus deseruitque jocos.
Pœnitet actorum.

Depuis cette confession, il s'est écoulé en-

3. Eleg. 13. pag. 56.

encore quatorze ou quinze ans, qui n'ont servi à Mr. Menage, que pour nous donner de tems en tems des preuves de l'inconstance & de la fragilité humaine, & pour faire revivre les éxemples de la vieillesse de Silius Italicus, de Baptiste Mantouan, de Jerome Fracastor, de Jean Salmon ou Salmonius Macrinus, de Jean Dorat ou Auratus, & de quelques autres qui ont voulu joüir des Priviléges de leur jeunesse dans l'arriére-saison. Quelque chose qu'on en puisse dire, il faut convenir que c'est toujours une espéce de service que Mr. Menage rend à la Poësie Latine, de vouloir tenir bon jusqu'à la fin, voyant lâcher le pied à la plûpart des excellens Poëtes qui nous restent aujourd'hui en cette Langue, & qui sous prétexte de se faire une réputation plus solide, n'ont pas le courage de porter la qualité de Poëtes jusqu'au dernier soupir.

XVIII.

Ce que j'ai remarqué jusqu'ici regarde particuliérement l'altération que l'esprit de la véritable Poësie a soufferte depuis son origine & sa premiére institution, & plus encore parmi les Modernes que parmi les Anciens. Mais je ne puis me dispenser de parler encore d'un autre abus moins ancien qui l'a fait dégénerer de sa premiére simplicité, & qui semble avoir donné atteinte à sa constitution & même à sa nature. Cette simplicité ancienne consistoit principalement dans une beauté naturelle,

enne-

ennemie des ornemens étrangers, elle étoit toujours soutenuë, de la force, de la grandeur, & de la noblesse dans les pensées & dans les expressions, ou accompagnée de la douceur, de la naïveté & particuliérement de ce qu'on appellé *urbanité:* en un mot l'affectation n'étoit pas en usage pour elle.

On ne connoissoit point d'autre artifice que celui qui consiste dans les genres différens mais simples de la Poësie, qui prenoient leurs noms, soit des Auteurs qui les avoient inventés, soit des matiéres ausquelles on les avoit appliqués d'abord, soit enfin de leurs mesures & de leurs pieds.

Cet heureux état, au moins en ce qui concernoit la Poësie Latine, subsista jusqu'à la fin du siécle d'Auguste, & l'on peut placer le premier point de la révolution pour la Poësie, comme pour la Langue, au regne de Caligula & de Claudius. Ce fut dès lors que le bon goût fit place à l'amour des subtilités, à la passion de n'écrire & ne parler plus que par Sentences, de ne finir que par des pointes, & de n'employer que le grand style pour toutes sortes de sujets.

Toutes ces affectations, qui ne laissoient pas d'être accompagnées de la solidité de beaucoup de bonnes choses, occupérent les plus beaux Esprits & les premiers Ecrivains de l'Empire comme les derniers durant l'espace de près d'un siécle; mais on vit ce second état dégénerer encore dès le tems d'Adrien & des Antonins. Les esprits se corrompirent ou diminuérent avec

la Langue, & les Poëtes se trouvant enveloppés dans la disgrace commune ne songérent plus qu'à se signaler, par tout ce qu'ils pouvoient s'imaginer d'extraordinaire & de surprenant; & à éviter sur toutes choses, tout ce qui pouvoit être trop commun. Il paroît même qu'ils se sentirent plus que les autres Ecrivains de la corruption générale, & qu'ils eurent moins de part au sens commun, que la Nature n'a point laissé de distribuer aux autres dans les siécles même les plus infortunés. Moins ils se trouverent pourvûs de jugement & de ce sens commun, plus ils tâchérent de se distinguer d'ailleurs par des inventions nouvelles, qui penserent ruiner les regles du véritable Art Poëtique.

C'est ce qui a produit dans le monde toutes les fausses subtilités, toutes les maniéres artificieuses de composer des Vers, & tous les jeux ridicules qu'on a introduits touchant les mots. De-là on a vû naître comme des avortons de l'Art, divers fruits de la foiblesse du cerveau humain, tels que sont les *Acrostiches*, les *Acro-mono-syllabiques*, les *Isolectiques* ou *Correlatifs*, les *Anagrammes*, les *Alphabets*, les *Anastrophes* ou *Cancrins* ou *Palindromes*, les *Anguinées* ou *Serpentins*, les *Centons*, les *Chronostiches*, les *Echos*, les *Cubiques & Quarrés*, les *Symphoniaques* ou *Concordans*, les *Logogriphes*, les *Mnemoniques*, les *Paromœes*, ou *Tautogrammatiques* dont les mots commencent par la même Lettre, les *Protées*, les *Philomelismes*,

mes, les *Euthysylloges*, les *Paralleles*, les *Rimes*, les Vers *Leonins*, & diverses autres nouveautés dont la belle Antiquité n'avoit presque jamais ouï parler.

C'est peut-être par un effet du même goût qu'on a introduit tant de figures qu'on a données aux piéces de Vers, & qu'on a vû paroître des *Chœurs* Poëtiques, des *Aîles*, des *Oeufs*, des *Autels*, des *Thrônes*, des *Spheres*, des *Verres & des Calices*, des *Croix* ou *Isogrammes*, des *Fuseaux*, *des jeux d'Orgues*, des *Haches*, des *Scies*, des *Rateaux*, des *Pyramides*, des *Colomnes*, des *Triangles*, des *Globes*, des *Cubes*, des *Trepieds*, des *Tours*, *des Horloges d'eau & de sable*, des *bonnets*, des *chapeaux*, & d'autres formes dont on a laissé l'usage aux enfans, depuis qu'on a tâché de rentrer dans le goût des Anciens (1).

Mais de toutes ces badineries on n'en voit pas qui ayent regné plus universellement & dont on se soit encore moins défait jusqu'à present que les *Allusions sur les mots*. Ce ragoût que l'on a trouvé dans la rencontre des noms, & dans la recherche des pointes & des subtilités que fait naître leur consonance ou leur ressemblance, est, selon les Critiques, un des principaux effets de la corruption du véritable Art de la Poësie, & en même tems une marque de la petitesse du génie de ceux qui les employent & qui en font le fondement de leurs Poësies. Et toutes les personnes à

1. L'*Autel*, l'*œuf*, les *ailes*, & la *hache*, de Simmias

. est resté quelque goût pour les bon-
oses, n'ont pu s'empêcher de con-
de tout tems, comme des ridicules
impertinens ces Poëtes qui ont pré-
tirer des conséquences de la signifi-
des noms, & en faire passer le sens
oses aux personnes qui les ont portés.
a été même si délicat sur ce point
'Antiquité, que quand il échappoit
ıe chose d'approchant à un Poëte,
itiques ne manquoient pas de le re-
er à la confusion du Poëte, ainsi
aroît par la maniére dont Quintilien
Euripide de l'allusion froide & insi-
u'il fait faire à Ethéocle, sur le nom
ı frére *Polynices* dans la Tragédie des Πολυνείκης.
ciennes, & comme avoit fait avant
chyle dans celle des Sept Chefs devant
es. Mais quand même Quintilien ne
oit pas avisé de censurer ces Anciens
ces bassesses, leur éxemple ne pour-
ervir de rien pour excuser & moins
e pour autoriser ceux qui sont venus
eux dans de semblables libertés, par-
e ces Anciens ne les font faire que
es gens qui ne sont pas raisonnables,
ui sont aveuglés par la passion ou le
de la vengeance, ou par des fem-
qui se chantent injure, comme lors-
lecube dans les Troades d'Euripide ti- Ἀφροδίτη
tymologie du nom de Venus de celui d'ἀφροσύνη.
narque la folie. Ainsi ces badineries
dent seulement les personnages du
Drame,

& de Dosiade de Rhode, sont pourtant assés
ns.

Drame, au caractére desquels elles viennent, sans retomber sur la personi Poëte, comme elles font lors que le l te le fait de lui-même & en son nom qui arrive dans toutes sortes de piéce Poësie, hors celles du genre Dramatiq

Aussi les Critiques prétendent-ils n'a découvert aucun vestige de cet abus (les Poëtes Grecs (1), ni même dan: Latins jusqu'au cinquiéme siécle de l'I se. C'est ce que Barthius ne fait point ficulté d'assurer de tous les Latins jus Ausone & Claudien: & quoique Scipi Pompée, Caton, Auguste, Domit Théodose, Gratien, Valentinien & l norius ayent porté des noms d'une sigi cation fort heureuse, néanmoins on point remarqué que leurs Flateurs qui cherché tous les sujets imaginables p les louer, se soient avisés de tirer le m dre avantage du sens qu'ils auroient exprimer de l'étymologie de ces nc (2 & 3).

D'un autre côté nous pouvons dire tant que la Poësie a pû subsister avec q que honneur dans la République ou d l'Empire, les noms les plus propres à risée ou à la médisance ont été en sure

1. Sur tout à l'égard des noms qui ne sont pas exprès pour les personnes.

2. Gaspar Barthius adversar. lib. 57. cap. 11. 2699. 2700. Petr. Victorius variar. Lection. lib. cap. 24. pag. 202. 203.

3. ¶. Voyés l'ample réponse que fait à ceci l nage chap. 48. de l'Anti-Baillet, où pour faire que les Poëtes Latins du tems même de Jule C

les Poëtes les plus mordans n'ont ja-
crû devoir faire entrer dans leurs Vers
es allusions aux noms de leurs enne-
quelque avantage qu'ils trouvassent
leur signification (4). C'est pour-
ous ne voyons pas qu'on ait fait la
dre difficulté de porter les noms de
s Bibaculus, Porcius Latro, Verres,
is, Vitellius, Caninius, Catulus,
is, Brutus, Bestia, Lurco, Bubul-
Rusticus, Servius, Turpilius, Ty-
s : & que ceux qui les ont portés
jamais rien appréhendé de la brutali-
de l'insolence des Poëtes de leurs
qui ont fait des vers contre eux.

is l'esprit de la véritable Poësie s'é-
teint avec celui de Claudien selon les
ues, ceux qui ont tâché dans la sui-
siécles d'en retracer l'ombre, sem-
s'être attachés particuliérement aux
es mots, aux allusions des noms, à
rencontres & souvent aussi à leurs
logies, n'ayant rien de plus solide à
yer dans leurs Vers.

st ce qu'on a reproché même aux
urs d'entre eux & particuliérement
oine Apollinaire qui est tout rempli
froides allusions, à Ennodius de Pa-
vie,

nt pas negligé les allusions, il auroit pu ci-
igramme *Mentula mœchatur* où Catulle se jouë
om propre factice qu'il avoit imposé à Ma-

ela ne regarde point la liberté que les Rieurs
toujours donnée de forger des sobriquets &
cards, comme *Caldius Biberius Mero* sur *Clau-
erius Nero, &c.*

vie, à Fortunat de Poitiers, à Corripe Africain, à Henri d'Auxerre, à Gunthere, à Galther ou Gautier, à Jean d'Hantwille, à Alain de l'Isle, à Joseph de Devona (1), & généralement à tous ceux qui ont tâché de se mettre au dessus de la lie des Versificateurs. L'état de la Poësie ne pouvoit être plus humilié ni plus cruellement deshonoré qu'entre les mains de ces Poëtes sauvages qui l'ont tenuë dans les fers par leurs allusions de mots & leurs rimes Leonines, durant les sept ou huit siécles que l'ignorance & la barbarie ont regné sur la République des Lettres. Mais depuis qu'on a trouvé le moyen de faire revenir l'esprit des Anciens dans ces derniers siécles, un des premiers soins de ceux que la Providence avoit destiné pour rétablir les Lettres a été de décrasser la Poësie, & de la débarasser de la bagatelle. On ne peut pas nier qu'ils n'ayent fort heureusement travaillé à ce grand Ouvrage, & tant d'illustres Poëtes qui ont paru depuis Petrarque jusqu'à nous en ont donné des preuves ausquelles il n'y a point de replique. Nous sommes pourtant obligés de reconnoître que tous leurs efforts n'ont point été capables d'exterminer entiérement la race de ces Poëtes sauvages, dont les descendans s'étant multipliés jusqu'à notre tems, ont toujours continué de faire im-

1. ¶. Il faloit ou *Devonia* terminaison Latine, ou *Devonshire*, terminaison Angloise.

2. Ægid. Menag. Vit. Garg. Mam. pag. 15. 16. item

impunément, je ne dis pas ſeulement des Enigmes & des Acroſtiches, mais des Anagrammes, des Alluſions ſur les noms & d'autres ſubtilités puériles que les Maîtres de l'Art n'ont jugées tolérables que dans les Colleges pour donner durant quelques mois la torture aux petits Ecoliers dont on veut éxercer les eſprits; ou pour ſervir d'amuſement aux Pédans qui en font leurs délices, cemme nous l'apprenons de M. Ménage dans la Vie de Garguille Mamourre (2 & 3).

XIX.

J'aurois été tenté de faire ici une exception en faveur de ces Poëtes qui ont jugé à propos de rechercher mon nom, & ſon étymologie pour en retirer du ſens, & pour fournir de la matiére aux alluſions Poëtiques & aux *jeux d'eſprit* dont ils nous ont divertis dans leurs Vers: mais je ne puis pas ne les pas abandonner à la régle générale.

Quoique tout le monde juſqu'aux Poëtes même, ſoit très-perſuadé qu'il n'y a rien d'eſſentiel pour nous, ni rien qui nous regarde en particulier dans la ſignification des noms héréditaires que nous avons reçu de nos Peres, & eux de leurs Ancêtres: les Faiſeurs de vers n'ont pas coutûme d'en-

item pag. 37.

3. ¶. En diſant *Garguille Mamourre* au lieu de *Gargilius Mamurra*, il tombe dans le vice qu'il reprend.

d'entrer dans ces considérations quand ils veulent louer ou injurier quelqu'un par cet endroit, & parce qu'ils veulent trouver du sens dans ces noms à quelque prix que ce soit, ils sont obligés de recourir à l'étymologie & de remonter à leur Origine.

Celui qui m'est échû ne meritoit pas d'être connu d'eux, & ils ont fait voir effectivement qu'ils ne le connoissoient pas, lorsqu'ils ont prétendu le tirer de l'obscurité dans laquelle j'avois tâché de le retenir. Mais puisqu'il s'agit de divertir encore une fois le Public il faut les tirer eux-mêmes de la plaisante erreur où ils se sont précipités par la passion déréglée qu'ils ont euë de me rendre un service qu'on n'éxigeoit pas d'eux. Il auroit donc été bon pour leur dessein qu'ils eussent sû que ce nom qu'ils ont voulu mettre en question, ne marque autre chose qu'*une couleur* qui ne peut être inconnuë qu'à des aveugles. L'Origine n'en est pas trop obscure, & sans l'aller chercher parmi les premiers Egyptiens du tems de Pharaon, comme ont fait quelques Savans, il suffit de la mettre chés les Grecs, au danger de lui faire perdre quelque chose de son antiquité, & de dire avec Mr. Ménage dans ses Origines Italiennes & Françoises (1) que du Grec „ Βαΐον vient le Latin *Badius*, puis les di- „ minutifs *Badiolus*, *Badioletus*, d'où „ vient le François *Baillet*. On pourroit ajoû-

1. Origines Italiennes de Mr. Ménage pag. 106. Voyés aussi ses Origines Françoises.

2. Homeri Iliad. π.

3. Plaut. Comœd. Pænul. Act. 5. Scen. 5.

ajoûter même ſans rien diminuer de la vérité de cette étymologie de Mr. Ménage, que ce mot eſt de ces noms heureux qui n'ont pas une ſeule origine, puiſqu'on lui en a trouvé encore une autre qui n'eſt peut-être pas moins ancienne dans la Langue Grecque, & qu'Homere s'en eſt ſervi dans la ſignification des choſes qui avoient la même couleur (2). Du Grec βάλιος dont il ſe ſert eſt venu le Latin *Balius*: de là s'eſt formé le diminutif *Baliolus* qui a été employé par Plaute, pour marquer un homme de la couleur dont il s'agit (3): de là eſt venu auſſi le ſecond diminutif *Balioletus* & par ſyncope *Balietus*, qui eſt le nom dont Mr. de Thou s'eſt ſervi dans ſon Hiſtoire (4) pour nommer un célébre Préſident du Parlement de Paris. Mais pour ne point multiplier nos idées ſans neceſſité, on peut ſoutenir avec Voſſius (5) que *Badius* & *Balius*, & par conſéquent *Badioletus*, *Balioletus*, *Balietus* & *Baillet*, viennent tous d'une même ſource, & qu'ils doivent leur extraction au mot de Βαΐς, comme cet Auteur le fait voir avec aſſés d'étenduë dans ſon Etymologicon de la Langue Latine.

René Baillet.

Je n'ai aucun beſoin de l'autorité de tous ces Savans hommes (6) pour tourner en ridicule ces Poëtes qui ont prétendu faire des vers ſur mon nom ſans le connoître, &

4. Jac. Aug. Thuan. Hiſtor. ſui temp. ad an. 1559.
5. Etymologic. Ling. Lat. pag. 66. Col. 2.
6. Auſquels on peut ajouter Nicod, Monet, & les Compilateurs du Calepin.

& celle de Mr. Ménage seul est plus que suffisante pour confondre leur adresse & faire voir l'inutilité de leurs efforts, quand ils auroient été renforcés de Mr. Ménage même.

C'est à l'Inventeur de *Bajuletus*, c'est-à-dire, du spectre après lequel ils ont couru, qu'ils ont obligation de la matiére de leurs Vers. C'est aussi à lui, quel qu'il puisse être, qu'il faut opposer Mr. Ménage. Quoiqu'il ne faille pas trop approfondir la différence qui paroîtroit d'abord entre ces deux Personnages, il faut tâcher de les distinguer au moins mentalement, pour ne les pas confondre tellement ensemble que si l'un s'avisoit de démentir l'autre, le démenti ne retombât sur les deux ensemble comme sur une même personne. Mr. Ménage peut convaincre d'ignorance & de puérilité l'inventeur du *Bajuletus* non seulement par l'étymologie veritable qu'il vient de nous donner du nom dont il s'agit, mais encore par celle qu'il a donnée ailleurs de la Marote de nos faiseurs de Vers. J'appelle ainsi leur *Bajuletus* qui descend en droite ligne de *Bajulus*, lequel, selon Mr. Ménage & les autres Savans (1), signifie *Baillif* ou *Bailly*, dont la signification n'a pas le moindre rapport avec celle de mon nom. De sorte que les Faiseurs de Vers pour avoir peut-être eû trop bonne opinion de leur nouvel Étymolo-

1. Mr. Ménage dans les Origines, Mr. du Cange dans son Glossaire & les autres.

2. Le P. Bouhours dans ses Remarques. Mr. Menag.

mologiste, m'ont laissé aller en paix, & m'ont abandonné pour se jetter sur un Fantôme, & pour éxercer toutes leurs facultés Poetiques dans les allusions que le mot de *Bajulus* leur a donné lieu de faire sur les fonctions des Crocheteurs, que leur imprudence leur a fait attribuer fort mal à propos à tous les *Baillifs* du Royaume, ou à quelqu'un de ceux qui portent le nom de *Bailly*.

L'ambiguité ou la proximité des noms a trompé le Devin pour cette fois, & celui à qui Mr. de Balzac donne une *Faculté divinatrice* pour l'Etymologie (2) n'étoit peut-être pas pour lors sur son trépied; peut-être aussi pourroit-il bien avoir reçu l'inspiration de travers, & sans s'y être préparé. Je ne sai au reste dans quelle vuë l'Auteur du Songe *Asinus in Parnasso* a prétendu nous faire connoître ce Devin d'Etymologies: ni par quel motif il a fait l'injure à M. Ménage de vouloir le faire passer dans le monde pour ce Devin, à qui il attribuë la faculté d'interpréter les Songes en lui demandant l'explication du sien (3) qu'il n'a pû sans doute esperer de lui, que par la force du mot & l'anagramme du *Bajuletus*. Mais ce Poëte n'a peut-être pas fait réfléxion, en faisant son Songe, qu'il y a bien de l'indiscrétion à louer Mr. Ménage d'une qualité qu'il avoit autrefois tant blâmée dans la personne du fameux Pedant-

nag. Tom. 2. des Observ. sur la Langue Françoise pag. 395.

3. *Tu Somniorum scitus interpres*, &c.

dant-Parasite Mommor (1), & qui
fait voir après Artemidore, qu'il n'est
de plus ridicule & de plus impertin
que *d'interpréter les songes par les*
grammes & par l'explication des noms
pres.

Du les allusions sur les mots.

XX.

Quoiqu'il en soit, nos faiseurs de
ont reconnu à la fin qu'on les avoit tr
pé dans l'Etymologie du nom, sur le
ils ont voulu égayer leurs caprices.
peuvent aussi reconnoître, que quan
auroient rencontré juste sur ce point,
tout ce qu'ils auroient pû faire, que
parvenir enfin à la gloire de ces Poëtes
vages, dont j'ai parlé plus haut, qui
toient toute leur industrie dans les allus
& les jeux sur les mots, dans les myst
& les conséquences qu'ils tiroient des n
qui n'en avoient point, & qui n'avoient
formés que par le hazard.

Mais on se tromperoit de croire,
les Poëtes pussent jamais se disposer en
lité de Poëtes, à faire un bon usage de
confusion que leurs fautes pourroient
produire ; & qu'ils voulussent revenir
leurs égaremens avec autant de bonne
qu'on en trouve dans les Ecrivains des
tres Professions. Ainsi, loin de rien
tendre de leur part de ce côté-là, il
me résoudre au contraire à leur enten
d

1. Ægid. Menag. de Vit. Gargil. Mamurr. pag

dire, que si les Poëtes ont le Privilége de renverser l'ordre de la Nature, & d'altérer toutes sortes de vérités, ils prétendent à plus forte raison avoir celui de changer les noms de ceux dont ils parlent, pour se conserver dans la liberté qu'ils ont de tout dire impunément.

Ils se vantent de suivre en ce point les traces des Anciens, & de pouvoir nous donner des éxemples du changement des noms des personnes, non seulement dans les Eglogues de Virgile; mais encore dans Horace, Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, & particuliérement dans Martial: & ils ont raison de nous proposer cette conduite dans ces Anciens, comme un effet de leur discrétion, parce qu'ils ne vouloient point exposer l'honneur ou la reputation des personnes dont ils souhaitoient de dire leurs sentimens avec toute liberté. C'est ainsi qu'Horace a changé celui de Gratidia en *Canidia*, Tibulle celui de Plautia en *Delia*, Catulle celui de Clodia en *Lesbia*, Properce celui d'Hostia en *Cynthia*, Cornelius Gallus celui de Cytheris en *Lycoris*, &c. Mais ces Anciens qui avoient le goût épuré, ne s'avisoient pas de rafiner sur le sens de ces mots qu'ils donnoient aux personnes, ni de chercher des allusions sur ces nouveaux noms de leur invention, qui n'avoient aucun rapport néceſſaire aux qualités de l'esprit ou du corps. Je ne croirois pas même que nos

Item Artemidor. Oneirocritic. lib. 4. cap. 25. ex iod.

nos méchans Poëtes fussent bien fondés sur l'autorité des Poëtes Modernes, qui ont eu tant soit peu de réputation, quoique ceux-ci semblent être un peu dégénerés (1) de cette simplicité ancienne, qui se pratiquoit dans le changement des noms, & qu'ils ayent eu quelquefois recours aux Anagrammes pour cacher les véritables noms. Et je ne vois pas comment ils pourroient abuser des éxemples de Malherbe qui a changé le nom de Madame Renée en celui de *Nerée*; de du Bellay, qui a changé celui de Madame Viole, en celui d'*Olive*, de Mr. Ménage qui a expliqué celui de Mademoiselle de la Vergne par celui de *Laverna*: du moins ne doivent-ils pas soupçonner ce dernier d'avoir jamais voulu faire allusion à la Déesse des voleurs, lors qu'il a voulu honorer la Vertu, la Science, & toutes les qualités de l'esprit & du corps, qu'il a rencontrées dans une personne des plus accomplies du Royaume.

Mais tous ces grands éxemples ne sont pas capables de réformer ceux qui prétendent ne devoir suivre que leur imagination & leur passion. Comme ils nous obligent de les distinguer des bons Poëtes, en ce qu'ils portent la licence Poëtique non seulement au-delà des bornes de la vérité comme

1. ¶. *Etre dégenerés* pour *avoir dégeneré.*

2. Horat. Epist. 2. lib. 2. *genus irritabile vatum.* Despr. Discours de la Satir. T. IV. p. 9. Ed. d'Amst. in-12. 1722.

3. ¶. Les Phéaques ne devoient pas être mis en si

mau-

comme ceux-ci, mais encore au-delà des regles de la justice: que puis-je attendre autre chose d'eux, après qu'ils auront vû le Recueil que je publie présentement, sinon de leur voir changer tout ce qui me regarde, jusqu'à mes mœurs & à ma nature, dans les Vers qu'ils me préparent peut-être pour la suite? Il faut donc me disposer à ressentir les effets les plus bizarres de leur humeur capricieuse, de leur chagrin, & de leur Muse vindicative.

Certainement, je m'exposerois moi-même à la risée publique, si j'avois la simplicité d'espérer autre chose d'une *Nation farouche* (2) *qui prend feu si aisément*, selon l'expression d'Horace & de Mr. Despreaux. C'est une nation qui ne vit que de fureur, s'il en faut croire un célébre Auteur qui a vécu long-tems chés elle, & qui a remarqué qu'étant accoutumée à conserver parmi des Lestrygons, des Phéaques (3), des Polyphemes, des Tryphons, des Circé, c'est-à-dire, des Barbares, des Cyclopes, des Géans & des Sorciéres, y a appris à mettre en usage toutes sortes de maléfices (4).

Le même Auteur prétend, que la maladie ordinaire des Poëtes (5), qui est la phrénésie, que l'on qualifie de fureur Poëtique, a coutume de les troubler, jusqu'à leur

mauvaise compagnie, eux qui étoient de si bonnes gens, comme on le peut voir dans l'Odyssée.

4. Gasp. Barlæus Præf. ad Lect. Poëm. Const. Hug. genii.

5. Il ne s'agit ici que des méchans Poëtes.

leur faire décharger leur furie indifféremment, sur ceux qu'ils ne connoissent pas, comme fit Ajax sur un troupeau, qu'il prenoit pour une compagnie de Grecs. Cela veut dire du moins, que le mépris que les Poëtes croyent qu'on fait de leurs Ouvrages, les transporte si loin, qu'ils ne reviennent jamais de leur colére, & que, pour me servir des termes de Mademoiselle le Fevre (1), *les Poëtes étant naturellement fort disposés à se faire de leur mérite un Dieu, auquel ils croyent que tout doit rendre hommage, & qu'ils adorent eux-mêmes avec grande devotion*, ils ne savent (2) pardonner la moindre faute que l'on auroit faite contre le culte de leur Idole.

Estienne Pâquier disoit (3) que celui qui oseroit attaquer ses Epigrammes auroit affaire *à un Poëte & à un Avocat*. Si les Poëtes *Plaidans* sont si terribles, que ne devrois-je pas apprehender des Poëtes *Porte-épées*? Et si les Poëtes *Reguliers* alloient joindre leurs forces avec celles de ces deux espéces contre moi, j'avoue qu'une conspiration si générale pourroit bien m'ôter l'espérance de trouver jamais de retraite, ni dans le Cloître, ni dans le Palais, ni dans le Camp du Parnasse: mais je doute qu'elle fût capable de déplacer jamais mon esprit de sa situation ordinaire, & de lui ôter le calme qu'il a plû à Dieu de lui donner. Quel-

1. Anne le Fevre, Préface sur les Nuées d'Aristophane, après Ciceron, livre 5. des Quest. Tuscul. & après Horace Epitre 2. du livre 2.

2. ¶. *Ils ne savent* pour ils ne *peuvent*, ou ils ne *sau-*

Quelque indifférence que j'aye pour tout ce qu'il plaira aux méchans Poëtes de faire ou d'écrire contre moi, j'aurois pourtant mauvaise raison de ne m'y pas rendre sensible, si je les croyois capables de me corriger de mes défauts ou de me procurer quelque autre utilité. Mais si l'on s'en rapporte à Mr. de la Fontaine (4),

—— —— Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs.

En effet, qu'y a-t-il de bon à espérer de ceux qui font profession publique de n'écrire que pour leurs interêts, ou pour satisfaire leur passion particuliére? Quel fonds peut-on faire sur des gens qui renoncent à tout discernement, pour confondre le mérite, & qui ne font point difficulté de changer les vices en vertus & de tourner les vertus en vices, selon leurs besoins, ou leurs inclinations corrompuës? Combien a-t-on vû de *Faquins* dans tous les tems, élevés par les Poëtes jusqu'aux Cieux, parce qu'ils se faisoient *traîner en litiére*? Combien d'*honnêtes gens*, jettés dans la boue, à cause qu'*ils marchoient à pied*, & qu'ils n'étoient point en état de faire la fortune du Poëte, ou qu'ils se mocquoient de sa folie.

Le

sauroient, ou ils ne *savent* pas.

3. Epist. ad Christ. Thuan. dedic. Epigramm.

4. Dans son dernier Ouvrage, au Conte de la Clochette, pag. 137.

Le bien & le mal qu'on a fait aux Poëtes, ont presque toujours été les deux ressorts les plus ordinaires qui ont fait remuer leur langue & leur plume: & si l'on veut savoir de quelle retenue sont capables les plus sages & les plus moderés d'entre eux, on apprendra par l'éxemple de Mr. Corneille, c'est-à-dire, d'un des plus excellens & des plus hommes de bien parmi les Poëtes, jusqu'où peut aller la violence qu'ils se font pour vaincre leur témperament, à l'emportement duquel les méchans Poëtes ne savent guéres resister. C'est tout ce que peuvent faire les généreux d'entre eux, que d'employer les mouvemens d'une passion, pour arrêter ceux d'une autre: encore faut-il que ce soit la vûe des grands biens dont ils ont été comblés, qui empêche de dire du mal de leurs Bienfaiteurs & de leurs Mécènes, comme la vûe du mal qu'ils croyent avoir reçu de leurs ennemis, ne manque jamais d'étouffer le bien qu'ils en pourroient dire.

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Et m'a fait trop de mal pour en dire du bien (1).

C'est ce que le grand Corneille a dit du grand Cardinal, lorsqu'il n'avoit plus rien à esperer ni rien à craindre de lui. En quoi je trouve qu'il a suivi les mouvemens de la nature d'une maniére fort opposée à celle du

1. Relat. Hist. de l'Academ. Franç. pag. 139.

du Préſident Maynard, qui n'ayant jamais reçu ni bien ni mal du Cardinal de Richelieu, pouvoit, ce me ſemble, ſe diſpenſer d'en dire auſſi du bien & du mal. Cependant il ne s'eſt point laſſé de l'adorer & de l'encenſer tant qu'il a vêcu, & qu'il l'a crû en état de lui faire du bien; & l'on n'a pû arrêter l'impétuoſité de ſa verve ni le cours de ſes médiſances depuis la mort du Cardinal juſqu'à la ſienne, tant qu'il a été en état de ſe plaindre de n'avoir rien reçu de lui.

Si ce ſont là des effets de la modération des plus modeſtes & des plus honnêtes d'entre les Poëtes, je ne vois pas quelles bornes nous pourrions prétendre de preſcrire à la licence des méchans Poëtes qui voudront nous maltraiter. Ils ſont les Maîtres des peintures & des caractéres qu'ils donnent aux perſonnes & aux choſes qu'ils répréſentent: & pour faire voir que leur Art conſiſte dans la fiction, ils s'attachent particuliérement à contredire la Vérité, de peur de ſe rencontrer avec les Hiſtoriens. C'eſt ce qui les porte ſouvent à nous dépeindre les gens tous différens de ce qu'ils ont été véritablement: mais nous ne pourrions pas les accuſer de prévarication dans leurs devoirs, s'ils ſe contentoient de nous changer de mal en bien, & de répréſenter les hommes comme ils ont dû être en nous ôtant l'idée de ce qu'ils ont été effectivement, comme Homere a fait d'une femme infidelle & proſtituée dans l'Hiſtoire une ſage & vertueuſe Pene-
lope;

lope; (1) & comme Virgile a fait
Traitre de sa Patrie un Héros plein de
té; & d'un Bandi fugitif qui a perdu l:
taille & la vie contre Mezentius, selo
foi de l'Histoire (2), un Conquérai
une Divinité.

Mais nos méchans Poëtes loin de r
fier les vicieux, ne font point scrupul
changer les caractéres des personnes
tueuses de bien en mal, & de faire pa
tre les gens tels qu'ils n'ont jamais d
tre, & qu'ils n'ont point été. L'incoı
nient que nous y trouvons, c'est qu'er
re que cette mauvaise pratique soit con
re à l'esprit & aux regles de l'Art Pc
que, comme nous l'ont assuré Messi
de l'Académie (3), elle ne laisse pas d
trouver en quelque maniére autorisée
les éxemples dangereux des plus célél
Poëtes de l'antiquité & de notre sié
Parmi ceux-là nous voyons que Vir
lui-même, tout Virgile qu'il étoit,
point fait difficulté de deshonorer
P

1. Instit. Poët. Vossii lib. 1. cap. 2. §. 7. pag.
Instit. Oratoriar. lib. 1. cap. 6.

2. Dionys. Petavius ex Conone & Photio, Ra
nar. temp. part. 1. pag. 42.

¶. Le Pere Petau dans l'endroit ici marqué
son *Rationarium*, cite Conon d'après Photius,
pas pour prouver qu'Enée avoit trahi sa patrie
qu'il fut tué dans la bataille que gagna contre
Mezentius, mais seulement pour avertir que Co
ne s'accorde pas avec Denys d'Halicarnasse toucl
ce que celui-ci raconte d'Enée.

3. Sentim. de l'Acad. Fr. sur la Tragicom.
Cid.

4. Philostrate liv. 7. chap. 7. de la Vie d'Apo

Princesse très-vertueuse, & de lui ôter le caractére de sa chasteté & de son courage pour lui donner celui d'une passion honteuse & d'une lâcheté capable de desespoir. La conscience des Poëtes Grecs n'étoit guéres plus délicate; puisque nous les considérons comme les uniques Auteurs de la mauvaise réputation des plus honnêtes gens de l'Antiquité, qui n'ont point eu pour eux toute la complaisance qu'ils souhaitoient (4). Parmi ceux-ci, Daniel Heinsius a eu la hardiesse de damner l'innocente Mariamne contre la foi de l'Histoire (5); Mr. Corneille a fait des fanfarons & des orgueilleux de nos Martyrs qui avoient appris l'humilité de JESUS-CHRIST (6); Mr. Racine semble avoir ôté à Hippolyte l'innocence & la chasteté que l'opinion de tous les siécles lui avoit attribuée (7); Mr. Despréaux non seulement a dépeint Pelletier comme un Parasite, lui qui ne mangea jamais chés autrui (8), mais il a encore eu soin de nous avertir lui-même (9) qu'il

...nius de Tyane dit que les Poëtes ont fait passer Tantale pour un Avare, & qu'ils ont inventé son supplice aux Enfers, quoiqu'il eût été un très-homme de bien.

Les Poëtes ont aussi maltraité Minos pour avoir arrêté leur licence & leur brutalité, & l'ont réduit à être Juge dans les Enfers selon Platon. Dial. Min.

V. aussi la Mothe le Vayer parmi ses Lettres ou petits Traités.

5. D. Heins. Tragœd. Herod. infanticid.

6. Traged. de Theodore & de Polyeucte.

7. Traged. de Phedr. & Hip.

8. Guerre des Auteurs pag. 206.

9. Préface sur les deux derniéres éditions de ses Oeuvres.

qu'il a fait les Perſonnages de ſon Lutrin d'un caractére directement opposé au caractére des Chanoines de la ſainte Chapelle.

Ces exemples de la licence des Poëtes du premier ordre ſeroient capables de gâter nos méchans Poëtes, qui n'ayant pas leur mérite ne doivent rien prétendre à leurs priviléges, ſi l'on pouvoit dire que la paſſion animée par le deſir de la vengeance laiſſât encore en eux quelque choſe à corrompre. Il n'y a qu'un petit Canton dans toute l'étenduë de la République des Lettres où il ſemble qu'on ait reçu ſans reſtriction les maximes les plus rigides de l'Evangile, & particuliérement celles qui nous avertiſſent d'oublier les injures & d'aimer ceux qui ne nous en ont point donné ſujet. Mais on peut aſſurer qu'il n'y a point de quartier dans toute cette République, où l'on connoiſſe moins ces maximes que dans celui qu'on appelle la montagne du Parnaſſe & ſes dépendances, & qu'il n'y a point de lieu où l'on ait conſervé plus ſcrupuleuſement les reſtes de l'ancien Paganiſme. Quoique les Poëtes d'aujourd'hui ſoient dans la Chrétienté, ils ne laiſſent pas d'y faire bande à part, (je ne parle que des profanes & des vindicatifs qui font un mauvais uſage de leur Art); ils ont leurs Dieux à part, & leur Enfer à part. Comme ils prennent la liberté

1. Papyre Maſſon pag. 20. du 2. tome de ſes Eloges, dit que Dante, Poëte Italien, a mis en Paradis,

berté de faire l'Apothéose de ceux qu'ils ont étouffés de leur encens; on leur feroit grand tort (1) de leur contester le privilége qu'ils croyent avoir de loger dans leur Tartare ceux qu'ils ont sacrifiés à leur vengeance ou à leur caprice. Mais l'un & l'autre n'ont de réalité que dans l'imagination de ceux d'entre eux à qui l'enthousiasme a fait tourner la cervelle.

Ceux de cette espéce pourront bien encore soulever leur Parnasse contre moi, ils pourront bien étourdir le Public de leurs cris & de ce que Mr. de Santeuil de saint Victor appelle *les contes de leur mere l'oye*. Ils ne seront incommodes qu'à eux-mêmes, & s'il y a quelque chose dans tout ce qu'ils seront capables de faire pour me chagriner qui puisse diminuer mon insensibilité, ce ne sera que la compassion de les voir agités dans les accès de leur *fureur Poëtique*. Il faut les guérir par avance de la foiblesse qu'ils auroient de s'imaginer que des Vers de la nature de ceux qu'ils ont faits déja contre moi pussent jamais faire le moindre effet sur mon esprit. Il me reste, par la grace de Dieu, assés de sentimens de Christianisme pour ne pas craindre le sort de Lycambe ou de Bupale, quand nos Poëtes qui font d'ailleurs profession d'être Chrétiens, feroient plus mordans qu'Archilochus & plus envénimés qu'Hipponax. Je ne me mettrai pas plus en

dis, & en Enfer tous ceux qu'il a voulu, & que cette licence qu'on a tant condamnée devroit avoir rendu les Poëtes suivans plus sages.

en peine d'expliquer leurs vers que ... de la vieille Sibylle, quand ils leur ... roient coûté plus de grimaces que cette ... nergumène n'en faisoit pour prononcer ... siens, lorsque son Apollon la saisissoit.

Fin de la Préface.





JUGEMENS DES PRINCIPAUX AUTEURS QUI ONT TRAITE' DE L'ART POËTIQUE.

PLATON

Philosophe Athénien, né la quatriéme année de la 87. Olympiade, mort la premiére année de l'Olympiade 108. âgé d'un peu plus de 81. ans, 348. devant notre Epoque.

1047 LE Dialogue auquel il a donné le nom d'ION (1) traite du caractére Poëtique, & de la maniére d'expliquer les Poëtes. Platon.

Il prétend montrer que la Poëtique est moins

1. Ion étoit un Interprete des Poëtes. Ceux de sa profession s'appelloient ῥαψῳδοὶ parce qu'ils chantoient les Poësies d'Homere & des autres.

Platon. moins un Art qu'un Enthousiasme, & imitation animée de l'esprit d'enhaut; q peut appeller *Fureur Poëtique*; jus qu'elle dépend moins de l'industri l'homme, que d'une certaine impetu surnaturelle & divine qui emporte d manière insurmontable ceux qu'on ap Poëtes (1).

Dans ce Dialogue Platon nous re sente Socrate qui s'entretient avec un dorateur passionné d'Homere, qui n'a au contraire que du dégoût & de l'a sion pour les autres Poëtes. Socrate fait voir que pour le point qui faisoit le jet de son estime & de sa passion, Hési traite les mêmes matiéres qu'Hom puisqu'il découvre ce qu'on peut dire plus mémorable des Dieux, de leur co merce avec les hommes, de la producti des Demi-Dieux & des Héros; de ce se passe dans le Ciel & dans les Enfers; ce qui se fait dans la guerre & dans la pa enfin de la vie & des actions des Juste des Impies. Il lui fait remarquer aussi les autres Poëtes ont travaillé sur ces m mes matiéres: & que, par conséque s'il n'a du goût & de l'amour que p Homere, il n'en faut point chercher d' tre raison, que parce que ce n'est que le feu d'un esprit divin qu'on devient P

1. Joan. Serranus Proleg. ad Platon. Dial. I Petitus Dissert. de Furore Poëtico.

2. Le P. Thomassin de la maniére d'étudier & lire les Poëtes Chrétiennement livre 1. chap. 6. n 11. pag. 73. 74.

& qu'on devient auſſi paſſionné pour Platon.
lque Poëte avec le génie duquel on a
s de rapport (2).
iocrate continue de l'inſtruire, ajoutant
il a toujours aimé la Poëſie, & qu'il
t s'appliquer continuellement à la lectu-
des bons Poëtes, & ſur tout du *divin*
mere dont on doit tâcher non ſeule-
nt de pénétrer le ſens, mais encore de
enir les expreſſions, & apprendre jus-
'aux moindres paroles (3).
Platon paſſe enſuite au génie Poëtique,
à cette fureur divine, dont il prétend
e non ſeulement les Poëtes, mais auſſi
ux qui veulent lire leurs Ouvrages avec
rit doivent être animés comme d'un es-
it céleſte qui puiſſe les ravir & les trans-
rter hors d'eux-mêmes : de telle ſorte
e les Lecteurs ou les Auditeurs ſoient
achés auſſi-bien que les Poëtes à cet
prit divin, comme pluſieurs anneaux de
r s'attachent entre eux & ſe tiennent ſuſ-
ndus à un aiman d'où il s'enſuit, ſelon
Pere Thomaſſin, que les Poëtes &
ux-même de l'Antiquité la plus profane
 ſont que les organes & les interprétes
 Dieu (4).
Mais il ſemble que Platon n'ait pas été
ujours uniforme dans ſes ſentimens à
égard de la Poëſie & des Poëtes. Quoi-
qu'il

2. Le même chap. 8. num. 10. 11.
Et Platon lui-même au Dialogue *Ion.*
4. Thomaſſ. nombr. 12. du même chap. du livre
ité plus haut.
Platon *in Ione* les appelle, ἑρμηνέας καὶ ὑπηρέτας
τῶν θεῶν.

Platon. qu'il ait toujours reconnu qu'il y a quelque chose de divin dans cette manie ou fureur Poëtique, il ne vouloit pas néanmoins que l'on souffrît ceux qui en sont possédés dans une République bien reglée, comme étoit celle qu'il avoit dans la tête, parce qu'il supposoit que leurs Ouvrages pouvoient produire des effets dangereux pour les bonnes mœurs. Mais les Critiques conviennent (1) d'une part que ce sentiment n'a donné aucune atteinte à l'autorité & à la dignité de la Poëtique (2); & d'un autre côté, que l'on n'en a point eu moins bonne opinion du jugement & de l'esprit de Platon.

Il est vrai qu'il rejettoit cette sorte de Poësie, qui consiste particuliérement dans l'imitation des vices qui se répandent parmi les hommes (3), comme est le genre Comique & le Tragique même. Mais, au rapport de Proclus (4) & de Vossius après lui (5), il ne donnoit point l'exclusion de sa République à ceux des autres Poëtes qui avoient consacré leurs talens & leur veine Poëtique à la louange des Dieux, & des hommes qui ont été d'une probité & d'un mérite distingué.

Mais quoiqu'il ne soit peut-être pas trop diffi-

1. Jul. Cæs. Scaliger in lib. 1. Poëtices.

2. ¶. Il faloit dire de la *Poësie* qui est l'éxercice de l'art qu'enseigne la Poëtique.

3. Plato in lib. Politicor. Dialog. 3. &c.

4. Proclus in Quæstion. Poëticis, quæst. 4.

5. Vossius de natura Poëticæ cap. 3. paragr. 12. pag. 21.

ifficile de trouver dans Platon cette distinction assés nettement développée, il semble néanmoins que son esprit, agité par la vûë du bien & du mal qu'il remarquoit plus ou moins dans presque toutes sortes de Poëtes, ait beaucoup balancé, lorsqu'il lui faloit se déterminer sur le choix de ceux des Poëtes qu'il pouvoit admettre dans sa République. C'est sans doute ce qui a produit en lui cette inégalité de sentimens qui fut autrefois remarquée même par Eusebe de Césarée en plus d'un endroit de ses Ouvrages (6), où il dit que si le Philosophe semble dans quelques-uns de ses Ecrits rejetter les Poëtes & les Dieux des Poëtes, il reçoit en d'autres les uns & les autres; & que s'il songeoit à leur utilité en les approuvant, ce n'étoit que par l'appréhension du mal qu'ils pouvoient produire qu'il les avoit condamnés en d'autres rencontres, selon la remarque du Pere Thomassin (7). Platon.

Cette conjecture me paroît plus raisonnable que le raisonnement de Nauger, ou plutôt de Fracastor (8) qui dit que Platon n'a condamné les Poëtes qu'à cause de l'imitation qu'il prétend être toujours accompagnée d'ignorance, & par conséquent de

6. Eufeb. lib. 2. Præparat. Evangelic. pag. 75. 76. Item lib. 12. cap. 4. 5. 20. 21. 22. 23. 24. Item lib. 13. cap. 1. & 2. & sequentib.

7. L. Thomass. de la man. d'étudier Chrét. les Poëtes, livre 1. chap. 8. num. 18.

8. Fracastor dans le Dialogue intitulé *Naugerius*, du nom d'André Navagero noble Vénitien, bon Poëte soit Latin, soit Italien.

Platon. de fausseté, mais qu'en les bannissant de sa République il leur a permis de vivre par tout ailleurs, & qu'il a même recommandé à d'autres le soin de les défendre qu'il ne pouvoit pas prendre par lui-même.

Un autre Critique (1) croit avoir pénétré plus avant dans les sentimens de Platon sur ce point, & il dit que sa pensée aussi bien que celle d'Epicure & de plusieurs autres Philosophes, étoit que tous les Poëtes généralement sont toujours nuisibles à l'Etat, & que s'il y a quelques endroits dans leurs Poësies qui ne soient point capables de nuire à personne, on ne peut pas dire qu'il y en ait qui soient d'aucune utilité solide, & qui soient propres à autre chose qu'à divertir & amuser des enfans.

Il semble néanmoins que c'est imposer à Platon que de lui attribuer des sentimens si sévéres. Du moins Petrarque ne pouvoit-il pas croire qu'ils fussent tels, puisqu'il prétend que Platon n'en vouloit qu'aux Comédiens (2). Mais il est visible que Petrarque s'est trompé, car ce Philosophe donne en termes formels l'exclusion à Homere pour sa République; & il semble même qu'on pourroit conclure par la maniére

1. Ger. J. Vossius de Natur. Poëtic. cap. 8. parag. 1. Ex Heraclide Pontico & aliis.
2. Franc. Petrarch. apud eumdem Voss.
¶. Petrarque pag. 1104. de ses Oeuvres, édit. de Bâle 1581. où il cite S. Augustin, ayant eu vuë apparemment le 14. chapitre du second livre de la Cité de Dieu.
3. Maxim. Tyr. serm. 7. apud eumd. Voss.

iéne dont il le traite, qu'il étoit porté à faire grace aux autres Poëtes en condamnant celui-ci. C'est principalement ce jugement extraordinaire de Platon sur Homere qui a donné la gêne à la plupart les Critiques qui ont tâché de l'accorder avec l'opinion avantageuse où l'on est pour le Philosophe & pour le Poëte. Platon.

Maxime de Tyr rapporté par Vossius (3) croit que Platon n'ayant voulu former sa République que de ce qui étoit appuyé sur la Raison, il appréhendoit que les fables d'Homére ne donnassent quelque atteinte au culte & au respect dû aux Dieux, & qu'elles ne tendissent des piéges à la pureté des moeurs. Mais on peut dire que ces deux raisons de Maxime sont sans fondement, s'il est vrai, comme Platon lui-même sembloit en être persuadé, que les véritables sentimens de la Religion & du culte de Dieu, & les maximes de la bonne Morale sont envelopées dans les Fables, ainsi que nous l'ont enseigné après les Anciens Mr. Huet (4), le Pere le Bossu Chanoine Régulier (5), & le Pere Thomassin (6).

D'autres estiment (7) que Platon n'a donné l'exclusion à Homere que pour faire

4. Petr. Dan. Huet. in lib. de Demonstr. Evangelic.
Item Dissertat. des Romans.
5. René le Bossu Trait. du Poëme Epique.
6. L. Thomass. tom. 1. livre 1. & 2. de la maniére d'étudier Chrét. les Poëtes, & généralement dans tous les livres des trois tomes de cet Ouvrage.
7. Voss. pag. 43. de Nat. Poët. &c.

Platon. re connoître que ce Poëte n'est point propre pour tout le monde.

Quoi qu'il en soit, on peut assurer que Platon n'a point laissé d'avoir une opinion avantageuse de la Poësie en général, & qu'il n'a jamais changé de sentiment à l'égard du génie ou de la *Fureur Poëtique*, qu'il a toujours prise pour une inspiration divine. Et l'on peut conclure avec Jules Scaliger (1) que le Dialogue d'*Ion* où il établit l'honneur & les avantages de la Poëtique, doit avoir sur nos esprits plus d'autorité que ses Livres des *Politiques*, où il semble qu'il condamne quelques Poëtes, & dont certains esprits chagrins ont voulu abuser pour blâmer généralement la Poësie & les Poëtes.

Il court un Livre parmi le monde qui a pour titre *La Poëtique de Platon*. Mais c'est un Ouvrage de Paul Beni qui l'a recueilli de divers Dialogues de ce Philosophe. Nous en parlerons ailleurs.

A-

1. Jul. Cæs. Scaliger. lib. 1. Poët. pag. 10. 11.
2. Diogen. Laërt. in Vit. Aristotel.
3. Guillelm. du Val in Prolegomen. ad Aristotel. opera.

ARISTOTE

Philoſophe de Stagire, mort la troiſiéme année de la 114. Olympiade, la même année que Demoſthene, deux ans après Alexandre le Grand, & 322. devant notre Epoque.

1048 ARiſtote, au rapport de Diogene Laërce, avoit compoſé trois Livres de la *Poëtique*, un autre Traité ſéparé ſur le même ſujet, & un Livre ſur les Tragédies (2). Ariſtote.

Mais de tous ces Ouvrages, il ne nous eſt reſté que le premier des trois Livres, qui ne faiſoient qu'une ſeule compoſition ſur la Poëtique. Il eſt compoſé de vingt-ſix Chapitres, dans leſquels il établit les Principes de la Poëſie, de l'Epopée, de la Tragédie, & de la Comédie: & il nous apprend que ce n'eſt autre choſe que l'imitation de la nature, qui conſiſte dans le nombre, la meſure, le diſcours & l'harmonie (3).

Ce Livre qui nous reſte ne paroit pas même entier à quelques Critiques, entre autres à Victorius (4). C'eſt peut-être parce qu'on n'y trouve rien de ce qu'Ariſtote avoit écrit ſur la Comédie, ſelon la remarque d'un Auteur Anonyme (5). Mais il ne laiſſe pas d'être achevé au ſentiment de

4. Petr. Victorius in lib. 8. Politicor. Ariſt. ad cap. 7.
Item Comment. in Art. Poëtic. ejuſdem.
5. Bibl. Curioſ. Hiſtor. Philolog. &c. p. 45.

Aristote.

de Vossius (1), qui prétend qu'il est aisé de le prouver par le bel ordre & cet enchaînement admirable qu'on y voit depuis le commencement jusqu'à la fin.

Il ajoûte que c'est une erreur de croire qu'Aristote ait fait trois Livres de cet Ouvrage, puisqu'on n'en connoissoit que deux dans l'Antiquité (2), & que son premier Livre renfermant la principale partie de la Poëtique qui consiste dans l'Epopée & dans la Tragédie, ce qu'il avoit écrit de la Comédie, du genre Dithyrambique & des autres espéces de Poësie, ne pouvoit pas lui avoir fourni de quoi faire plus d'un Livre de la proportion du premier (3). Car quoi que dans la Vie de Socrate Diogéne Laërce semble citer le troisiéme Livre de la Poëtique d'Aristote, il assure ailleurs (4) qu'il faut lire *des Poëtes* au lieu de la *Poëtique*, parce qu'Aristote avoit fait trois Livres des Poëtes: & que comme la même faute se trouve aussi dans ce que l'on a de la Vie d'Homere sous le nom de Plutarque, c'est ce qui a jetté dans l'erreur plusieurs Critiques d'entre les modernes.

Camerarius qui d'ailleurs étoit fort éclairé, s'est trompé aussi lorsqu'il a crû (5) que ce que nous avons n'est que l'Abregé de

1. Ger. Jo. Voss. de Natur. Poëtic. cap. 5. par. 5. pag. 28. 29.

2. ¶. C'est plûtôt une erreur de ne le pas croire. Voyés Jean Albert Fabrice pag. 122. du 3. livre de sa Bibl. Grecque c. 6.

3. Ger. Jo. Voss. in præfatione operis de Institutione Poëticæ.

de la Poëtique d'Aristote, ou que c'est l'Ouvrage d'un autre Aristote. Car on y trouve son air & son génie, & les Anciens ont reconnu cet Ouvrage pour le fruit naturel de ce Philosophe. Aristote.

Scaliger le Pere avoit été tenté aussi de refuser à Aristote la gloire qui lui est dûë pour cet Ouvrage comme pour le reste: mais comme il y voyoit des marques évidentes de l'esprit de ce Philosophe, il s'est contenté de dire à son fils Silvius (6) que c'est un Ouvrage estropié & fort imparfait, & que sans le respect dû à un si grand Philosophe il auroit ajouté quelque chose de plus fâcheux & de plus desobligeant pour la réputation de cet Auteur.

Vossius qui a bien vû ce que vouloit dire Scaliger, a eu raison de relever cette pensée, & de dire que cet Ouvrage n'est point si fort à mépriser qu'il se l'étoit imaginé (7); que d'ailleurs il n'y a rien dans toute l'Antiquité qui soit si excellent touchant la Poëtique; & que ceux des Ecrivains modernes qui ont traité le même sujet, ont acquis plus ou moins de gloire dans ces sortes de travaux, à proportion qu'ils se sont approchés ou éloignés de cet excellent modéle.

Lullus qui étoit un Ecrivain de l'Isle de Ma-

4. Laërt. in Vit. Socrat. & Voss. de Natur. Poëtices ut supr.

5. Joachim. Camerar. not. ad Aristot.

6. Jul. Cæs. Scaliger. Epistol. præfix. Poëticæ ad filium Silvium.

7. Voss. præfat. de Institut. Poëtic.

Aristote. Majorque au siécle passé (1), dit même que s'il y a un Ouvrage parmi le grand nombre de ceux qu'Aristote a composés qui mérite notre estime & notre admiration, c'est particuliérement celui qu'il a fait sur la Poëtique (2), parce qu'il y a fait voir à quel degré de sagesse il s'étoit élevé au-dessus des autres Philosophes.

C'est ce Livre qui a fait juger au Pere Rapin (3) qu'Aristote étoit le plus sage & le plus judicieux des Critiques de toute l'Antiquité. Et le Bibliographe Allemand (4) qui appelle cet Ouvrage un fragment tout d'or (5), prétend qu'il renferme les jugemens les plus exquis que l'on puisse faire en ce qui regarde les régles de la véritable Grammaire, & les maximes les plus saines de la Rhétorique. Il ajoûte que le peu qui nous reste sur la Tragédie est incom-

1. ¶. Un Auteur moderne a placé Antoine Lulle vers la fin du quinziéme siécle & l'a fait contemporain de Rodolphe Agricola, mort l'an 1485. Cependant comme il est certain qu'en 1566. Antoine Lulle fit le voyage de Rome avec l'Archevêque de Besançon Claude de la Baume son Eléve, il s'ensuivroit de là qu'il auroit eu alors cent & un ans, s'il en avoit eu seulement 20. lors que Rodolphe Agricola mourut. Voyés Jean Jacques Chifflet pag. 316. de la seconde partie de son *Vezontio*.

2. Ant. Lullus Balear. lib. 7. de Orat. c. 5.

3. R. Rapin Compar. d'Homer. & Virgil. pag. 43. edit. in-4.

4. ¶. Boecler pag. 91. de l'édition de Leipsic. 1715. inconnuë à Baillet mort il y avoit dix ans.

5. Anonym. Bibliograph. curios. p. 45.

6. Rap. Avertiss. des Reflex. sur la Poët. d'Arist.

7. Voss. præfat. Institution. Poëtic.

8. Diogen. Laërt. in Vit. Aristotel. Athenæi lib. 15. & Jul. Scalig. lib. 1. Poëtic.

Ger.

comparable, & qu'il eſt difficile de rien trouver qui ſoit de meilleur goût parmi tous les Anciens. Ariſtote.

En effet, ſelon la remarque du Pere Rapin (6), on peut dire que la Poëtique d'Ariſtote n'eſt à proprement parler que la Nature miſe en méthode, & le Bon Sens réduit en principes.

Il étoit neceſſaire, au ſentiment de Voſſius (7), que ce fût un grand Philoſophe qui entreprît de traiter de l'Art Poëtique, pour s'en bien acquitter; mais il n'étoit pas neceſſaire que ce fût un Poëte. La maniére dont Ariſtote a réüſſi, eſt une grande preuve de l'un & de l'autre. Quoique Diogéne Laërce & quelques autres Critiques lui ayent donné des vers (8), cela n'a point paru ſuffiſant pour le faire mettre au rang des bons Poëtes (9). Cependant il n'y

Ger. Voſſ. lib. 1. operis poſthum. de Poëtis Græcis pag. 56.

Laur. Craſſ. de Poët. Græc. in fol. Italicè.

9. Il y a pourtant un petit reſte de vers au quinziéme Livre d'Athenée, qui a fait dire à Jules Scaliger Livre premier de ſa Poëtique & à Mr. Petit qu'Ariſtote a mérité quelque rang parmi les bons Poëtes.

¶. Outre l'Hymne à l'honneur d'Hermias rapportée non ſeulement par Athénée, mais auſſi par Diogène Laërce, & par Stobée, Olympiodore ſur le Gorgias de Platon fait mention des Elégies d'Ariſtote à Eudemus, de l'une deſquelles il cite quelques vers à la louange de Platon. Nous avons de plus ce qu'on appelle ſon Πέπλος, qui conſiſte en 40. & tant d'Epitaphes d'autant de Héros Grecs & Troyens célébrés dans l'Iliade. Guillaume Canter a reconnu le premier que ces Epitaphes, qui ſont de deux vers chacune, hors celle d'Ajax qui eſt de quatre, étoient ſûrement d'Ariſtote.

Aristote. n'y a point de Poëtes qui ayent mieux entendu toutes les finesses de l'Art Poëtique que lui. Les meilleurs d'entre les Poëtes qui en ont traité, sont sans doute Horace parmi les anciens, & Vida parmi les modernes. Mais Aristote a passé l'un & l'autre de fort loin, si on en croit le même Vossius, & il a pénétré la nature de la Poëtique beaucoup plus avant qu'eux, quoiqu'il les eût précedé pour le tems, & qu'il leur eût donné par ce moyen un grand avantage sur lui-même, en leur donnant lieu de profiter de ses lumiéres, au lieu qu'il n'avoit eu personne à suivre que la Nature (1).

On sera moins surpris d'une si grande différence que ce Critique a prétendu trouver entre Aristote & ces deux Poëtes, si l'on considére, dit-il, la force du génie du premier qui étoit au-dessus de toute comparaison, & qui avoit passé, pour le dire ainsi, les bornes que Dieu a prescrites à l'esprit humain. D'ailleurs il est plus facile de réüssir en prose qu'en vers, parce qu'on y a plus de liberté pour exprimer sa pensée, & quelque volontaire qu'ait été la contrainte d'Horace & de Vida dans leurs Vers, on ne laisse pas d'être porté à les excuser plûtôt qu'Aristote, & que les autres qui écrivant en prose sur le même sujet n'auroient pas mieux fait qu'eux.

Comme Aristote a toujours été en grand cré-

1. Voss. ut supr. præfat. Institut. Poët.
2. L. Thomassin tom. 1, de la maniére de lire & étu-

crédit dans le monde ſavant, la peine qu'il a priſe de travailler ſur la Poëtique, n'a pas ſervi peu à autoriſer cet Art; & on peut dire avec le Pere Thomaſſin (2) que par le titre ſeul de ſon Traité de la *Poëtique*, auſſi bien que par le deſſein de l'Ouvrage, il en a fait l'Apologie contre ceux qui paroiſſoient blâmer cet Art. Il ſemble même que ç'ait été ſon deſſein principal, lorſqu'il s'eſt appliqué d'abord à découvrir l'origine & la naiſſance de la Poëſie & de tous les charmes qu'elle renferme, témoignant que l'Homme par ſon naturel eſt plus porté que tous les autres animaux à imiter & à contrefaire. Ariſtote.

Mais quoiqu'on ait toujours conſidéré Ariſtote comme un grand Maître en cet Art, les Critiques ne ſe ſont point crûs obligés de recevoir aveuglément toutes ſes Maximes ſans les éxaminer, & le reſpect qu'ils ont eu pour ſon mérite ne les a point empêché de publier qu'ils avoient découvert quelques défauts dans cet Ouvrage.

Pluſieurs ont prétendu au rapport de Voſſius (3) qu'Ariſtote ne ſeroit pas un bon Maître pour le Poëme Dramatique à ceux qui voudroient s'y perfectionner. Jules Scaliger, outre le peu de Méthode & les autres défauts qu'il y trouvoit, ſans oſer les mettre au jour comme nous l'avons vû ci-deſſus, blâmoit encore Ariſtote d'avoir mal diviſé les parties de la Tragédie (4): &

étudier les Poëtes Livre 1. chap. 8. num. 2. pag. 96.
3. Apud Voſſ. præf. ſupra laud.
4. Jul. Cæſ. Scaliger de Poët. lib. 1. c. 2.

Aristote. & il semble que le Pere Possevin ait voulu le suivre dans ce sentiment (1). Le Pere Rapin témoigne aussi (2) que les Savans n'ont pas pû goûter l'opinion où étoit Aristote que la Tragédie avoit l'avantage au dessus du Poëme Epique, qui, parmi les Humanistes & la plûpart des autres personnes de Lettres, passe pour le plus accompli des Ouvrages dont l'esprit de l'homme est capable.

Le même Pere dit encore ailleurs (3) qu'Aristote a écrit de la Poëtique dans un ordre peu éxact, quoique la maniére en soit solide, en quoi il paroît avoir été plus clair-voyant que Vossius qui avoit voulu soutenir le contraire contre Scaliger.

Le Pere le Bossu de son côté semble vouloir nous faire croire (4) qu'Aristote est embarassé & difficile dans sa maniére de débiter ses maximes sur la Poëtique. La raison qu'il nous en donne est que comme nous connoissons peu, dit-il, la véritable maniére d'enseigner la Morale dans Homere, il arrive de-là que nous trouvons de si grandes obscurités dans les préceptes d'Aristote & d'Horace, qui loue si fort Homere de ce que nous avons tant de peine à y reconnoître, lorsque nous l'éxaminons.

1. Anton. Possevin. lib. 17. Bibliothec. selectæ cap. 2. pag. 409.
2. R. Rap. Compar. d'Homere & Virgile pag. 9. edit. in-4.
3. Le même au livre des Réfléxions sur la Poëtique pag. 37.
4. René le Bossu Chan. Reg. Traité du Poëme Epique.

nons suivant ces idées de perfection que nous nous figurons communément. Aristote.

Car quoique nous ayons dit plus haut qu'Aristote en composant son Ouvrage n'avoit point eu d'autre modèle à suivre que la Nature même, il faut pourtant tomber d'accord avec Mr. Gueret (5) que s'il n'y avoit point eu d'Homere, il n'y auroit peut-être point eu aussi de Poëtique d'Aristote, parce que selon toutes les apparences il n'y a eu que les vertus & les vices de ce Poëte (6) qui ayent formé dans la tête d'Aristote toutes ces Réfléxions dont il a composé les régles de l'Art Poëtique.

Nous ne devons pas omettre le jugement que le Sieur Borrichius Professeur de Coppenhague a fait de cet Ouvrage d'Aristote. Il dit (7) que dans la pensée de plusieurs Savans, ce célébre Philosophe s'est surpassé lui-même dans sa Poëtique; & que s'il a paru de la magnificence dans ses autres Ouvrages, ils ne peuvent presque s'empêcher de dire qu'il y a de la Divinité dans celui-ci. Il ajoûte que ces Critiques n'ont pas trop mauvaise raison d'en juger de la sorte, parce qu'Aristote a tellement examiné & pénétré la matiére, qu'il ne

tique livre 1. conclusion pag. 127.

5. Gueret de la Guerre des Auteurs, pag. 46. 47.

6. ¶. Décrits par ce Poëte.

7. Olaüs Borrichius in præfation. ad Dissertationes ejusdem de Poët. ex Ethopoeia Aristotelic.

Item les Auteurs du Journ. d'Allemagne ou de Leipsic de l'an 1683. tom. 2. pag. 282.

Aristote. ne se peut rien inventer de plus subtil & de plus solide que ce qu'il en a dit. Mais il prétend en même tems qu'il a resserré les droits & les facultés de la Poésie Epique dans des bornes si étroites ; qu'il semble avoir coupé les ailes à l'Esprit Poëtique pour l'empêcher de s'élever en haut. De sorte, dit-il, que son Ouvrage ressemble à un bel édifice dont les dehors sont superbes, mais dont les dedans sont inhabitables, à cause que les apartemens y sont trop étroits.

Nous ne pouvons pas mieux finir qu'en rapportant en peu de mots le jugement que le P. Rapin a fait des principaux Commentateurs qui ont travaillé sur cet Art Poëtique d'Aristote. Il dit que Pierre *Victorius*, Vincent *Madius*, & François *Robortel* interprétérent assés litéralement le texte de ce Philosophe, sans entrer beaucoup dans son esprit : Que *Vossius* a commenté Aristote en pur Scholiaste, André *Gili* (1) en Rhéteur, François *Patricius* en Historien, Jerôme *Vida* en Poëte qui veut plaire plus qu'instruire, Antoine Sebastien de *Minturne* en Orateur, Marc Antoine *Majoragius*, & Antoine *Riccoboni* en Dialecticiens, Paul *Beni* en Docteur qui a le jugement sain, quand il ne s'agit pas de l'honneur de son Pays. Il ajoute qu'Alexandre *Piccolomini*, & Louis de *Cas-*

1. ¶. Son nom étoit Giovan Andrea *Gillio*, qu'on trouve aussi écrit *Giglio*, mais jamais *Gili*.

2. R. Rapin Avertissem. des Reflexions sur la Poëtique

Castelvetro l'ont fait en Critiques fort habiles, & mieux que les autres. Piccolomini traite Aristote plus honnêtement que Castelvetro, mais celui-ci nonobstant son chagrin & son humeur contrariante, l'emporte au-dessus de tous les autres (2). Aristote.

Quant au livre des *Didascalies* d'Aristote, il étoit constamment différent de la Poëtique de ce Philosophe, & il comprenoit l'Histoire des Poëtes jusqu'à son tems avec le dénombrement de leurs Ouvrages. Et l'on prétend que c'étoit encore un Ouvrage différent des deux livres qu'il avoit faits sur les Poëtes, comme on peut le voir dans l'Histoire Philosophique de Jonsius (3).

* *Aristotelis de Poëtica liber, latinè conversus, & analytica methodo illustratus à Theod.* *Goulston* in 4°. *Lond.* 1623. *

Pet. Victorii Versio & Comm. in lib. de Arte Poët. in-fol. *Flor.* 1573.

Fr. Robortelli Com. in Arist. & Hor. de Arte Poët. in-fol. *Basil.* 1555.

Vinc. Madii Comm. in Aristot. Poëticam, in-fol. *Venet.* 1550.

Ger. Joan. Vossii de Artis Poët. nat. & constitut. in-4°. *Amstelodami.* 1647.

Hieronymi Vidæ de Arte Poëtic. lib. III. in-12°. *Antw.* 1578. ——

Idem cum Comment. Barth. Bottæ in-fol. *Ticini* 1569.

Ant.

tique d'Aristote, &c.

3. Joh. Jonsius lib. 1. histor. Philos. ch. 11. pag. 54. 55. & part. 3. Hist. Peripatet.

Aristote. *Ant. Sebast. Minturni de Arte Poët.* in-4°. *Venet.* 1559.

Ant. Riccoboni, Aristotelis Poëtica in-8°. *Paris.* 1564.

Paul. Benii Comm. in Poëticam Aristotelis in-fol. *Venet.* 1623.

Lod. Castelvetro Poëtica d'Aristotele vulgarizata & sparta in-4°. *Basil.* 1576. in-4°. *in Vienna Austriaca* 1570.

In Poët. Arist. Comm. Pauli Benii Eugubini 3. *vol.* in-fol. *Venet.* 1625.

HORACE.

(*Quintus Horatius Flaccus*) de Venose, mort en la troisiéme année de la 192. Olympiade, l'an 743. de la Ville de Rome, & dix ans devant l'Epoque Chrétienne.

Horace. 1049. HOrace est le seul des Auteurs Classiques, c'est-à-dire des bons Auteurs Latins, de qui nous avons quelque chose sur la Poëtique. Porphyrion un de ses anciens Scholiastes cité par Vossius (1) dit qu'il avoit pris tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le livre que Neopto-

1. Apud Voss. in lib. de Natur. Poëtices cap. 5. parag. 5. p. 28.

2. ¶. Le Scholiaste qu'a donné Cruquius étant très-différent de Porphyrion, il n'est pas surprenant que ce qui se trouve dans le second, ne soit pas dans le premier. Neoptolemus étoit de Paros. Pline le Naturaliste & Athénée citent de lui d'autres Ouvrages que son Traité de Poëtique.

tolemus Auteur Grec avoit fait sur ce sujet, quoique ce passage ne paroisse pas dans ce que Crucquius nous a donné du Scholiaste (2). Il paroît néanmoins selon le sentiment du Pere Rapin (3), que la Poëtique d'Horace n'est qu'une interprétation de celle d'Aristote, & ce Critique remarque ailleurs (4), qu'Horace fut le premier qui proposa ce grand modéle des Grecs aux Romains. Horace.

Mais quoiqu'au jugement du Bibliographe Allemand (5) ce livre, qui n'est proprement qu'une Epître aux deux Pisons, soit une excellente piéce de Critique aussi-bien que ses autres Epîtres & ses Satires: néanmoins ce n'est pas un Ouvrage aussi achevé & aussi limé qu'on auroit pû souhaiter d'un homme de la capacité d'Horace.

Vossius dit (6) que l'œconomie qu'il a gardée dans cet Ouvrage, n'est pas fort réguliére ni fort éxacte, qu'il s'est contenté de ramasser beaucoup de préceptes ensemble, sans se soucier beaucoup de leur donner de la suite & de la méthode. Et le P. Rapin avouë aussi (7) que si on s'arrête à l'ordre qu'il y a gardé, sa Poëtique n'est pas mieux reglée que celle d'Aristote, parce

3. R. Rapin Réfléxions sur la Poëtique, edit. in-12. pag. 27.

4. Le même dans l'Avertissement des Réfl. sur la Poëtique.

5. Anonym. Bibliogr. Curios. Histor. Philologic. pag. 46.

6. Ger. Voss. de Arte Poëtic. cap. 14. pag. 83.

7. Rap. Réfléx. sur la Poëtique, pag. 37. edit. in-12.

Horace. ce qu'elle a été écrite dans une Epitre dont le caractère doit être libre, & n'avoir rien de contraint.

Plusieurs Savans semblent tomber d'accord qu'il n'a pas si bien fait qu'Aristote pour ce point (1). Aussi n'a-t-il point eu dessein de faire un Ouvrage si régulier, au sentiment de Barthius, il ne s'y est prescrit ni ordre, ni méthode, & il s'est contenté de dire les choses de la manière qu'elles se presentoient à lui sans se gêner pour tâcher de les réduire en préceptes, ne devinant point qu'il pourroit tomber un jour dans les mains de Grammairiens & de Critiques de toute sorte d'humeurs & de capacité différente. Mais il y en a peu qui ayent porté la sévérité de la Critique si avant que Jules Scaliger. Il prétend en plus d'un endroit de sa Poëtique qu'Horace a écrit de l'Art Poëtique sans art, & il veut que ce soit une pure Satire écrite avec beaucoup de négligence (2).

Ce Censeur pour tâcher de reduire cet Ouvrage dans quelque méthode, & d'en retirer quelque utilité, l'a divisé en trente-six chapitres. Mais il dit (3) que si nos Maîtres ou les anciens Critiques eussent eu le soin de nous faire cette division, nous aurions découvert de meilleure heure le peu d'utilité que nous pouvons retirer de cet Ouvrage; & que pour lui il n'auroit pas été si long tems dans la simplicité de croire

1. Apud Vossium in præfation. Institutionum Poëticar.

2. Jul. Cæs. Scalig. in Epistol. ad Silvium [illegible]

croire que c'étoit une piéce admirable, au lieu qu'il auroit reconnu bien-tôt par cette division qu'il devoit chercher ailleurs du secours pour son dessein. Il soutient qu'après avoir lû cet Ouvrage, son esprit n'en est devenu ni plus éclairé, ni plus fort, soit pour l'invention, soit pour l'élocution & pour l'explication de ce qu'il auroit pu inventer. Horace.

Mais quelque justice qui puisse se trouver dans la Critique de Scaliger, on ne peut pas disconvenir qu'elle ne soit un peu outrée, & que quand il a dit qu'Horace avoit écrit *sans art*, c'est une allusion froide & insipide qu'il a voulu faire sur le titre de la piéce. Or il est constant, comme l'a remarqué même Vossius (4), que jamais Horace n'a songé à donner à cet Ouvrage le titre d'*Art Poëtique*, qui est un invention des Critiques posterieurs; mais c'étoit seulement une Epître du même caractére que les précédentes, l'ayant écrite à Cneus & à Lucius Pison, contre quelques Ecrivains de son tems qui se vantoient d'être Poëtes sans connoître le génie de la véritable Poësie.

* *Horatii methodus de arte Poëtica per Nic. Colonium exposita* in-4°. *Bergomi* 1587.—*Franc. Philip. Ecphrasis in Horatii artem Poëticam* in-4°. *Venet.* 1593.

PE-

3. Idem Scalig. Poëtices libro 6. qui est Hypercriticus pag. 878. 879.

4. Voss. de Institut. Poetic. in Præfat.

PETRONE

(*Petronius Arbiter*) sous Neron, selon l'opinion commune.

Petrone. 1050. DEpuis le siécle d'Auguste jusqu'à celui de Charles-Quint, nous n'avons presque rien sur l'Art Poëtique qui soit tant soit peu considérable. Il nous reste néanmoins quelques fragmens de Petrone, où il a fait voir qu'il avoit le goût excellent sur ce sujet. C'est ce qui a fait dire au Pere Rapin (1) que parmi les ordures de sa Satire, il a laissé certains préceptes de la Poëtique qui sont admirables. Et le Sieur Borrichius reconnoissant aussi qu'il avoit le jugement fort sain en ce qui regarde la Poësie, ajoûte qu'il en a jugé suivant l'esprit & les lumiéres d'Aristote (2). Mais nous parlerons de l'Ouvrage entier de Pétrone parmi les Poëtes.

T E-

1. Le P. Rapin Avertissem. des Réflexions sur la Poëtique d'Aristote.

2. Olaüs Borrichius Dissertation. de Poëtis pag. 58. 59.

3. Martial. lib. 1. Epigrammat. 87.

4. Ta-

TERENTIANUS MAURUS,

Sous Trajan selon quelques-uns, & sous les derniers Antonins selon d'autres. *Gouverneur de Syene dans la haute Egypte.*

1051. SI c'est celui dont parle Martial (3), il est constant qu'il vivoit au plus tard sous Trajan, & qu'il étoit Gouverneur de Syene qui est une Isle du Nil sous le Tropique du Cancer. Mais sans nous tourmenter du tems auquel il a vécu, il suffit de remarquer que ce que nous avons de lui regarde moins l'Art Poëtique que celui de la versification, parce qu'il y traite simplement de la mésure & de la quantité des vers. Terentianus Maurus.

C'est une composition qui est faite en petits vers, mais nous ne l'avons pas entiére. M. le Fevre de Saumur dit (4) qu'elle est ornée de toutes sortes d'élégances, & qu'elle est diversifiée par des agrémens & des beautés d'esprit qui rendent la piéce aimable. Et Vossius dans toutes les occasions qu'il a eues de parler de l'Auteur & de l'Ouvrage, a toujours témoigné (5) qu'il a traité cette matiére avec une douceur de style admirable. Et c'est une espéce

4. Tanaquill. Faber in notis ad Longinum pag. 238.
5. Vossius Institution. Poëtic. lib. 1. pag. 71.
Idem lib. 3. ejusd. Oper. pag. 84.
Idem lib. 2. de Poëtis Latinis pag. 47.
Vidend. & Lil. Gregor. Girald. Dialogo 10. de Poëtar. Histor. pag. 1073. & seqq. edit. in-12.

eſpéce de Titre pour l'Antiquité de l'Ouvrage.

* *Terent. Mauri Tractatus de Litteris, Syllabis, pedibus & metris, cum notis Nicolai Briſſæi* in-4. *Pariſ.* 1531.

THOMAS FANUCCI ou FANUTIUS,

Vers la fin du quinziéme ſiécle & le commencement du ſeiziéme (1).

Th. Fanucci. 1052. CEt Auteur avoit entrepris de faire voir en quoi conſiſte l'Art Poëtique, en faiſant la comparaiſon des Poëtes entre eux. Mais Floridus Sabinus (2) témoigne ne faire pas beaucoup de cas de ſon Ouvrage, il le compare à une Corneille ou à une Pie qui n'a que du caquet, & il dit qu'il n'y a point de vieille qui l'emporte ſur lui pour le babil.

1. ¶. Il faloit dire *vers* le milieu du ſeiziéme ſiécle puiſque ce fut en 1533. que cet Auteur fit imprimer à Boulogne *in-4.* ſon livre intitulé *de Comparationibus Poëtarum*, qui ne devoit pas être ici rapporté, parce qu'il ne contient nulles régles pour la Poëſie, mais un recueil ſimple & nu de quelques-unes des comparaiſons que les anciens Poëtes Latins ont repanduës dans leurs Ouvrages, ſans critique, réfléxion, ni raiſonnement de la part du Collecteur, que Floridus apparemment n'a traiťé de grand babillard que parce qu'il l'avoit trouvé tel dans la converſation. Voici en effet comme il en parle chap. 4. du 3. livre de ſes *Lectiones ſuccisivæ* pag. 263. *Erat au-*

LILIO GREGORIO GIRALDI,

De Ferrare mort en 1552.

1053. NOus avons déja parlé au premier Tome des Critiques, de l'Histoire des anciens Poëtes Grecs & Latins qu'il a composée en dix Dialogues, & de celle des Poëtes Modernes ou de son tems en deux autres Entretiens. Quoiqu'il semble n'avoir recherché que ce qui concerne le tems, les lieux & les autres circonstances de leur vie, & quelque chose de ce qui regarde leurs Ecrits en général, néanmoins Vossius qui en parle comme d'un homme de bon sens, de beaucoup de jugement & de grande érudition, témoigne qu'il n'a pas laissé d'écrire beaucoup de choses qui regardent l'Art Poëtique, & qui sont fort utiles à ceux qui veulent en avoir la Pratique (3). Et Monsieur d'Aubignac prétend (4) qu'il a touché en plusieurs endroits les plus importantes maximes du Théâtre. Lilio Giraldi.

* *Litem hic Thomas, an enim jam fit, nescius sum*, l'Epître dédicatoire de l'Ouvrage de Floridus est du 28. Avril 1539. *garrula quadam cornicula insigni quadam loquacitate omnes aniculas facile vincens, cumque obscurum de Poëtarum comparationibus opusculum composuisset, typisque Bononia idem suo are excudi curasset; nec quodquam ejus exemplar ullo pacto distrahi posse videret, in malam crucem, de suis rebus desperans, erupit.*

2. Franc. Florid. Sabin. apud Konig. in Biblioth. V. & N. pag. 296.

3. Ger. Joan. Vossius in Præfat. Institution. Poëticar.

4. Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Théâtre pag. 35. 36.

* *Lilii Gregor. Giraldi Opera omnia* in-fol. 2. vol. *Lugd. Bat.* 1697.

JACQUES MICYLLUS, ou MOLTZER, mort en 1558.

Micyllus. 1054. NOus avons de lui trois Livres sur l'Art de faire des vers qu'il ne faut pas confondre avec celui de la Poëtique, parce qu'il ne consiste que dans la versification, c'est-à-dire dans la Mesure & la Prosodie. Melanchthon jugeoit (1) qu'il ne pouvoit se rien trouver de plus savant en ce genre: & Melchior Adam (2) dit que c'est un Ouvrage fort achevé, & que personne n'a écrit en Latin sur la Prosodie avec plus d'exactitude & d'habileté (3).

* *Jac. Micylli, Ratio examinandorum componendorumque versuum, seu de re Metrica libb. III.* in-8. *Francof.* 1595.

JULES CESAR SCALIGER

Né en 1484. mort à Agen en 1558.

Jul. Ces. Scaliger. 1055. SA Poëtique est un des plus beaux & des plus accomplis d'entre les Ouvrages qui se soient jamais faits sur cet Art. Il l'a divisée en sept Livres. Dans le

1. G. Math. Konigius in Biblioth. V. & N. pag. 539. 540.
2. ¶. Ce n'est pas Melchior Adam, c'est Melanchthon qui en juge ainsi en termes exprès rapport

il traite d'une maniére historique l'origine, le progrès, la fin, & l'usage de la Poësie. Dans le second, il parle de la matiére de cet Art; dans le troisiéme, de l'Idée ou de la forme; dans le quatriéme, des choses qui servent de préparatifs à la Poësie; dans le cinquiéme, qu'il appelle *Critique*, il s'applique particuliérement à faire les paralleles de divers Poëtes des uns avec les autres, & à comparer même les choses entre elles aussi bien que les Personnes. Le sixiéme, qui a pour titre l'*Hypercritique*, comprend les jugemens de divers Poëtes, en commençant par les Modernes & remontant jusqu'à ceux du tems d'Auguste. Le dernier qu'il appelle *Epinomis*, est une explication particuliére de quelques difficultés qui s'étoient trouvées dans ce qu'il avoit dit des Régles de l'Art, dans les six précedens. Jul. Cef. Scaliger.

Possevin témoigne (4) que c'est un Ouvrage de grande importance qui fait connoître que son Auteur avoit l'esprit très-pénétrant, & une érudition prodigieuse. Il ajoûte qu'il savoit de bonne part que les Hérétiques de Geneve y avoient mis les mains, lorsqu'il fut question de l'imprimer dans cette Ville, & qu'ils y avoient retranché & ajoûté tout ce qu'ils avoient jugé à propos. Il prétend que cela regarde parti-

portés par Melchior Adam.

3. Melch. Adam in Vit. Philosoph. Germanor. pag. 181.

4. Ant. Possevin. Biblioth. Select. lib. 17. cap. 1. & 2.

Jul. Cesar ticuliérement les jugemens qu'il a
Scaliger. sur les Poëtes. Il trouve mauvais,
autres choses, qu'il ait pris la liber
censurer Aristote, Pausanias, & le
tres que l'Antiquité nous a rendus v
bles. Il n'a pourtant pas cru devoir
buer cette hardiesse à l'infidélité de c
Geneve. Le même Critique accu
core Scaliger de n'avoir pas bien ex
le dessein de son premier Livre, d
titre semble nous promettre l'histoire
Poëtique (1).

Le P. Mambrun après avoir recon
ne varieté admirable d'érudition da
Ouvrage, ajoûte (2) que quand on d
prendre pour un paradoxe le sent
qu'il en a, cela ne l'empêchera pas d
avec assurance que tous ces sept I
sont remplis d'un grand attirail de G
maire, qu'il y a entassée avec quelqu
nemens & beaucoup d'abondance;
qu'on n'y trouve point ce fonds de d
ne que doit produire dans un hom
connoissance de la Nature & des pr
tés de la chose qu'il a entrepris de t
Il accuse même Scaliger d'avoir péch
tre la matiére du Poëme Epique (3).

Gaspar Barthius prétend de plu

1. Idem ibid. pag. 408. cap. 1.
2. Petr. Mambrun Dissertation. de Epico C
prolegomen. pag. 335.
3. Item ibid. quæst. 3. part. 1. pag. 343. 34
4. Gaspar Barthius lib. 47. Adversarior. c
col. 2231.
5. ¶. Il est vrai que dans le *Scaligerana sec*

qu'il y a une erreur perpétuelle dans tout cet Ouvrage qu'il appelle divin d'ailleurs, que cette erreur vient d'un entêtement & d'une prévention contre Homere en faveur de Virgile, qu'il tâche de préferer au premier en toutes rencontres. Il dit que l'érudition excessive dont il a rempli cet Ouvrage l'a souvent accablé, ou du moins lui a offusqué le jugement, jusqu'à lui faire croire qu'il pourroit nous persuader que Virgile n'étant revêtu que des dépouilles d'Homere, sans pourtant lui avoir rien ôté, n'a point laissé de l'effacer. Barthius ne s'est guéres moins éloigné de la juste médiocrité dans le parti qu'il a pris pour Homere contre Virgile. Mais cela ne doit point nous empêcher de reconnoître l'injustice que Scaliger a faite à Homere & à la plûpart des autres Poëtes Grecs, sur lesquels il n'étoit point capable de porter son jugement, comme son propre fils (5) nous l'a voulu persuader. Jul. Cæsar Scaliger.

Mr. d'Aubignac assure aussi (6) qu'il s'est trompé en divers endroits de cet Ouvrage sur divers points des piéces des Anciens. Néanmoins il ne laisse pas de dire ailleurs (7) que Scaliger dit seul sur le sujet de la Poëtique plus que tous les autres; &

mot *Musée* on fait dire à Joseph Scaliger que son pére ne s'entendoit pas bien à la Poësie Grecque. Il dit dans le fond la même chose dans sa 247. Epitre, mais il le dit plus modestement.

6. Hedelin d'Aubignac Pratique du Théâtre, livre 2. chap. 2. pag. 98. 99.

7. Le même au livre 1. chap. 5. pag. 35.

Jul. Cesar Scaliger.

& qu'il n'en faut pas perdre une parole, parce que, à son avis, elles sont toutes de poids.

Vossius écrit (1) que bien que Scaliger ne fût pas un Poëte tout-à-fait méprisable, il avoit néanmoins bien fait voir par cet Ouvrage qu'il étoit incomparablement plus habile dans la connoissance de l'Art Poëtique que dans la pratique de la Poësie; & que comme il n'a été inférieur à personne pour l'érudition, on peut assurer qu'il a passé de fort loin tous ceux qui avoient fait paroître quelque industrie en ce point. Il témoigne encore ailleurs (2) que la solidité & l'éxactitude du jugement de Scaliger dans cet Ouvrage, sont à l'épreuve de toute surprise.

Un Allemand même n'a point fait difficulté d'appeller ces Livres un Ouvrage *divin* pour la sublimité de son jugement, dit-il, & la Critique incomparable qui y regne par tout; de sorte qu'il peut disputer du prix avec les Anciens qui ont travaillé sur le même sujet (3).

On peut consulter encore les jugemens que les Savans ont faits sur le cinquiéme & le sixiéme Livres de cet Ouvrage en particulier, & que nous avons rapportés au Volume des Critiques (4).

* *Jul. Cæs. Scaligeri Poëtica* in-fol. *Lugd.* 1561.

J E-

1. Ger. Jo. Voss. de Arte Poëtic. p. 27.
2. Idem Vossius lib. de Natur. Poëtices cap. 2. paragr. 7. pag. 11.

3. Bi-

JEROME FRACASTOR

Médecin de Verone, mort en 1553.

1056. NOus avons de Fracaſtor un Traité de la Poëtique & des devoirs d'un Poëte en forme de Dialogue, ſous le nom de Nauger ſon ami & Poëte comme lui. Il prétend faire voir que la fin de cet Art n'eſt pas la ſeule délectation ou le déſir de plaire, mais encore celui de profiter aux autres par le moyen de l'imitation en quoi doit conſiſter toute la Poëſie. A dire le vrai, ce ſont plûtôt des éloges que des préceptes de l'Art; mais on ne laiſſe pas d'y trouver l'explication de la nature & de l'eſſence de la Poëtique, & l'expoſition des qualités d'un véritable Poëte. Sa maniére de traiter ſon ſujet eſt un peu trop ſombre & trop ſéche pour un Dialogue, elle eſt auſſi quelquefois trop obſcure & trop embaraſſée pour un Recueil de préceptes qu'on doit ſuivre. C'eſt ce qui excite rarement le deſir de le lire aujourd'hui, ſurtout depuis que le nombre de ces ſortes de Traités s'eſt multiplié, & que les derniers Auteurs qui ont écrit ſur cette matiére ont tâché d'effacer ceux qui les ont dévancés. Jerome Fracaſtor.

Le Dialogue de Fracaſtor ſe trouve parmi

3. Bibliograph. Anonym. Curioſ. Philol. Hiſtor. pag. 46.
4. Tom. 2. Part. 1. Critiques hiſtoriques nombre 168. pag. 174. 175.

mi ses autres Ouvrages en Prose, i
més à Venise *in-4.* [en 1584.]

ANTOINE SEBASTIEN MINTURNE,

Evêque d'*Ugento* dans la Terre d'O (1), vers l'an 1564.

Antoine Sebastien. 1057. CEt Auteur a fait six Livi *Poëte*, qui furent imprii Venise l'an 1559. [*in-4.*] Il y trait nature & des vertus de l'Art Poëtiqu beaucoup d'exactitude & de diligen l'on en croit le P. Gallucci, Jésuit lien (2), lequel ne laisse pas de lou leurs cet Ouvrage d'une maniére qu fait connoître qu'il y a encore quelqu se à souhaiter. Le P. Rapin ne parc entiérement satisfait de sa maniére d (3) parce, dit-il, qu'il a traité sa mati Orateur (4).

1. ¶. Et depuis de *Cotrone* dans la Calab rieure.
2. Tarquin. Gallutius Tract. de Elegia pag. 395.
3. Ren. Rap. Avertissem. sur les Reflex. t la Poëtique.
4. ¶. Il parut du même Antoine Sebastie nise in-4. l'an 1563. un Ouvrage Italien intitu

JEROME VIDA

De *Crémone*, Evêque d'Albe, mort en 1566.

1058. IL s'est acquis beaucoup de réputation par son Art Poëtique qu'il a composé en Vers. Jules Scaliger témoigne qu'il a mérité d'autant plus de gloire qu'il a traité sa matiére avec beaucoup plus d'art & de méthode qu'Horace même. Mais ce qu'il ajoute passera peut-être pour un paradoxe dans l'esprit de plusieurs, lors qu'il dit, que Vida entre les modernes s'est élevé au-dessus d'Horace, comme les anciens Latins ont surpassé les Grecs, quoiqu'ils leur eussent tracé le chemin (5). Jerome Vida.

Vossius semble aussi donner les mains à tout ce que nous venons de rapporter de Scaliger (6).

On ne peut pourtant pas dire que ce dernier ait pris l'Art Poëtique de Vida pour une piéce très-accomplie. Il tombe d'accord écrivant à son fils Silvius, que Vida est homme de bon sens, & de prudence, & qu'il a donné de fort bons enseignemens, mais

...t Poëtica contenant des instructions pour tous les genres de Poësie, Héroïque, Tragique, Comique, Satirique, & autres; les régles des Sonnets, des chansons, &c. de toutes sortes de vers Toscans, avec la méthode de composer à la maniére de Pétrarque.

5. Jul. Cæs. Scaliger lib. 6. Poëtices pag. 802. edit. Commelin.

6. Ger. Jo. Vossius de Arte Poëtic. p. 27.

Jerome Vida.

mais qu'ils ſont plus propres pour redreſſer les Poëtes quand ils manquent & leur faire voir leurs fautes, que pour les introduire dans l'Art Poëtique, & pour leur former l'eſprit & l'imagination ; de telle ſorte qu'ils ſont moins propres à faire un Poëte qu'à réformer celui qui l'eſt déja. Il ajoute qu'à la vérité Vida a bien rétabli cet ordre ſi néceſſaire dans l'Art Poëtique qu'Ariſtote avoit négligé, & qu'Horace avoit perverti & gâté : mais qu'il a traité ſa matiére plûtôt comme un Poëte que comme un Maître, & qu'il paroît avoir été fait plûtôt pour le théâtre que pour l'école (1).

C'eſt auſſi le ſentiment du P. Rapin qui témoigne (2) que Vida ſemble s'être étudié à plaire en qualité de Poëte plûtôt qu'à donner des préceptes ſérieux. Et le Pere Mambrun qui reconnoît d'ailleurs que la compoſition de cette piéce eſt ſavante, que la verſification en eſt belle, & que les maximes même en ſont fort bonnes pour la plûpart, prétend que la ſuite & les proportions

1. Scalig. Epiſt. ad fil. Silvium, præfix. Poëtic.

2. Ren. Rapin, Avertiſſem. des Refléxions ſur la Poëtique.

3. P. Mambrun Diſſertat. de Epico Carmine Prolegomen. pag. 335.

4 ¶. Je remarquerai ici, ne l'ayant point fait à l'Article 376. que des deux éditions de cet Ouvrage du Caſtelvetro, l'une à Vienne en Autriche 1570. l'autre à Bâle 1576 ce qui fait qu'on recherche préférablement la premiere, c'eſt qu'il y a nombre d'endroits pour leſquels l'Auteur ayant encouru la cenſure de l'Inquiſition, en appella au Concile qui ſe tenoit alors à Trente, d'où ayant été renvoyé à Rome,

tions n'y sont pas asles bien gardées, pour donner lieu de croire qu'on puisse faire de ses préceptes un corps juste & composé de toutes ses parties à qui on puisse donner le nom d'Art Poëtique (3). Jerome Vida.

* *Hier. Vidæ de Arte Poëticâ Lib. III.* in-4. *Romæ* 1527. *

LOUIS DE CASTEL-VETRO

De *Modene*, mort en 1571. dans le Pays des *Grisons*.

1059 Comme ce qu'il a fait sur la Poëtique d'Aristote est un Ouvrage (4) qui regarde autant la Critique & l'explication des Auteurs que l'Art Poëtique, nous avons rapporté parmi les Critiques Grammairiens les jugemens que les Savans ont fait de son travail (5). Nous nous contenterons d'ajouter ici que Mr d'Aubignac dit (6) que *dans son grand caquet Italien*, *il enseigne de belles choses*. Castel-Vetro.

JAC-

me, il s'y rendit, mais peu après sentant que l'issuë de son procès ne seroit pas bonne il se retira en Suisse, où pour marque de sa soumission au Tribunal du saint Office, il fit réimprimer son livre à Bâle purgé de onze passages qui avoient déplu aux Inquisiteurs, ce qui n'a pas empêché, comme on l'apprend de Palavicin part. 2. l. 15. de son Hist. du Concile de Trente, que les Oeuvres du Castelvetro n'aient été déclarées suspectes, & comme telles, condamnées.

5. Tom. 2. part. 2. des Critiques nomb. 376. pag. 72. de la II. Part. de ce Tome.

6. Hedelin d'Aubignac, Pratique du Théâtre, chap. 1. page 26. livre 1. Ed. d'Amst. 1715.

FRANCOIS PATRIZZI,

Ou Patricius, qui eut la tête coupée à *Rome* l'an 1597. (1).

François Patricius.

1062 PAtricius a écrit en Italien l'Histoire (2) de la Poësie en dix Livres.

Le Pere Possevin dit (3) qu'il s'en est acquité avec beaucoup d'éxactitude, d'érudition, & de fidélité, & qu'il y propose un grand nombre de questions importantes. Nicius Erythræus qui compte trois décades

1. ¶. François Patrice né à Clisse dans l'Istrie au Domaine de Venise, fameux Philosophe, & célébre par ses divers écrits, mourut à Rome âgé de 67. ans, l'an 1597. mais il est très-faux qu'il ait été décapité. L'erreur vient de ce qu'au 15. siécle il y a eu un François Patrice Siennois, dont nous avons un livre *de Regno*, & un autre *de Republica*, disciple de Philelphe, & depuis Evêque de Gajette. Celui-ci s'etant trouvé envelopé dans une sédition arrivée à Sienne en 1457. le bruit courut qu'il avoit eté arrêté, & condamné à perdre la tête. Bien des gens le crurent, entre autres Raphaël Volaterran qui l'a ainsi rapporté l. 5. & l. 21. malgré tout le loisir que depuis il eut de se désabuser. Philelphe dans une Lettre du dernier jour de Décembre 1457. c'est la 2. du 14. Livre, nous apprend la vérité du fait en ces termes: *Litteræ tuæ fuerunt mihi jucundissimæ, cum tua causa quem intellexerim bene valere, tum etiam ob Franciscum Patricium, quem è mortuo vivum factum acceperim: Tristis enim de homine amicissimo nuncius perlatus ad nos fuerat, cum esset qui assereret vel se præsente supplicium esse de eo sumptum.* Cependant comme on lit peu les Lettres de Philelphe, & qu'au contraire on consulte souvent les Mémoires de Volaterran comme un repertoire instructif de beaucoup de choses, des Ecrivains peu judicieux sans faire attention à la différence des tems,

e cet Ouvrage, prétend qu'il est diffi- François Patricius.
d'estimer assés le prix de ce que vaut
avail (4). Mais le Pere Rapin témoi-
qu'il s'est contenté de faire l'Historien
cet Ouvrage, sans s'étendre beaucoup
s régles de l'Art (5).

Poëtica di Francesco Patrici in-4° *in*
r. 1536. 2. tomes en 1. vol.*

PAUL.

ont confondu le François Patrice de Volater-
vec le Philosophe François Patrice postérieur
s de cent ans, qu'ils ont dit avoir été décapi-
même que sur la foi de Volaterran ils cro-
que l'autre l'avoit été. Bayle au mot *Patri-*
nçois) auroit démêlé bien plus clairement ces
ltés, qu'il n'a fait, s'il avoit été instruit de
rticularités.

[. Si Baillet eût vu la Poëtique de François Pa-
mprimée à Ferrare l'an 1586. in-4. il n'auroit
nplement dit que cet Auteur a écrit en Italien
ire de la Poësie en dix Livres mais qu'il a di-
n Ouvrage en deux Décades, dans la premié-
quelles, intitulée, *la Deca Istoriale*, il parle
ëtes Grecs, & Latins en Historien; dans la
le qu'il nomme *la Deca Disputata* il propose,
e dit Possevin, un grand nombre de questions
tantes touchant les régles de l'Art. Erythræus
compté trois Décades de cet Ouvrage, s'est
e, il n'y en a que deux, dont il semble que
Rapin n'avoit vu que la premiére.

Ant. Possevin. lib. 17. Biblioth. select. cap. 3.
.11.

anus Nicius Erythr. in Pinacothec. 1. pag.
05.

en, Rapin, Avertissem. des Reflex. sur la
5.

PAUL BENI

De *Gubio* ou *Eugubbio* (1) au Duché d'*Urbin*, mort l'an 1624. (2) le 12 Fevrier.

il Beni. 1063 OUtre les grands Commentaires qu'il a faits sur la Poëtique d'Aristote, on a encore de lui une centaine de Disputes ou Dissertations Poëtiques pour l'éclaircissement des difficultés qui se trouvent dans les Préceptes de cet Art, & elles sont jointes à ces Commentaires.

On est encore redevable à son industrie de la Poëtique de Platon, qu'il a recueillie de divers Dialogues de ce Philosophe.

Nous pouvons ajoûter à ces Ouvrages Latins qui concernent l'Art Poëtique quelques autres qu'il a faits en Italien, & qui y ont quelque rapport, comme,

1 La comparaison de Torquato Tasso avec Homere & Virgile; & celle de l'Arioste avec Homere. Dans ce Traité il compare mal à propos l'Arioste à Homere, & le Tasse à Virgile, selon le sentiment du Pere Rapin (3) & sa passion déreglée le porte même quelquefois à préférer le Tasse à ces deux Anciens.

2 Le Commentaire sur le Godefroi ou la Jerusalem du même Tasse, où l'on juge qu'il y a bien des inutilités.

3 La

1. ¶. On ne dit que *Gubio*. Paul Beni a passé pour être de cette Ville, parce qu'il y fut élevé jeune, étant né en Candie, comme il le dit lui même dans son premier Discours sur le parallele d'Homére, de Virgile & du Tasse.

2. ¶.

3 La Réponse aux considérations de Malacreta sur le *Pastor Fido* du Cavalier Guarini. Paul Beni.

Quelque véhémence qu'on prétende trouver dans son zèle pour les uns contre les autres, on ne laisse pas de convenir qu'il écrit avec solidité & beaucoup d'érudition, si l'on s'en rapporte au témoignage du Sieur Thomasini (4). Et le Pere Rapin assure (5), que quand il ne s'agit pas de son pays, il paroit avoir le jugement fort sain dans tout ce qu'il a écrit de l'Art Poëtique.

Néanmoins le Pere Mambrun paroit ne l'avoir pas estimé si fort, du moins semble-t-il s'être fait un plaisir de le réfuter en diverses rencontres (6) & il y a apparence que c'est de lui aussi bien que de la plûpart de ceux dont nous avons parlé plus haut qu'il veut parler, lors qu'il dit que quelques Italiens qui ont traité de l'Art Poëtique, ont manqué dans la méthode pour avoir affecté trop d'érudition.

* *In Poëticam Aristotelis Comment. Pauli Beni Engubini* in-fol. *Venet.* 1625. *

J. U-

2. ¶. L'an 1625.
3. R. Rap. Avert. des Réfl. sur la Poëtiq.
4. Jac. Philipp. Thomasin. elogior. tom. I. pag. 351.
5. R. Rap. ibid. ut supra.
6. Petr. Mamb. Dissert. de Epico carmine.

JULES CESAR BOULANGER

Jésuite, de Loudun, mort l'an 1626 (1), en Latin *Bulengerus.*

Jules Cesar Boulanger.

1064 POur ce qui regarde le Livre qu'il a fait du Théatre, Mr. d'Aubignac prétend qu'on n'y doit chercher qu'un recueil de passages qui peuvent être utiles, pourvû qu'on ne s'arrête pas toujours aux inductions qu'il en tire. Car il y a grande apparence, dit-il, que Boulanger apprenoit les chôses qu'il a écrites à mesure qu'il les écrivoit (2).

* *Jul. Cæsar Bulengerus, de Theatro Ludisque scenicis, lib. II.* in-8°. *Tricassibus* 1603. *

LOPEZ FELIX

De Vega Carpio, Espagnol, mort en 1635.

Lopé De Vega.

„ 1065 LOpé de Vega s'est avisé de hazarder une nouvelle méthode de „ Poëtique qu'il appelle *le Nouvel Art*, „ toute différente de celle d'Aristote, pour „ justifier l'ordonnance de son Poëme E- „ pique, & de ses Comédies que les Sa- „ vans de son pays critiquoient sans cesse. „ Ce qui lui réussit si mal, qu'on ne jugea „ pas

1. ¶. L'an 1628. au mois d'Août, plus que septuagénaire.

2. Hedelin d'Aubignac, Pratique du Théâtre livre II.

„ pas même ce Traité digne d'être mis „ dans le Recueil de ses Ouvrages, parce „ qu'il n'avoit pas suivi Aristote en cette „ Poëtique, qui est pourtant le seul qu'on „ doit suivre. Lopé de Vega.

C'est le jugement qu'en fait le Pere Rapin (3), & ce sont ses propres termes. Cet Ouvrage fut imprimé à Madrid en 1621. sous le Titre de *Discurso sobre la Poësia culta* [in-4°.]

ALEXANDRE DONAT

Jésuite, de *Siène*, mort l'an 1640.

1066. CE Pere a fait trois Livres de l'Art Poëtique en un petit volume *in*-16. publié à Rome en 1631. Alexandre Donat.

Mr. l'Abbé Verjus (4) faisoit une estime particuliére de ce petit Ouvrage, assurant qu'on pouvoit dire peu de choses de différentes sortes de Poësie qu'il n'eût touchées suffisamment pour en instruire les plus ignorans, & pour satisfaire les plus doctes.

TARQUINIO GALLUCCI

Jésuite Italien, mort en 1649.

1067 NOus avons de lui divers Ouvrages concernant l'Art Poëtique, savoir; 1. Trois Oraisons sur l'Allégo- Tarquinio Gallucci.

2. chap. 5.
3. Préface des Réfléxions sur la Poëtique pag. 84. 85. édition in 4.
4. Préface des Panegyriques de Mr. Verjus page 21.

Tarquinio Gallucci. légorie ou la Fable de Virgile. 2. Un Traité de la Tragédie, 3. Un de la Comédie, 4. Un de l'Elégie, 5. Mais le plus considérable au jugement de plusieurs Critiques, est celui auquel il a donné le titre de Défenses de Virgile.

Il est aisé de juger que son dessein dans ce dernier Ouvrage a été de justifier Virgile à quelque prix que ce fût. Pour cet effet il rapporte toutes les objections qu'il a crû qu'on pouvoit faire sur divers endroits de ce Poëte. Mais il y en a plusieurs qu'il n'a point proposées dans toute leur force, de peur de s'ôter la facilité d'y répondre. Néanmoins parmi quelques raisonnemens assés foibles, il s'en trouve d'assés raisonnables, soutenus même de beaucoup d'Humanités & de beaucoup de belles maximes concernant l'Art Poëtique.

* *Rinovazione dell' Antica Tragedia e difesa del Crispo, discorsi del P. Tarquinio Galluzzi* in-4° *Romæ* 1633.

GERARD JEAN VOSSIUS

De Ruremonde, mort en 1649.

Gerard Jean Vossius. 1068. Vossius a donné au public, 1. Un Livre de la Nature & de la Constitution de la Poëtique [*in*-4. à Amsterdam 1647.], 2. Trois des Institutions Poëtiques, c'est-à-dire, des préceptes

1. Hug. Grotius in Epigramm.

'Art [*in*-4. à la Haye 1647.], 3. Et Gérard.
l'Imitation Poëtique qui regarde Jean Vos-
elle de l'Art oratoire en quelque sius.

ius dit (1), qu'il nous y apprend
ses de fort grande importance, &
nd nombre, quoi que ces Livres
etits & en petit nombre. En effet
Livres ne sont proprement qu'un
e; mais des plus accomplis & des
timés du siécle, particuliérement
grande lecture que son Auteur y
oître.
suivi éxactement Aristote en ce qui
les préceptes qui concernent l'Epo-
) ou le Poëme Epique, & la Tra-
Il ne pouvoit avoir un meilleur gui-
si nous avions ce qu'Aristote avoit
r les autres genres de Poësie, ce
ssius en a dit en seroit sans doute
meilleur, comme il semble l'avouer
ne (3), parce qu'il a été obligé de
r presque seul, & sous la conduite
ques autres Anciens de moindre ré-
l.
œconomie est plus commode &
turelle que celle de Jules Cesar
:. Il témoigne n'avoir pas voulu
aux préceptes qui sont communs
étorique & à la Poëtique, parce que
en avoit traité fort amplement, &
voit fait lui-même avec beaucoup
ue & plus à propos dans ses Livres
torique. C'est

On doit écrire & prononcer *Epopée*.
l. Præfat. Institution. Poëtic.

Gérard Jean Vossius. C'est aussi le sentiment du Pere Mambrun, que Vossius a été plus pénétrant & plus industrieux (1), parce, dit-il, qu'il s'est attaché à Aristote avec plus de fidélité & de fermeté que Scaliger.

Il a réduit tout l'Art Poëtique en Aphorismes. C'est sa méthode de proposer d'abord des sommaires pour faciliter l'intelligence des jeunes gens, & pour s'accommoder aux besoins de ceux qui n'ont pas le loisir de lire toutes les recherches d'érudition que les Savans & les gens de cabinet éxigent d'un Auteur. Ensuite il a coutume de s'étendre en autorités & en raisonnemens; mais il a eu soin d'y faire changer le caractére de l'impression comme dans la plûpart de ses autres Livres, pour en faire faire la distinction à son Lecteur avec plus de facilité.

Son style n'est point fardé, ni trop recherché; il n'est pas même toujours fort pur C'est ce qu'il a bien connu lui-même. Mais il ne s'est pas soucié d'y remédier. Il ne s'est appliqué qu'à devenir clair & intelligible.

Quelque éxactitude qu'il y ait apportée, on convient qu'il a laissé encore quelque chose à faire à ceux qui sont venus après lui. Mr. d'Aubignac dit (2), qu'il a fait voir qu'il étoit très-intelligent dans la vieille Poësie, mais qu'il s'est trompé quelquefois en ce qu'il a dit des piéces de Théâtre des

1. Petr. Mambrun Dissert. de Epico carmine part. 1. quæstion. 3. pag. 344.

2. He-

es Anciens, aussi bien qu'Heinsius. Il ajoûte que de tout ce qu'a fait Vossius sur a Poëtique, il n'y a rien dont on se doive ant garder que du troisiéme Chapitre de on premier Livre, où il traite des erreurs les Poëtes. Car en voulant corriger les Anciens, il est tombé lui-même dans de grandes fautes. Gerard Jean Vossius.

DANIEL HEINSIUS

De Gand, mort en 1654.

1069. MOnsieur de Balzac assûre (3) que les deux Traités d'Heinsius sur la Satire d'Horace sont deux Chefs-d'œuvres. Il dit qu'il ne pense pas avoir jamais vû ensemble plus d'Antiquité renouvellée, plus de raison *continuë*, plus de subtilité appuyée de plus de force. Il ne s'amuse pas, continuë-t il, à élever sur un mot qui ne reçoit point de difficulté un trophée de passages tous semblables, à la mode de nos faiseurs de notes qui les entassent les unes sur les autres, & qui n'apportent dans leurs écrits que la crudité & l'indigestion de leur lecture. Il traite la Grammaire en Philosophe, & il soumet les Livres à la Raison, & l'autorité que le tems leur a donné aux Principes que la vérité a établis. Daniel Heinsius.

Mais quelque véritable que soit ce jugement

2. Hedelin d'Aubignac Pratique du Théâtre, livre 2. chap. 2. pag. 98. & pag. 70. Ed. d'Amst. 1715.
3. Balzac, Lettre sur l'Infanticide pag. 142. 143.

Daniel Heinsius. ment de Balzac, & quelque éloge que le Pere Mambrun ait donné à Vossius pour s'être attaché mieux que les autres à la méthode d'Aristote, il semble que c'est à ces deux Auteurs que ce Pere en ait voulu, lorsqu'il a dit (1) qu'il s'est trouvé des Hollandois (2) (aussi bien que des Italiens) fort Savans hommes d'ailleurs, qui ayant traité amplement de la nature de la Poësie & des qualités du Poëte, l'ont fait pour la plûpart sans art & sans ordre, parce qu'ils ont mieux aimé se laisser aller à la tentation de leur literature & de leur Latinité, que de prendre la méthode & de montrer le véritable chemin qui conduit à la Poësie. Mais la raison qu'il en apporte ne sera peut être pas goûtée de tout le monde, lorsqu'il dit que c'est parce que la plus grande partie de ces Savans ne savoient pas assés de Philosophie pour pouvoir pénétrer assés avant dans la connoissance de la Nature & de la substance des choses.

Quant à ce qui regarde Heinsius en particulier, le Bibliographe Anonyme prétend (3), que ce qu'il a fait sur la Poëtique est rempli d'une Critique élégante & agréable, & qu'il y a apporté tant d'artifice & d'industrie, qu'on ne s'apperçoit quasi pas qu'il y ait rien d'étranger, & quoi qu'il ait presque tout pris des autres ce qu'il dit sur

1. P. Mambrun Dissertat. de Epico carmine quæst. 3. part. 1.

2. Vossius & Heinsius n'étoient pas Hollandois de naissance, mais ils l'étoient d'établissement.

3. Bi-

e sujet, il semble que tout y soit nou- , & que tout vienne de lui. r. d'Aubignac dit, que quelque savant fut, il n'a point laissé de se tromper quefois, lors qu'il a voulu nous don- 'Art de composer la Tragédie (4). Daniel Heinsius.

D. Heinsius de Tragœdiæ constitutione, Aristotelis liber de Poëtica in-12. *Lugd.* 1643. *

MONSIEUR COLLETET

illaume) Parisien de l'Académie, mort rs 1659. (5).

Et MONSIEUR MERCIER

colas) Sous-Principal du Collége de Navarre.

). NOus avons l'Art Poëtique de Mr. Colletet, qui comprend, un Traité de l'Epigramme, 2. un du net, 3. un du Poëme Bucolique, 4. un a Poësie Morale, 5. un Discours de l'E- uence Poëtique & de l'Imitation des ciens. Guillaume Colletet.

Ces Ouvrages ne sont point tant l'effet ne forte imagination que d'une lecture s diversifiée; mais qui est un peu con- fuse

. Bibliograph. curios. Historico-Philolog. pag. 62.
. Hedelin d'Aubignac, Pratique du Théâtre livre pag. 70.
. ¶. Il mourut le 11. Février 1659.

Guillaume Colletet. fuse dans les commencemens de c
Traité. Car le reste n'est presque q
liste de Poëtes qui ont travaillé dans
que genre de Poësie.

On peut dire que ces Recueils on
agrément & leur utilité, nonobst
grand nombre des fautes de fait qui s'
contrent, comme c'est l'ordinaire de
vrages de cette nature; & on lui a po
moins l'obligation de nous avoir fai
Catalogues assés recherchés de nos P
François, & capables de nous faire r
ter la perte de son grand Ouvrage des
de ces mêmes Poëtes dont cet Art
tique n'étoit qu'une espéce d'avant-gc

Nicolas Mercier. 2. LE Traité que Mr. *Mercier*, :
en Latin de l'Epigramme [in-8. à
1653.] a eu assés d'approbation dans l
blic, & Mr. Colletet l'a considéré lui
me comme un Ouvrage curieux, re
ché, & qui a la beauté qu'on peut so
ter dans ce genre d'écrire. Mais plu
estiment que la meilleure partie de cet
vrage est dûë à Mr. le Venier Pénite
d'Auxerre, qui est mort depuis M
Mercier.

1. MC

1. ¶. Mort l'an 1655. selon Mr. Huet page
de ses Origines de Caen.

2. ¶. Voyés Article 564.

1. MONSIEUR SARAZIN

(*Jean-François*) Secretaire du Prince de Conti (1).

2. MONSIEUR MENAGE

(*Gilles*) aujourd'hui vivant (2).

1071. ON a imprimé parmi les Oeuvres de Mr. Sarazin [in-4. à Paris 1656.] un Traité de la Tragedie que Mr. Pellisson appelle savant & agréable (3). On peut dire que c'est la piéce qui a fait connoître Mr. Sarazin dans le monde, quoiqu'elle ait paru sous un nom étranger (4), aussi est-elle une des premiéres productions de cet Auteur. Il la fit pour faire remarquer au Public les beautés d'une Tragédie de Mr. de Scuderi, qui a pour titre l'*Amour Tyrannique*; & elle lui a mérité de la part de Mr. de Balzac (5), non seulement son amitié, mais encore la qualité de Docteur excellent, & qui débite beaucoup de choses d'une maniére très-agréable. J. Franç. Sarazin.

2. MR. *Menage* a traité aussi de l'Art Poëtique; car sans parler de ce qu'il a donné sur l'Aminte du Tasse, il nous a donné encore une Réponse au Discours sur l'*Heau-* Gilles Menage.

3. ¶. Pelisson, Discours sur les Oeuvres de Mr. Sarazin.
4. ¶. Sous le nom de Sillac d'Arbois.
5. Balzac, Lettres à Chapelain, Livre 5. Lettre 1.

l'*Heautontimoroumene* de Térence, où il traite plusieurs questions touchant le Poëme Dramatique. Il ne faut point s'arrêter au mal qu'en ont dit Mr. l'Abbé d'Aubignac, & quelques autres Critiques chagrins, parce qu'on doit être persuadé qu'ils n'ont été, ni assés désinteressés, ni assés éclairés pour en bien juger.

LE PERE MAMBRUN,

(*Pierre*) Jésuite, mort l'an 1661. à la Fléche le 31. d'Octobre.

1072. SA Dissertation *Peripatétique* du Poëme Epique, parut à la Fléche *in-fol.* l'an 1661. après ses Poësies [& *in-4.* à Paris 1652.]

Ce Pere voyant que la plûpart des Modernes qui avoient traité de l'Art Poëtique n'avoient pas réussi à son goût, à cause de l'ignorance où il croit qu'ils étoient de la Philosophie, s'est trouvé obligé en faveur du Public de reduire en Art les maximes qu'Aristote a données sur l'Epopée ou le Poëme Epique, de leur donner de la méthode, & de leur prescrire des loix comme l'Ecole des Peripatéticiens a coutume de faire à la Logique & à la Physique. Il dit qu'il a tenu cette méthode, parce qu'il est très-persuadé qu'on ne peut point connoître

1. *Persuasissimum mihi est aliâ disputandi ratione quam Peripatetica veritatem teneri non posse.*
Petr. Mambrun Dissert. Peripatet. de Epico carmine

tre la vérité par une autre maniére de disputer que celle des Péripatéticiens (1), assurant nettement que la vérité n'a de lieu nulle part, non pas même dans la Poëtique sans la Philosophie d'Aristote (2). *Veritas sine Aristotelis Philosophia ne in Poëtica quidem locum habet.* Ce qui a été considéré par plusieurs personnes comme un véritable Paradoxe.

Le Pere Mambrun.

Avec toute la certitude de sa Méthode, Mr. d'Aubignac n'a point laissé de lui trouver quelques défauts, du moins a-t-il prétendu que ce Pere s'étoit trompé quelquefois sur quelques points des piéces des anciens Poëtes (3).

Quoiqu'il ait affecté des maniéres toutes Peripatéticiennes ou Scholastiques, il promettoit néanmoins de bien parler Latin dans cette Dissertation, & de ne rien dire qui pût choquer les personnes qui ont le goût délicat, & les oreilles tendres. Mais quoiqu'il ne manquât pas de facultés pour s'acquitter dignement de sa promesse, il paroît qu'il ne s'en est pas toujours souvenu dans la suite, ou que voyant que la belle Latinité n'est pas toujours compatible avec le style didactique de l'Ecole des Philosophes, il a preferé la gloire d'être clair & méthodique à celle de parler scrupuleusement, & de faire du Latin châtié & poli.

Quelques uns ont jugé que le Pere Mambrun

mine pag. 336.

2. Idem ibid. part. 1. pag. 331.

3. Hedelin d'Aubign., Pratique du Théâtre livre 2. chap. 2. pag. 99. & pag. 71. de l'Ed. d'Amst. 1715.

Le Pere Mambrun. brun fait trop le triomphant sur les avantages de la Langue Latine au-dessus de la Françoise, & qu'il a trop affecté de rabaisser l'étude de la Poësie Françoise pour élever la Latine. Et il se peut faire que les raisons qu'il apporte pour montrer qu'il vaut mieux écrire en Latin qu'en François, ne sont pas aujourd'hui du même poids que de son tems (1).

Il est bon de remarquer que cet Auteur étoit du nombre de ceux qui ne veulent pas qu'on croise ou qu'on renverse la matiére dans le Poëme, & qui soutiennent qu'on doit suivre l'ordre historique de la narration. Il prétend avoir pour lui Aristote & ses Scholiastes, & il ne fait point difficulté de vouloir tenir tête sur ce point à Horace, à Macrobe, à Vida & à Jules Scaliger, soutenant que ni Homere, ni Virgile n'ont pas troublé cet ordre dans ce qu'ils avoient entrepris de raconter. Mais le Pere Mambrun n'est pas le seul des savans Critiques dans ce sentiment.

ME

1. Mambrun ibid. part. 2. pag. 462. vers la fin.

2. ¶. Il mourut le 4. Juin 1663.

3. Rosteau dans ses sentimens manuscrits sur quelques Auteurs que le P. Moulinet a eu la bonté de mé communiquer pag. 78.

4. ¶. C'est apparemment ce Rosteau qui étoit en com-

Mr. DE LA MESNARDIERE.

(*Hippolyte Jules Pilet*) Lecteur du Roi, de l'Académie Françoise mort vers l'an 1663. (2)

1073. CEt Auteur a fait un Traité de la *Poëtique* [in-4. à Paris 1640.] où il parle particuliérement du Poëme Dramatique & de ses espéces. La Mesnardiere.

Il s'applique sur toutes choses à faire connoître ce que c'est que la Tragédie, à en expliquer les parties, les circonstances, la fable, les mœurs, & le langage, c'est-à-dire les termes & les expressions, & tout ce qu'ont coutume d'agiter ceux qui ont traité de la Poëtique, & il conclud par la disposition du Théâtre & par la Musique.

Le Sieur Rosteau (3) témoigne estimer ce travail, & il semble dire que Mr. d'Aubignac même ne l'a pas rendu entiérement inutile, quoiqu'il ait traité le même sujet avec un peu plus d'éclat & qu'il ait écrit après lui. Mr. Furetiere le considére aussi comme un homme qui a assés bien traité son sujet (4). Et Mr. d'Aubignac lui-même dans la Pratique du Théâtre (5) parle de cet Ouvrage de Mr. de la Ménardiére com-

commerce de Lettres avec Costar: Il étoit Secretaire du Duc de Trême. Voyés le 1. volume des Lettres de Costar pag. 775.

4. A. Furetiere, Nouvell. Allegoriq. des troubles du R. d'Eloq. pag 91.

5. Hedelin d'Aubignac prat. du Théâtre liv. 3. chap. 9. pag. 334. & pag. 235. de l'Ed. d'Amst. 1715.

La Mesnardiere. comme d'un Livre fait avec jugeme dit ailleurs (1) qu'il a bien réussi, & autre endroit (2) que c'est un travail & fort raisonnable. Enfin le Pere I témoigne dans le second Livre de son té du Poëme page 177. que cette Po de Mr. de la Ménardiere est écrite beaucoup de capacité & d'élégance. pendant il se trouve encore aujourd'h Critiques qui auroient demandé à M la Ménardiére un peu plus de discern & plus d'expérience.

Mr. D'AUBIGNAC

(*Hedelin*) (3).

Hedelin d'Aubignac. 1074. CE fut pour complaire au C nal de Richelieu que cet travailla à son Ouvrage de *la Prati Théâtre* [in-4. à Paris 1657. reïmpi Amsterdam en 1715. en 2. voll. in-8 ce fut par son ordre qu'il fit un *Proje le rétablissement du Théâtre François* le même in-4. de 1657. il est aussi dan de 1715.], contenant les causes de sa dence & les remédes qu'on y pouvoit ter. Mais la mort du Cardinal fit a ce dessein, dont il ne nous a donné idée assés légere à la fin de son Trai

Il paroit même que la Pratique du

1. Idem livre 1. chap. 5. pag. 35 & p. 26. de 1715.
2. Le même, livre 4. chap. 4.
3. ¶. François Hédelin Abbé d'Aubignac le 11. Mars 1671. dans sa 81. année.
4. Hedelin d'Aubignac livre 1. de la prat. di

tre se soit senti de cette disgrace, & l'Auteur témoigne lui-même (4) que ne pouvant se mettre au-dessus de son affliction, il s'est trouvé obligé d'abreger ou d'estropier les matiéres. Hedelin d'Aubignac.

On ne peut pas nier que ce ne soit un Ecrivain assés judicieux, & qui entendoit fort bien la Poësie dramatique.

Il a voulu rétablir, dit-il (5), la Pratique du Théâtre sur le goût des Anciens, sans néanmoins s'entêter de leurs fautes. Mais il ne s'est attaché qu'à leur goût & à leur sens, jugeant qu'on ne pourroit réüssir si l'on vouloit suivre leurs maniéres qui seroient ridicules sur notre Théâtre.

Il dit (6) en parlant des discours didactiques ou des Instructions, qu'il est le premier qui ait traité cette matiére, & qu'il y a fait des réfléxions qui ne sont point ailleurs. Mais quand il auroit avoué qu'il a profité des leçons des Anciens, il n'en auroit pas été moins honnête-homme.

Mr. Rosteau nous apprend (7) que l'Abbé d'Aubignac étoit homme de grande étude & de bel esprit, & que la Pratique du Théâtre est un de ses meilleurs Ouvrages. Il prétend même que personne ne peut se vanter d'avoir rien fait d'égal en ce genre, qu'il connoissoit parfaitement le génie de la Poësie en général & particuliérement celui

tre pag. 20.

5. Idem ibid. chap. 4. liv. 1. pag. 29. 30. & p. 19. Ed. de 1715.

6. Idem. ibid. liv. 4. chap. 5. pag. 411. & p. 288. Ed. de 1715.

7. Rost. Sent. sur quelques Auteurs p. 79.

Hedelin d'Aubignac.

lui de la Comédie Grecque, Romaine, Italienne, Espagnole & Françoise. En quoi ce Critique paroît avoir donné quelque chose à l'amitié qu'il avoit pour cet Auteur.

Il semble que cet Abbé pour donner une belle couleur à son travail & pour tâcher de justifier ses intentions, ait voulu nous faire croire que c'est un principe de Religion qui l'a porté à écrire. Il a crû devoir nous mettre en tête d'abord que les Spectacles sont absolument necessaires au Peuple pour l'instruire & pour l'exciter au bien. „ C'est en vain, dit-il, qu'on veut „ porter à la vertu les Peuples, les ames „ Vulgaires, & les Esprits du dernier ordre „ par un Discours soûtenu de raisons & „ d'autorités: ils ne peuvent comprendre „ les unes, & ils ne veulent pas déférer „ aux autres (1).

Mais les Peuples seroient bien malheureux si dans le Christianisme il n'y avoit pas d'autre chemin qui les conduisît à la vertu que celui du Théâtre & de la Comédie, dont cet Abbé s'est fait le Docteur & l'Apologiste. Ce plaisant debut a fait tomber sur ce Livre le zèle & la censure des

1. D'Aubignac liv. 1. chap. 1. pag. 5. 6. & p. 4. Ed. de 1715.

2. Idem ibid. pag. 8. 9. 10. &c. p. 5. *& suiv.* Ed. de 1715.

3. A. Furetiere Nouvelle Allegorique des troubles du R. d'Eloquence, pag. 91.

4. ¶. C'est *Panthée* qu'il faloit écrire. *Penthée* déchiré par les Bacchantes est un sujet de Tragédie bien différent, traité par divers Poëtes anciens les uns Grecs

des Prédicateurs de l'Evangile, & ils ont eu grande raison de condamner les intentions d'un Ecclésiastique qui a prétendu transporter les droits & les priviléges de la Chaire au Théâtre. Hedelin d'Aubignac.

Cet Auteur ne s'est pas contenté de vouloir nous persuader que la Comédie & les Spectacles sont nécessaires à la Religion, il a crû devoir encore y intéresser l'Etat & la Société civile, prétendant qu'il n'est rien de plus important pour le gouvernement de celui-là, ni rien de plus propre pour chasser l'oisiveté de celle-ci (2).

A ces mauvais raisonnemens près, les Censeurs mêmes tombent d'accord que le Traité est rempli de maximes utiles & raisonnables, sur tout ce qui regarde les regles de la Comédie (3).

Il a fait encore quelques autres piéces concernant l'Art Poëtique, comme le *Terence justifié*, & il a ajoûté à la fin du Traité de la Pratique un éxamen de l'*Ajax* de Sophocle, & un jugement de *Penthée* (4) qui est une Tragédie jouée sous le Cardinal de Richelieu (5).

MON-

Grecs, les autres Latins. *Panthée* femme d'Abradate Roi de la Susiane est le nom d'une Tragédie de Tristan de laquelle il s'agit ici.

5. ¶. Il faloit parler de ses quatre Dissertations touchant le Poëme Dramatique, la premiére desquelles contient l'éxamen de la Sophonisbe de Corneille, la seconde celui du Sertorius, la troisiéme & la quatriéme celui de l'Oedipe du même Poëte. Le tout imprimé in-12, à Paris 1663.

MONSIEUR DE SCUDERY

(*Georges* 1) de l'Académie, mort vers 1668. (2)

LE PERE LE MOINE

(*Pierre*) Jésuite, mort en 1671.

George Scudery, le Pere Moine.

1075. ILs ont fait des Traités du Poëme Héroïque, en quoi ils ont été précédés & suivis de divers autres Poëtes, qui ont crû qu'il étoit de la bien-séance de mettre à la tête de leurs Poëmes quelque Dissertation sur la Poësie.

Mais on peut dire que la plûpart de ces nouveaux Maîtres n'ont point tant songé à nous donner des leçons sur la Poëtique, qu'à prévenir les objections qu'ils prévoyoient que la Posterité ne manqueroit pas de leur faire sur les défauts de leurs Poëmes. C'est pourquoi on peut considérer ces Ouvrages plûtôt comme des Apologies particuliéres, que comme des Traités réguliers de l'Art Poëtique.

Le Traité de Mr. de Scudery est à la tête de sa Rome vaincuë ou son Alaric [*in-folio* à Paris 1654.] Quant à celui que le Pere le Moine a mis devant son Saint Louïs, Mr. Rosteau prétend qu'il est admirable en ce qu'il contient, si on en excepte

1. ¶. Il y a long-tems qu'on n'écrit plus que *George*.
2. ¶. Il mourut le 14. Mai 1667.

cepté quelques petites expressions qui ne répondent pas à la grandeur de l'Ouvrage (3).

1. MONSIEUR DESMARETS

De Saint Sorlin (*Jean*) de l'Académie (4).

2. Et MONSIEUR DE MAROLLES

(*Michel*) Abbé de Villeloin, mort en 1681.

1676. DAns ce que Mr. Desmarets 1 nous a donné sur les Poëtes Grecs, Latins & François, il semble avoir voulu établir de nouveaux principes & de nouvelles régles de l'Art Poëtique; & sous prétexte de vouloir tirer la Poësie d'entre les mains des profanes, il a cru pouvoir impunément attaquer ceux des anciens Poëtes qui ont toujours été les mieux reçus dans la République des Lettres; & qu'il lui étoit permis de fouler aux pieds les maximes d'Aristote & celles des autres Maîtres de l'Art. Mais il paroît n'avoir voulu donner de contentement qu'à son propre esprit; & ses nouvelles entreprises ayant été sans succès, il a fait sans doute moins de tort à la réputation d'Homere & de Virgile qu'il a attaquée qu'à la sienne en particulier. Desmarets de S. Sorlin.

Il faut avouer néanmoins que Mr. Desma-

3. Rosteau, Sentimens MSS. sur quelques Auteurs pag. 67.
4. ¶. Mort l'an 1676.

Desmarets de S. Sorlin. marets ne peut être blâmé par les personnes équitables, d'avoir voulu employer ses facultés pour tâcher de rendre la Poësie toute chrétienne, & de la restituer à Dieu, depuis tant de siécles que les Démons l'avoient usurpée. Les moyens dont il prétendoit se servir pour une si haute entreprise, n'ont point été reçus du Public, ni goûtés des Critiques judicieux, parce qu'il ne les avoit pas pris sur les régles de la prudence & du bon sens: mais on ne peut pas nier que sa fin ne fût excellente & conforme aux sentimens de la Nature, telle qu'elle étoit avant sa corruption. Il semble qu'il auroit dû faire voir d'abord le tort que l'on a eu de se prévaloir de la malice & de la corruption du cœur de l'homme, & montrer ensuite les avantages que l'on pourroit tirer des sentimens de droiture & de religion qui ne quittent jamais entiérement le fond de l'ame, quelque déréglée qu'elle puisse être, & qui sont ce que Tertullien appelle, *les témoignages d'une ame naturellement chrétienne* (1). Peut-être auroit-il par cette voie trouvé plus surement le reméde que l'on cherche à la corruption de l'esprit, & à celle du cœur qui paroît dans la Poësie profane.

Michel de Marolles. 2 Mr. de MAROLLES de son côté a fait un Traité du Poëme Epique, mais il n'a point eu beaucoup plus de vogue que l'Ouvrage de Mr. Desmarets dont nous ve-

1. V. la Pref. de Ch. Perrault sur le Poëme de Saint Paulin.

2. Nom-

venons de parler. Le raisonnement & l'érudition n'y sont pas dans toute leur étenduë. Il avoit entrepris entre autres choses de justifier Virgile sur l'antidate ou l'anachronisme fameux qu'il a fait pour joindre Enée à Didon. Mais le P. Labbe lui fit voir aussi-tôt que cet anachronisme est incontestable, comme Mr. Bayle l'a aussi remarqué (2). Le curieux discours que ce Pere fit sur ce sujet, se trouve à la fin du premier Tome de son Chronologue François. [2. vol. *in*-4°. 1650.] Michel de Marolles.

1. LE PERE VAVASSEUR

(*François*) Jésuite, mort en 1681.

2. Et CHARLES DE SAINT ANTOINE, de *Padouë.*

1077 NOus avons déja parlé du Traité du Pere Vavasseur sur l'Epigramme [*in*-8°. à Paris 1678.] comme d'un Ouvrage de Critique (3), parce que la seconde partie est employée à l'examen de quelques Recueils d'Epigramme. Mais la premiére regarde notre sujet; & notre Auteur a eu dessein d'y traiter de la nature & des vertus de l'Epigramme. Le Pere Vavasseur.
1

Le P. Frizon Jésuite témoigne qu'il s'en

2. Nouvelles de la République des Lettres tom. I. pag. 494. 495.

3. Tom. 2. aux Critiq. Hist. nomb. 68. pag. 28.

Le Pere Vavasseur. s'en est acquitté avec tant de suffisance & de politesse, qu'on n'y peut rien ajouter que les témoignages de l'admiration & des congratulations du Public.

Le Pere Vavasseur a mis ce Traité à la tête du Recueil de ses Epigrammes, afin de nous donner lieu de voir s'il a bien pratiqué les maximes qu'il a voulu donner aux autres.

Charles de S. Antoine. 2. CHARLES DE S. ANTOINE a fait aussi un Traité sur l'Art des Epigrammes [*in*-8°. à Cologne 1650.] qui est estimé de Mr. Borrichius (1), qui dit que les préceptes qu'il en donne sont fort considérables.

LE PERE LE BRUN

(*Laurent*) Jésuite, mort en 1663.

Le Pere le Brun. 1078 LE Sieur Borrichius que nous venons de citer, dit que cet Auteur n'a point fait à la vérité beaucoup de vers, mais qu'en récompense il a composé des Régles pour l'Art Poëtique avec un jugement exquis (2). C'est peut-être l'opinion que les Etrangers ont du mérite de cet Auteur. Mais ceux de son pays qui l'ont connu de plus près, voyant que le premier (3) point est entiérement faux, cherchent d'autres raisons pour se persuader de la vérité du second.

L'Ouvrage du P. le Brun a pour titre l'E-

1. Olaüs Borrichius, Dissertation. de Poëtis pag. 114.

l'Eloquence Poëtique, ou *Les Préceptes de l'Art Poëtique autorisés par des exemples*, à Paris 1655. *in*-4. Il est écrit en Latin, & il est accompagné d'un autre Traité sur le même sujet, sous le nom de *Figures Poëtiques*, ou *Lieux communs de l'Eloquence Poëtique*. Le Pere le Brun.

MONSIEUR CORNEILLE

l'aîné (*Pierre*) de Rouen, mort l'an 1684.

1079. CE célébre Auteur nous a laissé trois Traités concernant l'Art Poëtique, 1. du Poëme Dramatique, 2. un de la Tragédie, & un des trois unités, de celle d'Action, de celle de Jour, & de celle de Lieu. Pierre Corneille.

Les Critiques jugent que ces Traités ne sont pas entiérement indignes d'un homme qui a élevé le Théâtre François au plus haut point où on l'ait jamais vû. On peut dire que ce sont des Réflexions qu'il a faites sur ses propres Ouvrages, & que si dans ses Ouvrages il n'a point toujours eu égard aux maximes de ceux qui l'avoient précédé, on peut dire qu'il a disposé des Régles de l'Art comme un Maître expérimenté qui en sait faire le choix & l'application quand il le juge à propos. D'ailleurs il ne croyoit pas que l'Art Poëtique fût encore tellement perfectionné de son tems, qu'on ne pût plus y ajouter aucune régle ou

2. Ol. Borr. Differt. 3. de Poët. ad fin. pag. 114.
3. ¶. Art. 500. §. 2.

Pierre Corneille.

ou en réformer quelques-unes de celles que les Anciens avoient faites selon les lieux & les tems où ils vivoient.

On peut dire encore à sa gloire que comme Homere a été le modéle sur lequel Aristote & les autres ont formé leurs régles de la Poëtique pour le genre Héroïque, les meilleures régles du genre Dramatique que nous ayons, sont les Ouvrages de Corneille, sur lesquels on peut hardiment faire un Art Poëtique pour ce genre.

Car quelque chose que la Raison ait pû prescrire à l'Art Poëtique, on ne peut nier que l'invention des Poëtes & le choix qu'il leur a plu de faire de certaines choses au préjudice des autres, ne lui ayent donné sa matiére & sa forme, selon la remarque qu'en a faite le P. le Bossu (1).

MONSIEUR NICOLE.

Pierre Nicole.

1080. L'Auteur Anonyme (2) d'un Recueil d'Epigrammes Latines & de Sentences Grecques, Latines, Espagnoles, & Italiennes, imprimé in-12. à Paris en 1659. a mis à la tête de cet Ouvrage une Dissertation Latine sur les Epigrammes qui mérite son rang parmi ce qui s'est fait de meilleur sur l'Art Poëtique.

C'est un Traité de la *Beauté Poëtique*, dans lequel cet Auteur a eu dessein de distinguer la véritable & solide beauté, d'avec la-

1. René le Bossu, Traité du Poëme Epique liv. 1. chap. 1.
2. ¶. Voyés Article 263.

la fausse & l'apparente. Il y éxamine d'où vient cette grande différence dans les goûts divers des Critiques sur ce sujet: pourquoi les chansons des Villages & du Pont-neuf qui souvent n'ont rien que de déraisonnable & de grotesque, ne laissent pas de plaire, au lieu que Terence, Virgile, &c. qui sont remplis de cette véritable beauté plaisent à peu de gens. Pierre Nicole.

Il s'applique particuliérement à découvrir cette Beauté dans le son & la cadence des vers & dans tout ce qui est de la jurisdiction de l'oreille qui est le juge de cette Beauté.

Mais il s'est borné pour la recherche de cette Beauté dans le genre Epigrammatique. Il y traite des vertus de l'Epigramme avec éxactitude & beaucoup de discernement. Il fait voir que le nombre des excellentes Epigrammes est beaucoup plus petit que plusieurs ne se l'imaginent, & il met hardiment au rang des défectueuses celles dont le sujet est faux, fabuleux, équivoque, hyperbolique, décisif sur un point contesté, étranger, accidentel, tiré de loin, choquant, mal-honnête, bas, vil, odieux. Il met au même rang celles qui ont de la malignité, celles qui ont des subtilités puériles, grotesques, & celles où les allusions & les jeux sur les mots paroissent affectés.

Le Pere Vavasseur a censuré divers endroits de cette Dissertation, & a trouvé à re-

2. ¶. Ménage chap. 115. de l'Anti-Baillet dit très-affirmativement que le *Delectus Epigrammatum* est de Dom Lancelot.

redire non-seulement à quelques-uns de ses sentimens, mais encore à quelques mots de sa Latinité (1).

LE PERE RAPIN.

(*René*) Jésuite, de Tours, né l'an 1621. (2)

1081. Nous avons de cet Auteur divers Ouvrages qui concernent l'Art Poëtique; comme 1. la Comparaison d'Homere & Virgile; 2. les Réflexions sur la Poëtique; 3. la Dissertation sur l'Eglogue, &c. [dans son volume in-4. *des Comparaisons* des grands Hommes à Paris 1684]

Le premier de ses Ouvrages est un véritable Traité du Poëme Epique, & on peut dire que c'est un des plus réguliers & des plus judicieusement conduits de tous ceux qui se sont faits dans ces derniers tems sur cette matiére. Il n'a point été moins bien reçu parmi les Etrangers que chés nous. Les Anglois l'ont mis en leur Langue avec les autres Traités du même Auteur qui regardent les belles Lettres; & l'an 1684. on le vit paroître séparément traduit en Latin imprimé à Utrecht in-12.

Les Auteurs des Actes des Savans qui se publient à Leipsick en Allemagne, font de

1. Voyés le P. Vavass. Tr. de l'Epigramme.
2. Voyés Article 70.
3. Acta Eruditor. Lipsiens. Decemb. 1684. pag. 560.

4. Nou-

de grands éloges de cet Ouvrage (3). Ce Traité fait voir, disent-ils, que celui qui l'a composé est un homme d'une doctrine exquise, & qu'il est merveilleusement exercé dans la lecture des anciens Auteurs. En effet ce sont des maximes qui paroissent choisies avec discernement, & que l'Auteur a voulu établir sur la Raison, sur le bon sens, sur le goût le meilleur des Anciens, sur une longue expérience de l'Art, & sur une grande connoissance de l'esprit de l'homme. Le Pere Rapin.

On peut dire la même chose du Traité des *Réfléxions*, que M. Bayle appelle l'*Art Poëtique du Pere Rapin* (4), parce qu'effectivement c'est un des plus raisonnés d'entre les Ouvrages de cette nature. On peut dire même qu'il est un des plus universels, quoiqu'il ne soit pas un des plus gros. Car il ne renferme pas seulement le genre Epique, ou le genre Dramatique, moins encore une seule espéce comprise sous ces genres ; mais il comprend presque tous les genres de Poësies, & il leur prescrit des régles solides & judicieuses.

Nous avons rapporté ailleurs le jugement avantageux que Mr. l'Abbé Gallois a fait de ces Refléxions (5), & il y faut ajoûter celui de Mr. de Segrais (6) que ces Réfléxions sont un beau Traité, & que le Pere Ra-

4. Nouvelles de la République des Lettres de Septembre 1684. pag. 131.

5. Partie premiére des Critiques, nombre 70. pag. 32. tom. 2.

6. Préface sur Virgile nomb. 6. pag. 8.

Le Pere Rapin.

Rapin n'eſt pas moins bon juge de Poëſie qu'excellent Poëte.

LE PERE LE BOSSU

(*René*), Chanoine Régulier (1).

Le Pere le Boſſu.

1081. *bis.* CEt Auteur publia l'an 1675. un gros in-12. mais fort beau Traité du Poëme Epique en ſix Livres. C'eſt un des plus conſidérables qui ayent encore été vûs ſur ce ſujet juſqu'à préſent, ſoit pour la diſpoſition & la clarté qui paroît dans ſa méthode, ſoit pour l'éxactitude qu'il a apportée dans l'éxamen de ſa matiére, ſoit enfin pour la ſolidité avec laquelle il traite les choſes mêmes qui ſembleroient en avoir le moins.

Ce Pere témoigne qu'il n'a point entrepris cet Ouvrage pour former des Poëtes à la maniére d'aujourd'hui qu'il ne connoît pas aſſés, dit-il, mais ſeulement pour ſe faire un fondement aſſuré dans le deſſein qu'il avoit d'expliquer l'Eneïde de Virgile.

Il prétend que dans cette réſolution il n'a point dû s'arrêter à tout ce que l'on a inventé en ces derniers tems, parce qu'il n'eſt pas perſuadé que ce qu'ont penſé quelques nouveaux Auteurs ſoit une raiſon univerſelle, & une notion commune que la nature devoit avoir miſe dans la tête de Virgile. Mais laiſſant à la poſtérité à décider ſi ces nouveautés ſont bien ou mal

1. ¶. Mort le 14. Mars 1680. agé de 49. ans.
2. Ren. le Boſſu, chap. 1. du liv. 1. du Poëme Epiq.

mal imaginées, il s'arrête seulement à ce qu'il a crû trouver dans Homere, dans Aristote, & dans Horace. Il a voulu les interpréter les uns par les autres, & Virgile par tous les trois, comme n'ayant qu'un même génie & une même idée de la Poësie Epique (2).

Le Pere le Bossu.

LE PERE MENETRIER

(*Claude François*) Jésuite (3).

1082. Nous avons de ce Pere un Traité des Représentations de Théâtre anciennes & modernes qui se font en Musique, & que nous appellons communément *Opera*. Cet Ouvrage parut in-12. à Paris l'an 1681. & il devoit servir d'avant-goût au grand dessein qu'avoit alors cet Auteur de publier la Philosophie des images qui consiste dans les paroles, les choses, & les actions, & dont il nous a donné quelques volumes depuis ce tems-là.

Le Pere Menetrier.

On ne peut pas nier que ces Représentations ne fassent partie de la Poësie Dramatique, & qu'ainsi ce Traité n'appartienne à l'Art Poëtique autant qu'à la Musique.

C'est un Ouvrage plein de recherches curieuses & assés nouvelles. L'Auteur voulant donner plus d'autorité à tout ce qu'il avance, n'a point fait difficulté de faire remonter l'origine de l'*Opera* non seulement jusqu'à David, mais encore jusqu'au tems

3. ¶. Mort le 21. Janvier 1705.

Le Pere Menetrier. tems de Moïse & de Job, prétendant que le Livre qui porte le nom de ce dernier est une véritable Représentation Dramatique composée par Moyse ou par quelque autre Ancien, pour être représentée devant les Israëlites. Il semble s'être étudié par la suite historique qu'il donne des Actions de Théâtre, à nous faire voir que ces sortes de Représentations sont enfin à leur perfection dans ces derniers tems.

MONSIEUR BORREMANS

(*Antoine.*)

Antoine Borremans. 1083. IL a fait en forme de Dialogue un Traité des Poëtes & des Prophétes, qui fut imprimé à Amsterdam en 1678. Nous en avons déja dit quelque chose parmi les Critiques que nous ne répéterons pas ici, pour ne point sortir de notre sujet (1).

Il ne s'est pas gêné beaucoup, dit-il (2), pour faire des recherches fort savantes & fort rares; mais il a écrit ce qui lui est venu dans la pensée. Il ajoûte que telle est la nature du Dialogue, où l'éxactitude trop scrupuleuse est à charge, & où la bien-séance ne demande pas qu'on observe tant d'ordre, comme il le prétend. Mais il semble ne s'être point souvenu de cette maxime, lors qu'il a chargé son Traité de citations, ce qui fait voir qu'il a voulu être

1. Tom. 2. part. 2. des Critiques Gramm. nombr. 586. pag. 374.

re plus éxact qu'il ne dit, quoi qu'il ait connu lui-même que cette méthode de nt citer de Grec & de Latin, & cette affectation d'érudition est peu convenable à nature du Dialogue & de l'entretien familier. Antoine Roumans.

LE PERE THOMASSIN

(*Louis*), Prêtre de l'Oratoire (3).

684 NOus devons à ce savant Homme *la Méthode d'étudier & l'enseigner Chrétiennement & solidement les Poëtes, par rapport aux divines Ecritures & aux Lettres Saintes*, c'est-à-dire aux connoissances que nous acquerons dans la lecture des Peres & des Auteurs Ecclésiastiques. Cet Ouvrage parut en trois volumes in-8°. à Paris l'an 1681 & 1682. Le Pere Thomassin.

Il prétend faire voir dans ce bel Ouvrage que l'Eglise a regardé dans les siécles mêmes de sa plus grande ferveur la liberté de faire enseigner les Poëtes par des Professeurs Chrétiens, comme un des points les plus importans de sa discipline & de sa morale. Il en montre l'utilité que ces Professeurs mêmes en retiroient autrefois contre le Paganisme, ne croyant pas qu'il y eût de méthode plus commode pour faire prendre le parti du Christianisme aux Gens de Lettres & aux Philosophes des premiers siécles qui feignoient de n'être point si touchés

2. Borrem. de Poët. & Proph. Præf.
3. Mort le 24. Décembre 1695.

Le Pere Thomassin

chés des miracles que des impostures & des infamies qui paroissoient dans la Religion Païenne.

Il croit que le doute où semblent être plusieurs personnes, si cette lecture nous étoit autrefois licite ou utile, n'est venu que de la mauvaise maniére dont quelques-uns s'en sont acquités. Car il n'est ni licite ni utile de faire cette lecture seulement pour passer agréablement quelques heures, & pour donner une vaine satisfaction à notre curiosité. Mais il est libre & utile, & il est même nécessaire pour les avantages de la Religion & de la Morale Chrétienne, qu'on ne laisse point perdre la mémoire de tant d'ennemis que nos Ancêtres ont terrassés, de tant de fausses Divinités qui avoient imposé au monde, de tant de vices où la créance de ces Divinités avoient précipité l'Univers, de tant de Poëtes & d'autres Ecrivains qui n'ont pû défendre une si mauvaise cause sans la trahir & sans combattre la vérité, sans donner des preuves & des armes invincibles à ses défenseurs, & sans se défaire d'eux-mêmes.

Mais il faut avouer que le dessein du Pere Thomassin regarde moins les régles de l'Art Poëtique que l'usage que l'on doit faire de la lecture des Poëtes & de la Poësie des Anciens. Néanmoins les Poëtes Chrétiens pourront y trouver la plûpart des maximes nécessaires pour sanctifier leur Muse, quoiqu'il semble que l'Auteur n'ait point eu d'autre intention que d'instruire les jeunes gens.

Cet Ouvrage comprend six Livres, dans

dans le premier desquels il traite de l'utilité que l'on peut retirer de la lecture des Poëtes qui ont précédé de beaucoup les Philosophes & les Historiens; du grand credit qu'ils eurent dans le monde, & enfin des précautions qu'il faut prendre, & des régles qu'il faut garder dans cette lecture afin qu'elle puisse être utile. Le Pere Thomassin.

Dans le second il rapporte les avantages qu'on peut retirer de la lecture des Poëtes par rapport à l'Ecriture Sainte. Il y fait le plan de l'Iliade, de l'Odyssée & de l'Enéide, pour en faire voir les rapports avec l'Ecriture. Il y examine la Censure que quelques-uns des anciens Philosophes & des Peres de l'Eglise ont faite d'Homere & des Fables. Il s'y applique à faire voir que les Poëtes ont connu les vérités les plus importantes des Ecritures divines.

Dans le troisiéme il traite des personnes illustres de l'ancien Testament, dont les Païens ont fait leurs Divinités, & des fausses Divinités dont il est parlé dans les Livres de l'ancien Testament.

Dans le quatriéme il parle des Dieux naturels ou du culte de la Nature & de ses parties; des Dieux Historiques, c'est-à-dire, des Hommes qu'on a mis au nombre des Dieux. Dans le cinquiéme, il parle de la Religion des Poëtes, & dans le sixiéme de leur Morale.

Mais il semble que la corruption de nos tems, & de nos mœurs n'ait pas peu contribué à gâter les fruits que toute la France & toute l'Europe même devoit recueillir d'un Ouvrage si laborieux

Le Pere Thomassin. pour son Auteur, & si utile pour le Public. Il n'a point été facile jusqu'ici de persuader aux libertins, aux débauchés & aux esprits volages qu'ils doivent lire les Poëtes pour y apprendre la Morale & la réforme de leurs inclinations, & pour autre chose, en un mot, que pour se divertir & satisfaire leur passion. Ils se contentent de loüer l'érudition profonde de notre Auteur, & comme s'ils craignoient de devenir honnêtes gens par la lecture de cet Ouvrage, ils tâchent de se défaire de ses charmes & de ses attraits, en nous alleguant que notre Religion nous met d'autres Livres en main que les Poëtes pour réformer nos moeurs.

Voila peut-être une des principales raisons de la froideur & de l'aversion que quelques esprits chagrins ont témoigné pour un Ouvrage qu'on ne sauroit trop estimer.

MONSIEUR PETIT

(*Pierre*) (1).

1085. Pierre Petit. NOus avons de cet Auteur un Traité de la *Fureur Poëtique*, qui fut imprimé à la tête du Recueil de ses Poësies à Paris en 1683. *in*-8°.

C'est un Traité fort singulier, & il contient des recherches savantes qui font connoître que l'Auteur est bien pénétré de ce qu'il enseigne, & qu'il est également habile

1. ¶. Mort l'an 1687.

le dans la Philosophie & dans la Poësie.

Messieurs de Leipsick qui donnent au Public les Actes des Savans, nous font concevoir une idée fort avantageuse de cet Auteur en plus d'un endroit de leur Ouvrage, & ils disent du Traité de la Fureur Poëtique en particulier (2) que c'est une Dissertation très-élégante & très-docte. Pierre Petit.

L'Ouvrage paroît si rempli dans ce qu'il contient, qu'il ne seroit pas aisé aux Lecteurs les plus intelligens & les plus appliqués de s'appercevoir qu'on y pût rien ajouter, si l'Auteur n'avoit jugé à propos lui-même d'en avertir ses amis. Mais le principal & peut-être l'unique effet de cet avis sera sans doute d'exciter dans les esprits de ses Lecteurs la passion de voir incessamment une nouvelle édition de ce Traité avec les augmentations que Mr. Petit veut bien leur faire esperer.

Ce qui me paroît d'autant plus important, que depuis l'*Ion* de Platon, c'est-à-dire, depuis plus de deux mille ans, il me semble qu'il n'avoit presque point paru de Traité si singulier & si détaché sur ce sujet.

Au reste, comme Mr. Petit s'est consommé dans la lecture de Platon aussi-bien que dans celle des autres anciens Philosophes, on doit être moins surpris de voir une si grande conformité de sentimens & de connoissances entre Platon & lui. Mais loin de témoigner contre les Poëtes le chagrin que Platon a fait paroître contre

2. Acta Eruditor. Lipf. ann. 1684. tom. 3. pag. 329.

Pierre Petit. tre eux, il a bien voulu même augmenter leur nombre, & faire voir qu'il connoissoit les effets de cette *Fureur Poëtique*, autant par sa propre expérience que par les écrits des Anciens.

LE PERE FRISON

(*Leonard*) Jésuite du Périgord, né en 1628.

Le Pere Frison. 1086 CE Pere publia en 1682. trois Livres du *Poëme* à Bourdeaux dans le dessein de donner de nouvelles régles de l'Art Poëtique, ou de rendre quelques-unes de celles des Anciens proportionnées à la portée de la jeunesse d'aujourd'hui.

Car voyant que de tous ceux qui avoient traité de cet Art avant lui, les uns l'avoient fait trop généralement ou trop superficiellement; les autres s'étoient élevés trop haut, & y avoient mêlé trop d'érudition: il a cru devoir travailler pour l'utilité des enfans & des commençans, & qu'ainsi il devoit s'accommoder à leur capacité, en tenant un milieu entre ces deux extremités.

Il s'applique particuliérement à traiter du genre Héroïque, il ne touche le Lyrique & l'Elégiaque qu'en passant. Il dit qu'il n'a voulu rien dire du Dramatique, parce qu'on ne peut rien ajouter à ce qui s'en

1. Leon. Fris. præfat. ad libr. de Poëmat. Idem in Opere pag. 84. 85. & in indice.

s'en est dit dans ces derniers tems. Le Pere Frison.

Dans son premier Livre il traite de la matiére, de la forme, & de l'invention Poëtique: dans le second de la disposition & des parties: dans le troisiéme de la diction Poëtique, de la structure des vers, de leur nombre & de leur mesure.

Il a tâché de reduire ce qu'il dit de l'Epopée, en sorte qu'il pût répresenter l'Iliade, l'Odyssée, & l'Enéide en une espéce de petit tableau pour les proportionner à la petitesse des enfans (1).

Son dessein principal a été de rendre sa Poëtique chrétienne, de découvrir les moyens de traiter les mystéres de notre Religion, de former des Poëtes chrétiens, & de ruiner les sentimens de ceux qui prétendent que les sujets qui sont simplement pieux ou purement miraculeux ne sont point propres pour la Poësie.

Il ne paroît pourtant pas si difficile qu'étoit Mr. Desmarets, qui ne vouloit point de composition avec les anciens Poëtes. Car loin de rejetter les inventions & les expressions des Anciens, il veut qu'on les imite, & il propose les moyens de le faire à la fin de son Ouvrage où il donne des éxemples de parodies qu'on peut faire sur tout ce qu'on peut appliquer à notre Religion. De sorte que la Poësie chrétienne selon lui consisteroit dans l'imitation des meilleurs Poëtes de l'Antiquité aussi-bien-

G. Becan. Epist. Dedicat. ad B. Virginem post Sidron Hossch. Poëm.

Le Pere Frison.

bien que dans celle des actions de
me.

Dans l'intention que le Pere Fr
eue de ne s'attacher qu'à ce qu'il
plus utile & de plus agréable dans
Poëtique, il a cru devoir se servir
coup de Ciceron, selon que l'a ren
Mr. de la Roque (1) soit pour l'éru
soit pour le style. Ce qui fait, dit-i
ce Traité n'est pas composé séchem
la façon des Livres Didascaliques
qu'il tient beaucoup de l'air des T
oratoires du Maître de l'Eloquence.
moins il ne s'est pas tellement de
Ciceron dont il a pris l'Orateur po
modéle, qu'il ne se soit aussi appliq
tement à imiter Quintilien dans ses I
tions pour sa maniére de traiter (
l'on peut ajouter que la quantité & l
lité des morceaux de vers qu'il y
pour servir d'éxemples, ne sert pas
pour interrompre & diversifier son
Didactique.

MONSIEUR DESPREA

(*Nicolas Boileau*), Parisien. (

Boileau Despreaux.

1087. OUtre un Discours sur l
re, nous avons de lui
Poëtique en vers, divisé par quatre
ou quatre Livres

me nous n'avons encore eu personne qui ait mieux connu que Mr. Despreaux le génie de la Poësie moderne, & qui par conséquent ait pû mieux découvrir les bonnes & les mauvaises qualités des Poëtes de ces derniers siécles, personne n'a pû mieux réussir que lui à nous donner les régles d'un nouvel Art Poëtique. Boileau Despreaux.

Cet Ouvrage ne laisse pas d'être formé sur le goût des Anciens; & quoi qu'il semble qu'on n'y retrouve point toutes leurs maniéres dont on a crû pouvoir se dispenser dans les derniers siécles, il paroît assés néanmoins qu'il a jetté les fondemens de son Art sur les maximes des anciens Maîtres, en se reservant pourtant le droit de les réformer ou de les ajuster à nos usages, dans les endroits mêmes où il semble qu'il n'a songé qu'à les traduire.

Il est difficile de rien ajoûter à l'adresse avec laquelle il a fait cette union, & l'on peut hardiment produire cet Ouvrage pour faire voir que les régles nouvelles ne détruisent nullement celles de nos prémiers Maîtres, mais qu'elles peuvent servir à les perfectionner; & pour montrer qu'il y a de l'injustice à vouloir condamner les Ouvrages de ceux qui n'ont pû prevoir les caprices des Modernes.

D'un autre côté, il est aisé de remarquer par cet Art Poetique, que ces derniers venus n'ont peut-être eu gueres moins d'esprit que les Anciens; que dans les choses qui dépendent du choix & de l'invention,

1. Voyés Article 140.

tion, ceux-là peuvent avoir aussi des imaginations qui soient justes & heureuses comme en ont eu ceux-ci; & que personne ne doit trouver mauvais que les uns & les autres ayent suivi dans leurs imaginations le génie des tems où ils vivoient, des Etats dont ils suivoient la police, des mœurs & des coutumes qui étoient en usage chés eux, de la Langue qu'ils parloient & de la Religion même à laquelle ils étoient attachés.

Au reste l'habileté, la délicatesse, & la solidité de jugement n'éclatent pas moins dans cet Ouvrage, que dans les autres qui nous sont venus du même Auteur; quoi qu'il semble que Mr. Desmarets & Monsieur Pradon ayent voulu rapporter toutes ces bonnes qualités à Horace, à Scaliger, à Vida, & aux autres Auteurs que Mr. Despréaux a suivi dans cet Ouvrage (1).

Mademoiselle LE FEVRE,

Autrement Madame DACIER (2)

De Saumur, fille de Tanneguy, Originaire de Caën.

1088. CEtte Demoiselle a mis à la tête des trois Comédies de Plaute, qu'elle a traduites en notre Langue avec des

1. Il devoit dire : *qu'ils vouloient que Mr. Despréaux eût suivi dans cet Ouvrage*, car en 1675. Despréaux déclara solennellement qu'il n'avoit jamais lu Vida, & je crois

des Remarques [*in*-12. 3. vol. 1683.], une curieuse Dissertation en forme de Préface touchant la Poësie Dramatique & le Théâtre des Anciens. Elle y recherche avec éxactitude l'origine de ces sortes d'Ouvrages, leurs accroissemens, & les divers changemens qui leur sont arrivés. Elle y traite de la vieille Comédie, de la moyenne, & de la nouvelle, de la Satire, & de toutes sortes de Représentations de Théâtre. Mais on ne peut pas nier que Terence n'ait eu quelque chose à souffrir de la tendresse & de l'inclination particuliére de Mademoiselle le Fevre pour Plaute. Madam Dacier.

On peut mettre encore au rang des Ouvrages qui regardent l'Art Poëtique l'éxamen selon les régles du Théatre qu'elle a fait, non seulement de l'Amphitryon, du Rudens & de l'Epidicus de Plaute, mais encore du Plute & des Nuées d'Aristophane. Et il n'y a pas une de ces piéces qui ne fasse connoître quel est le fonds de la doctrine, & la certitude de l'expérience que Mademoiselle le Fevre a acquise dans tout ce qui regarde les belles Lettres & l'Antiquité.

LE PERE DE MOURGUES.

1089. CE Pere publia en 1684. un Traité de la Poësie Françoise [*in*-12.], où l'on voit qu'il descend jusques dans Le P. de Mourgues.

trois de plus qu'il ne s'étoit pas trop rompu la tête à lire Scaliger.

2. ¶. Morte le 17. Août 1720. âgée de 67. ans.

I. 5.

Le Pere de Mourgues. dans un détail des moindres choses qui peuvent regarder son sujet, selon le rapport de Mr. de la Rocque (1), qui ajoûte qu'il ne s'étoit jusqu'ici rien trouvé de plus ample sur ce sujet.

Il y décide tout ce qui peut faire difficulté, tant sur la rime & le nombre des syllabes, que sur l'arrangement des Vers, & il appuye ses Réfléxions par des autorités prises des Ecrivains les plus célébres, comme l'a encore remarqué le même Auteur.

LE SIEUR RENALDINI

(*Charles*) né en 1615. Professeur à Padouë reçu l'an 1665.

Charles Renaldini. 1090. LA troisiéme & derniére partie de son premier Tome de Philosophie, comprend sa Poëtique qu'il a exposée par Dissertations. Ce qui fut imprimé à Padouë en 1681. in-folio.

Il s'est appliqué particuliérement à la méthode & à la netteté, pour donner de l'ordre & de la suite à sa matiére.

Pour faire mieux connoître la nature de cet Art, il s'applique d'abord à faire la distinction de la Poëtique d'avec la Poësie, & de la Poësie d'avec le Poëme. Ensuite il traite de la mesure, de l'imitation & de ses défauts, de l'origine & des causes de la Poësie, & de la fureur Poëtique. Il passe ensuite à la fiction Poëtique, à la fable, aux propriétés du Poëme, aux mœurs &

1. Journal des Savans du 22. Janvier 1685.

& à l'expression ou au style. Dans la derniére Dissertation, il traite de divers genres de Poësie, de toutes sortes de Drames, de la Tragédie, de la Comédie, de l'Epopée, de l'Eglogue, de la Satire, du Roman, de l'Elégie, de l'Epigramme, de l'Epitaphe, & de l'Eloge (2).

Charl Renal

Liste de divers autres Ouvrages sur l'Art Poëtique, que j'ai vûs cités avec approbation par ceux qui ont eu occasion d'en parler dans leurs Ecrits, mais dont je n'ai point trouvé de jugemens assés précis pour en faire des Chapitres à part.

1091. I. DIEGUE GARZIA DE RENGIFO, ou plûtôt Jean Garze de R. Jésuite Espagnol, Regent au College d'Avila, publia sous le nom de ce Diegue l'*Art Poëtique Espagnol* en Langue vulgaire à Salamanque l'an 1592. in-4. C'est un Ouvrage fort approuvé & qui a été loué par Messieurs de Port-Royal dans la partie de leur Grammaire Espagnole, qui regarde la Poësie de ceux de la Nation en leur Langue.

II. ALPHONSE LOPEZ de Valladolid Médecin, qui vivoit sur la fin de l'autre siécle, étoit un fort méchant Poëte à la vérité, mais il ne laissoit pas de bien sentir la bonté des vers. Comme il n'est pas fort extraordinaire de savoir juger d'une chose quoiqu'on ne la puisse pas faire, on ne doit pas être surpris d'apprendre que ce Lo-

2. Acta Eruditor. Lipsiens. ann. 1682. pag. 173. 174.

Lopez ait fait un gros Traité in-4. de l'Art Poëtique imprimé à Madrid l'an 1596. sous le titre de *Philosophia antigua Poëtica* en Langue vulgaire. Et cet Ouvrage joint & confronté avec son Poëme Espagnol de *Pelage*, fait voir en effet qu'il est plus aisé de donner des régles & des leçons aux autres, que de les mettre soi-même en pratique, comme le judicieux Nicolas Antonio nous l'assûre de ce Lopez.

III. GEORGE FABRICIUS Allemand de Kemnitz, a fait sept Livres de l'*Art Poëtique* en Latin, imprimés en diverses Villes d'Allemagne [*in*-8. 1589.], où l'on trouve beaucoup de lecture, à la façon des Savans du Pays.

Il a fait encore diverses *Comparaisons des Poëtes Latins* tirées de la Critique de Jules Scaliger. Sans parler d'un autre Recueil de divers Auteurs publié sous le titre de l'*Abregé de l'Art Poëtique* imprimé à Geneve l'an 1592. Les principaux de ces Auteurs sont ce Fabricius & Scaliger.

IV. LOUIS DOLCE Italien de Venise, a fait un Traité en Langue vulgaire de la Poësie Italienne, que plusieurs estiment autant que le *Tempo*, qui avoit écrit avant lui sur le même sujet. Il a fait encore un Discours sur la Satire, sans parler de ce qu'il a donné aussi en sa Langue sur les Satires & l'Art Poëtique d'Horace, & de ses Commentaires sur l'Arioste qui appartiennent aussi à l'Art Poëtique.

* *Espositione de i vocaboli difficili in Orlando Furioso de l'Ariosto* in-4. *Venet.* 1550. — *Osservationi nella volgare lingua*, in-8. *Venet.* 1530.

V.

V. LAURENT GAMBARA de Bresse (qui mourut l'an 1586.) a fait un Traité Latin de la maniére de rendre la Poësie parfaite, imprimé à Rome in-4. l'année de sa mort. Il prétend faire voir dans cet Ouvrage qu'il y a une obligation indispensable à tout Poëte, ou à tout Versificateur & Rimeur se disant Poëte, de retrancher non seulement tout ce qui peut être malhonnête, lascif & libertin dans les vers, mais encore tout ce qui sent la Fable & le culte des fausses Divinités.

VI. JACQUES DE BRUGG ou PONTANUS Jesuite de Boheme fort versé dans les Humanités, & plus capable de juger des bons vers que d'en faire, a donné en Latin trois Livres d'*Institutions Poëtiques* qui ont été bien reçuës du Public, comme il paroit par les diverses éditions qui en ont été faites en Allemagne & en France. Il a fait encore un Traité sur cet Art sous le titre de l'*Apprentissage de la Poëtique*. Pontanus mourut à Ausbourg le 25. Novembre de l'an 1626. âgé de 84. ans. Ce que j'ai voulu marquer de lui comme de Gambara, parce que je n'aurai point occasion de parler d'eux parmi les Poëtes, quoiqu'ils ayent fait des Poësies l'un & l'autre.

* *Floridorum Libri VIII. Poëticarum Institutionum Libri III.* in-8. *Ingolstad.* 1602. —— *Attica Bellaria, seu litteratorum secundæ mensæ, ad animos relaxandos III. Partib.* in-8. *Aug. Vind.* 1620.

VII. GEORGE SABINUS Allemand Professeur à Francfort sur l'Oder, qui étoit en réputation de faire d'assez bons

 vers,

vers, a composé un Traité en forme de Préceptes pour apprendre à faire des vers à l'imitation des Anciens. Et l'on peut dire à la recommandation de cet Ouvrage qu'on a bien voulu s'en servir dans la France au siécle passé.

1. * *De carminibus ad Veterum imitationem artificiosè componendis* in 8. Paris 1580.

VIII. Il paroît aussi que l'on a estimé l'Institution Poëtique de JEAN BUCHLERUS Allemand, & l'Abregé des Maximes de cet Art par CONRAD BACHMAN aussi Allemand. L'Art Poëtique de FRANÇOIS DE MACEDO Portugais alors Jésuite; celui de VITUS DE BERING Danois, & de quelques autres Auteurs dont la Liste ne pourroit qu'ennuyer le Lecteur.

IX. Il en faut pourtant distinguer ce que CAMPANELLA fameux Dominicain a fait sur ce sujet dans sa Philosophie raisonnable, dont la Poëtique fait une cinquiéme partie.

X. Le Traité qu'on attribue à FAMIANO STRADA célébre Jésuite Romain, & qui est compris en cinq Livres, quoiqu'il n'en soit point parlé dans les Recueils Bibliothecaires de la Société.

XI. Celui de JACQUES MASENIUS Allemand qui parut l'an 1661. sous le titre *Palæstra Eloquentiæ ligatæ.*

XII. Le Traité que Mr. VOSSIUS le jeune a fait *Du Chant des Poëmes, de la force & des vertus du nombre & de la cadence* imprimé à Oxford depuis quelques années. ¶. 1673.

XIII.

XIII. La *seconde Plume* de Monsieur CARAMUEL DE LOBKOWITZ, c'est-à-dire le Tome qui contient ses *Rhythmiques* qui fut imprimé in-folio l'an 1665. à Saint-Angelo, qui étoit sa maison de campagne dans son Diocese de Campagna au Royaume de Naples; puis en 1668. dans la Ville même de Campagna augmenté de deux fois plus que la premiére édition. Il traite dans ce Tome de la quantité discréte, & il représente les idées des nombres qui peuvent être communes à toutes sortes de Langues.

La troisiéme *Plume* du même CARAMUEL ou son troisiéme Tome imprimé à Rome l'an 1663. *in-folio*, dans lequel il traite de la quantité continuë des syllabes, de la durée & de la mesure de la prononciation, où il a fait l'ingénieux à outrance dans le rafinement sur ce qui concerne tous les secrets vrais & chimériques de la versification, & où il a formé divers Labyrinthes d'où il n'est pas trop bien sorti lui-même.

XIV. Enfin s'il ne s'agissoit que de faire un simple catalogue des Traités sur l'Art Poëtique de diverses Langues & Nations différentes; j'aurois pu rapporter pour la Poësie des Hébreux les Traités de *Jean Gabriel Drechsler*, imprimés à Leipsick *in-8.* en 1672. de *Théodore Ebert* imprimés à Leipsick en 1628. 1640. 1662. de *Laurent Fabricius* imprimés à Wittemberg *in-8.* en 1626. de *Laurent Frisius* imprimés à Coppenhague *in-4.* en 1672. de *Gilbert Genebrard* imprimés à Paris *in-4.* en 1587. de *Fran-*

François Gomarus imprimés à Leyde *in*-4. 1641. d'*Antoine Jourdain*, Jésuite, dont on dit que l'Ouvrage n'a pourtant pas été encore imprimé.

Pour la Poësie des Grecs, j'aurois pû aussi ajoûter les Traités singuliers de *Jean Volandus* en quatre Livres imprimés à Leipsick en 1613. *in*-8. d'*Abdias Pretorius* imprimés à Wittemberg en 1561. 1571. *in*-8. de *Christofle Helvicus* à Giesen en 1610. *in*-8. à Nuremberg en 1623. de *Proclus* dont la Chrestomathie a été traduite & commentée par *André Schott*, Jésuite, des Peres *Jacques Gretser*, *Pierre Halloix*, *Nicolas Caussin*, *Philippe Labbe* Jésuites, & de plusieurs autres qui ont traité aussi bien de la Prosodie & de la versification Grecque que de la Poëtique.

Mais il seroit moralement impossible de rapporter tous ceux qui ont traité singuliérement de la Poësie Latine, & il est encore plus aisé d'en faire des amas qu'un choix & un discernement.

Pour ce qui est de la Poësie en Langues vulgaires, quoique j'en aye rapporté assés de Traités pour satisfaire le Lecteur, j'aurois encore pu ajouter aux François les Traités de *Thomas Sibillet*, de *Pierre de la Ramée*, & de *Pierre de Ronsard*, *&c.* aux Italiens *Girolamo Brusoni*, *Francesco Patrizio*, *Giovan Battista Pigna*, *Tomaso Stigliani*, *Camillo Pellegrino*, *Giulio Camillo Delminio*, *Ansaldo Ceba*, *Lelio Guidiccioni*, *Giuseppe Battista*, dont la Poëtique ne parut qu'en 1676. *Jean Baptiste Giraldi*, *Jason de Nores*, qui outre ce qu'il

qu'il a fait contre le Verat ou l'Auteur du *Paſtor Fido*, a donné une Poëtique, un Traité des cauſes des progrès que la Comédie, la Tragédie, & le Poëme Epique ont reçus de la Philoſophie, & une explication de l'Art Poëtique d'Horace, &c. Aux Eſpagnols *Miguel Sanchez de Viana*, *Vicente Eſpinel*, *Luis Alonſo de Carvalho*, *Geronimo de Mondragon*, *Gonçalo Argote de Molina*, *Manuel Faria de Souſa*, &c.

Je finirai par un Traité de la Poëſie Allemande écrit en Langue vulgaire par le Sieur *Daniel George Morhofen* & imprimé à Kiel *in*-8°. l'an 1682. Meſſieurs de Leipſick qui nous en ont fait un Extrait dans les Actes de cette année (1), diſent que l'Ouvrage ſe diviſe en trois parties, dont la premiére regarde généralement la Langue Allemande, la ſeconde traite de la Poëſie des Allemans & de leurs Poëtes, & la troiſiéme de leur Art Poëtique. Les cinq premiers chapitres de la ſeconde Partie, ſont employés à traiter de la Poëſie des autres Nations de l'Europe en Langues vulgaires. Dans le premier, il parle de la Poëſie Françoiſe qu'il établit la plus ancienne de toutes dans les Provençaux & les Languedochiens. Dans le ſecond, il traite de la Poëſie Italienne qu'il fait venir de la Françoiſe. Dans le troiſiéme, de l'Eſpagnole, à laquelle il ne paroît pas beaucoup favorable. Dans le quatriéme, de l'Angloiſe qu'il dérive de la Langue des anciens Saxons ; & dans le cinquiéme,

1. Page 271. ann. 1682.

Prose. Il a consacré cet Art plusie
cles avant qu'Homere en eût fait
ge profane; & il en a honoré la V
ternelle, avant que celui-ci se fût fa
sidérer comme le pere de tout ce q
de mensonges & d'infamies dans les
& dans la Religion Païenne.

Nous avons de la Poësie de M
Cantique du Deuteronome (1), &
vre de Job, dont il est l'Auteur,
toutes les apparences. S. Jerôme d
n'y a rien de plus beau que ce Ca
ni rien de plus accompli que le L
Job pour la Poësie-même; & il ajo
la foi de Joseph & d'Origène, q
toient composés en vers Héxame
Pentametres (2).

Les Interprétes de l'Ecriture & l
tiques sacrés n'ont pas manqué de
l'envi les éloges de ces deux pièc
nes, & le respect qui est dû à l'E

1. C'est le 32. chapitre du Deuteronome.

Sainte nous donne ſcrupule de tranſcrire ces témoignages glorieux dans un Recueil dont la ſuite doit être preſque toute profane. Moïſe.

L'ignorance où nous ſommes de la véritable meſure & de la cadence des Vers qui étoient en uſage parmi les anciens Hébreux ne nous empêche pas de reconnoître, que l'air, l'eſprit, & la majeſté de la véritable Poëſie y regnent par tout. Il n'y a même aucune néceſſité que ces Ouvrages ayent été mis en Vers, pour pouvoir être conſidérés comme des Oeuvres Poëtiques, comme l'a très-bien remarqué le Pere Thomaſſin (3). Ce n'eſt pas la ſeule verſification qui fait les Poëtes, & les Critiques ſont convenus de dire (4) que la Poëſie n'eſt pas toujours liée ni renfermée dans la meſure & le nombre des pieds.

On peut mettre de la Proſe en Vers qui ne ſera rien moins que de la Poëſie, parce qu'elle n'aura rien de ce tour particulier, ni de cette élevation ſinguliére, ni de ces expreſſions vives, ni de ces figures hardies, & ſurprenantes de la véritable Poëſie. Et nous verrons dans la ſuite de notre Recueil un grand nombre d'Ouvrages Hiſtoriques, Philoſophiques, & Théolo-

tius Satir. 4. libri 1. ſic habet.

——— *Neque enim concludere verſum*
Dixeris eſſe ſatis; neque, ſi quis ſcribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc eſſe Poëtam,
Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

Moïse. logiques en Vers, qui n'ont pourtant pas acquis le titre de véritables Poëtes à leurs Auteurs (1).

Au contraire personne n'ignore que toutes les beautés particuliéres de la Poësie ne se puissent trouver en un discours où les régles des vers ne seront nullement observées, & l'on convient que c'est véritablement de la Poësie plutôt que de la Prose, comme sont la plupart de nos Romans, & quelques Dialogues de Platon, que quelques-uns ont mis au rang des Poëtes pour ce sujet (2).

Or il n'y a personne qui ne reconnoisse, que les Ouvrages de Moïse, dont nous parlons, sont remplis de ces expressions énergiques, de ces images vives & singuliéres, de ces tours hardis & surprenans, & de ces riches descriptions qui sont aussi peu convenables aux autres Écrivains, qu'elles sont propres aux Poëtes (3).

Le Pere Menestrier au Traité des Representations en Musique témoigne que le Livre de Job est une Piéce Dramatique, & d'autres Critiques l'ont aussi considéré comme une Comédie sainte, faite pour l'instruction & la consolation des Israëlites durant leurs voyages & leur séjour au desert d'Arabie.

Je ne parlerai pas de David, ni de Salomon, ni d'aucun des autres Auteurs sacrés

1. Quintilian. Institution. Oratoriar. Voss. in libr. de Arte Poëtic. non semel.
2. Thomassin, au livre cité nombr. 8. pag. 70.
3. Idem ibid.

rés qui ont écrit en vers, parce que la distinction qui leur est dûë m'empêche de les comprendre dans mon dessein, & je n'aurois pas même parlé de Moïse, si je n'avois crû qu'il étoit bon d'avertir le Lecteur que la Poësie étoit originairement consacrée au culte du vrai Dieu. Moïse.



DES POETES GRECS.

HOMERE,

Dont on ne connoît ni le tems ni le pays, appellé *Melesigene* de son vivant.

1093. IL faut supposer qu'Homere n'est nullement un fantôme, quelque avantage que les défenseurs de cette imagination pretendent tirer de l'incertitude où nous sommes du pays qui lui a donné la naissance, même après le curieux Traité que Leo Allatius a fait sur ce sujet [*de Patria Homeri* in-8. à Lyon 1640.] & du tems auquel il a vécu, nonobstant toutes les Histoires que les Anciens & les Modernes ont faites ou forgées de sa vie. Homere.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que l'on convient qu'il est le plus ancien de tous les Poëtes Profanes, dont les Ouvrages soient venus jusqu'à nous. Car on n'ignore pas que ce que nous avons sous les noms d'*Orphée* & de *Musée* n'est que le fruit

fruit de l'imposture des tems postérieurs (1).

Nous avons sous le nom d'Homere les Poëmes de l'*Iliade* & de l'*Odyssée* qui lui ont mérité l'admiration & les éloges de toute la Postérité. Comme il n'est pas possible de les renfermer en un seul volume, je me reduirai à un petit nombre de ceux que je croirai pouvoir contribuer quelque chose à l'idée que nous devons avoir de ce Poëte.

§. 1.

Des Jugemens avantageux qu'on a portés d'Homere.

Platon qui paroît d'ailleurs ne lui avoir point été fort favorable, tombe d'accord qu'il est le plus excellent & le plus divin de tous les Poëtes, & qu'il a mieux traité que tous les autres toutes les choses qu'il a entrepris d'écrire (2). Dans un autre endroit il reconnoît qu'il est le Chef de tous les Sages & Philosophes, & il l'appelle le Prince de tous les Tragiques (3). Il dit même ailleurs que les Ouvrages d'Homere renferment toute la Philosophie divine & humaine (4).

Aristote qui semble avoir éxaminé cet Auteur avec plus d'éxactitude que Platon, dit

1. Ger. Jo. Vossius de Poëtis Græcis cap. 2. pag. 8. 9.
2. Plato in Dialogo Ione, tom. 1. oper. pag. 530.
3. Idem in Theæteto, p. 152. 153. t. 1.
4. Idem in libro de summo bono, & ex eo Tarq. Gallutius Orat. 1. de Virgilii allegoria pag. 212.

lit (5) qu'il a toutes les parties necessaires à un Poëte accompli, & que cela paroît également dans l'Iliade & dans l'Odyssée, quoique ces deux Poëmes soient d'une Constitution toute différente. Il ajoute qu'il est le seul des Poëtes qui ait bien connu son sujet, & qui n'en soit pas sorti (6). Il prétend même que de tous ceux qui avoient paru jusqu'à son tems, il n'y a que lui qui mérite le nom de Poëte, non pas seulement pour avoir mieux écrit que les autres, mais particuliérement pour avoir introduit l'imitation pour le genre Dramatique, ayant été le premier, dit-il, qui ait établi la forme & les personnages de la Comédie, qui ait retranché tout ce qui est capable de deshonorer les personnes, & qui se soit contenté du ridicule pour la représentation (7). Homere.

Les autres Critiques qui ont suivi ces deux Philosophes parmi les Grecs & les Romains (8) n'en ont pas jugé moins avantageusement. Patercule qui savoit assés bien l'art de faire des Portraits (9) nous dépeint Homere comme le plus éminent Génie qui eût jamais paru jusqu'alors, qui a été sans exemple, & qui a mérité seul le nom de Poëte pour la grandeur de ses Ouvrages & l'éclat de ses Vers. Il dit que comme il n'avoit eu personne avant lui qu'il

5. Arist. de Poët. c. 24. p. 70. edit. in-12.
6. Ibid. pag. 72.
7. Idem de Poëtic. c. 4. pag. 10.
8. Cicero, Vitruvius, Aul. Gell. Athenæus, Macrob. &c.
9. Vellejus Paterc. l. 1. Histor. c. 5.

lui est attribué, s'étend fort au lo
sa grande érudition, & la connoissa
niverselle qu'il prétend qu'il avoit
tes les Sciences: & quoique dans
Traité il n'entre point dans ce qu'il
plus essentiel au Poëme, il ne laisse
nous donner une grande idée de son
tére, & de nous faire assés concevo
le pouvoit être l'étenduë de son vaste

Le même Auteur a fait un autre
de la lecture des Poëtes où il louë
re d'une sagesse tout à fait singulié
& il dit qu'il en a donné des preuve
santes par l'attache qu'il a prise de
presque toujours par avance les
discours avant que de les faire tenir
louer au contraire & de recomman
bons, & qu'il en a usé de même à
de plusieurs actions considérables av
de les rapporter. Dans le Traité qu'
sur l'excés & la démangéaison de p
écrit (3) qu'entre les singularités q

dit d'Homere, il n'y en a point de plus véritable que celle d'avoir été le seul au monde qui n'a jamais rassasié ni dégoûté les Hommes, d'avoir toujours paru nouveau à son Lecteur, toujours tout autre, toujours divers, toujours florissant, & toujours rempli de nouvelles graces; & d'avoir usé d'artifice pour faire passer insensiblement son Lecteur d'un conte à un autre, afin d'empêcher qu'on ne s'apperçoive de ses redites. Enfin l'on voit dans les Apophthegmes qui portent le nom du même Plutarque, qu'Homere étoit si universellement estimé & reçu dans la Grece, qu'Alcibiade étant entré un jour dans une Ecole où il ne trouva point les Oeuvres d'Homere, il donna un soufflet au Maître sans lui rien dire davantage, pour marquer son indignation (4). Homere.

Philostrate dit (5) qu'Homere a gardé toutes les mesures dans une harmonie parfaite, & qu'il a observé toutes les figures. Il ajoûte que les autres Poëtes ont eu chacun quelque talent particulier pour une chose, mais qu'Homere les a eu tous rassemblés en lui, & qu'ainsi il a surpassé tous ceux de cette Profession, & entre autres Orphée pour la majesté & la grandeur de l'expression, & Hésiode pour la douceur; qu'il exprime toutes choses divinement; en un mot que qui n'aime point Homere est un fou. Ce

3. Idem de nimia loquacitate, fol. 91. A.
4. Id. in Apophth. Alcib. fol. 196. G.
5. Philostrat. Heroïcor. pag. 665. & ex eo Laur. Crassus in Opere Italico de Poëtis Græcis.

enseigné la Philosophie Morale non
récitant seulement comme un Hif
dit le Pere le Bossu (2), mais en prc
ce qu'une personne à qui il donne u
tel qu'il lui plaît a dû faire, & dire v
blablement ou nécessairement en |
occasion.

Homere a fait pour la Morale,
le même Auteur, ce que les Théo
ont fait pour expliquer la Divinit
trop grande diversité des actions & d
sonnes divines si peu proportionnée
tre intelligence, l'a comme forcé à
ger une seule idée de l'essence simpl
nique de Dieu en plusieurs personne
les différens noms de Jupiter, Ne
Mars, Junon, Diane, &c.

C'est pour la beauté & pour l'im
ce des enseignemens de la Morale q
dans ses Ouvrages, qu'Horace le

1. Aristot. Poëtic. c. 9.

2. René le Bossu liv. 1. du Poëme Epique
pag.

aux Philosophes qui étoient le plus en réputation de sagesse & de probité (3). Et il paroît assés qu'il a jugé Homere plus propre pour enseigner & inspirer la vertu aux hommes que tous les Philosophes de l'Antiquité. C'est aussi le sentiment de Vossius à l'égard de ce Poëte (4). Homere.

Je ne m'arrêterai pas à rapporter ce qu'en ont écrit les Auteurs du bas Empire (5), ni même ce que les plus célébres & les plus saints d'entre les anciens Peres de l'Eglise, & particuliérement saint Basile & saint Grégoire de Nazianze ont dit à son avantage (6), parce que ce seroit retourner sur mes pas, & confirmer tout au plus ce que j'ai déja rapporté des Anciens, mais on ne peut pas s'empêcher de remarquer que la plûpart des Modernes ont été du même goût que les Anciens en ce point.

Jules Scaliger admirant la grandeur extraordinaire de l'esprit d'Homere, dit que l'Art paroît dans tout ce qu'il a écrit d'une telle maniére, qu'il semble l'avoir plûtôt inventé que cultivé: & qu'ainsi on ne doit pas être surpris d'entendre que c'est plûtôt l'idée de la Nature que l'Art que l'on trouve en lui (7).

Lipse quoi qu'accusé d'être peu intelligent

5. Macrob. Saturnal. & ante illum alii de quibus supra.

6. Basilius M. Greg. Nazianz. Cyrillus Alexandrin. Fulg. Rusp. apud Tarq. Gallutium Orat. 1. de Virg. Allegoria p. 212.
Thomassin Préface de sa Méthode d'étudier Chrét. les Poëtes n. 6. pag. 5. & l. 1. c. 2. n. 7. pag. 20, 21.

7. Jul. Cæs. Scaliger Poëtices l. 5. c. 2.

Homere. gent en Poësie, & de savoir assés mal distinguer le mérite des Poëtes, a cru parler juste, lors qu'il a appellé Homere la source de la sagesse la plus cachée & la plus mysterieuse, & le Roi des Poëtes & des Sages (1).

Mr. le Fevre de Saumur qui a fait un abrégé des Vies des Anciens Poëtes Grecs, dit que dans toute l'Antiquité on croyoit avoir assés bien prouvé une chose, quand on produisoit le moindre passage d'Homere, pour appuyer une opinion, ou pour résoudre quelques doutes (2). Ce qui faisoit voir le point où étoit montée l'autorité de ce Poëte, & jusqu'où l'on portoit l'estime & la vénération qu'on avoit pour ses écrits.

Mais il semble que personne n'ait pénétré plus avant que le Pere Rapin dans l'éxamen de ses bonnes & de ses mauvaises qualités. Et pour ce qui regarde les premiéres, il dit dans ses Réfléxions sur la Poëtique qu'Homere ayant eu un génie accompli pour la Poësie, eut aussi l'esprit le plus vaste, le plus sublime, le plus profond, & le plus naturel qui fut jamais (3). Il témoigne ailleurs que c'est le modéle le plus parfait de la Poësie heroïque (4).

Le même Auteur dans la comparaison qu'il

1. Lips. cent. 1. ad Belgas Epist. 87.
2. Tannegui Le Févre, Vies des Poëtes Grecs pag. 6.
3. Réflex. sur la Poëtique 1. part. n. 4.
4. Refl sur la Poët. 2 part. n. 15.
5. Chap. 2. pag. 11.
6. Differt. de Furore Poëtico pag. 53. 54.

7. ¶.

qu'il a faite d'Homere & de Virgile, écrit (5) que de tous les Savans de l'Antiquité, Homere lui paroit le plus admirable & le plus incompréhensible, qu'il est le premier éxemple que les Savans puissent se proposer: & qu'il a paru très-versé dans les Sciences, avant qu'on en eût donné des préceptes, & qu'on eût prescrit des régles aux Arts. Homere.

En effet on le considere, selon Mr. Petit 6), comme le premier Auteur & comme la source même de toutes les inventions Poëtiques: & ceux qui l'ont suivi ont paru si éloignés de cette heureuse abondance accompagnée de tant de pureté & de force, qu'ils ne passent que pour des ruisseaux, & des égouts même, pour la plûpart.

C'est ce qui a fait dire à Mr. Gueret que les Dieux de l'Antiquité doivent leur origine à Homere, que la Langue Grecque n'a point d'autre source que ces Poëmes; que c'est dans eux seuls qu'on peut trouver la parfaite Epopée; & que sans lui, quelque chose qu'en ait voulu dire Sophocle (7), il n'y auroit non plus de Poëtique d'Aristote que d'Eneïde de Virgile. Enfin il fait dire à Homere que s'il reprenoit tout son bien, la plûpart des beaux Esprits qui ont paru depuis lui n'étant revêtus que de ses dé-

7. ¶. Ces mots: *quelque chose qu'en ait voulu dire Sophocle*, devoient être ici repris par Baillet, parce qu'ils supposent que Gueret dans sa Guerre des Auteurs, ou dans son Parnasse réformé avoit fait dire quelque chose à Sophocle contre Homére, ce qui n'est pas, Sophocle ne paroissant nulle part dans l'un ni dans l'autre de ces livres.

Homere. dépouilles, n'auroient presque rien de reste (1).

Mr. Despreaux nous le représente (2) comme instruit immédiatement par la Nature même, & témoignant qu'il a su parfaitement l'art de plaire, ajoûte que

Son Livre est d'agrémens un fertile tresor
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace.
Par tout il divertit, & jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique.
Tout sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément.
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.

Plusieurs ont prétendu qu'Homere n'étoit pas moins parfait dans la plûpart des autres connoissances que dans la Poësie. Nous avons déja vû qu'il étoit considéré comme le Chef de tous les Théologiens du Paganisme, & pour le dire ainsi, comme le véritable Pere des Dieux de la Gréce. Nous avons

1. Gueret pag. 46. & 47. de sa Guerre des Auteurs.
2. Art. Poëtique Chant. 3. v. 297. jusqu'au 306.
3. Comparaison d'Homére & de Virgile pag. 11.

de

avons aussi remarqué que les Anciens le faisoient passer pour le premier Maître de la Philosophie & le plus excellent de tous les Philosophes. Le P. Rapin a prétendu même (3) que la Philosophie que Platon a écrite sur l'ame, qui est son chef-d'œuvre, est moins prise des Egyptiens comme l'ont cru Iamblique & Porphyre, que d'Homere. Et l'on peut dire que ce n'est que par cet endroit que les saints Peres envisageoient l'utilité que les Chrétiens pourroient retirer de ses Ouvrages, témoignant qu'ils y trouvoient une Philosophie morale qui ne devoit être imperceptible qu'à ceux qui n'avoient pas l'adresse de la developper (4). Homere.

On peut dire même que ceux d'entre les Ecrivains du Christianisme qui ont paru les plus délicats & les plus difficiles sur la sainteté & la sévérité des Maximes de l'Evangile, ont cru pouvoir trouver dans les Poëmes d'Homere des vestiges obscurs sans doute, mais pourtant encore reconnoissables, des vérités de la Religion véritable, établies par les saintes Ecritures. C'est ce que le Pere Thomassin dans le second Livre de la Méthode d'étudier & d'enseigner Chrétiennement les Poëtes, a fait voir d'une maniére également utile & agréable (5).

Comme il n'y a rien qui contribue tant à la gloire d'Homere que ce point, & qui soit

de l'édit. in-4.

4. Tarq. Gallut. Orat. 1. de Virgilii allegoria.

5. Liv. 2. chap. 1. n. 2. pag. 312. 313. 314.

Homere. soit plus propre pour régler les jugemens que nous en devons faire, il ne sera pas inutile de rapporter ici quelques-unes de ces vérités principales que ces Critiques clairvoyans ont cru y appercevoir. On trouve dans Homere, disent-ils, & dans Virgile même qui n'a fait que suivre Homere dans ses sentimens,

„ I. Qu'il n'y a qu'un seul Dieu, tout „ bon, & tout puissant.

„ II. Qu'il y a une infinité de bons An„ ges: qu'il y en a aussi une infinité de „ mauvais.

„ Que cet air & ce monde est rempli „ d'une multitude de bons & de mauvais „ Anges.

„ Que les bons Anges sont appellés des „ Dieux, & que les mauvais portent aussi „ quelquefois le même nom.

„ V. Que tous les biens & tous les maux „ viennent de la Providence & de la Tou„ te-puissance de Dieu, qui fait les pre„ miers & permet les seconds.

„ VI. Que Dieu éxécute ses conseils & „ ses desseins par le ministére des bons & „ des mauvais Anges.

„ VII. Que les Anges nous environnent „ invisiblement, & nous aident ou nous re„ sistent selon les ordres de la Providence „ Divine.

„ VIII. Que les bons & les mauvais An„ ges ne sont pas seulement soumis à Dieu, „ mais qu'ils sont aussi soumis les uns aux „ autres; que les mauvais le sont aux bons, „ & qu'il y a encore quelque subordina„ tion de quelques-uns des bons aux autres;

„ &

„ & de quelques-uns des mauvais à d'autres „ mauvais. Homere

„ IX. Que Dieu appelle quelquefois les „ bons Anges à son conseil, & qu'alors „ même les mauvais s'y ingerent, Dieu le „ permettant ainsi.

„ X. Que les uns & les autres *apparoissent* quelquefois aux hommes sous la fi- „ gure empruntée des hommes mêmes.

„ XI. Qu'ils sont quelquefois opposés „ les uns aux autres, non seulement les bons „ aux mauvais, & les mauvais aux bons, „ ou les mauvais aux mauvais; mais aussi, „ quoique rarement, les bons aux bons, „ ayant des desseins de part & d'autre fort „ louables, mais contraires, pendant que „ Dieu ne leur découvre pas encore sa „ volonté.

„ XII. Que les mauvais Anges trom- „ pent quelquefois les hommes.

„ XIII. Que les bons & les mauvais „ Anges combattent quelquefois invisible- „ ment, se mêlant dans nos batailles, & „ les uns & les autres étant absolument „ dépendans de la volonté & de la suprême „ puissance de Dieu.

„ XIV. Que bien qu'il faille tout attri- „ buer à la volonté toute-puissante de „ Dieu, & au ministére des Anges, il ne „ faut pas laisser de faire de notre part tous „ nos efforts pour faire réussir nos actions.

„ XV. Qu'encore que nous fussions a- „ vertis d'ailleurs que notre entreprise ne „ réussiroit pas, il faudroit toujours faire „ nos efforts pour accomplir notre devoir, „ parce que Dieu veut que nous nous ef-

nere. „ forcions, quoiqu'il ne veuille pas nous „ donner toujours un succès favorable.

„ XVI. Qu'il n'y a point ni d'autre destin ni d'autre fortune que la volonté de „ Dieu.

„ XVII. Qu'il faut rendre à Dieu la „ gloire même des moindres choses, des „ Arts, de l'adresse, des forces du corps, „ des combats heureux.

„ XVIII. Que les bons Anges parlent „ souvent au nom de Dieu, & en pren„ nent le nom & la qualité.

„ XIX. Que les Démons même étant „ quelquefois Ministres employés par les „ bons Anges, ne sont pas faciles à distin„ guer d'avec les mêmes bons Anges.

„ XX. Que les hommes ont été quel„ quefois possedés par les Démons.

„ XXI. Que les Démons ont été quel„ quefois crus corporels & capables d'un „ commerce impur avec les femmes, d'où „ sont venus les Geants.

„ XXII. Que les premiers siécles après „ le Déluge ont été des siécles d'ignoran„ ce & de grossiéreté.

„ XXIII. Que les hommes y traitoient „ alors entre eux & avec Dieu d'une ma„ niére peu civile & peu respectueuse, jus„ qu'à ce que la Religion & la sagesse ont „ civilisé tout le monde.

„ XXIV. Qu'on ne servoit Dieu alors „ & qu'on ne s'attachoit d'abord à la Reli„ gion que par l'amour des biens temporels.

„ XXV. Qu'on ne doutoit pas néan„ moins de l'immortalité de l'ame, ni des „ récompenses ou des châtimens de la Vie „ future.

„ XXVI.

Homere.

„ XXVI. Qu'on se portoit à la vertu
„ par la vûë de la renommée & de la gloi-
„ re dans les siécles à venir.

„ XXVII. Qu'on n'ignoroit pourtant
„ pas tout-à-fait les vertus solides & réel-
„ les qui ne peuvent venir & se pratiquer
„ que par le principe de l'amour de Dieu,
„ de la justice & de la loi éternelle.

„ XXVIII. Que les Sacrifices, les Au-
„ tels, les Temples, les Propheties, les
„ Visions & les Songes Prophétiques &
„ les Obséques magnifiques, ont été alors
„ dans un usage encore plus fréquent que
„ dans les siécles suivans.

Voila les rapports merveilleux que le Pere Thomassin a trouvés entre l'Ecriture sainte & les Ecrits d'Homere. Mais quelque facilité qu'il y ait à tirer tant de belles vérités d'un fonds si fécond il semble que pour peu que les Esprits malicieux voulussent être ingenieux, il ne leur seroit peut-être pas plus difficile de tirer du même fonds presque autant de contre-vérités assés fâcheuses.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que ceux qui voudront chercher avec attention divers principes de la véritable Théologie dans les Ouvrages d'Homere n'en puissent venir à bout, malgré toutes les fables & les obscurités qui les enveloppent.

Et Plutarque dit (1) que si on veut considerer un peu de près les fictions que l'on blâme le plus dans ce Poëte, on trouvera sous

1. De legend. Poët. tom. opuscul. moral. in-fol. fol. 19. D. & fol. 29. &c.

Homere. sous cet exterieur des instructions très-utiles: quoi que plusieurs esprits malicieux abusant de la liberté que donne l'allegorie, y donnent des explications peu nécessaires & peu obligeantes, pour ne rien dire de plus fâcheux des conséquences qu'ils prétendent en tirer.

Il n'est peut-être pas plus difficile d'y trouver de la Politique, de la Jurisprudence, de la Médecine, & des Mathématiques.

Un Auteur Anonyme (1) qui a écrit un Traité singulier de l'autorité d'Homere parmi les Jurisconsultes, dit que ce qui fait le sujet de son étonnement & de son admiration (2) c'est de voir que dans les Pandectes & les Institutes du Droit Civil on allegue l'autorité d'Homere seul beaucoup plus souvent que celle de tous les autres Poëtes ensemble, & que celle de tout ce qu'il y a eu d'Orateurs & de Philosophes mêmes, qui semblent avoir plus de liaison avec les Jurisconsultes que les Poëtes. Il ajoute qu'à peine trouve-t-on une citation de Platon & d'Aristote dans tous les anciens Jurisconsultes & dans les Compilations de Droit. On peut dire que ni Demosthene, ni Ciceron, ni aucun des au-

1. ¶. Cet Anonyme prétendu est Mr. de Fermat, Conseiller au Parlement de Toulouse, fils de l'illustre Mathématicien Pierre de Fermat Conseiller au même Parlement. Voyés Ménage chap. 62. de l'Anti-Baillet, où il démontre pourtant contre Mr. de Fermat qu'il n'est pas vrai qu'Homere seul soit plus souvent cité dans le Droit que tout ce qu'il y a de Philosophes, d'Orateurs, & de Poëtes ensemble.

autres Orateurs n'y sont pas plus cités, Homere.
non pas même Virgile ; mais on s'y est servi des témoignages d'Homere en plusieurs rencontres. Et cet Auteur prend occasion de là de le préferer à Virgile, comme nous le verrons ailleurs.

On peut donc conclurre, non pas en raillant & en tournant la conclusion en ridicule, comme semble avoir voulu faire un célébre Philosophe de nos jours (3), qu'on trouve dans Homere comme dans un trésor inépuisable tout ce qu'on y peut chercher sur presque toutes sortes de connoissances. En effet suivant la Réflexion du Pere Rapin (4), on peut dire que c'est dans ses Poëmes qu'ont puisé & que se sont formés 1 les Legislateurs, 2 les Fondateurs des Etats, 3 les Philosophes, sans en excepter Socrate, Platon, Aristote, &c. 4 les Médecins, 5 les Astronomes, 6 les Géometres, 7 les Rois, les Princes & les Généraux d'Armées, 8 les Peintres. Et comme il a été en quelque façon l'Auteur du Paganisme dont il a établi la Religion dans ses Ecrits, on peut assurer que personne n'a eu tant de Sectateurs que lui.

Ainsi après tant de jugemens avantageux, il semble que Casaubon (5) n'ait point

2. Dissertatio de auctorit. Homeri apud Jurisconsultos in-8.

3. Le Pere Mallebranche part. 2. du l. 2. de la Recherche de la vérité, chap. 4.

4. Réflexions sur la Poëtique en général n. 4. pag. 89. édit. in-4.

5. Isaac Casaub. Dissert. de Homero. Ce passage est

Homere. point eu trop mauvaise raison de dire que quiconque ose bien mépriser Homere, ne mérite point d'autre punition que celle d'être abandonné à son propre sens & à sa folie.

§. 2.

De quelques défauts d'Homére en général, & de quelques jugemens desavantageux qu'on a portés de lui.

Quoique le parti de ceux qui se sont declarés contre Homere soit peut-être le plus petit, il n'est ni le moins fort ni le moins raisonnable: & je crois que malgré la malédiction que Casaubon semble avoir jettée sur lui, il n'auroit pas laissé de devenir victorieux de l'autre, si la nécessité où l'on est de mettre les anciens Poëtes entre les mains des jeunes gens, jointe à l'utilité qu'il y a d'apprendre l'état de l'Antiquité fabuleuse, n'avoit dû les porter à traiter avec indulgence une infinité de choses qu'ils auroient pu condamner sans ces considérations.

Il est vrai que l'on voit dans le parti d'Homere la plûpart des Anciens & presque tous les Critiques de ces deux derniers siécles. Mais il ne faut pas mépriser celui d'une

est rapporté par le P. Rapin à la marge du chap. 1. de sa Compar. d'Homere & de Virg. & par Bayle, Rép. des Lettres 1684. Tom. 1. pag. 87.

¶. Il est surprenant que Baillet ait cru que ces paroles étoient d'Isaac Casaubon, lui qui cite l'endroit de

d'une infinité de personnes qui sans être fort habiles ni en Grec ni en Latin, ne laissent pas de se connoître en bonnes choses, & d'avoir un discernement fort sûr & une pénétration admirable, selon la réfléxion judicieuse de Mr. Bayle qui semble avoir voulu nous faire remarquer après Mr. le Fevre de Saumur (1), que les Traductions qu'on a faites d'Homere en Langue vulgaire ne contribuent pas beaucoup à diminuer le nombre de ces personnes, ni à affoiblir leurs raisonnemens. Homere.

Néanmoins tous ceux de ce dernier parti n'ont point porté la liberté d'opiner jusqu'au point d'accuser toute l'Antiquité vénérable de n'avoir pas eu le sens commun dans l'estime excessive où elle paroît avoir été pour les Ouvrages d'Homere.

Cette conduite seroit d'autant moins honnête qu'il s'est trouvé même parmi les Anciens des censeurs d'Homere dont l'autorité est fort considérable, & qui n'ont pas eu le même sort que Zoïle.

Tout le monde savant n'ignore pas que Platon a voulu bannir Homere de la République, dont il a voulu nous laisser le Plan, soit qu'il crût que ses fables & ses fictions fussent préjudiciables au respect dû aux Dieux, soit qu'il les crût dangereuses pour la pureté des mœurs. Car ce Philosophe

de Bayle où il est dit en termes exprès qu'elles sont du jeune Casaubon, savoir de Méric *in Dissertatiuncula de Homero* réimprimée à la fin des Epitres d'Isaac *in fol.*

1. Tann. le Févre, Vie d'Homére en François, pag. 7. Bayle *ubi supra*.

sophe ne se contente pas (1) de reprendre Homere de ce qu'il attribuë aux Dieux des actions criminelles dont il n'y a que les plus scélérats d'entre les hommes qui soient capables, mais il le condamne absolument & d'une maniére qui semble être générale, parce que quelque bon tour qu'on puisse donner à sa Poësie, elle est toujours capable, disoit-il, de nuire aux gens de bien.

Ce jugement de Platon a bien exercé des gens qui ont tâché d'y donner des explications. Lactance dit (2) que ce Philosophe a cru sans distinction que les Poëtes étoient des enchanteurs d'autant plus dangereux qu'ils sont plus agréables & plus decevans dans leurs discours.

Vossius prétend que Platon n'a point eu dessein par cette conduite de faire tomber Homere des mains de tout le monde. mais qu'il a cru seulement qu'il ne faloit pas admettre indifféremment tout le monde à la lecture de ce Poëte, comme n'étant pas proportionné à la foiblesse des ignorans (3): & que c'est uniquement ce qui l'avoit porté à lui refuser son rang dans la République qu'il vouloit former. Car il n'y a pas d'apparence, ajoute ce Critique, que Platon eût voulu témoigner du mépris pour celui des Ecrits duquel il avoit retiré tant d'utilité.

Il

1. Plato in lib. 2. & 3. de Legibus.
2. Lactant. lib. 5. Instit. divin. cap. 1.
3. G. J. Vossius de natura Poëtices c. 8, §. 4 pag. 43.

Il est vrai qu'Heraclide du Pont (4) n'a point fait difficulté d'appeller Platon le plus ingrat des hommes au sujet d'Homere, mais on sait assés que cet Heraclide s'étoit laissé aveugler par la passion qu'il avoit pour ce Poëte, & qu'il n'avoit pas le discernement de reconnoître ce qui mérite des louanges dans les Ecrits d'Homere d'avec ce qui n'en mérite pas. Car les personnes raisonnables doivent être persuadées que Platon avoit toujours d'ailleurs une très-grande considération pour lui, mais qu'il ne pouvoit se résoudre de le préférer à la vérité, comme il le témoigne en parlant de lui dans un de ses Livres de la République (5).

Homere.

ἐυ πρὸ τῆς ἀληθείας ἀνὴρ.

Le P. Thomassin ayant entrepris d'éxaminer le fait de Platon plus particuliérement, dit qu'il n'a rabaissé la gloire d'Homere que parce qu'encore que celui-ci eût traité des Empires & des Républiques, de la guerre & de la paix, des vertus & des vices, on ne pourroit montrer une seule Ville qu'il eût reformée, comme Lycurgue fit à l'égard de celle des Lacedemoniens; & qu'on ne pouvoit point dire qu'Homere eût élevé à la vertu plusieurs disciples pendant sa vie, comme avoit fait depuis ce tems-là Pythagore & plusieurs autres Philosophes. Mais on peut répondre à Platon que si Homere n'a point eu de dis-

4. Heraclid. Ponticus lib. de Allegor. seu Fabul. Homeri apud eumdem Vossium.
5. Plato initio Lib. X. de Rep.

Homere. disciples durant sa vie, il a eu pour admirateurs, pour auditeurs, & pour Sectateurs tout ce qu'il y a eu de grands & de savans Princes, & de Philosophes, sans en excepter Platon même (1). Si Homere n'a point formé d'Etat sur ses idées de la vertu & sur ses loix de la Morale: Platon qui l'en blâmoit n'a point été plus heureux que lui dans la suite, puisque sa prétendue République ne se trouve, & ne s'est jamais trouvée que dans ses Livres (2). En quoi il est plus facile de justifier Homere que Platon, puisque ce n'a jamais été la fin, ni le dessein, ni la Profession des Poëtes de former ou de gouverner des Etats.

Platon, au jugement du P. Thomassin (3), mérite plus d'attention dans un autre endroit de la même République, où il se plaint des mouvemens & des actions de bassesse, de mollesse, & de dissolution qu'Homere attribuë à ses Héros & aux Dieux mêmes, dont il souille le nom & la majesté par des combats, des blessures, des larcins & des adultéres. Il plonge les Héros, les Démons, & les Dieux dans plusieurs crimes, & il donne à tous les méchans

1. Thomassin lib. 1. c. 8. n. 14. 15. 16. 17.

2. On sait l'histoire de Plotin qui avoit dessein d'établir dans une Ville la pratique des loix de la Rep. de Platon, & qui en auroit obtenu la permission de l'Empereur Gallien sans le crédit de quelques Courtisans qui étoient dans des sentimens opposés. Porphyre dans la Vie de Plotin.

C'est aussi ce que S. Augustin reprochoit aux Platoniciens pour faire voir les avantages de la Philosophie

chans des éxemples funestes pour autoriser leurs violences & leurs impuretés. Homere.

Platon n'a point été le seul des Anciens qui ait témoigné être choqué de la conduite d'Homere. Longin qui avoit le goût fort bon pour les choses raisonnables, ne pouvoit souffrir particuliérement tout ce qu'il attribuë aux Dieux contre leur caractére (4) ; & Philostrate n'y trouvoit pas moins à redire, comme on le voit dans ses Tableaux de plate-peinture (5), quoique saint Justin le Martyr semble avoir voulu excuser Homere, prétendant qu'il avoit pris ces idées dans Orphée, & qu'il avoit suivi l'opinion commune de ces tems-là. C'est le sentiment du P. Rapin qui ajoute (6) qu'effectivement Homere n'a pas traité ses Dieux avec tout le respect dû à leur condition, quelque chose qu'on puisse alleguer pour l'excuser.

Vossius, le P. le Bossu, le P. Thomassin & divers autres Critiques Modernes, voulant détourner notre imagination de tant d'idées choquantes pour tâcher de nous faire faire un bon usage de cette lecture, reconnoissent d'abord (7) qu'elle ne peut

phie de J. C. au-dessus de celle de Platon.

3. Plato 3. de Rep. Thomassin l. 1. p. 106.

4. Dion Cass. Longin, du Sublime c. 7. de la Traduct. de Despréaux. Et le P. Rapin Refl. sur la Poët.

5. Philostr. Heroïcor. pag. 667.

6. Le P. Rapin Reflex. sur la Poëtique en général. n. 25. pag. 106. in-4.

7. En divers endroits de leurs livres sur ce sujet.

Homere. peut pas être utile à tout le monde, mais seulement à ceux qui savent faire le discernement de la fable & de l'écorce extérieure d'avec le mystére, la vérité, & l'instruction morale, qui y est cachée dessous ces apparences. Ils tâchent de nous persuader qu'Homere & les autres Poëtes mêmes qui l'ont imité dans cette méthode, n'ont pas prétendu nous proposer des exemples à suivre par le sens qu'ils ont voulu donner à leurs fables. Mais ils ont seulement voulu faire connoître, dit Vossius, des mystéres, & les vérités naturelles à ceux à qui l'étude de la Sagesse & de la Philosophie de ce tems-là donnoit la clef de toutes ces fables & des allégories qui étoient alors de très-grand usage, pour envelopper ces vérités & pour ne les point exposer ouvertement à la connoissance du commun des Peuples qui auroient pu les profaner par le mauvais usage qu'ils en auroient fait, & par le peu de respect qu'ils auroient témoigné pour elles.

Le P. le Bossu tâchant aussi, mais avec une sage précaution, de diminuer l'aversion que les personnes scrupuleuses pourroient avoir pour la lecture d'Homere, remarque que le goût qu'avoit toute l'Antiquité sacrée & profane, Grecque & Barbare pour les fables, pour les paraboles, & les allégories, donnoit à Homere (qui vivoit dans le tems, que toutes ces maniéres figurées étoient du grand usage) une liberté qui auroit pû être blâmable dans les Poëtes posté-

1. R. le Bossu Trait. du Poëme Ep. l. 1. c. 18.

térieurs, quoi qu'elle lui fût permise. Cette liberté faisoit dans Homére des beautés qui auroient été fort mal reçuës dans les Poëtes Modernes. C'est néanmoins, dit-il (1), ce qui a exposé Homere à des censures, où il y a souvent plus de notre ignorance que de sa faute. Homere.

La coutume de ces tems-là étoit, continuë-t-il, de laisser les mystéres cachés aux Peuples, & de ne point expliquer les allégories: les Sages se faisoient une étude particuliére de découvrir ces sens cachés, & cette pénétration faisoit une partie considérable de leur doctrine. Comme notre siécle d'ailleurs si éclairé & si curieux ne témoigne point, surtout en Europe, avoir grand goût pour ces connoissances qui ne sont plus à notre usage, mais qui sont encore les délices des Orientaux; c'est peut-être ce dégoût & cette négligence qui nous cache les plus grandes beautés d'Homére, & qui ne nous laisse voir qu'une écorce trop simple & trop grossiére pour nous faire juger avantageusement de son esprit & de sa conduite. Mais loin de le condamner sur ce pied-là nous devons presumer qu'il avoit raison d'en user ainsi, & de s'accommoder à la maniére de son siécle.

Le même Critique prétend néanmoins (2) que la préoccupation où nous sommes à l'égard des Fables & de leur explication fait tort à Homere dans notre esprit. Parce que nous voulons souvent y trouver des vertus & des bontés morales qui n'y sont pas,

2. Le même, conclus. du 1. liv. p. 127.

Homere.

pas, & que nous pensons y devoir être réguliérement; ce qui vient sans doute du peu de connoissance que nous avons de la véritable maniére d'enseigner la Morale. C'est aussi ce qui est cause que nous trouvons de si grandes obscurités dans les endroits mêmes où les Anciens louent tant Homere de ce que nous avons tant de peine d'y reconnoître, lorsque nous voulons l'examiner suivant ces idées de perfection que nous nous figurons communément.

Nous ne faisons donc autre chose que suivre la pensée des Anciens, lorsque nous croyons avec eux qu'Homere a affecté de faire le mystérieux, quoique nous nous exposions au hazard d'être trompés avec eux, & d'être moqués de ceux qui prétendent encore aujourd'hui que le bon homme n'y avoit point entendu finesse. Mais nous ne pouvons pas nous imaginer qu'il ait voulu sérieusement demeurer caché aux Peuples pour ne se communiquer qu'à un petit nombre de Sages & de beaux Esprits, comme le veulent nos Critiques. Car si cela étoit, non seulement Alcibiade auroit eu grand tort de donner à un Maître d'Ecole ce soufflet dont nous avons parlé plus haut, mais il seroit encore difficile de justifier tant de Commentateurs & de Scholiastes anciens qui ont entrepris de nous développer tous ses mystéres, & ceux qui ont écrit pour expliquer l'esprit de ses fables & de ses allégories (1). En

1. Tatianus Assyr. contra gentes. p. 206. edit. Basil. Heraclid. Ponticus, Phornutus vel Cornutus.

2. Dion

En effet Denys d'Halicanasse qui semble Homere.
voir souhaité que ces mystéres fussent de-
eurés enveloppés dans leur écorce con-
rmément à cette prétenduë intention
'Homere, n'étoit guéres persuadé que ces
crits en qualité de Rhapsodies ne dussent
re entendus que des Sages. Et dans la
pposition qu'il fait que ces Fables ren-
rment les Ouvrages de la Nature sous
urs allégories, il trouve mauvais qu'il y
: si peu de gens à qui elles puissent être
iles, & qu'elles ne servent qu'à quelques
rsonnes intelligentes qui s'appliquent par-
culiérement à en rechercher le sens ca-
é (2). Il conclud de là que loin de con-
buer à corriger les Peuples qui ne com-
ennent que l'extérieur & la lettre de ces
bles, & à leur faire quitter le vice en leur
chant ainsi la vérité, elles ne servent
'à les corrompre davantage, ne pouvant
oir que du mépris pour ces Divinités
l'on leur dépeint sujetes à tant de foibles-
s & de disgraces, & prenant plaisir à ap-
iyer leurs débauches & leurs impuretés
ır l'éxemple honteux de ces Dieux pré-
ndus (3).

A dire le vrai, soit que toutes les cho-
s que dit Homere soient des Allégories,
u qu'elles soient de véritables Histoires, il
t difficile que le Peuple & particuliére-
ent les enfans qui ne sont point capables
e ce discernement, comme l'a remarqué
Pla-

2. Dion. Halic. l. 2. Ant. Rom. p. 90. 91.
3. Vossius de natura Poëtices pag. 45, ex Diony-
o Halic. ubi supra.

Homere. Platon (1), puissent deviner que dans l'esprit de ce Poëte les adultéres des Dieux, leurs haines, leurs divisions & les autres vices qui leur sont attribués, doivent être de bonnes leçons de continence, d'amour les uns pour les autres, de respect pour les parens & les supérieurs, & des autres vertus dont on trouve les préceptes dans les écrits des Poëtes moraux & des Philosophes.

C'est pourquoi Ciceron que nous pouvons considérer comme un des plus judicieux & des plus sages d'entre tous les Philosophes de l'Antiquité (2), semble avoir eu grande raison de blâmer Homere d'avoir voulu attribuer aux Dieux les imperfections des hommes, témoignant qu'il auroit été beaucoup plus à souhaiter qu'il eût plûtôt donné aux hommes quelques-unes des excellentes qualités des Dieux (3). Cette belle réfléxion de Ciceron a été louée de saint Augustin (4). Effectivement elle est très-juste & très-moderée. Elle est juste en ce que bien qu'Homere n'ait pas été l'inventeur de ces fables infames, il n'est pas beaucoup plus excusable que s'il en avoit été l'Auteur, parce qu'il les a publiées & les a renduës immortelles dans le monde; & que ses Livres en ont infecté la plus belle partie du Genre humain jusqu'à l'établissement du Christianisme. Elle est d'ailleurs très-

1. Plato l. 2. de Rep. & ex eo Thomassin l. 2. part. 1. c. 6. n. 2. 3. pag. 379. 380.

2. *Humana ad Deos transferebat, Divina mallem ad nos.* Tusculan. 1.

3. Tuscul. 1.

très-modérée, puisque Ciceron nonobstant ces considérations n'a point jugé à propos de rabaisser le prix des Poësies d'Homere. Le Pere Thomassin paroît en avoir été si persuadé, qu'il a cru qu'il étoit même de l'interêt public d'expliquer ces passages de Ciceron & de saint Augustin en faveur d'Homere (5). Homere.

On peut mettre au nombre des Censeurs les plus considérables d'Homere, Joseph l'Historien des Juifs, qui écrivant contre Apion (6) s'est appliqué à ramasser tout ce que la fable a de plus rebutant sur les crimes, les séditions, & les inimitiés des Dieux, & il louë Platon de lui avoir donné l'exclusion pour sa République, même après l'avoir couvert de couronnes & de parfums. Mais il faut avouer avec le Pere Thomassin (7) que nous n'aurions pas aujourd'hui autant de raison de blâmer Homere pour ce sujet qu'en avoit Joseph; parce qu'il écrivoit pour un peuple qui, quoique retiré de l'idolatrie & maintenu de Dieu d'une maniére particuliére, ne laissoit pas d'y avoir toujours une pente si forte qu'il avoit sujet de craindre que la Langue Grecque étant aussi commune parmi tous les Juifs de la Palestine & du reste de l'Empire qu'elle l'étoit de son tems, les Poësies d'Homere ne les fissent tomber dans l'Idolatrie, comme il leur étoit arrivé souvent

4. De Civitate Dei l. 4. c. 26.
5. De la méthode d'étudier Chrétien. les Poëtes l. 1. c. 9. n. 1. pag. 116. 117.
6. L. 2. contra Apionem.
7. Tom. 1. l. 2. c. 6. n. 4. pag. 181. &c.

mere. vent sous le gouvernement des Juges.

Il y a lieu de croire que c'est une semblable raison qui a porté les anciens Peres de l'Eglise à censurer les Ouvrages d'Homere & d'Hesiode, parce que les nouveaux convertis au Christianisme étoient encore foibles & environnés de Gentils, & que cette lecture pouvoit aisément les faire retomber dans leur ancienne Religion, ou dans leurs premiers désordres. D'ailleurs comme ces Auteurs Ecclésiastiques travailloient par leurs Ecrits aussi-bien que de vive voix à convertir les Païens à la Foi Catholique, ils se faisoient un devoir principal de décrier les Fables & les Poëtes pour mieux combattre l'Idolatrie, & faire connoître que ces Dieux de la Fable n'étoient autres que les Démons, qui remplirent la terre d'illusions, & qui en profanérent même le Ciel (1).

Ce n'est pas seulement dans le Christianisme qu'on décrioit Homere d'un commun consentement, il y avoit parmi les Gentils des Sectes entiéres de Philosophes qui n'étoient pas moins zélées contre lui. Plutarque témoigne que les Epicuriens ne traitoient tous les Poëtes généralement de Canaille qu'à cause des sottises d'Homere (2), & parce que Metrodorus de Lampsaque avoit découvert ses défauts dans ce qu'il avoit recueilli des Allégories de ce Poëte. Dion

1. Le P. Thomassin, ibid. n. 9. p. 384. & n. 11. p. 386.
2. Qu'on ne peut vivre joyeusement en suivant la doctrine d'Epicure. Plut. fol. 278. *in-fol.* Vascos.

3. Dion

Dion Chrysostome contemporain de Plutarque n'a point fait difficulté d'appeller Homere *le plus grand imposteur du monde dans les choses mêmes les plus difficiles à croire*, au rapport du P. Rapin (3) qui dit que c'est parce que ce Poëte ne ménage pas assés ses Prodiges, ni les opérations de ses Dieux. Homere.

Voila une partie des sentimens que l'on avoit des Ouvrages d'Homere dans l'Antiquité, qui paroît avoir été assés partagée entre ses Censeurs & ses Approbateurs. Les Modernes n'ont pas été jusqu'ici dans une beaucoup plus grande conformité d'opinions sur ce point.

Quelque grand qu'ait été le nombre des admirateurs d'Homere dans ces deux derniers siécles, on n'ose pas dire qu'il l'ait emporté sur celui d'une infinité de Gens qui sans se piquer beaucoup de belles Lettres ne laissent pas d'avoir assés de jugement & de bon sens pour ne point se laisser trop prévenir en sa faveur sur tant de témoignages glorieux que les Auteurs lui ont rendus dans presque tous les siécles.

La plûpart semblent être tentés en lisant les Poësies d'Homere de demander à tous ces Savans qui ont fait ses éloges d'autres raisons que celles qu'ils ont apportées pour le louer. Car sur la foi d'un Critique d'importance (4) nous pouvons assurer que ces Mes-

3. Dion Chrys. Orat. xi. pag. 176. Le P. Rapin, Compar. d'Hom. & de Virg. c. 6.

4. Bayle, Nouvelles de la République des Lettres Mars 1684. pag. 87.

mere. Messieurs ne font pas grand cas de tout ce qu'a fait Homere, quelque chose que les Commentateurs & les Traducteurs ayent faite pour prévenir ou guérir en eux ce dégoût. Ils soutiennent malgré les Amateurs de l'Antiquité, qu'il n'y a ni force ni sublimité dans ses idées, & qu'il „ a des pauvretés qu'on ne pardonneroit „ pas aujourd'hui au moindre de nos Ver„ sificateurs. On a tâché depuis quelques „ années qu'on l'a fait parler en notre „ Langue, de lui ôter plusieurs bassesses „ qui sont tout-à-fait éloignées de nos ma„ niéres : mais avec toutes ces précautions, „ on n'a point sauvé le Prince des Poëtes „ du mépris de nos connoisseurs.

Dans le siécle passé, Erasme avoit remarqué dans Homere trop peu de gravité pour un Poëte Epique, & suivant l'opinion d'un Ancien dont nous avons un petit Traité de la Comédie & de la Tragédie sous le nom de Cornutus ou d'Asper, il a cru qu'il tenoit plus du caractére Dramatique que de l'Heroïque (1).

Jules Scaliger prétend qu'Homere est un Auteur de peu de solidité, qu'il a fait un grand nombre de fautes de jugement, & qu'il est rempli de badineries puériles (2). Il se moque de ceux qui prétendent tirer de ses Fables des vérités Physiques ou des instructions Morales. En un mot il a recueilli une longue liste de fadaises & d'imper-

1. Vossius de natura Poëtices c. XI. §. 7. pag. 67.
2. Poëtices l. 5. 6. & alibi passim.

3. Guer-

pertinences semées par toute l'Iliade pour nous persuader qu'Homere étoit un fou achevé. Homere.

Mr. l'Abbé de Boisrobert, qu'on appelloit *Le Bel Esprit du Cardinal de Richelieu*, disoit (3) que ce n'étoit qu'un véritable Rhapsodiste à qui les seules *bévûes* des Critiques ont donné du nom & de la réputation. Il prétendoit que ses Poëmes n'étoient composés que de chansons pareilles à celles du Pont-neuf qu'il chantoit en Public. „ Les plaisans Heros, disoit-il, que „ ceux de l'Iliade & de l'Odyssée, qui se „ disent des injures de Crocheteurs. Il prétendoit qu'il n'y a pas de sens commun dans la plûpart des choses qu'il représente, point de jugement, point de proportion ni de rapport; & il en vouloit à tous les Critiques qui s'étoient efforcés si mal à propos de relever son prétendu mérite. En quoi il ne faut pas douter qu'il n'ait passé les bornes de la moderation.

Mr. Desmarets de saint Sorlin paroît n'avoir point été moins animé contre Homere que Mr. de Boisrobert, & il a voulu même envelopper Virgile dans la condamtion qu'il en a faite (4). Si l'on veut s'en rapporter à son jugement, Homere & Virgile sont remplis d'imperfections & de puérilités. Il prétend qu'ils n'ont point sû faire parler chaque personne selon sa condition, selon la raison, selon le devoir & se-

3. Guerre des Auteurs pag. 46-47. &c.

4. Addition aux Poëtes Grecs, Latins, François. t. 1.

Homere. selon la bienséance; qu'ils ont écrit sans jugement, & qu'ils ont eu un défaut d'esprit universel (1). Il tâche de nous persuader qu'ils n'ont que des imaginations basses & ridicules, des superfluités insuportables; & qu'on ne voit dans tout ce qu'ils ont fait que de fausses pensées, de fausses pointes, de fausses railleries, de faux complimens & de faux discours, qu'ils n'ont que de l'obscurité & du galimathias (2).

Mais c'est perdre le tems que de nous arrêter davantage à écouter un si mauvais Critique. Ce n'est pas qu'il ne se trouve une grande partie de ces défauts dans Homere plûtôt que dans Virgile; mais il paroît que le Sieur Desmarets n'a point eu d'autre envie dans le Traité qui sert d'addition à son Livre des Poëtes Grecs, Latins & François, que de ruiner la réputation de ces deux Auteurs, & d'attaquer tous les endroits de leurs Poëmes sans distinction.

Le Pere Rapin a été beaucoup plus reservé & mieux fondé en raisonnement, quoi qu'il semble n'être pas beaucoup plus favorable à Homere que ni Jules Scaliger, ni Boisrobert, ni même Desmarets: mais quand on ne parle qu'avec apparence, & quand c'est la Raison elle-même qui prescrit des bornes à la censure, on ne peut commettre d'excès dans la Critique des défauts d'un Auteur.

Le

1. Là même c. 2. & 4.
2. Là même c. 3.

2. Comp.

Le Pere Rapin dit donc (3) qu'Homere pour être merveilleux par tout s'eſt rendu blâmable en voulant tout faire par des voies extraordinaires; qu'il met ſes Dieux à tous les jours, & qu'il en diſpoſe comme de ces perſonnages de la Comédie qui ſont à tout faire; qu'il ne ménage ni le rang de ces Dieux ni la paix & la tranquilité de leur condition; en un mot que ce ſont des forçats & des eſclaves qu'on employe à tout. Homere.

Le même Auteur accuſe encore Homere (4) de s'abandonner ſans ceſſe à l'emportement & à l'intempérance de ſon imagination, ſans preſque aucun diſcernement. Il prétend que ce Poëte ſort preſque toujours de ſon ſujet par la multiplicité & l'attirail de ſes Epiſodes. Il le compare à ces voyageurs qui ont bien du chemin à faire, & qui toutefois s'arrêtent par tout, & s'amuſent à tous les objets ſur leſquels ils jettent la vûe en paſſant. Il ne ſe donne point, dit il, de coup d'épée dans l'ardeur du combat ſans qu'il prenne occaſion de conter des hiſtoires & de faire des généalogies. En un mot il ſemble par tout ce qu'il en dit ailleurs (5), qu'Homere ne s'eſt pas rendu entiérement le maître de ſa matiére, ni de ſon eſprit.

§. 3.

3. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 6.
4. Là même, à la fin.
5. Chap. 13. de la même Comparaiſon.

mere.

§. 3.

Jugement particulier de l'Ordonnance des Poëmes d'Homere, de la Fable, & de l'Action.

Le Pere Rapin que nous avons déja cité, trouve Homere assés peu régulier dans l'Ordonnance de la Fable qu'il a établie dans ses deux Poëmes (1). On appelle la Fable d'un Poëme la constitution des choses qui y sont employées & qui consiste 1. dans la suite naturelle de l'Action principale & de toutes les matiéres qui la composent. 2. Dans le tempérament juste du Vrai-semblable & du Merveilleux, 3. & dans l'arrangement & la convenance des Episodes avec l'Action principale. C'est ce que ce Critique n'a pas trouvé toujours fort bien observé dans Homere.

Aristote loue Homere d'avoir bien gardé l'unité de l'Action, il dit même (2) que c'est dans ce point qu'il semble regner sur tous les autres Poëtes, & qu'il paroit tout-à-fait divin. La raison qu'il en apporte est que bien qu'il eût pû prendre pour sa matiére une Action toute entiere qui eût son commencement, ses suites & sa fin, il a mieux aimé n'en prendre qu'une partie & l'embellir de ses Episodes & de ses autres ornemens, de sorte, dit-il, que toute l'Iliade & toute l'Odyssée ne renferment pas en-

1. Chap. 6. de sa Comp. d'Hom. & de Virg.
2. De Poëtica c. 23. pag. 68, 69.

ensemble plus de matiére qu'il en faut pour une Tragédie, ou pour deux tout au plus. Homére.

Mais avec tout cela l'unité d'Action n'est point parfaite dans les deux Poëmes d'Homere. Car, selon la remarque du Pere Rapin (3), quoique la mort d'Hector dût finir l'Action dans l'Iliade, il y a encore deux Livres qui la suivent, le XXIII. qui contient les jeux pour la mort de Patrocle, lesquels ne servent de rien à l'Action principale, & le XXIV. qui contient les pleurs des Troyens & la rançon du corps d'Hector qui sont hors d'œuvre, parce que l'Action principale étoit complette sans cela. Une faute si contraire à la nature d'un véritable Poëme se trouve aussi dans l'Odyssée, & il y a un Livre entier après le denouement de l'Action. L'Auteur que nous venons de citer attribuë ces defauts au peu de discrétion du Poëte qu'il dit n'avoir pas été entiérement le maître de son esprit en ces occasions (4). Mais s'il étoit de l'interêt de quelqu'un de justifier ou d'excuser Homere, on pourroit peut-être alleguer que ces deux Poëmes ont été faits devant les régles de l'Art Poëtique, & que le sens commun n'avoit sans doute point encore fait connoître alors en quoi consistoit l'unité de l'Action, & si le denoument en devoit faire la conclusion.

Le tempérament juste du Merveilleux avec le Vrai-semblable, qui est la seconde partie de l'Ordonnance du Poëme Epique, n'est

3. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 12.
4. Là-même c. 13. pag. 68. 69.

Homere. n'est pas assés bien gardé dans Homere, comme nous l'apprend encore le Pere Rapin (1). Ce Poëte ménage si peu le Vraisemblable, dit-il, & il pousse si loin le Merveilleux par une trop grande envie qu'il a d'être toujours admirable, & d'enlever l'esprit, qu'il ne laisse rien faire ni à la Raison, ni à la Passion, ni même à la Nature: tout se fait par machines.

On n'a point trouvé aussi qu'Homere ait fait paroître un grand discernement dans le mélange des Episodes, & dans l'arrangement qu'il leur devoit donner pour sauver la convenance qu'ils avoient avec l'Action principale. L'Auteur que nous venons d'alléguer témoigne (2) que les Episodes de l'Iliade & de l'Odyssée sont si longs & si éloignés, qu'on y perd de vûë Achille & Ulysse, qui en sont les Heros, dans l'espace de plusieurs Livres.

§. 4.

Jugement de la Partie des Poëmes d'Homere qui regarde les Mœurs, & les Caractéres de ses Personnages.

Par les Mœurs du Poëme nous n'entendons point la Morale du Poëte dont nous avons parlé plus haut avec assés d'étenduë, mais les Mœurs qu'il attribuë à ses Personnages & à ses Acteurs.

Le Pere Rapin dans ses Réfléxions sur la Poëtique (3) prétend qu'Homere n'a pas tou-

1. Là même c. 6.
2. Là même.

3. Réf.

›ujours gardé le caractére de ses person- Homere.
ages, ni leurs mœurs dans toutes les
enséances : & il nous fait remarquer en-
ore les mêmes défauts dans la comparai-
on qu'il a faite d'Homere & de Virgile
4), assurant qu'il n'observe presque jamais
s bonnes mœurs dans ses Acteurs, &
u'il ménage très-rarement cette bienséan-
e que Virgile a su pratiquer parfaitement.

En effet Homere nous represente les Pe-
es durs & cruels ; & les Heros foibles &
assionés ; les Dieux misérables, inquiets,
querelleurs : en un mot les deux princi-
aux Heros des deux Poëmes, Achille &
Ulysse, sortent souvent de leur caractére
our se laisser aller à des bassesses, & tom-
er dans des infamies.

Mais notre Auteur ajoute qu'on doit
ien pardonner ce foible à Homere, parce
qu'il écrivoit en un tems où les mœurs
n'étoient pas encore formées.

Il est plus difficile de dire si Homere a
merité le blâme dont plusieurs l'ont char-
gé pour avoir donné un Heros à son Iliade
qui n'étoit pas homme de bien, en suppo-
ant même qu'il lui ait fait toujours exac-
ement garder son caractére. Il est vrai
que Virgile a formé le sien sur la vertu hu-
maine : mais, comme remarque le Pere le
Bossu (5) puisqu'Aristote & Horace ap-
prouvent la conduite d'Homere dans les
mœurs qu'il a données à son Achille, &
qu'ils proposent ce Heros comme un mo-
dele

3. Réfléxions sur la Poëtique, part. 1, n. 25.
4. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 7.
5. L. 4. du Poëme Epique c. 5.

Homere. voit déja dit que les Sentences & les pensées d'Homere, & par conséquent les sentimens qu'il donne à ses personnages sont trop effeminés, trop vulgaires; qu'ils n'ont presque point de sens, & qu'ils sont sans force; de sorte qu'il ne les croyoit point capables, disoit-il, de faire danser son valet de cuisine (1).

§ 6.

Du style, de l'expression du discours, &c.

Personne n'a eu en aucune Langue, au sentiment du P. Rapin dans ses Réfléxions (2), toutes les qualités de l'expression & de la diction dans un plus éminent dégré qu'Homere: & ce Pere dit encore dans un autre Traité (3) que c'est principalement dans cette partie que ce Poëte triomphe; & que c'est ce qu'il y a de plus accompli dans tout ce qu'il a fait. C'est un avantage qu'on ne peut lui disputer, & qu'il a acquis sans contredit sur tous les autres Poëtes.

On n'a jamais, continuë-t-il, parlé plus purement ni plus naturellement que lui. Il est le seul qui ait trouvé le secret de joindre

1. Poëtices l. 5. c. 2.
2. Réfl. sur la Poët. 1. part. n. 28.
3. Comp. d'Hom. & de Virg. n. 9.
4. Vie d'Homere page 6. 7.
5. Athenée Dipnos. l. 14. c. 8. Le P. Rapin Réfl. sur la Poëtiq. part. 1. n. 37.
6. ¶. Athenée dont Baillet ou plûtôt le P. Rapin qu'il copie, n'a pas bien representé le sens, dit qu'Ho-

joindre à la pureté du ſtyle toute l'élevation, & toute la grandeur, dont la Poëſie Héroïque peut être capable. C'eſt pour cela que Longin le propoſe toujours comme la régle la plus juſte du genre ſublime. Homere.

Mr. le Fevre de Saumur témoigne (4) que ſon ſtyle eſt plein, égal, & très-pur; que les expreſſions en ſont fortes & nettes; que la clarté & la facilité y ſont par tout admirables également; & que c'eſt le plus beau & le plus aiſé de tous les Poëtes Grecs. Il les a tous ſurpaſſé par l'agrément, la meſure, le ſon éclatant des paroles, & par la variété du nombre: & Athenée prétend (5) qu'il n'y a rien de plus propre à être chanté que les Vers d'Homere (6) tant l'harmonie leur eſt naturelle.

Quintilien eſtime (7) que jamais perſonne ne l'a ſurpaſſé dans la ſublimité & l'élevation pour les grandes choſes, & dans la proprieté de l'expreſſion pour les petites; qu'il a le ſtyle ouvert & preſſé tout à la fois; qu'il eſt agréable & grave en même tems; qu'il eſt admirable pour ſon abondance & ſa briéveté; qu'il n'eſt pas moins excellent Orateur que Poëte; en un mot qu'il eſt la régle du diſcours.

C'eſt

qu'Homere faiſant profeſſion de chanter ſes vers les eſtropioit quelquefois de deſſein pour les rendre plus propres au chant ὃς διὰ τὸ μελοπεποιηκέναι πᾶσαν ἑαυτοῦ τὴν ποίησιν φροντιςὶ τοὺς πολλοὺς ἀκεφάλους ποιεῖ ςίχους, car c'eſt évidemment φροντιςὶ qu'il faut lire, & non pas ἀφροντιςὶ mauvaiſe leçon, qu'il eſt ſurprenant que ni Dalechamp, ni Caſaubon n'aient corrigée.

7. L. 10. c. 1.

Le P. Cauffin disoit même (
bien que ce Poëte soit plein de
& d'agrémens, ces beautés & ce
ges ne sont pourtant sensibles q
qui savent le Grec, & que ceu
tendent le lire en Latin sont bien
tre qu'ils préferent les amplificati
riles au poids de ses Sentences &
vité de son éloquence.

Aristote au rapport de Plutarqu
moit tant cette grandeur & cette
de style dans Homere, qu'il diso
Poëte étoit le seul qui sût faire
& des termes qui eussent du mou
à cause de la vivacité de leur expr

Le P. Rapin a remarqué (4) qu
part des Anciens qui ont donné ta
ges à Homere n'ont eu en vûë q
blesse & l'élégance de son styl
grandeur de ses expressions. Il dit
ce talent admirable de l'expressio

l'a fait appeller le Prince des Poëtes oïques par Platon, & qui l'a fait re-.er comme étant infiniment au-dessus ous les autres par Socrate, Aristopha- Xenophon, Democrite, Eschyle, dare, Aristote, Théocrite, Moschus, ;urgue, Aristide, Denys d'Halicarè, Patercule, Dion Chrysostome, tarque, Lucien, Athenée, Philostra- Hermogene, Maxime de Tyr, Orie, Longin, Iamblique, Stobée, Thetius, & d'autres Anciens qui sont raptés par le P. Rapin dans sa Comparaid'Homere & de Virgile. Enfin il fait r en plus d'un endroit, que c'est par merveilleux avantage de la parole Homere a imposé à toute l'Antiquité, que le charme & l'enchantement où a vû tant de Savans dans tous les siés pour ses Poëmes ne vient que de artifice.

Homere.

Cet avantage paroît particuliérement is les occasions où il faut exhorter, suader, ou consoler. C'est en quoi intilien le trouvoit admirable (5). Et st proprement dans les narrations qu'il celle au-dessus de tous les Poëtes qui t paru jusqu'ici. Néanmoins Scaliger y uvoit à redire (6), & les jugeoit trop igues.

Plutarque a cru aussi qu'Homere étoit able d'avoir usé toujours d'Epithétes qui

edit. Vasc. in-fol.
. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 9.
. L. 10. c. 1.
. Poëtic. L. 5. c. 2.

nées, importunes, laſſantes & i
(3). Le Pere Rapin n'en parle pas
ſi mépriſant. Mais comme la mani
il a cenſuré le diſcours & l'ex
d'Homere eſt également agréable
liére, on ne ſera pas fâché d'en
une eſpéce d'abrégé. Voici donc
de mots ce que ce Critique trouve
dans ce ſtyle & cette expreſſion
dans l'Antiquité (4).

1 Les Tranſitions qui doivent
caractére être fort variées pour dél
le Lecteur, ſont toutes ſemblables
plus grande partie des Ouvrage
Poëte. On n'en peut compter tout
que vingt ou trente ſortes dans t
tenduë de près de trente mille v
ainſi une même liaiſon ſe preſent
dinaire eſt fort ſujette à donner d
par une ſi fréquente répetition.

2 Les comparaiſons y ſont
contraintes, quelquefois peu na

ais fort excellentes, quoique dans un Homere.
rand nombre il ne se puisse faire qu'il
en ait quelques-unes d'assés justes.
. Desmarets avoit déja dit auparavant
qu'il est plein de comparaisons fausses
asses.
Les Descriptions (continuë le P. Ra-
), qui sont ce qu'il y a de plus puérile
de moins grave dans l'éloquence y sont
p fréquentes & trop étenduës, & elles
tent avec elles un certain air d'affecta-
n.
Le bel endroit par lequel Homere s'est
envisager le plus agréablement, con-
e dans ses Epithétes & dans ses Adver-
. Jamais imagination n'a été ni plus ri-
: ni plus heureuse. Si on lui ôtoit ses
verbes & ses Epithétes, on lui ôteroit
n de sa grace. C'est ce qui le pare le
is, & qui fait une de ses plus grandes
utés. Mais ces Epithétes qui l'ornent
it sont fort simples & fort ordinaires,
is ajoûter un nouveau sens aux paroles
i leur sont jointes.
Mais le véritable caractére d'Homere est
prolixité à dire & à raconter les choses.
est le plus grand parleur de toute l'An-
uité, & les Grecs mêmes tous grands
coureurs qu'ils étoient ont repris dans
omere cette intemperance de paroles
com-

3. Addition au Traité des Poëtes Grecs, Latins,
ançois, c. 5.
4. Dans sa Comp. d'Hom. & de Virg. sur tout c.
. & c. 11.
5. Addition au Traité des Poëtes Grecs, Latins &
ançois chap. 6.

Homere. comme un défaut considérable du discours. Il est dans les redites non seulement des mêmes paroles, mais aussi des mêmes choses, & dans de répétitions perpetuelles. Il est vrai qu'il parloit toujours naturellement, mais il parloit trop. Ce flux de Langue & cet épanchement d'imagination qui lui est ordinaire fait qu'il porte les choses plus loin de beaucoup qu'elles ne doivent aller, & qu'il fait presque toujours des peintures trop finies; & ainsi il ne laisse rien à faire à l'esprit du Lecteur.

Il semble aussi qu'on ne puisse pas aisément excuser la longueur des harangues qu'Homere fait faire à ses Héros dans la chaleur du combat: de sorte que le tems se passant en discours inutiles, il ne reste souvent plus assés de jour pour donner la bataille. C'est ce qu'ont remarqué Jules Scaliger (1), Mr. Gueret (2) & les autres Critiques qui n'ont point fait difficulté d'accuser Homere de peu de jugement pour ce sujet.

§. 7.

Jugement sur l'Iliade en particulier.

Le plus célébre de tous les Poëtes est Homere, & le plus important des Ouvrages d'Homere est l'Iliade. Il faut reconnoître

1. Poëtices l. 5. c. 2.
2. Guerre des Auteurs pag. 49. 50. 58.
3. ¶. Madame Dacier n'est pas de cet avis dans la Préface de sa Version de l'Odyssée.

4. Dio-

tre avec les Critiques que la plûpart des Homere.
ges dont on a comblé Homere lui sont
plûtôt pour l'Iliade (3) que pour le res-
le ses Ouvrages.

Denis d'Halicarnasse loüe principale-
nt dans ce Poëme l'ordonnance du
sein, la grandeur & la magnificence de
pression, & les mouvemens doux &
ionés des sentimens (4).

C'est ce Poëme particuliérement qui au
timent du Pere Thomassin a fait décla-
à Horace que ni Chrysippe ni Crantor
avoient excellé entre les Philosophes
iciens & Academiciens, & qui avoient
né la Morale la plus reglée & la plus
evée, n'avoient ni si bien compris ni si
reusement expliqué la nature & les loix
l'honnête & de l'utile, de la vertu & du
e, qu'Homere dans son Iliade (5). Ho-
e, dit ce Pere, rend raison de ce qu'il
vancé, en disant que l'Iliade represen-
t admirablement les passions emportées
les funestes suites de la conduite insen-
de plusieurs Rois & de plusieurs Peu-
s. Tout ce qui se passe dans la Ville
iegée & dans le camp des Assiégeans est
e peinture très-belle des effets tragiques
toutes les passions, & des malheurs in-
oyables où elles précipitent les hommes.

Ce même Auteur ayant entrepris en un
tre endroit de faire voir une partie des
con-

4. Dionys. Halic. in Elogiis de Scriptoribus Græ-
, ubi de Homero. Le P. Rapin Réfl. 15. sur la
ët. part. 2.

5. Horat. Epist. 2. libri 1. Thomassin, Méthode,
, l. 1. c. 10. n. 2. & 3.

Homere. convenances & des conformités de l'Histoire de l'Iliade avec celle du Vieux Testament, prétend que de part & d'autre on peut dire que c'est une espéce de Theocratie; c'est-à-dire, que la Police humaine & le gouvernement de l'Etat ont tant de liaison avec la Religion, qu'il semble que c'est Dieu seul qui regne, que les Rois n'agissent que par ses ordres, & qu'ils n'ont de pouvoir que pour executer ses commandemens (1).

Si l'on fait la guerre, c'est pour venger un crime commis contre les Dieux, il ne se fait point d'entreprise qui ne soit précédée d'un sacrifice, c'est l'inspiration ou l'*impulsion* des Dieux qui donne le mouvement à toutes choses. On rencontre par tout des Prophetes, des Prodiges, & des Augures, qui font connoitre la volonté des Dieux & qui déterminent tout.

Quelques vaillans & quelques sages que soient les hommes, c'est ordinairement quelque Dieu qui les anime & les fortifie, qui les éclaire & les conduit dans leurs grandes actions. Et au contraire de quelque assistance extraordinaire du Ciel que ces Sages & ces Braves se croient soutenus, ils font de leur côté tous les efforts dont ils sont capables. Enfin quelques efforts qu'ils fassent, ils n'esperent la victoire que de Dieu; & lors même qu'ils sont persuadés que Dieu favorise leurs Adversaires, ils

1. Thomassin Méthode &c. l. 1. c. 2. n. 11.
2. Le Bossu l. 1. du Poëme Epique c. 9,

3. Ar-

ils ne s'épargnent pourtant pas, & ne laiſſent pas d'employer toutes leurs forces, ſe ſoumettant du reſte à la puiſſance & la volonté de Dieu.

Le P. le Boſſu a fait la comparaiſon de la Fable de l'Iliade avec celle d'Eſope, pour faire voir qu'une Epopée eſt une véritable Fable, & que ce terme qu'on lui applique n'eſt point en cela metaphorique & figuré; mais qu'il eſt en ſon ſens propre & naturel; & que ce ſens eſt le même que quand on donne le nom de Fables aux fictions d'Eſope (2). La vérité morale & l'inſtruction eſt viſiblement la même en l'une & en l'autre. Eſope dans la fable des Chiens & du Loup, & Homere dans celle de l'Iliade ont voulu enſeigner que la mauvaiſe intelligence entre ceux d'un même parti les expoſe aux inſultes de leurs ennemis & les perd, & que la concorde les conſerve & les rend victorieux. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que celle d'Homere eſt *raiſonnable*, c'eſt-à-dire qu'il lui donne des noms d'Hommes; & celle d'Eſope eſt *morale* (3), c'eſt-à-dire qu'il lui donne des noms de Bêtes, & qu'il attribuë des mœurs à ce qui n'en a point.

Quant à l'expreſſion & au tour qu'Homere donne à ſon diſcours en general, le Pere Rapin dit (4) que toute l'Iliade eſt remplie d'endroits nobles, élevés, & qu'il donne de grandes idées de tout ce qu'il repreſente. Néan-

3. Λογικὸς & ἠθικὸς, c'eſt la diviſion qu'Aphthone & les autres donnent aux Fables.

4. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 13.

D'autres Critiques ont jugé q
me étoit achevé par rapport
qu'avoit eu Homere, mais ils n
trouvé bon qu'un Poëme qui
d'autre but que l'honneur des C
nisse par celui que l'on fait à H
de leurs ennemis (2).

Nous avons déja vû plus hau
nité de l'Action n'est point par
l'Iliade, selon la remarque du
pin qui est un des principaux gar
que nous venons de rapporter,
que nous dirons encore dans
Tout ce qui est employé à la co
des deux derniers livres est hors
& ne sert de rien à l'Action prin
étoit complete sans cela.

Pour ce qui regarde l'ordonn
Fable de l'Iliade, le même Au
tend (3) que l'Action faisant le s
cipal qui est la guerre de Troye
tueuse & imparfaite, en quoi il s

ni fin. D'autres veulent que ce soit la colere d'Achille qui est l'Action. Mais cette colere n'a ni milieu ni fin au jugement de notre Critique. Car elle est effacée par une autre colere d'Achille contre Hector pour la mort de Patrocle; & le plus grand défaut est que le reste du Poëme n'a aucune liaison avec cette colere. Homere dans l'espace de dix-huit Livres n'y pense plus, comme s'il avoit tout-à-fait oublié sa proposition & son dessein. Il ne parle dans ce long espace que de siéges, de batailles, de surprises, de consultations de Dieux, & tout se rapporte au siége de Troye. C'est ce qui a donné lieu à plusieurs de croire que la guerre de Troye étoit l'Action & le sujet de la Fable comme elle a donné le nom au Poëme. C'est peut-être ce qui a porté Horace à donner à Homere la qualité d'*Ecrivain de la guerre de Troye* (4). Ainsi de quelque côté que l'on regarde ce Poëme, il paroit défectueux en ce point.

HOMERE.

Quant au Héros de l'Iliade, il s'est trouvé quelques Critiques qui ont entrepris de justifier Homere, sur ce qu'il n'a point jugé à propos d'en faire un homme de bien. Nous avons vû plus haut en parlant des mœurs & des caractéres des Personnages les raisons qui ont porté le Pere le Bossu à prendre ce parti, dans lequel il a cru avoir suivi Aristote & Horace. Mais il semble que le P. Rapin ait eu d'autres vûës. Il paroît, dit-il après le Tasse

3. Là même c. 6.
4. Horat. Epist. secunda lib. 1.

ſe, (1) que l'intention d'Homere n'a point été de donner dans ſon Heros l'idée d'un grand Capitaine ni d'un Prince accompli, mais de montrer ſimplement combien la diſcorde eſt préjudiciable dans un parti, & ainſi de faire la peinture d'une action terrible & merveilleuſe tout enſemble. Cependant Ariſtote dans ſa Poëtique veut que dans les images & les portraits que fait le Poëte, il repreſente les perſonnes non pas telles qu'elles ſont, mais telles qu'elles doivent être; & Platon au cinquiéme Livre des Loix veut que l'imitation ne ſe faſſe que des choſes les plus accomplies. D'ailleurs, ajoute le Pere Rapin, comme l'image dans une imitation juſte doit reſſembler à ſon original, cet original ne doit point être ni un homme, ni un Prince en particulier: mais l'idée d'un Prince ou d'un homme accompli en général.

§. 8.

Jugement sur l'Odyſſée en particulier.

Le Pere le Boſſu dit (a) que l'Odyſſée n'a pas été faite comme l'Iliade pour inſtruire tous les Etats de la Grece réunis & confédérés en un ſeul corps, mais pour chaque Etat en particulier. Ce Poëme eſt plus pour le Peuple que celui de l'Iliade, où les Sujets ſont plus maltraités par la mauvaiſe conduite de leurs Princes que par leur

1. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 4.
2, L. 1. du Poëme Epique c. 10.

leur faute. Mais dans l'Odyssée ce n'est point la faute d'Ulysse qui perd ses Sujets. Ce sage Prince ne fait rien qui ne doive les rendre participans de son retour. Aussi le Poëte dit-il dans l'Iliade, qu'il chante *la colere d'Achille qui fut cause de la mort des Grecs :* & dans l'Odyssée au contraire il avertit ses Lecteurs que les *Sujets perissent par leur propre faute.* HOMERE

Le P. Thomassin ne paroît pas beaucoup éloigné de ce sentiment. Il dit qu'il y a cette différence entre ces deux Poëmes, que l'Iliade est une imitation du gouvernement des Etats, & que l'Odyssée contient la narration de la conduite des personnes & des familles particuliéres (3). Il ajoute que cette image de la personne & de la famille d'Ulysse paroît bien plus achevée que celle du gouvernement des Etats dans l'Iliade. La matiére est peut-être plus proportionnée à l'esprit ou du Poëte ou des Lecteurs, quand il ne s'agit que de la sage conduite d'un particulier ou d'une famille. Il se peut faire aussi qu'afin que la peinture fût vrai-semblable, il ait falu mettre cette inégalité entre ces deux grands Ouvrages, & donner moins de perfection, non pas à l'Iliade, mais à l'Histoire representée dans l'Iliade, qu'à l'Odyssée, parce qu'il est en général bien plus aisé de bien gouverner une personne ou une famille particuliére, qu'un Roi ou un Etat. Il conclud que bien que l'Iliade imite & represente aussi par-

3. L. 2, tom. 1. c. 5. n. 1. & 2.

parfaitement que l'Odyssée, néanmoins l'objet qu'elle imite & qu'elle represente non seulement n'a pas été, mais il n'a pu être aussi parfait que celui de l'Odyssée. C'est la raison pour laquelle tout lui paroît mieux concerté dans l'Odyssée que dans l'Iliade.

L'Odyssée semble avoir encore une autre espéce d'avantage sur l'Iliade. Car au lieu que celle-ci représente les passions emportées, & les suites funestes de la conduite insensée des Princes & des Peuples: l'autre au contraire fait voir dans la personne d'Ulysse un modéle accompli de sagesse & de vertu, comme Horace l'a remarqué (1), & nous propose des éxemples admirables de patience, de frugalité, de prudence, de modération dans les travaux & dans la fuite des plaisirs trompeurs de la vie. Et saint Gregoire de Nazianze qui nous rend ce témoignage de l'Odyssée, ajoute (2) qu'Homere n'a jamais pensé que les richesses pussent ajouter le moindre éclat à la vertu; & que s'il a avancé en quelque endroit le contraire, ce n'a été qu'en faisant parler ceux qu'il vouloit tourner

1. Epist. secunda lib. I. 17.
Quid virtus & quid sapientia possit
Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem.
Et Thomass. l. 1. c. 19. &c.

2. Greg. Nazianz. pag. 210. Carminum.
An ne aliud toto molitur carminis actu
Mæonii mens alta senis? Quod Stygia Charybdis
Armavit, quod Scylla canes, quod pocula Circe:
Antiphatæ vitata fames, surdoque carina
Remige Sirenum cantus transvecta tenaci.

Le

ner en ridicule. Le Poëte Claudien qui vivoit peu de tems après ce Saint écrivant à une PrinceſſeChrétienne, prétend (3) que l'Odyſſée d'Homere n'eſt qu'une image parfaite de la pudicité & de la chaſteté conjugale d'Ulyſſe qui n'eſſuya cette longue ſuite de tempêtes & de traverſes ſur mer & ſur terre pendant l'eſpace de vingt années, que pour repondre par ſa conſtance invincible à la fidélité inviolable de Penelope ſa femme, qui ne ſurmonta pas de ſon côté de moins rudes attaques. C'eſt ce qu'on peut voir en pluſieurs endroits de l'Ouvrage du P. Thomaſſin qui fait ſur ce Poëme & ſur l'Iliade un grand nombre de réfléxions également ſavantes & utiles (4). Homere.

Il faut dire un mot de ce que les Critiques ont penſé de la compoſition & de l'Ordonnance de l'Odyſſée. Le P. Rapin témoigne que cet Ouvrage a des beautés tout-à-fait ſinguliéres & comparables même à ce qu'il y a de plus grand dans l'Iliade (5). Il ajoute qu'il y a du ſublime, de l'héroïque, du naïf, & du naturel preſque par tout.

Mais quand le P. Rapin a écrit en un autre

Lumine fraudatus Cyclops contempta Calypſo.
Penelope decus eſt, atque uni tanta paratur
Scena pudicitiæ. Terra Pelagique labores
Et totidem ſævi bellis, quot fluctibus, anni,
Conjugii docuere fidem.
Et Thomaſſin l. 1. c. 7. n. 12.

3. Carmine ad Serenam.
Thomaſſ. l. 1. c. 5. n. 18.

4. Particuliérement dans le 1. le 2. le 5. & le 6. livres

5. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 13.

autre endroit que le Poëme le plus parfait d'Homere est l'Odyssée, il n'a entendu parler que de l'action & de l'ordonnance de la Fable qui dans la vérité a paru à plusieurs plus réguliére & plus achevée que celle de l'Iliade. Nonobstant cet avantage, dit cet Auteur (1), Homere ne laisse pas de commencer l'Odyssée par un Episode de quatre Livres. C'est pécher contre la régle, qui veut que l'Episode, qui est une espéce de digression du sujet, ne soit pas trop long, mais proportionné à la grandeur de l'Ouvrage; qu'il ne soit pas contraint, forcé, ni tiré de loin, pour ne pas être étranger, ni trop fréquent pour ne pas faire une confusion de matiére. Mais Homere sort de son sujet sans y être presque entré, & pour faire un bâtiment régulier, il commence par une piéce hors d'œuvre.

Le P. le Bossu paroît avoir été dans le même sentiment à l'égard d'un défaut si sensible, surtout après avoir remarqué que l'Odyssée avoit été aussi notée par Aristote pour l'étenduë des Episodes (2).

Si l'on considére même l'Action de l'Odyssée avec un peu d'éxactitude, comme a fait le P. Rapin, on reconnoîtra avec lui (3) qu'elle n'est pas plus parfaite que celle de l'Iliade. Elle commence par les voyages de Telemaque, & elle finit par ceux d'U-

1. Là même c. 6.

2. Aristote dans sa Poëtique chap. 17. suivant les éditions ordinaires, & 18. suivant celle de la traduction de Mr. Dacier. Et R. le Bossu au 1. l. du Poëme Epi. vers la fin.

3. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 6.

d'Ulysse. C'est ce qui a fait dire à Paul Beni (4) que la Fable de l'Odyssée est double. Le Pere Rapin qui allegue cet Auteur n'en convient pourtant pas entiérement; mais il ne laisse pas de convenir qu'il est difficile de trouver dans l'Odyssée la suite de l'Action principale fort juste, & dans les proportions que demande Horace pour la liaison naturelle des parties. Ce voyage de Telemaque n'a aucune convenance avec celui d'Ulysse qui est l'Action principale. Il n'est bon à rien, dit le même Ecrivain; il ne sert pas même d'occasion à son retour. Et si l'on veut s'en rapporter au Beni, les quatre premiers Livres de l'Odyssée ne sont ni Episode, ni partie de l'Action, & n'ont aucune liaison avec le reste de l'Ouvrage. A le bien prendre, on ne sait ce que c'est. Homere.

Plusieurs veulent aussi, selon la remarque du Pere le Bossu (5), que la Fable de l'Odyssée soit *double*, puisque le dénoument fait passer Ulysse & ceux de son parti d'un état misérable en une honnête tranquilité; & qu'il jette ses Rivaux de la joie où ils avoient été dans une mort honteuse. Cette même action est aussi *implexe*, ou impliquée, ajoute ce Pere, puisque non seulement elle est dénouée par cette double Peripetie (6), mais encore par la reconnoissance d'Ulysse. Mais il n'y a ni reconn-

4. Là même.
5. L. 2. du Poëme Epique c. 16.
6. On appelle Peripetie le changement de fortune qui arrive aux personnes dans le denoument d'une piéce.

connoissance ni Péripetie, ni rien d'impliqué dans l'Iliade.

Pour ce qui est des qualités de la composition, Longin, qui étoit un des plus judicieux & des plus fins Critiques de toute l'Antiquité, prétend (1) qu'Homere témoigne par toute l'Iliade une force merveilleuse, mais qu'il est fort affoibli dans son Odyssée. Il y fait voir, dit-il, que c'est le propre d'un grand esprit, lorsqu'il commence à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables. Car l'Odyssée a été composée après l'Iliade. Il y a quantité de choses dans l'Odyssée qui ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier Ouvrage comme autant d'Episodes de la guerre de Troye. C'est pourquoi l'Odyssée n'est à proprement parler que l'Epilogue de l'Iliade.

De là vient que comme Homere a composé son Iliade durant que son esprit étoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son Ouvrage est Dramatique & plein d'Action: au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, ce qui est le génie de la vieillesse: tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier Ouvrage au Soleil, quand il se couche, qui a toujours sa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet il ne parle plus du même ton. On n'y voit plus ce sublime de l'Iliade qui marche par tout d'un pas égal

1. Chap. 7. de la traduction de Despréaux.
2. Tannegui le Fevre, Vie d'Homere p. 2.

égal sans que jamais il s'arrête, ou qu'il se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette même force, & s'il faut ainsi parler, cette même volubilité de discours si propre pour l'Action, & mêlée de tant d'images naïves des choses. Nous pouvons dire que c'est le reflus de son esprit qui comme un grand Ocean se retire & deserte ses rivages. A tout propos il s'égare dans des imaginations & des Fables incroyables. Mais il ne laisse pas de s'y trouver des endroits qui sont fort beaux sans doute, & il faut considérer que cette vieillesse dans Homere, est après tout la vieillesse d'Homere, & que d'ailleurs il faloit beaucoup plus de fable & de narration que d'Action dans ces endroits-là (2). Homere.

§. 9.

Du peu de conséquence des fautes d'Homere.

Voila une partie des sentimens que quelques Critiques anciens & modernes ont eu des Ouvrages d'Homere. Et quelque grand que soit le nombre des défauts qu'on lui a reproché, il semble que ses bonnes qualités ayent prévalu sur nos esprits, & que leur poids ait fait plier les plus sévéres d'entre ses Censeurs.

Horace (3) qui nous avoit fait remarquer qu'Homere n'avoit point été exemt de fautes,

3. Horat. Art. Poët. v. 359.
Quandoque bonus dormitat Homerus.

tes, nous a avertis en même tems que ces fautes ne ſont pas aſſés conſidérables ni aſſés nombreuſes pour nous empêcher de retirer de ſes Ouvrages toute l'utilité que l'on peut attendre d'un excellent travail. Si ce ſont des fautes, dit-il, elles ne doivent point nous arrêter & encore moins nous choquer, d'autant qu'elles ne naiſſent que de l'infirmité humaine ou d'une négligence pardonnable (1).

——— ——— ——— Non ego paucis
Offendar maculis, quas incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Meſſieurs de l'Académie ſemblent être entrés dans les ſentimens d'Horace, & ils diſent nettement (2) qu'on a tort de s'emporter contre Homere pour ſes fautes, qui doivent plûtôt être excuſées & reſpectées même pour leur vieilleſſe, parce qu'étant faites devant les régles de l'Art Poëtique, elles ſont nées libres & hors de la juriſdiction des Critiques.

Le Cardinal du Perron étoit auſſi de cet avis pour l'indulgence avec laquelle il faut en-

1. Là même v. 351. &c.
2. Sentimens de l'Acad. ſur le Cid.
3. Perroniana au mot *Poëſie*.
4. Reflex. ſur la Poëtiq., part. 1. n. 9.
5. ¶. Ménage a fait voir dans le 61. chap. de ſon Anti-Baillet qu'Homere, à la vérité n'a point dit d'ordures, mais qu'il étoit tout plein d'impiétés.
6. ¶. Perrault pag. 36. du Tome 3. de ſon Parallele des Anciens & des Modernes a eu ce paſſage en vuë lors qu'après avoir parlé des mémoires qu'avoit dreſſés l'Abbé d'Aubignac pour prouver qu'il n'y a ja-

envisager les défauts de ce Poëte. On en doit toujours louer l'invention, disoit-il, le tems où il vivoit ne permettoit pas que l'Ouvrage se pût tant polir. Depuis qu'on a donné des régles sur le Modéle qu'il en avoit tracé (3). Homere.

Enfin outre toutes ces considérations qui doivent nous porter à l'excuser, le Pere Rapin en rapporte encore une qui est fort importante, si elle est bien véritable (4) C'est dit-il, qu'il n'a jamais dit d'impiétés ni d'ordures ; & qu'il a toujours été sévére & vertueux comme un Philosophe (5.) C'est une gloire qu'il attribuë aussi à Virgile, & qui a été moins contestée à ce dernier qu'à Homere.

§. 10.

Histoire ou jugement historique des Ouvrages d'Homere.

J'ai ouï dire à un homme de Lettres des pays étrangers qu'on travaille en Allemagne (6) à faire voir qu'il n'y a jamais eu d'Homere, & que les Poëmes qui portent son

jamais eu d'Homere, il ajoute qu'on *travailloit là-dessus en Allemagne*, où ces mémoires, dit il, avoient peut-être passé. Despréaux dans sa troisiéme Réfléxion sur Longin temoigne avoir péine à croire qu'ils existassent. Ils éxistent cependant, du moins ils existoient en 1713. tems auquel ils me furent communiqués. Ils étoient véritablement de l'Abbé d'Aubignac, mais ils se sentoient fort de cette imbécillité dans laquelle on a dit qu'étoit tombé leur Auteur. C'étoit un Manuscrit in-4. dont on auroit pu faire un juste in-douze de 306. pages.

son nom ne sont que des rhapsodies ou des compilations que les Critiques ont composées de diverses pièces de vers ou chansons détachées, à qui on a donné la liaison & la suite que nous voyons aujourd'hui. J'avouë que ce sentiment me paroîtra toujours paradoxe, jusqu'à ce que le public soit en possession de ce curieux Livre. Et il faut une résolution plus qu'ordinaire pour entreprendre de déraciner un préjugé établi depuis plus de vingt-sept siécles.

On prétend du moins qu'Homere n'a point eu la gloire de cette invention, comme le remarque le Pere Rapin (1) & l'on connoît cinq ou six Auteurs qui avoient décrit les avantures de Troye, tant en Vers qu'en Prose avant lui, mais quelques-uns se sont imaginés qu'Homere a taché de supprimer tous ces Ouvrages dans l'espérance de passer pour le premier Auteur de l'Iliade.

Il est bon de remarquer une chose qu'Elien a rapportée dans son Recueil de l'Histoire mêlée de diverses choses (2), & qui certainement peut contribuer beaucoup à nous faire diminuer quelque chose de l'estime que toute l'Antiquité a euë pour Homere, si la supposition est véritable. Elien écrit (3) que l'opinion des Anciens Critiques étoit qu'Homere n'avoit composé l'Iliade & l'Odyssée que par morceaux, sans unité

1. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 14.
2. Ælian. l. 13. var. histor. c. 14.
3. Le P. Rapin a très-mal entendu le passage qu'il cite d'Elien. L'explication qu'il en donne copiée ici par

unité de dessein : & qu'il n'avoit point donné d'autre nom à ces diverses parties qu'il avoit composées sans aucun ordre dans la chaleur de son imagination, & dans l'impétuosité de son génie, que celui du sujet & de la matiére dont il traitoit : Que *Lycurgue* de Lacedemone fut le premier qui apporta de l'Ionie en Gréce ces diverses parties tout-à-fait séparées les unes des autres, & sans suite ; & que ce fut *Pisistrate* qui les arrangea & en fit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée en la maniére que nous les avons aujourd'hui. C'est de là que quelques-uns veulent que soit venu le nom de *Rhapsodies* qu'on a donné à ces deux Ouvrages. Il semble que Joseph ait été du même sentiment qu'Elien (4), & le Pere Rapin y ajoûte Plutarque dans la Vie de Lycurgue & Ciceron au troisiéme Livre de l'Orateur. De sorte que pour peu qu'on ait égard à l'autorité de ces Auteurs, on ne saura que penser de la plûpart des éloges & des honneurs qui n'ont été rendus à Homere que dans la supposition qu'il étoit aussi bien l'Auteur de la structure & de l'ordonnance de l'édifice que des materiaux. Il y a apparence que ces Critiques d'Allemagne, dont nous avons parlé plus haut, ont pris cette opinion pour le fondement de ce qu'ils ont à nous dire de nouveau sur ce sujet. Homere.

Il

par Baillet que Perrault copia depuis, doit être redressée sur celle qu'on en trouve dans la troisiéme Réflexion de Despreaux ci-dessus alleguée.

4. Lib. 1. contra Apionem.

omere. Il paroît par ce que nous venons de rapporter touchant l'action de Lycurgue, que les Anciens ont cru qu'Homere étoit d'Ionie, à cause que le Dialecte dont il s'est servi dans ses vers, est presque Ionique par tout. Mr. le Fevre de Saumur dit (1) que ce n'en est pas une preuve convainquante, & il le montre par l'exemple d'Hippocrate & d'Herodote, qui n'étoient ni l'un ni l'autre d'Ionie, quoiqu'ils ayent écrit tous deux en Ionien. Ce Critique veut que le Poëte ait composé ses Ouvrages en Eolide, vis-à-vis de Lesbos, parce que les Commentateurs ont remarqué que quand il décrit un sacrifice, il suit la pratique des Eoliens, & non pas celle des autres Peuples qui composoient l'une & l'autre Gréce: outre qu'il dit que le vent du couchant vient de Thrace. Il ajoute qu'on n'a pourtant pas sujet de s'étonner qu'Homere ait suivi le Dialecte Ionique, parce que ce langage est incomparablement plus beau que tous les autres, d'autant qu'il étoit le plus connu & le plus estimé.

Le nombre des Critiques & des Commentateurs ou Scholiastes de l'un & de l'autre séxe, qui ont travaillé sur Homere est fort grand, & il n'est pas aisé à compter, parce que les Ouvrages de la plûpart d'entre eux sont perdus.

Quoique nous ayons dit sur le rapport de

1. Vie d'Homére page 5. & 6.
2. Cic. 3. de Oratore. Ælianus 13. Var. Hist. 14.
3. In Solone ex Dieuchida.
4. Thomassin l. 1. c. 8. 11. 26.

5. In

de Ciceron & d'Elien (2) que c'est à Pisistrate que nous sommes redevables de l'ordre des matiéres & de l'ordonnance de la Fable qui est dans ces deux Poëmes: néanmoins Diogene Laërce prétend (3) qu'Homere a encore moins d'obligation à Pisistrate qu'à Solon l'un des sept Sages de la Grece, qui s'étoit appliqué sérieusement à débrouiller la masse confuse & indigeste de ses Poësies, afin d'en retablir le sens, de remettre les vers à leur place, & d'en faire une édition assés correcte & assés éxacte pour pouvoir être multipliée & répanduë par tout le monde (4). Homere.

Ce fut pourtant le célébre *Aristarque*, qui, selon Plutarque (5), divisa les deux Poëmes d'Homere par Livres, & les marqua des lettres de l'Alphabet des Grecs. Car auparavant lui, c'est-à-dire, avant le tems de Ptolomée Philometor on lisoit les Ouvrages d'Homere tout de suite. Il en corrigea même le texte en qualité de Critique & de Grammairien, & l'on voit dans le même Plutarque (6) des vers qu'Aristarque a retranchés d'Homere, à cause de l'impiété & de la cruauté de leur expression. Ainsi lors que le Pere Rapin a dit qu'Homere n'avoit jamais dit d'impietés, il faut entendre cela de l'Homere corrigé par Aristarque.

Mr. le Fevre dit (7) que cet Aristarque est

5. In Homeri Vita, & inde Lorenzo Crasso de' Poëti Greci pag. 376. &c.
6. Plutarch. de leg. Poëtis fol. 41. Vasc. Idem de discrimine adulatoris & amici.
7. Vie d'Homere pag. 7.

mère. eſt le plus célébre de tous les Scholiaſtes d'Homere, & qu'ayant fait paroître une habileté ſinguliére dans la correction du texte en ôtant les fautes qui s'y étoient gliſſées par la négligence des Copiſtes, ou par la témérité des premiers Grammairiens, il a mérité qu'on honorât de ſon nom les Cenſeurs & les Critiques qui ont paru dans la ſuite avec diſtinction.

Nous avons cru devoir prendre cette occaſion pour rendre quelque juſtice à cet Ariſtarque, parce que comme nous n'avons rien de lui, il ne nous a point donné ſujet de parler de lui au Recueil de nos Critiques.

Mais nous n'avons rien à dire du fameux Zoïle, qui a voulu ſe ſignaler aux dépens d'Homere par l'aigreur de ſa Critique, qu'il n'avoit entrepriſe que pour perdre la réputation de ce Poëte. Nous avons dit ailleurs un mot du mauvais ſuccès de cette Critique (1), qui l'a fait appeller *Homero-Maſtix* dans toute la Poſtérité, il ſuffit de remarquer ici qu'il a laiſſé ſon nom à tous les méchans Critiques, qui par un ſtyle ſatirique & médiſant ont plûtôt déchiré les Auteurs qu'ils ne les ont corrigés.

2. Il s'eſt trouvé auſſi parmi les Anciens Philoſophes des Critiques qui ont voulu commenter ce Poëte, mais d'une maniére Phi-

1. Tom. 1. chap. 12. pag. 60.
2. Tarq. Gallut. Orat. 1. de Virgilii allegoriâ pag. 212.

3. Comp.

Philoſophique, pour tâcher d'y faire voir Homere.
les moyens de régler nos ſentimens touchant la Divinité & la Religion, & de réformer nos mœurs. C'eſt ce que fit Proclus Philoſophe Platonicien, qui expliqua tout Homere par des maximes tirées de la Philoſophie (2).

Nous n'avons aujourd'hui que deux Scholiaſtes Grecs ſur Homere, ſavoir Euſtathius Archevêque de Theſſalonique, & Didyme que le Pere Rapin appelle un des plus éxacts Interprétes d'Homere (3), mais Mr. le Fevre prétend que c'eſt un Auteur ſuppoſé (4). Nous avons parlé de l'un & de l'autre au Recueil des Critiques Grammairiens.

Il court dans le monde une Vie d'Homere, qui paroît n'avoir pas été écrite par un Auteur moderne. On prétend même qu'elle a été compoſée par Herodote l'Hiſtorien. Ambroiſe Camaldule la déterra du fond d'une Bibliothéque à Mantouë il y a deux cens ans. Mais les Critiques les plus intelligens n'ont jamais pu ſe perſuader qu'elle fût d'Hérodote (5).

Enfin ſi on eſt curieux de ſavoir le jugement qu'on doit faire des Ouvrages d'Homere par les honneurs divins que l'Antiquité Païenne lui a rendus, par les Temples & les Autels qu'on lui a dreſſés dans diverſes Villes de la Gréce, l'Aſie & l'Egypte,

3. Comp. d'Hom. & Virg. c. 15.
4. Vie d'Homere pag. 8.
5. Voſſius de Hiſtor. Græcis l. 1. c. 3. p. 17. Le Févre Vie d'Homere pag. 7.

Homere. gypte, & par les autres monumens de son immortalité, on pourra se satisfaire dans le docte Ouvrage que Mr. Cuper publia l'an 1683. sur l'Apothéose de ce Poëte. [*in*-4. à Rotterdam.]

Les meilleures éditions d'Homere sont celle de Rome avec les Commentaires d'Eustathius en quatre volumes *in-fol.* [1542] celle de Basle [en 1556], plus rare & moins bonne avec le même Eustathius. Celle d'Henri Estienne [dans son Recueil *Poëtæ Græci Principes*, *Græcè in-fol.* 1566.] & celle qui fut faite à Strasbourg. Emeric Casaubon rabbaisse fort celle d'Hollande donnée en 1656. par *Schrevelius* en deux volumes *in*-4°. & il a fait même un écrit exprès pour en découvrir les défauts. Borrichius dit néanmoins que cette edition de Schrevelius n'est pas à rejetter (1). Mais on prétend que celle de Mr. Grevius Professeur d'Utrecht (2), aura le dessus des autres par son excellence (3).

HE-

1. Olaüs Borrichius de Poëtis n. 20. p. 9.

2. ¶. Ce n'est pas à Grévius que cet honneur étoit reservé, c'est au célébre Josué Barnès qui en 1711, donna une magnifique édition d'Homere en deux volumes in 4. à Cambrige avec le Scholiaste vulgairement nommé Didyme.

3. ¶

HESIODE, [3]

Natif *de Cumes en Eolide*, selon quelques-uns, mais demeurant à *Ascra en Beotie* (4), où il devint Poëte; vivant vers le commencement des Olympiades.

1094 NOus avons quelques Ouvrages en vers qui portent le nom d'Hésiode, comme sont celui du travail de l'homme & des jours appellé *ἔργα καὶ ἡμέραι*, celui de la *Théogonie* ou Généalogie des Dieux, celui du Bouclier d'Hercule, &c.

Il y a des Critiques qui prétendent que tous ces Ouvrages ont été généralement supposés à Hésiode : on n'a presque jamais douté que le dernier ne fût de cette nature; les plus clairvoyans ne savent encore que dire de la Théogonie. Mais la plûpart conviennent qu'on ne peut pas raisonnablement ôter à Hésiode le premier de ces Ouvrages qui contient quelques préceptes pour l'Agriculture & pour les mœurs, & qui paroit avoir été entrepris pour exhorter les hommes au travail.

Mr. le Févre dit (5) qu'Hésiode a fait dans ce Livre à peu près comme nos faiseurs

3. ¶. L'Auteur avertit dans son *Errata* qu'au lieu de *par* il faut ici lire *pour*. En quoi il a tort, *par* étant ici meilleur que *pour*.

4. Plutarque après Ephore de Cumes prétend qu'il est né à Ascra en Bœotie.

5. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 9.

ment préférable à tous les arti
on s'est servi dans la suite des t
que ce qui fait le sujet de son éto
c'est de voir que la Nature ait
& perfectionné en même tems s
ge dans ces deux Hommes, q
point difficulté d'appeller *Divin*
effet; & qu'elle nous ait fait ren
eux une idée achevée de la vertu

Mr. Borrichius veut nous per
que cet Ouvrage est écrit avec ta
dence & d'habileté, que sa lectu
tre encore aujourd'hui d'une gra
à tous ceux qui veulent s'appl
Morale, à la Politique, à l'O
à la Marine, & à l'Agricultur
aussi que la Théogonie peut avo
chose de plus avantageux pour n
le semble n'en promettre à l

1. Ces mots *Heinsius n'en jugeoit pas si*
dire *si désavantageusement*, font voir que

arce que bien qu'elle ne paroiſſe inſinuer autre choſe qu'une multitude inutile de Divinités, ceux qui ſont curieux de chercher en toutes choſes les merveilles ſecrettes de la Nature, trouvent ſous les écorces de ces fables des vérités naturelles, & des maximes ſalutaires puiſées du fonds de la Philoſophie. C'eſt auſſi ce que Plutarque avoit autrefois remarqué (4). Heſiode.

Néanmoins Platon trouvoit mauvais qu'Héſiode eût eu ſi peu de diſcrétion que de feindre des fables ſcandaleuſes & de mauvais éxemple, telles que ſont celles qu'il a forgées du Ciel, de Saturne & de Jupiter, & de la vengeance que les enfans ont exercée contre leurs peres, & d'autres qui ne peuvent produire que de méchans effets dans l'eſprit de ceux qui liſent ces ſotiſes (5). D'autres ont eſtimé auſſi qu'il n'y a que de la ſuperſtition groſſiére dans tout ce qu'il dit touchant la diſtinction & l'obſervation des jours heureux & malheureux (6).

Mais cela n'a point empêché Voſſius de dire qu'Héſiode s'eſt rendu recommandable à la Poſterité pour avoir ſu joindre l'utilité aux agrémens (7). Il ajoute qu'il n'eſt point Poëte, mais qu'il eſt Théologien

3. Ol. Borrich. Diſſertat. de Poët. Græc. pag. 10.
4. Plutarch. Tract. de legend. Poëtis, inter Opuſcul. Moral.
5. Plato lib. 2. de Legib. ſeu Repub.
Thomaſſin livre 2. nomb. 9. pag. 379. 380. de la méthod. d'enſeigner les Poëtes.
6 Borrich. ut ſupra loco laudato.
7. Ger. Jo. Voſſius, de Arte Poëtica pag. 36. 37.

Pour ce qui regarde le ſtyle
Denys d'Halicarnaſſe témoigne
de la douceur & de l'uniformit
coulant & agréable, & qu'il eſt
ſés châtié, ajoûtant qu'il a mis
étude à plaire à ceux pour qui il
Vers. C'eſt ce qui a fait dire à
vre (3) que ſon ſtyle eſt très-ſim
élévation; & au Pere Rapin (4
tant contenté d'être agréable
parler, il a fait aſſés connoître
il auroit choiſi une autre ma
deſſein n'auroit pas été d'aſpire
de Poëſie Heroïque.

Néanmoins Heinſius préten
cette ſimplicité n'a rien de bas
pant, mais qu'elle ſe ſoutient par

1. Lil. Greg. Girald. R. Rap. R. le
autres.
2. Dionyſ. Halicarnaſſ. de Lingu

beaucoup d'égalité, qu'elle est accompagnée d'une grande pureté & de beaucoup de netteté, & qu'il a par tout un air naturel sans affectation, & sans employer jamais aucune expression étrangere ni aucun ornement superflu. Il étoit si persuadé de la vérité de ce point, qu'il se crut obligé d'entreprendre la défense d'Hésiode contre tous ces Grammairiens, qui affectant d'être si difficiles & si dégoutés à son occasion font assés connoître qu'ils ont le goût fort mauvais. C'est ce qu'il a tâché d'executer dans une longue Préface qui est à la tête de l'édition qu'il a donnée de ce Poëte, où il fait voir que cette simplicité d'Hésiode est infiniment préférable à toutes les figures des autres Ecrivains. Hésiode.

Quintilien a reconnu aussi que son style s'éleve très-rarement, & que sa beauté ne consiste le plus souvent que dans la propriété des mots (6), mais que par le genre médiocre d'écrire, qui est celui qu'il a suivi, il a remporté le prix sur ceux qui s'y sont appliqués comme lui, tant à cause de l'utilité de ses maximes, que pour la douceur de ses expressions, & la probabilité de la maniére (7) avec laquelle il a coutume d'exposer les choses. Quoi

6. Quintilian. Institut. Orator. lib. 10. cap. 1.

7. ¶. On ne sait ce que veut dire *la probabilité de la maniere.* Quintilien dit: *lenitas verborum, & compositionis probabilis.* Le mot *compositio* en cet endroit signifie *style* & *probabilis* correct, où il n'y a rien à reprendre, dont on a lieu d'être content. Mr. l'Abbé Gédoin a traduit : *son style n'est point à mépriser.* On entend fort bien cela, mais je défie qui que ce soit d'entendre *la probabilité de la maniére.*

Hésiode.

Quoi qu'Hésiode soit fort louable d'avoir su l'art de maintenir son style dans une juste médiocrité entre l'élévation & la bassesse (1), il semble que cela n'ait point dû lui meriter le rang parmi les Auteurs du premier ordre, outre qu'il n'y a rien de fort noble dans la matiére qu'il a traitée. Il paroit néanmoins que Patercule (2) n'a point eu beaucoup d'égard à ces considérations lors qu'il a dit (3) qu'Hésiode étoit un très-beau Génie, & d'une si grande délicatesse pour les Vers, qu'on lui a donné le second rang après Homere.

Le Bibliographe d'Allemagne a remarqué qu'il n'y a presque que les Savans qui goûtent Hésiode (4), & que les jeunes gens sur tout n'aiment guéres à le lire, parce que le sujet qu'il traite ne revient pas beaucoup à leurs inclinations. Le jeune du Verdier semble nous donner une autre raison de ce dégoût (5) qui est une répétition trop fréquente des mêmes Epithétes qui ennuie le Lecteur.

Entre les bonnes éditions des Oeuvres d'Hésiode, celle de Henri Estienne est des plus rares & des plus estimées. Celle de Daniel Heinsius qui parut en 1603. in-4° suit après, ensuite celle de George Pasor avec un Dictionaire des mots d'Hésiode [*in*-8° à Amsterdam 1631. & 1657.] Mais

1. Borrich. de Poët. Græc. p. 10. Dissert.
2. ¶. Il faut dire *Paterculus.*
3. Vell. Patercul. libro 1. Hist or.
4. Biblioth. anonym. Cur. Histor. Philol. pag. 50.
5. Claud. du Verdier censio omnium Auctorum &c. pag. 44.

Mais plusieurs croyent que celle de Mr. Græviu qui parut l'an 1667. [in-8o] est la meilleure de celles qui avoient été publiées jusqu'alors (6). Hesiode.

LA SIBYLLE,

Multipliée en dix ou en douze fantômes selon la fantaisie des Auteurs & des Peintres.

095 QUoique toutes les personnes raisonnables soient persuadées que ce que nous avons sous le nom d'*Oracles Sibyllins*, n'est que le fruit d'une imposture grossiére, nous avons cru pouvoir en dire un mot en cet endroit pour ne nous point écarter du tems auquel on prétend que la Sibylle a paru dans le monde, quoique la Versification qu'on lui a supposée lui soit postérieure de plusieurs siécles. Sibylles.

Il y a une différence très-considérable entre les anciens Vers de la Sibylle que l'on consultoit à Rome du tems de la République, & ceux qu'on a forgés depuis l'établissement de la Monarchie Romaine, ou plutôt depuis la derniére dispersion des Juifs sous les Empereurs Romains. Les premiers dont les restes se conservérent jusqu'au tems de Théodose l'ancien, & qui furent entiérement brûlez par les ordres de Stilichon Général des armées d'Honorius, n'avoient ce semble aucun rap-

[6. La meilleure Edition d'Hesiode est celle que Mrs. Le Clerc & Grævius donnerent à Amsterdam en 1701. in-8. Les Notes de M. Le Clerc n'avoient point encore paru, & celles de Grævius avoient été retouchées & augmentées par cet Auteur. ADD. *de l'Ed. d'Amst.*]

Sibylles. rapport avec la Religion Chrétienne, pour laquelle les seconds ont été composés.

Les premiers n'insinuoient autre chose que l'Idolatrie, & il paroît par l'Histoire Romaine qu'on ne les consultoit jamais, qu'ils n'ordonnassent quelque nouveau point de superstition, quelques sacrifices aux fausses Divinités, l'établissement de quelque nouvelle idole comme d'Esculape sous la forme d'un serpent, de la mere des Dieux sous celle d'un caillou, dont Ragusæus. on fit venir l'un d'Epidaure & l'autre de Pessinunte sur la consultation qu'on fit des Livres Sibyllins (1). C'est là qu'on avoit appris aussi à Rome à joindre l'inhumanité avec l'infamie dans le culte des Démons, & à immoler des victimes humaines.

Les seconds au contraire n'enseignent que le culte du véritable Dieu. On y trouve des invectives contre l'Idolatrie & des exhortations perpétuelles à reconnoître la Divinité de JESUS-CHRIST.

Il n'y avoit rien de plus obscur ni de plus embarassé que les premiers, c'est ce qui donnoit lieu à ceux qui les consultoient d'y trouver par leurs explications tout ce qu'ils vouloient, comme on fait aujourd'hui dans les Centuries de Michel de Notre-Dame que nous appellons Nostradamus.

Mais les seconds n'ont rien d'énigmatique, ni de trop difficile à déchifrer. Ils sont même plus clairs que les Prophéties de l'Ancien Testament, & Isaïe qui passe pres-

1. ¶. Ce n'est pas un moderne tel que Georg. Ragusæus qu'il faloit citer touchant le culte introduit

presque pour un Historien parmi les Prophétes, n'a point parlé du mystére de notre Redemption avec tant de netteté & d'évidence. Car on ne trouve point le nom de *Jesus*, & de *Marie* dans Isaïe comme dans ces Vers de la prétenduë Sibylle, où il est parlé aussi du Batême de Jesus-Christ dans le Jourdain, & de la manifestation des trois Personnes de la sainte Trinité. De sorte que s'il se trouvoit encore aujourd'hui quelqu'un qui voulût croire que ces Vers sont plus anciens que l'Incarnation du Fils de Dieu, il seroit obligé de reconnoître que Dieu auroit fait plus de grace en ce point aux Païens qu'aux Juifs, à qui il avoit donné l'ancien Testament pour les conduire dans la véritable Religion, puisque ses mystéres paroissent découverts ou mieux developpés dans ces Vers qu'on supposeroit avoir été faits pour l'utilité des Païens. Sibylles.

Mais nous reservons au Traité des Imposteurs ce qu'il y aura à dire du tems & de la maniére dont ces Vers ont été supposés à la vieille Sibylle, & nous nous contenterons d'ajouter ici en peu de mots ce qui regarde le jugement qu'on doit faire de leur composition.

Les Critiques jugent que ces Vers sont écrits en un fort mauvais style, que leur Auteur ne savoit pas bien la Langue Grecque, qu'il y a des barbarismes, des étymologies puériles & des badineries qui n'ont aucun air de l'ancienne Gréce, & qui ne sen-

duit à Rome du Serpent d'Epidaure, & du caillou de Pessinunte, c'est Tite-Live, Valére Maxime, &c.

lons en Champagne, en Franç
rasme Schmid, Allemand de M
Latin ; 4. le Sieur Tobie Wa
mand, demeurant à Tubingue,
5. le Sieur Daniel Clasen Juri
depuis 13. ans en Latin; 6. le S
Christ. Salbach, depuis 8. ans en
7. le P. Jean Crasset Jésuite, de
en François ; 8. le Sieur Isaac Vo
landois, Chanoine de Windsor
terre, en Latin depuis six ans;
Jean Marckius, Professeur de
en Frise, depuis quatre ans en I
fin on nous fait esperer un am
sur ce sujet par Mr. Petit Méde
losophe à Paris, & l'on dit qu
imprimé à Leipsik en Allemagn

1. Henr. Vales. in Observationibus ad
Eusebii.
Ger. Jo. Vossius lib. 1. de Poët. Græc

Serv. Gallæi. Oracula Sibyllina Gr. Lat.
. *Amstelod.* 1689.

ALCMAN,

te Lyrique de *Lacedemone* (2), vivant
a la 27. Olympiade, du tems de Ma-
assés, Roi de Juda.

5. IL nous reste de ce Poëte un petit nombre de fragmens qui ont été és dans les Ecrits de ceux qui les ont ; anciennement. Mais ils ne suffisent pour pouvoir nous donner une idée as- juste du caractére de ce Poëte, qu'on avoir été tendre & trop enclin à l'a- ir. Sa Dialecte est Dorique, comme emarqué Suidas (3), & c'étoit celle on parloit à Lacedemone. Patercule endoit néanmoins (4) qu'il n'étoit it de cette Ville, mais comme nous faisons point l'Histoire des Auteurs, examen n'est point de notre sujet. Il remarquer seulement que comme il y t un autre Alcman à Messine (5), qui t aussi Poëte Lyrique & qui vivoit pres- que Alcman.

Vell. Patercul. lib. 1. Histor.
ldius lib. 1. de Poët. Gr.
n. le Fevre, des Poëtes Grecs.
r. Crasso, de Poët. Græc. &c.
. Alcman, que Suidas a cru Lacédémonien, selon lui du quartier de Lacédémone nommé a Ἀλκμὰν Λάκων ἀπὸ Μεσσόας. Gyraldus persua- qu'au lieu de Μεσσόας il faloit lire Μεσσήνας à la que pour Μεσσήνης qu'il a prise pour une Ville iconie, a usé de ces termes: *Suidas ex urbe Messana,*

Alcman. que en même tems, plusieurs ne savent auquel des deux attribuer les fragmens qui portent le nom d'Alcman.

* Voyez Article 1099.

ARCHILOCHUS

Poëte Iambique de *Paros Isle des Cyclades* vivant en la 29. Olympiade, 660. ans avant Jesus-Christ.

Du tems de Manassès Roi de Juda & de Tullus Hostilius Roi de Romains, & du tems de Romulus, selon Ciceron.

Archilochus. 1097. CE que nous avons de lui n'est pas beaucoup plus considérable que ce qui nous est resté d'Alcman. Il passe pour un des premiers Auteurs du Vers Iambe, selon Clement Alexandrin (1). & Quintilien juge (2) qu'il étoit un de ceux qui avoient porté ce genre de Poësie, le plus près de sa perfection. Il ajoûte que pour cet effet il avoit un talent merveilleux, une force admirable dans ses paroles dont il se faisoit une espéce singuliére d'élo-

sana, in eo perperam licet legatur Messoa fuisse ait. De là Baillet enchérissant sur l'erreur de Gyraldus a fait un Alcman de Messine, quoiqu'il n'y ait eu qu'un seul Alcman, Lacédémonien d'établissement, & Lydien d'origine, touchant lequel il faut voir Saumaise p. 825. de la 1. edit. de Solin, où il debrouille parfaitement toutes ces difficultés.

1. Clem. Alexand. in Stromat.
Item Horat. de Art. Poët.

2. Quin-

loquence; que ses Sentences étoient puissantes, courtes, & tranchantes, & qu'il semble qu'elles ne fussent composées que de nerfs & de sang. Et comme il étoit trop emporté & trop mordant dans son style, ce Critique dit que plusieurs attribuoient ce vice à sa matiére plûtôt qu'à son esprit (3). Archilochus.

De quelque part que lui soit venuë cette humeur médisante, il ne paroît pas qu'elle ait jamais été excusée, & encore moins approuvée de personne. Elle a été notée par Ciceron, qui pour la distinguer de la véritable fureur Poëtique, semble avoir voulu se moquer de ceux qui avoient pris la douleur d'une plaie faite par les traits envenimés d'Archilochus & d'Hipponax pour quelque chose de divin, c'est-à-dire pour un effet de l'Enthousiasme (4).

Horace a considéré aussi cet emportement d'Archilochus plûtôt comme une rage que comme un mouvement d'enhaut ou un effet de ce feu Divin (5) dont les Poëtes se vantent d'être animés.

Il faut en effet que cette rage ait été bien violente pour avoir pû produire le desespoir

2. Quintilian. lib. 10. Institut. Orat. c. 1.

3. ¶. Le Latin de Quintilien *adeo ut videatur quibusdam, quod quoquam minor est, materiæ esse, non ingenii vitium*, ne dit point du tout cela, mais comme l'a fort bien rendu Mr. l'Abbé Gedoin, *que si Archiloque est au dessous de qui que ce soit, c'est plûtôt la faute de sa matière que celle de son esprit.*

4. Cicero de Natura Deorum lib. 3.

5. Horat. de Arte Poët. Vid. & Ol. Borrich. Dissertat. de Poëtis pag. 27.

Archilochus. poir dans l'esprit de Lycambe, & l'avoir obligé de se pendre (1).

Archilochus ne se contenta pas de vouloir être piquant, il voulut joindre l'obscénité à la médisance (2), & il mêla toutes sortes d'ordures & de saletés dans le venin dont il avoit coûtume de tremper ses traits. C'est ce qui, au rapport de Valere-Maxime (3), obligea la République de Lacedemone de le condamner au bannissement, & de supprimer ses Livres dont elle jugeoit la lecture très-pernicieuse à toutes sortes de gens, & particuliérement à la jeunesse. Et cet Auteur ajoute que les Lacédémoniens aimérent mieux priver leurs Enfans des Ecrits de ce Poëte, quelque polis & quelque élégans qu'ils fussent, que d'exposer l'innocence de leurs mœurs à une corruption visible.

Ce jugement desavantageux qu'une sage République a porté des Poësies d'Archilochus paroît n'avoir pas moins d'équité que de sévérité. Néanmoins il n'a pas empêché Patercule de parler de lui avec beaucoup

1. Par des vers qu'il fit contre cet homme qui lui refusoit sa fille qu'il lui avoit promise.

2. Suidas in Lexico. Item Lil. Greg. Gyrald. Dialog. IX. de Poëtis veteribus.

3. Valér. Maxim. Rer. Memorabil. lib. 6. cap. 3. de Severitate.

Pedro de Guzman, Discours 6. §. 8. des Avantages de l'honnête Travail, en Espagnol.

Lor. Crasso des Poëtes Grecs, en Italien, pag. 59. 60. il appelle Archilochus un Auteur très-fleuri & très-fécond.

Joseph de Voisin. défense du Traité de Mr. le Prince de Conti, contre la Comédie pag. 274.

4. Vell. Patercul, lib. 1. Histor.

Archilochus.

coup d'éloges, & de dire (4), qu'après Homere & lui, il n'est pas aisé de trouver quelqu'un capable de donner la perfection à une chose dont il auroit été lui-même l'Auteur. Ce n'est pas que Patercule prétendît par là l'égaler à Homere en toutes choses, car Demetrius de Phaleres cité par le Pere Rapin (5), dit qu'Archilochus n'avoit pas cette grandeur d'ame propre au Poëme Héroïque (6) qu'avoit Homere.

Mais s'il n'étoit point arrivé au point de l'élevation où l'on voit Homere, on ne peut pas dire aussi qu'il ait rampé avec les derniers Poëtes, quoique, selon le jugement de Longin (7), il se brouille quelquefois, & qu'il manque d'ordre & d'œconomie en plusieurs endroits de ses Ecrits. Et bien que l'*Erigoné* d'Eratosthene, par éxemple, soit un Poëme où il n'y a rien à reprendre, on ne peut pas dire pour cela qu'Eratosthéne est plus grand Poëte qu'Archilochus, parce que celui-ci ne tombe dans ce défaut que nous venons de marquer qu'à cause de cet esprit divin dont il est

5. R. Rapin, Réfléxion 14. sur la Poët. part. 1. pag. 31. edit. in-12.

6. ¶. Nicephore Grégoras pourtant en son Commentaire sur le Livre de Synesius *περὶ ἐνυπνίων*, dit qu'Archiloque s'étoit aussi éxercé dans la Poësie Héroïque. Et le prétendu Demetrius, au lieu de ce que lui fait dire le P. Rapin, ne dit autre chose sinon qu'il ne faudroit pas s'aviser d'employer dans la composition d'une Iliade des vers d'une mesure aussi courte que ceux ausquels Archiloque a donné le nom, qui ne sont que des hémistiches ou des demi-vers.

7. Longin, Traité du Sublime, chap. 27. pag. 100. de la Traduction Françoise.

Archilochus. est entraîné, & qu'il ne sauroit regler comme il veut.

* Voyés dans le Recueil des Poëtes Grecs, imprimé à Geneve *in-folio* 2. vol. 1606. 1614.

STESICHORE,

d'Himere en Sicile, vivant (1) en la 37. Olympiade, mort en la 56. sous le regne de Cyrus Roi des Perses.

Stesichore. 1098. IL ne nous reste plus de lui que trente ou quarante vers d'un fort grand nombre, pour lesquels toute l'Antiquité témoignoit avoir beaucoup d'estime.

Il excelloit en plus d'un genre de Poësie, & il avoit le style grand, plein & majestueux (2). Il semble néanmoins que son principal talent consistât dans la Poësie Lyrique. Denys d'Halicarnasse dit (3) que Stesichore avoit toutes les bonnes qualités & les graces de Pindare & de Simonide, mais qu'il les a surpassés tous deux dans la gran-

1. ¶. Il faloit dire *né*, parce que *vivant* se prendroit pour florissant d'où il s'ensuivroit qu'en la 37. Olympiade il pourroit avoir eu 30. ans, & qu'étant mort en la 56. il en auroit eu tout au moins 102. quoique suivant la supputation de Suidas qui le fait naitre en la 37. Olympiade & mourir en la 56. il ne soit pas mort octogénaire, que Phlégon ne le mette point parmi les Macrobes, & que Lucien, qui l'y met, ne lui donne pas plus de 85. ans.
2. Tan. le Fevre, Vie des Poëtes Gr. p. 21.
3. Dion. Halic. de L. Auct. Græc. judic.
4. Quint. Institut. Oratoriar. lib. 10. c. 1.

grandeur de son sujet, où il a fort bien gardé les caractéres des mœurs & des personnes. Stesichore.

Quintilien témoigne que c'étoit un puissant génie, qu'il avoit pris des sujets grands & élevés, comme des guerres importantes, & les belles actions des plus vaillans Capitaines, pour éxercer dignement ses talens, & qu'il avoit fort bien soutenu la majesté du Poëme Epique *par sa lyre*; mais qu'il étoit quelquefois accablé de son abondance, & que pour n'avoir pas su se moderer, il avoit perdu l'avantage qu'il auroit eu d'être le second après Homere & de l'approcher de fort près (4).

Synesius le mettoit aussi au rang des Poëtes Heroïques (5), & il semble avoir voulu le comparer avec Homere, lors qu'il a dit (6), que l'un & l'autre avoient donné beaucoup d'éclat & de noblesse au genre Heroïque par leurs vers. C'est sans doute ce qui a porté Alexandre le grand (7) à mettre Stesichore au rang de ces Poëtes que les Princes doivent lire & étudier, & c'est ce qui

5. Synesius à la fin de son Livre des songes ne met pas Stesichore au rang des Poëtes Héroïques, mais au rang des Poëtes qui ont chanté les Héros, οἱ τὸ Ἡρωϊκὸν φῦλον διὰ τῆς ποιήσεως αὐτῶν ἐπικυδέστερον ἔθεσαν. Gyraldus ayant traduit Ἡρωϊκὸν φῦλον par *Heroïcum genus* a trompé Baillet qui s'est imaginé qu'*Heroïcum genus* signifioit le genre Héroïque, c'est-à-dire, la Poësie Héroïque.

6. Ap. Lil. Gregor. Gyrald. de Poët. Dialogo IX. pag. 986.

7. Lil. Greg. Gyraldus Hist. Poëtarum Dialog. pag. 956. &c. ex Dione Orat. 2. quem allegat. Gr. Gyraldus.

Stesichore. qui a fait dire à Horace (1) que la Muse de ce Poëte avoit de la gravité.

Hermogéne de Tarse parlant de la douceur que doit avoir un Orateur, reléve fort haut le mérite de Stesichore (2), & dit qu'il a excellé particuliérement en ce point, qui fait une des principales parties du discours, à cause du bon usage qu'il a fait des Epithétes.

Il écrivoit en Langue Dorique (3). Athenée semble l'avoir mis au rang des Poëtes lascifs. Il n'eut pourtant pas beaucoup d'égard à la beauté d'Helene lors qu'il la maltraita dans ses vers. Les Anciens faisoient un conte sur ce sujet, & ils disoient que Stesichore fut puni de l'aveuglement pour avoir deshonoré Helene; mais qu'ayant reparé sa faute par des vers qu'il fit ensuite à sa louange, il recouvra la vûe (4).

Stesichore n'étoit pas son véritable nom, mais il fut ainsi appellé dans la suite pour avoir arrêté & fixé la maniére de la danse aux instrumens, ou du chœur sur le théâtre (5).

* Voyés le Recueil des Poëtes Grecs de Genéve 2. volumes *in-folio* 1606. & 14.

SA-

1. Horat. lib. 4. Ode 9. ad Lollium.

2. Gyraldus au même endroit : Hermogenes Tarsensis in libris de Rhetor. & Borrich. Dissertatio de Poëtis.

3. C'est

SAPPHO,

Femme de l'Isle de *Lesbos* dans l'Archipel, vivant en la 44. Olympiade du tems de Nabuchodonosor & de Tarquin l'ancien.

1099. ON prétend qu'il y en a eu deux de ce même nom qui étoient du même pays, qui vivoient presque en même tems, & qui toutes deux ont fait le métier de Poëte; de sorte qu'il est difficile de dire, à laquelle des deux il faut attribuer ce que nous avons sous le nom de Sappho. Sappho.

Mais comme nous ne nous appliquons point tant à la recherche des Auteurs qu'à celle de leurs Ouvrages, il suffit de remarquer deux choses qui sautent aux yeux de ceux qui lisent les vers qui portent aujourd'hui ce nom, l'une que celle qui en est l'Auteur étoit un bel esprit, & l'autre que c'étoit une grande débauchée.

I. Il n'est pourtant pas si aisé de juger du premier point par l'Hymne, l'Ode & quelques petits fragmens que nous avons d'elle, que par les glorieux témoignages que les plus célébres Critiques de l'Antiquité lui ont rendus. Ces Auteurs nous ap-

3. C'est Pausanias qui a publié particuliérement cette Fable; Hesychius Milesius l'a copié, & plusieurs l'ont suivi.

4. Philostrat. l. 6. c. 4.

5. Stesichorus, *id est*, Stator Chorea.

Sappho. apprennent (1) qu'il n'y avoit rien de si beau que les Poësies de Sappho; qu'on y remarquoit des graces toutes extraordinaires; un art secret & admirable d'entretenir les cœurs, dit Mr. le Févre, de parler & de vaincre en même tems, & toucher les passions les plus tendres; & que c'est particuliérement ce qui lui a attiré l'estime de tant de siécles (2).

Demetrius de Phaleres rapporté par le Giraldi (3) disoit qu'une des principales beautés que l'on remarquât dans ses vers étoit celle des répétitions & redoublemens que les Grecs appellent *Anadiplose*; & Hermogéne ne lui trouvoit jamais tant de douceur que lors qu'elle faisoit parler sa lyre, & qu'elle lui faisoit faire des réponses aux questions qu'elle feignoit de lui proposer (4).

Denys d'Halicarnasse dans ses jugemens, & Strabon dans sa Géographie, à l'occasion de l'Isle de Lesbos, en parlent fort avantageusement, & nous font connoître qu'ils n'avoient encore rien remarqué dans

tout

1. Suidas in Lexico.
Laur. Crass. de Poët. Græc. pag. 449. 450.
2. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 22.
3. Lil. Gregor. Gyraldus de Hist. Poëtar. Dialog. IX. pag. 978. edition. in-8.
4. Hermogen. Rhetoric. apud eundem Gyrald.
5. Dionys. Halicarnass. in Opuscul. Crit.
Strabo in Geograph. agens de Lesbo.
6. Dionys. Cass. Longin. de Sublimi cap. 8. pag. 45. 46. de la Trad. Françoise.
Julian. Imper. de Cæsarib. Satir.
7. Ren. Rapin. Réflexion XXX. sur la Poëtique, seconde partie.

tout le séxe qui méritât de lui être comparé (5). Sappho.

Longin & l'Empereur Julien (6) nous donnent aussi une grande idée du mérite de ses vers, & le Pere Rapin nous assure (7) que ces Anciens ont eu grande raison de nous vanter si fort dans leurs Ouvrages le génie admirable de cette fille, parce qu'on y trouve des traits de la délicatesse la plus fine & la plus passionnée. C'est aussi ce qu'on peut voir plus au long dans le jugement que Mademoiselle le Févre, & depuis elle Monsieur de Longepierre ont porté de sa Poësie (8).

Nous nous contenterons de remarquer qu'on a augmenté le nombre des Muses en sa faveur; que c'est d'elle que vient cette espéce de vers Lyriques qui portent encore aujourd'hui son nom, & que son Dialecte étoit Æolique (9).

Nous ajoûterons que si on en veut croire Vossius (10), elle avoit pris pour le modéle de son style Archilochus, mais qu'elle avoit eu la prudence de tempérer son aigreur

8. Anne le Fevre & D. L. préfac. de leur édition, &c.

9. L. Greg. Gyrald. de Hist. Poët. Dial. 1x. loco citato Ol. Borrich. Dissert. de Poët.

10. Ger. Joan. Vossius Institution. Poëtic. lib. 3. p. 78. 79.

¶. Vossius n'a pas bien pris le sens de ce vers d'Horace 1. Ep. 19.

Temperat Archilochi Musam pede mascula Sappho

ce *temperat* ne doit être entendu que de l'adresse qu'avoit euë Sappho de joindre successivement dans quelques-unes de ses Odes à un grand vers, un vers plus court, tel que ceux ausquels Archiloque a donné le nom. *Temperat* ne signifie là que *miscet*, comme Bentlei l'a fort bien expliqué.

pho.

greent par une douceur admirable. Et Castelvetro a remarqué aussi après Apulée (1) que c'est à cette douceur qu'on étoit redevable des adoucissemens qui paroissent dans l'insolence & l'effronterie de ses matiéres.

II. Le second point regarde la galanterie dont nous trouvons encore des vestiges dans les restes de ses vers. On peut dire qu'ils sont suffisans pour nous persuader d'une partie de ce qu'on a dit de ses infames débauches (2), qui n'ont pû être bornées par les débordemens même qui ont coutume de satisfaire la brutalité des plus abandonnées d'entre les Courtisanes. Et quelque soin (3) que Mademoiselle le Févre ait pris pour tâcher de diminuer en nous l'horreur d'une passion si monstrueuse, nous ne pouvons nous imaginer que le peu d'utilité qui pourroit nous revenir de la lecture de ses vers pût être comparé avec la moindre des méchantes impressions qu'elle pourroit faire sur nos esprits, & dans les cœurs même de ceux qui pourroient s'y laisser seduire, s'ils n'étoient point utilement prévenus contre elle.

* Voyés dans le Recueil de Plantin qui a pour titre, *Carmina novem illustrium feminarum & Lyricorum, scilicet Alemanis, Ibyci,*

1. Ludov. de Castelvetro in Art. Poëtic. Aristot. & apud Laur. Crass. de Poët. Græc.

¶. Apulée dans cet endroit de son Apologie où il parle de Sappho en ces termes : *Et mulier Lesbia lasciva illa quidem, tantaque gratia, ut nobis insolentiam linguæ suæ, dulcedine carminum commendet*, n'a voulu dire autre chose si non que la douceur & les graces de la Poësie de cette Lesbienne font qu'on lui pardonne avec plaisir

Ibyci, *Stesichori*, *Anacreontis*, *Alcæi*, *Simonidis*, *Bacchylidis*, *ex Bibliothecâ Fulvii Ursini*, in-8. *Antuerpiæ* 1568.

ALCE'E,

De Lesbos, Poëte Lyrique, Contemporain & Compatriote de Sappho.

1100. LEs petits débris des Poësies de cet Auteur qui sont venus jusqu'à nous, semblent nous donner lieu de rapporter ici une partie des Jugemens que les Critiques ont faits de ses Ecrits. Alcée.

Denys d'Halicarnasse juge (4) qu'il y avoit dans ses compositions de la magnificence ou de la grandeur, de la briéveté, de la douceur ou de l'agrément, du sel, de la gravité, des figures qui n'avoient point d'obscurité, horsmis dans quelques termes qui regardoient la proprieté de la Langue. Il ajoute qu'il avoit de la force, que son style étoit nombreux, c'est-à-dire, mesuré & soutenu d'une belle cadence, qu'il savoit bien proportionner toutes choses aux mœurs de son tems & aux usages de son Pays; & que si on avoit retiré les pieds de ses vers, on l'auroit pris volontiers

plaisir le désagrément de son Dialecte. pag. 450.

2. Plutarch. Tract. de Orac. Pyth. &c. Item Suidas in Lexic.

Vid. & Ovidius passim, ejusque Epist. sub nomine Sapphûs.

3. V. M. Bayle Nouv. de la Républiq. des Lettrés de Novembre 1684 tom. 2 pag. 396. 397.

4. Dionys. Halycarnass. in Judic. de Poët. pag. 10. edit. in-8. in Opuscul. Critic.

lcée. tiers pour un Ecrivain du Barreau.

Quintilien lui donne presque les mêmes qualités, quoiqu'en moins de paroles (1), & il ne fait point difficulté de dire qu'il s'étoit rendu semblable à Homere pour le style.

Mr. le Fevre a témoigné ouvertement n'être nullement du sentiment de Quintilien en ce point (2): & malgré le respect dû à l'Antiquité, il prétend que ce Critique n'a point eu plus de raison lors qu'il a comparé Alcée à Homere, que lorsqu'il a comparé Herodote avec Tite-Live, qui ne se ressemblent, dit-il, en aucune maniére, sinon en ce qu'Herodote a écrit une Histoire en Grec, & que Tite-Live en a écrit une en Latin. Mr. le Fevre nous fait connoître en même tems que s'il avoit à comparer Alcée avec quelqu'un des Poëtes Latins, ce feroit avec Horace, quoiqu'il eût dit auparavant que le style d'Alcée representoit assés bien les qualités de son ame & de son courage, c'est-à dire, qu'il étoit martial. C'est ce qu'on n'a point dit de celui d'Horace, qui a donné lui-même (3) le nom de Muse menaçante à la Poësie d'Alcée, à cause qu'il avoit écrit contre les Tyrans de son Pays, & sur-tout contre Pittacus. Quin-

1. Quintil. Institution. Oratoriar. lib 1, cap. 1.
2. Tan. le Fevre, Abr. des Vies des Poëtes Grecs pag. 30.
3. Horat. lib. 4. Od. ad Lollium.
4. Fabius Quintil. loco cit. ut supra.
5. Cicero in libris de Natur. Deor. Item in Quæstion. Tusculan.
6. Hor.

Quintilien paroît ne l'avoir pas jugé Alcée.
louable de ce qu'étant plus propre pour les grands sujets, comme pour chanter des guerres & des victoires, il s'étoit amusé à des bagatelles, & étoit descendu de son rang, pour le dire ainsi, afin de chanter des Jeux & des Amours (4). Ciceron a dit encore quelque chose de plus honteux à son sujet (5), & il nous apprend qu'Alcée non content de s'être laissé aller à la Pédérastie, ce qu'Horace avoit aussi marqué dans ses vers (6), il en avoit encore écrit (7), comme s'il en eût voulu corrompre d'autres que lui.

Au reste c'est de cet Alcée que nous est venuë cette espéce de vers que nous appellons Alcaïques, & qui passent pour être des plus beaux & des plus agréables dans le genre Lyrique.

Synesius rapporté par le Gyraldi remarque (8) qu'il n'avoit pas coûtume d'employer des personnages feints ni des matiéres chimériques ou inventées à plaisir, comme les autres Poëtes ont coutume de faire, mais que les personnes & les choses y étoient véritables, de sorte qu'il ne trompoit personne, & qu'exposant librement ses inclinations au Public, il étoit aisé de voir

6. Horat. lib. 1. Od. 32. ad Lyram.

7. ¶. Ces paroles de Ciceron : *Fortis vir in sua Rep. cognitus quæ de juvenum amore scribit Alcæus* : ne signifient pas qu'Alcée eut fait un livre exprès de péderastie, mais qu'il avoit fortement marqué dans ses vers son inclination là-dessus.

8. Apud Lil. Gregor. Gyrald. de Histor. Poëtar. Dialogo IX. pag. 272. edition. in-8.

Alcée. voir par ses vers tout ce qui lui donnoit du plaisir ou du chagrin.

Son Dialecte étoit Æolique comme celui de Sappho (1). [Voyés dans le Recueil de Plantin *in*-8°. cité Art. 1099.]

IBYCUS.

Poëte Lyrique *de Rhege en Italie*, *vis-à-vis de l'Isle de Sicile*, vivant en la 54. Olympiade du tems de Cyrus, de Crœsus & de Servius Tullius 560. ans & plus devant notre Epoque. (2)

Ibycus. 1101 SEs Odes étoient écrites en langage Dorien, & quelques fragmens qui nous en restent font assés connoître que son style étoit plein, & quelquefois fort élévé, qu'il avoit de la netteté & des agrémens.

Il avoit écrit fort élegamment l'*enlevement de Ganymede & de Tithon*. Mais il avoit tout gâté par ses obscénités, qui faisoient assés voir qu'il étoit encore plus corrompu que ces Poëtes lascifs dont nous avons parlé auparavant. [Voyés dans le Recueil de Plantin *in*-8°. cité Art. 1099.]

PHO-

1. Ibid. Ep Greg. Gyrald.
Item Olaüs Borrich. Dissertat. de Poëtis pag. 23. Vidend. Laurent. Crass. de Poët. Græc.
2. Lil. Greg. Gyrald. de Histor. Poëtar. Dialog. IX. pag. 1010. 1011. Suidas in Lexico. V. & H. Stephanus qui ejus fragmenta edidit cum cæterorum Lyricorum reliquiis.

Tan.

PHOCYLIDE,

De *Milet dans l'Ionie*, vivant en la 60. Olympiade, du tems de Cyrus 540. ans devant l'Epoque Chrétienne.

1102 M. Le Fevre prétend (3) que le style de Phocylide étoit aussi pur & aussi net que ses mœurs, & que l'on apprenoit par la lecture de ses Ouvrages à bien vivre & à bien parler tout à la fois. Phocylide.

Nous avons aujourd'hui une piéce de Poësie morale sous le nom de Phocylide. Mais c'est une piéce assés moderne. Du moins est-il visible qu'elle a été supposée à cet ancien Phocylide qui étoit contemporain à Théognis, à Hipponax, & à Anacreon. L'Auteur de ces vers moraux étoit un Juif d'Alexandrie, si l'on veut suivre la conjecture de plusieurs Critiques. Quelques-uns même des plus éclairés, parmi lesquels on peut compter Vossius & Mr. le Fevre, estiment que c'étoit un Chrétien vivant du tems de Trajan ou Adrien, ou même plus tard, s'il est vrai, comme a remarqué Suidas, que cet Auteur a volé les vers de la Sibylle, qui n'ont été forgés

Tan. le Fevre, Abr. des Vies des Poëtes Grecs pag. 37.
Laur. Crass. de Poët. Græc.
Ol. Borrich. Dissert. de Poët. p. 23. 24.
3. Suidas in Lexico.
Ger. Joan. Voss. de Poët. Græc. pag. 22.
Tan. le Fevre des Poëtes Grecs pag. 46. Voyés encore n. 1106.

De *Colophon* ou *de Smyrne en* I
en l'Olympiade 60. ſous Cyr
byſe.

Mimnermus. 1103 SOlin mettoit ce Poë
des plus beaux génies
ait jamais produits (1). Mr. le
(2) qu'il ſe trouve encore aſſés d
de cet Auteur pour pouvoir dire
dement que Mimnerme fut un
prit, & un des plus grands o
l'Antiquité. Il ajoute que ſon ſt
agréable, & rempli de l'abondar
cienne Gréce: qu'il compoſoit
ment; & qu'on pourroit pour d
choſes le comparer à Ovide,

1. Julius Solin. Polyhiſtor. cap. 43. &
in exercit. in eum loc.

que le ſtyle du Poëte Latin n'eſt pas ſi ſerré ni ſi plein qae celui du Poëte Grec. Mimnermus.

C'eſt un des principaux Auteurs du genre Elégiaque parmi les Grecs, mais il ſemble n'avoir appliqué ſes talens qu'à des matiéres de galanterie, & il avoit le ſens ſi corrompu, qu'il ne croyoit pas qu'on pût rien faire d'agréable ſans l'Amour & les Jeux, au rapport d'Horace (3). C'eſt peut-être (4) ce qui a fait dire à Properce (5) que Mimnerme avoit eu l'avantage ſur Homere en ce point.

* Voyés Art. 1099. *

1104 Nous ne dirons rien d'EPIMENIDE de *Crete ou Candie*, d'HIPPONAX *d'Epheſe*, de THESPIS *du pays Attique*, de LASUS d'*Hermione au Peloponeſe*, & de pluſieurs autres dont il ne nous reſte plus rien.

1. Il eſt bon néanmoins de remarquer qu'il nous reſte un des vers hexamétres d'*Epimenide* qui a été, pour le dire ainſi, conſacré par ſaint Paul dans l'Epitre à Tite, chapitre 1. verſet 12. où il s'agit de l'humeur & des inclinations des habitans de Crete;

2. Et

dire: *qu'on pût rien trouver dans la vie d'agréable ſans l'amour.*

4. ¶. Ceci, ſuivant le même Ménage, devoit être autrement tourné, comme par exemple en ces termes: *Et Properce n'a pas héſité à dire qu'en matiére de vers d'amour le ſtyle de Mimnerme vaut mieux que le ſtyle d'Homére.*

5. Proper. lib. 1. Eleg. 9.

2. Et qu'*Hipponax*, fameux par ses vers mordans, & par son humeur médisante & satirique, est celui que nous considérons comme l'Auteur de cette espéce de vers Iambiques, qu'on appelle *Scazons*.

1. Epimenide vivoit du tems des derniers Rois de Juda, & de la captivité de Babylone.

2. Hipponax vivoit du tems de Cyrus, & *Thespis* étoit un peu plus jeune, aussi bien que *Lasus*, qui s'étoit encore rendu recommandable par la connoissance de la Musique.

ANACREON,

De *Teos en Ionie*, vivant en la 61. Olympiade, du tems de Cyrus, Cambyse & Darius, mort agé de 85. ans, attaché à la personne & aux interêts de Polycrate Tyran de Samos.

Anacreon. 1105 TOut ce qui nous reste des Poësies d'Anacreon ne consiste presque qu'en chansons à boire, en billets doux, & quelques autres piéces d'une galanterie outrée. Nous n'avons rien dit des débauches de Sappho qui ne se puisse dire encore d'Anacréon. Il y a tant de rapport entre le caractére de leurs Poësies & de leur esprit, dit Mr. Bayle, qu'il seroit aisé de

1. Nouv. de la Rep. des Lettres de Novembre 1684. pag. 396. tom. 2.

2. De Longepierre, Vie d'Anacr. à la tête de son édi-

le les prendre l'un pour l'autre (1). Mais Anacreon passoit Sappho en ivrognerie. Anacreon.

Mademoiselle le Fevre & Mr. de Longepierre nous ont donné chacun une nouvelle édition des restes de ces deux Poëtes vec des Remarques savantes & chacun eur version, que la premiére a faite en 'rose [*in*-12. 1681.] & le second en Vers *in*-12. Paris 1692.] & qui sont deux piéces fort bien travaillées.

Mr. de Longepierre (2) nous apprend qu'Anacréon faisoit sa principale étude de a joie; que ce qui nous reste de ses Ouvrages est une preuve assés convainquante qu'il fut sensible aux plaisirs de la vie jusqu'au dernier soupir. On voit dans tous es vers avec quel emportement il s'y abandonne tout entier, & de tous les témoignages que les Anciens ont rendus le lui, il n'y en a presque pas où l'on n'ait remarqué cette pente étrange qui l'entraînoit dans l'une ou l'autre des deux espéces de débauches dont nous avons parlé.

Un des plus savans Critiques de l'Antiquité nous fait assés connoître (3) que quelque beauté qu'il y eut dans ses vers, il n'avoit pû se faire goûter de tout le monde, parce qu'il ne parloit que de boire dans ses Odes, & que parmi les louanges de l'ivrognerie il mêloit des saletés qui le ren-

édition Grecque & Françoise.

3. Athenæi Dipnosoph. 10. & ex eo Laur. Crass. Poët. Græc. pag. 29. 30.

Anacreon. rendoient insuportable (1), & qui donnoient de l'aversion à tous les gens de bien pour sa Poësie. Il ajoute que ce qui leur paroissoit entiérement ridicule, c'est que s'il arrivoit qu'Anacréon en composant ses vers, n'étoit pas actuellement dans le vin, ce qui étoit assés rare, il feignoit toujours d'être ivre, quoiqu'il n'y eût aucune necessité. Ce qu'ils ont attribué à un grand défaut de jugement.

Horace qui a remarqué aussi qu'il avoit souvent deshonoré les Muses en chantant sur sa lyre les amours infames où il étoit engagé contre les sentimens de la Nature, nous fait remarquer qu'il avoit une facilité merveilleuse à composer des vers, en disant qu'il ne travailloit point ce qu'il faisoit (2).

Les Critiques modernes semblent s'être plus étudiés que les Anciens à nous découvrir les beautés du génie & du style d'Anacréon. Jules Scaliger entre les autres témoigne y avoir été si sensible (3) qu'il assure qu'il trouvoit les vers d'Anacréon infiniment plus doux que le meilleur sucre des Indes. Vossius prétend (4) qu'il passoit

1. ¶. Athénée ne dit point cela, mais seulement qu'Anacréon se donnoit tout entier à une vie molle & voluptueuse, τῇ μαλακίᾳ, καὶ τῇ τρυφῇ ἐπιδοὺς ἑαυτόν. Baillet qui a vu dans la traduction *totum luxuriosa mollique vita tradidit*, a cru, se souvenant de *Luxurieux point ne feras*, qu'il s'agissoit là du peché de luxure.

2. Horat. Epodon. lib. 5. Od. 14. ad Mecœnat.

¶. On impose ici à Horace qui a parlé des amours d'A-

soit parmi les Grecs pour un des principaux Maîtres en l'art de plaire & de débiter des douceurs. Anacreon.

Le P. Rapin dans la seconde partie des Réfléxions sur la Poëtique, dit que les Odes d'Anacréon ne sont que des fleurs, des beautés & des graces perpétuelles (5); que la naïveté lui est si familiére, & qu'il a un air si délicat, si aisé & si agréable, qu'il n'y a rien de comparable dans toute l'Antiquité à la maniére qu'il a prise, & au genre d'écrire qu'il a suivi. Ce même Auteur écrit néanmoins dans la premiére partie de ces Réflexions (6) que bien qu'Anacréon eût une délicatesse d'esprit admirable, il n'avoit pourtant pas d'élévation.

Mademoiselle le Févre nous apprend (7) que sa beauté consiste principalement en ce qu'il a imité la Nature, & suivi la Raison; qu'il n'a présenté à l'esprit que des images nobles & naïves, & qu'il a eu toujours grand soin d'éviter les pointes qui se sont introduites dans les tems postérieurs, contre la pratique de tous les plus excellens Poëtes de l'Antiquité.

Son

d'Anacréon plûtôt pour les approuver, ou du moins pour les excuser, que pour les blâmer.

3. Jul. Cæs. Scalig. Poëtices lib. 1. c. 44.

4. Ger. Joan. Voss. Institution. Poëticar. lib. 3. pag. 78.

5. R. Rapin, Réfléxions sur la Poëtique part. 2. Reflex. xxx. pag. 165. edit. in-4.

6. Le même premiére part. Reflex. 14. p. 30. edition. in-12.

7. Anne le Fevre Préf. sur son édit. d'Anacr. &c.

Anacreon, Son Dialecte étoit Ionien (1), & ce qui contribuoit beaucoup à la grace qu'il avoit dans son style, & à la tendresse de ses manieres, étoit la répétition des mots (2).

* *Anacreontis Carmina Gr. & Lat. interprete Eilh. Lubino* in-4° *Rostoch.* 1597. — *Ejusdem Carmina Gr. Lat. interprete Willielmo Baxter, etiam Barnesii critica* in-8° *Lond.* 1710

PYTHAGORE,

Et ses Disciples.

Pythagore. 1106 IL court sous leur nom un petit ramas de vers qu'on appelle *dorez*, mais nous en parlerons plus à propos au Recueil des Philosophes.

* *Pythagoræ, ac Phocylidis Carmina Gr. & Lat. per Wolfgangum Seberum; & Joach. Camerarii hypomnemata*, in-8° *Lipsiæ* 1604. — *eadem Pythagorea Gr. Lat. collecta per Joachin. Zehnerum* in-8° *ibidem* 1603. — *Hieroclis Philosophi commentarius, Joan. Curterio* in-12. 1583. *Paris.* — *idem Romæ* in-4° 1493. — *idem cum notis Pet. Needham* in-8° *Cantabr.* 1709.

SI-

1. Lil. Greg. Gyrald. de Histor. Poët. Dialog. IX. &c.

Tan. le Fevre, Vie des Poëtes Grecs, page 53. où il dit qu'il y a beaucoup d'Odes qui ne sont pas d'Anacréon.

Olaüs Borrichius Dissert. de Poëtis pag. 24.

2. Jul.

SIMONIDE,

De *Ceos Isle de la Mer Ægée*. vivant en la 65. Olympiade sous Darius Hystaspe. Et Tarquin le Superbe, 560. ans devant notre Epoque.

1107. CE Poëte étoit en grande réputation parmi les Anciens. Nous avons quelques fragmens de ses Poësies accompagnés des Notes de Fulvius Ursinus [*in*-8. voyés Art. 1099.] avec d'autres restes de quelques anciens Poëtes comme lui, sur lesquels Ursinus a travaillé de la même maniére. Simonide

Simonide avoit fait des *Odes*, des *Tragédies*, des *Epigrammes*, des *Elégies*, & d'autres sortes de vers.

Denys d'Halicarnasse dit (3) que ce Poëte s'appliquoit particuliérement à bien choisir ces mots, qu'il étoit circonspect dans sa composition, qu'il avoit un talent particulier pour exciter la compassion de ses lecteurs, & qu'en ce point il étoit préférable à Pindare.

Il paroît néanmoins qu'il y avoit quelque excès dans son éxactitude & qu'il étoit trop scrupuleux dans l'emploi de ses termes. Aristote cité par le Gyraldi (4) le raille

2. Jul. Cæs. Scaliger de Poët. loco cit. ut supr.

¶. Jule Scaliger dans l'endroit où le chiffre renvoye ne dit rien du tout de cette répétition de mots.

3. Dionys. Halicarnass. de leg. Græc. Auctor. pag. 9. Opuscul. Criticor.

4. Apud Lil. Greg. Gyrald. de Histor. Poëtar. Dialog. IX. pag. 995.

Simonide. raille assés agréablement sur cette fausse délicatesse qui lui faisoit éviter de mettre dans ses vers des expressions trop basses comme par éxemple le mot de *Mules*, au lieu duquel il mettoit *les filles des chevaux*; comme si, dit Aristote,(1) les Mules n'étoient pas aussi *les filles des Anes.*

Nonobstant cette affectation & ce désir de s'élever, Quintilien n'a point laissé de dire que son style est simple (2), mais que ses termes sont propres, & qu'il s'est rendu recommandable par je ne sai quel agrément qu'on trouve dans ses vers. Ce Critique a fait aussi la même remarque que Denys d'Halicarnasse sur l'adresse particuliére que Simonide avoit pour exciter la compassion, & il ajoute que ce n'étoit pas seulement sur Pindare, mais encore sur tous les autres Poëtes qui s'étoient éxercés dans le même genre d'écrire, qu'il avoit eu l'avantage pour ce sujet.

Ciceron même témoigne aussi que Simonide

1. ¶. Aristote l. 3. de sa Rhétorique c. 2. sur la fin, pour faire voir qu'on peut, suivant qu'on le juge à propos, donner à un même sujet une épithéte honorable ou injurieuse, allégue cet éxemple de Simonide, „ à qui un homme qui à la course des mu„ les avoit remporté le prix, vint demander là-des„ sus des vers. Le Poëte ne trouvant pas qu'on lui „ offrît de quoi dignement les payer, refusa d'en „ faire, témoignant qu'il ne pouvoit se resoudre à „ travailler pour des mules. Mais au moment qu'on „ lui offrît une somme honnête, il composa l'Ode „ qui commence.

Χαιρέτ' ἀελλοπόδων θύγατρες ἵππων.

„ *O filles de chevaux plus legers que le vent.*

„ Elles étoient cependant aussi des filles d'anesses.

On

monide n'étoit pas seulement un Poëte a- Simonide.
gréable (3) mais qu'il étoit encore docte & sage, qualités qu'on trouve assés rarement jointes ensemble dans un même homme.

On trouve aussi dans l'Anthologie, des Epigrammes où il est loué pour sa douceur extraordinaire, & ses divers agrémens (4).

Enfin Mr. le Fevre dit (5) qu'il écrivoit dans la derniére pureté de la Langue, & comme il n'a point osé contredire Quintilien, qui avoit témoigné que la diction de ce Poëte étoit simple, il prétend que c'est d'une simplicité délicate & fine, & conforme à celle des Anciens.

Le Dialecte de Simonide étoit Dorique.

THE-

On voit qu'Aristote ne dit pas un mot de la prétenduë fausse délicatesse de Simonide dans le choix de ses termes, & que bien loin de le railler il remarque au contraire l'adresse que pour gratifier le maître des mules il a euë de les appeller *filles de chevaux*; pouvant, s'il avoit été mal payé, les appeller *filles d'anesses*. On ne pouvoit citer plus infidélement Aristote qu'a fait Gyraldus, ni suivre plus fidélement Gyraldus qu'a fait Baillet.

2. Quintilian. lib. 10. Instit. Orator. c. 1.

3. Cicero de Natur. Deorum & Laur. Crass. de Poët. Græc. pag. 463. 464.

Item Olaüs Borrichius Dissertat. de Poët. pag. 24.

4. Crasso iter. loco citato.

5. Tann. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 42.

THEOGNIS,

Natif de *Megare* en *Attique*, mais habitant de *Megare en Sicile*, vivant en la 68. Olympiade, du tems que les Romains changérent leur premiére Monarchie en République.

Theognis. 1108. C'Est un des anciens Poëtes Moraux, que nous appellons *Gnomiques* ou sententieux. Mais si on en croit Mr. le Fevre (1) ce n'étoit pas un des plus grands Poëtes de la Gréce. On ne trouve, dit-il, dans ses compositions ni feu ni génie. Tout y est fort simple & sans ornement. Il avoue néanmoins qu'il y a du profit à faire dans la lecture de sa Morale, & que c'étoit un des Auteurs qu'on faisoit apprendre par cœur aux enfans de la Gréce.

Mais quoiqu'on puisse dire qu'il inspire aux jeunes gens de l'aversion pour la débauche dans les fragmens des Ouvrages moraux qui nous sont restés de lui, & qu'il ait pu mériter le titre du plus sage des Grecs de son tems, que quelques Modernes lui ont donné (2): il faut avouer néanmoins qu'il a beaucoup perdu de sa ré-

1. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs, page 44.
2. Hub. Goltzius in sua Sicilia, &c.
3. Suidas in Lexico, & Laur. Crass. de Poët. Gr.
4. ¶. Quelle différence de signification y a-t-il entre ces deux mots?

5. O

réputation, & qu'il nous a fait beaucoup diminuer de l'opinion que nous aurions pû avoir de l'excellence de sa Morale par les maximes pernicieuses de ses *Parenæses* ou ses exhortations. Car au jugement de Suidas, & de quelques autres Auteurs (3) elles étoient remplies de corruption & d'infamies, & on y trouvoit des leçons de Pæderastie, de Sodomie (4), & de tout ce qu'il y a de plus honteux dans les déréglemens d'une vie brutale. Theognis.

Au reste son style est naturel, doux & facile, & il est proportionné aux maniéres que doivent prendre ceux qui veulent s'insinuer dans l'esprit des enfans (5): mais après tout Theognis n'étoit point Poëte, & Plutarque (6) ne le considéroit que comme un simple versificateur.

Son Dialecte étoit Dorique (7).

* *Theognidis Sententiæ Elegiacæ cum Interpretatione & Scholiis Eliæ Vineti* in-8. *Lipsiæ* 1576.

PIN-

5. Olaüs Borrichius Dissert. de Poët. pag. 20.
6. Plutarch. de legendis Poëtis inter Opuscul. Moral.
7. Lil. Greg. Gyrald. Dialog. de Histor. Poëtar. tom. 1.
Item Laurent. Crass. de Poëtis Græcis Italicè pag. 306.

PINDARE.

De Thebes en Béotie, né en la 65. Olympiade au commencement du Regne de Darius, mais paroissant particuliérement sous Xerxès, vers la 75. Olympiade.

Pindare. 1109. Pindare est le plus célébre des neuf Poëtes Lyriques que l'ancienne Gréce distinguoit des autres : & quoiqu'il n'en fût pas le premier pour l'âge, son mérite l'a fait néanmoins considérer comme leur Chef. Le P. Rapin prétend même (1) qu'il est le seul qui ait acquis de la gloire parmi les Grecs dans ce genre d'écrire.

Il avoit composé un très-grand nombre d'Ouvrages presque en toutes sortes de genres de Poësie, mais il ne nous reste que ces belles Odes qu'il a faites pour chanter les louanges de ceux qui avoient de son tems remporté le prix aux quatre Jeux solemnels de la Gréce (2).

Platon faisoit un cas extraordinaire des Ouvrages de ce Poëte, qu'il appelloit tantôt un homme très-sage, & tantôt un homme divin (3), & peut-être qu'il donnoit en cela quelque chose à la sympathie qui parois-

1. R. Rapin, Réfléxion xxx. sur la Poëtique, seconde partie, pag. 164. de l'édit. in 4.
V. & Athenæi Dipnosophist. & Suidæ Lexic.
V. & Laur. Crass. de Poët. Grec. p. 414.
2. Olympiques, Isthmiques, Pythiques, Néméens.
3. Plato ap. Ol. Borrich. pag. 25. & Laur. Crass.

4. Franç.

roissoit entre Pindare & lui pour le style enflé. Pindare.

Mr. Blondel qui a fait la comparaison de Pindare & d'Horace, comme le P. Rapin a fait celle d'Homere & de Virgile, & celles de quelques autres grands Personnages de l'Antiquité, remarque que Pindare avoit beaucoup de piété envers ses Dieux, & qu'il en parle avec beaucoup de respect (4). C'est une qualité que les Critiques Chrétiens ont coutume de louer même aujourd'hui dans ces Anciens dont ils plaignent d'ailleurs l'aveuglement, parce que le culte de la Divinité en général, quoique mal conduit & mal appliqué, paroît toujours moins insupportable que l'impiété & l'Atheïsme.

Mais il est difficile de ne pas soupçonner Politien d'impiété, lorsqu'il a eu la hardiesse de comparer Pindare à David, à cause que celui-là avoit entrepris de traiter des vertus & des vices dans ses Odes, comme a fait David dans ses Pseaumes. Toute la difference que cet audacieux Critique y vouloit reconnoître, c'est que Pindare, à son avis, a exprimé avec beaucoup d'éloquence & une grande Majesté de style, ce que David a traité de la maniére la plus simple & la plus basse à son goût (5).

Ce-

4. Franç. Blondel, Compar. de Pindare avec Horace, pag. 19. & suiv.

5. Polit. ap. Anonym. Bibliogr. Curios. Hist. Philolog. pag. 53.

¶. Comme Politien ne passoit pas pour bigot, on a pris droit de lui attribuer des impiétés dont je le crois

indare. Cependant si nous voulons nous en rapporter au jugement des Critiques Païens même, nous ne pourrons pas convenir de cette pretenduë conformité que Politien trouvoit entre ces deux Auteurs. Car Athenée a remarqué que les inclinations & les maximes de Pindare ne roulent presque que sur l'amour déréglé & impur (1): au lieu que les enseignemens de David n'ont rien que de saint & de très-pur, & qui ne soit animé de l'esprit de Dieu.

Mais sans nous arrêter trop long-tems à la Morale de Pindare, il vaut mieux considérer sa maniére d'écrire & son style sur ce qu'en ont dit les Critiques anciens & modernes.

Denys d'Halicarnasse parlant de la sévérité de la diction de ce Poëte, après avoir expliqué fort au long ce qu'il appelle *Harmonie austére & ancienne*, conclud en disant (2) que la diction d'Æschyle parmi les Poëtes Tragiques, & celle de Pindare presque toute

crois fort innocent. Celle-ci en est une. C'est un fait très-incertain, dont on ne trouve aucune trace dans toutes les Oeuvres de Politien, & qui n'est fondé que sur un ouï dire, touchant lequel on peut voir Bayle dans son Dictionnaire au mot *Politien*, lettre L. Baillet a débité ce mauvais conte sur la foi de la Bibliographie qu'il appelle anonyme, revuë depuis par Jean Gottlieb Krause, comme je l'ai remarqué sur l'article 669. & réimprimée à Leipsic in-8. 1715. sous le nom de Jean-Henri Boécler. C'est-là que pag. 113. est rapportée cette irrévérence de Politien envers David, sans aucune citation d'Auteur qui serve de garant, & sans aucune correction de la part du Réviseur.

1. Athenæi Dipnosoph. & Crass. ut supr.

¶. Ceux

toute entiére parmi les Lyriques en fournit des éxemples suffisamment. Le même Auteur cité par Mr. Blondel (3), prétend qu'entre tous les Poëtes généralement, Pindare est celui qui s'est le plus heureusement servi de cette harmonie ou construction austére dans le discours. Pindare.

Le même Critique reconnoît encore dans sa Poëtie (4) un air de grandeur, du nerf, de la fécondité, de l'art, de la force mêlée de douceur, de la liaison, de l'étenduë, de l'adresse pour les figures, du talent pour représenter les caractéres & les mœurs, & des graces toutes singuliéres.

Horace ne s'est point contenté d'avoir de grands sentimens sur les excellentes qualités de Pindare, il a voulu aussi nous en faire concevoir une idée semblable à la sienne. Dans l'Ode qu'il a faite pour nous persuader qu'il est dangereux d'imiter les anciens Poëtes, il dit que de vouloir se proposer de suivre Pindare, c'est entreprendre

¶. Ceux qui ne connoissent Pindare que de nom, croiront, en lisant cet endroit, que les Oeuvres de ce Poëte ne roulent presque en général que sur la pratique de l'amour déréglé. Il est vrai qu'Athenée l. 13. pag. 601. après avoir dit que Pindare étoit de compléxion très-amoureuse, rapporte quelques-uns de ses Vers pour un Théoxene qu'il aimoit passionnément, mais ce morceau étant unique, & les Poësies qui nous restent de Pindare étant les plus chastes du monde, Baillet a-t-il dû s'expliquer d'une maniére à en donner une toute autre idée?

2. Dionys. Halicarnass. de eloquent. Demosth. in Opuscul. Critic.

3. Idem de Construct. Verb. & Blondel Compar. de Pindare & d'Horace, pag. 203. 204.

4. Dion. Halicarn. Opuscul. Critic. p. 8.

Pindare. dre de voler avec des aîles de cire comme l'Icare de la fable (1). Il ajoute que Pindare lui paroît courir & se précipiter dans la profondeur immense de ses expressions, comme un torrent impétueux qui descend des montagnes, & que les pluies ont fait enfler, monter au-dessus de ses rivages, & franchir ses bords, & qu'on ne peut arrêter la rapidité de Pindare non plus que celle d'un torrent de cette nature. Enfin il juge que quelque chose que fasse ce Poëte, il mérite de nouvelles couronnes, soit qu'il remplisse de mots nouveaux ses *hardis Dithyrambes*, & que marchant d'un pas libre il affecte des cadences qui ne reconnoissent point de Loix; soit qu'il chante les louanges des Dieux, ou des Rois, ou des Héros.

Mais il faut avouer que ce jugement que fait Horace des Poësies de Pindare, ne regarde presque que son Ouvrage des Dithyrambes que nous avons perdu avec plusieurs autres (2). Vossius dit aussi (3) que c'est sans fondement que quelques-uns ont voulu appliquer aux Odes de Pindare qui nous sont restées ce qu'Horace a dit de la liberté que ce Poëte a prise de ne point s'assujettir aux loix de l'art, parce que cette va-

1. Horat. libro 4. Od. 2. ad Anton. Jul. Item Andr. Dacier pag. 49. Commentaire sur Horace.

2. ¶. Cela n'est point vrai, Horace dit en général que Pindare est toujours élevé, soit dans ses Odes regulieres, soit dans les irrégulières, telles qu'étoient les Dithyrambes.

3. Ger. Joan. Vossius Institution. Poëtic. lib. 3. pag. 77.

4. Quin-

variété de Vers qu'ils remarquent dans quelques-unes de ses strophes n'est point pratiquée au hazard, & nous voyons bien que le Poëte a eu ses raisons, quoique nous ne les connoissions pas toujours. Pindare.

Quintilien dit (4), que Pindare avoit fait paroître tant de force d'esprit, tant d'élévation & de grandeur dans ses maniéres, tant de beautés dans ses sentences & ses figures, tant d'éloquence & une si heureuse abondance autant dans les choses que dans les mots, qu'Horace avoit eu raison de se le représenter comme un modéle inimitable.

Mais au jugement de Longin, il semble avoir porté trop loin le bel usage qu'il auroit pû faire de tant de bonnes qualités. Vous vous imaginerés, dit-il (5), qu'il va quelquefois tout emporter par sa véhémence comme par un embrasement auquel rien ne résiste: mais cette ardeur s'éteint aussi quelquefois mal à propos, & alors il tombe malheureusement.

En effet, dit Mr. Blondel (6), Pindare a des façons de parler si hardies & si éloignées de notre usage, qu'elles passeroient aujourd'hui pour ridicules: & il a souvent des hyperboles excessives, & d'énormes digressions ou des *parecbases* qui n'ont aucun

4. Quintilian. Institut. Oratoriar. lib. 10. cap. 1. Item Anton. Possevin. Biblioth. Select. cap. 18. pag. 128.
Lil. Greg. Gyrald. de histor. Poët. Dialog. IX. Olaüs Borrichius dissertat. Poëtar. pag. 25.
5. Dion Cass. Longin. de sublimi. Item Blond. pag. 206 207. 208.
6. François Blondel, Comparaison de Pindare & d'Horace, pag. 209. & suivantes.

ndare. cun rapport au sujet principal de l'Ode.

Scaliger le fils avoit remarqué (1) qu'il y a dans Pindare beaucoup de mots qu'on ne trouve point ailleurs, mais qu'il ne les recherchoit pas, & qu'il les employoit naturellement comme ils se présentoient à lui, au lieu que Nicandre & Callimachus (2) les recherchoient & mettoient les plus obscurs & les plus ineptes.

Vossius reconnoît néanmoins (3) qu'il a des expressions trop enflées, mais que cela est pardonnable à ces grands Génies, qui croyent qu'il leur est plus glorieux de tomber quelquefois de bien haut & avec éclat, que de ramper toujours contre terre. C'est ce défaut qui a fait dire à Mr. le Fevre de Saumur (4) que les figures que Pindare employe sont nobles, & grandes à la vérité, mais qu'elles ont quelquefois l'air du Dithyrambique, c'est-à-dire de la hardiesse & de la témérité qui fait peine à ceux qui n'aiment que le style châtié. Il ajoute qu'il a de la gravité d'ailleurs, mais qu'il aime un peu trop ce qu'on appelle *Sentences*; qu'il perd assés souvent son sujet de vuë à cause de la longueur de ses digressions; qu'après avoir pris son essor, il revient tout d'un coup lorsqu'on s'y attend le moins; qu'il rentre sans cérémonie, c'est-

1. Posterior. Scaligeran. pag. 187.
2. ¶. Tout le monde dit Callimaque.
3. G. J. Voss. Institut. Poët. lib. 2. p. 75.
4. Tan. le Fevre, Abr. des Vies des Poëtes Grecs, pag. 65.

5. A-

c'est-à-dire, qu'il n'apporte pas beaucoup de soin pour faire la liaison de ses premiéres pensées avec ce qui suit. Pindare.

C'est peut-être dans des vuës semblables qu'un Critique Anonyme de nos jours accuse Pindare (5) d'être tout décousu, & tout dés-uni: Mais Mr. le Févre, & cet Anonyme ne paroissent pas entiérement être d'accord avec Denys d'Halicarnasse, qui, comme nous l'avons vû plus haut, donne à Pindare de la liaison & une *harmonie austére*.

Le P. Rapin avouë que ce Poëte est grand dans ses desseins, vaste dans ses pensées, hardi dans ses imaginations, heureux dans ses expressions, éloquent dans ses discours: mais il dit que sa grande vivacité lui ôte quelquefois le jugement, & qu'il s'abandonne trop. Il prétend que ses Panégyriques ne sont que des égaremens perpétuels, où sortant souvent de son sujet il proméne ses Lecteurs de fables en fables, d'illusions en illusions: mais pour l'excuser il ajoûte que c'est le caractére de l'Ode qui doit avoir de l'emportement (6).

Mr. Borrichius dit que Pindare est souvent obscur, & que cette obscurité est l'effet de tous ces défauts que nous avons marqués (7). D'autres Auteurs portant leur

5. Anonym. Bibliograph. Cur. Philolog. Hist. pag. 53.
6. Ren. Rap. Réflexion xxx. aliàs xxxix. edit. in-12. sur la Poëtique.
7. Ol. Borrich. de Poëtic. Dissertat. ut suprà, pag. 25.

ndare. leur Critique au-delà des bornes de l'Art Poëtique, ont trouvé dans les Ouvrages de Pindare des fautes contre la Chronologie & l'Histoire (1), comme Mr. Blondel; d'autres ont crû en trouver contre la Physique (2), comme Peletier du Mans, qui a remarqué que notre Poëte donne des cornes aux biches (3) dans ses Olympiaques.

Mais avec tous ces défauts, Pindare ne laisse point d'avoir quelque chose de plus surprenant qu'Horace, & qui tend plus au divin, selon le sentiment de Mr. Blondel (4). Ses Ouvrages ont une liberté naturelle. Il semble que c'est la seule force de son génie qui les a produits, & qu'il n'a eu besoin d'aucun secours étranger. C'est ce qui a donné un si grand éclat à son caractére, & qui l'a si fort relevé au dessus des autres Lyriques de la Gréce, parce que, comme dit Longin, le sublime doit naître avec nous, & ne s'apprend point.

Vossius avoit remarqué la même chose que Mr. Blondel, & il dit (5), que Pindare se vantoit lui-même de n'avoir pour Maître & pour guide que la nature dans

1. François Blondel au lieu cité, pag. 220. &c.

2. Jacques Peletier dans son Art Poëtique livre 1. chap. 5.

3. ¶. On ne peut répondre à la critique de Peletier qu'en disant que les Poëtes, suivant la remarque du Scholiaste de Pindare, sont en possession de donner des cornes aux biches. Pollux avoit remarqué dans Anacréon la même faute que Peletier dans Pindare. Sur quoi je ne puis assés m'étonner de voir que Saumaise, pag. 222. de ses Exercitations sur Solin prétende d'un côté contre Pollux qu'Anacréon parlant d'un fan de biche a fort bien pu en appeller la

dans la composition de ses vers, au lieu que les autres y employoient l'Art, aux régles duquel il n'avoit pas crû devoir s'assujettir, en quoi il se comparoit lui-même à un Aigle, & les autres Poëtes à des Corbeaux. Pindare.

Au reste les Odes de Pindare sont très-correctes, dit Mr. le Fevre (6) : du moins ne se trouve t-il guéres d'Ouvrages anciens qui ayent été moins corrompus par la négligence des siécles passés. Cela vient de ce que les Copistes & les Critiques n'ont pû y faire de fautes qu'elles ne fussent reconnuës sur le champ. Car la régularité des mésures y est si grande, qu'il n'est pas possible d'y changer la moindre syllabe qu'on ne s'en apperçoive aussi-tôt.

La Dialecte en laquelle Pindare écrivoit est la Dorique, mais elle étoit mêlée de l'Æolique, & on a remarqué même qu'il appelloit quelquefois sa Lyre Æolienne.

Une des meilleures éditions de ses Poësies est celle d'Erasme Schmidt qui parut l'an 1616 (7) avec ses Commentaires. [*in*-4°. à Witenberg.] * *Pin-*

la mére Κερόεσσαν, & de l'autre reprenne Sophocle d'avoir donné cette épithéte à la biche nourrice de Telephus.

4. François Blondel, Comparaison de Pindare & d'Horace, pag. 281. 282. 283.

5. Ger. Joan. Vossius de arte Poëtica lib. singul. pag. 24.

6. Tan. le Fevre, Vies des Poëtes Grecs, pag. 70. &c. Suidas, Girald. Borrich. &c.

7. ¶. Renouvelée à Oxford, & embellie de plusieurs bonnes additions par Nicolas le Sueur l'an 1697. *in-fol.*

* *Pindari Poëmata, ex Interpret. & cum notis Joh. Benedicti*, 4°. *Salmur.* 1620. *

ÆSCHYLE,

d'*Athenes* Poëte Tragique du temps de Miltiade & de Themiſtocle, tué en Sicile, ſelon l'opinion vulgaire, de la chûte d'une tortuë qui lui caſſa la tête, en la 76. Olympiade, environ 475. ans devant notre Epoque (1).

Eſchyle. 1110 CE Poëte outre ſes Elégies avoit composé quatre-vingt-dix Tragédies, mais il ne nous en eſt reſté que ſept d'un ſi grand nombre, encore ne ſont-elles pas toutes entiéres.

Il a été conſidéré par les Anciens, comme le Pere & l'Auteur, ou plutôt comme le Réformateur de la Tragédie des Grecs, & il a fait aux repréſentations de Théatre divers retranchemens & quelques additions.

Ariſtote dit (2) qu'après pluſieurs changemens qu'avoit reçus la Tragédie, il la fixa,

1. ¶. Il vaut mieux dire avec Stanley & Bayle, d'après les marbres d'Arondel, qu'Æſchyle naquit l'an quatriéme de la ſoixante & troiſiéme Olympiade, & mourut âgé de 69. ans, lorſque Callias étoit Archonte, l'an 1. de la 80. Olympiade.

2. Ariſtotel. de Arte Poëtic. cap. 4.

3. Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Théâtr. livre 3. chap. 3. pag. 260.

4. Le même au même livre chap. 4. Item L. Gyr. de

fixa, & la mit en état de se soutenir sur ses principes. Il ajoute qu'il augmenta le nombre des Acteurs, car avant lui il n'y en avoit qu'un qui paroissoit à la fois sur le Théatre, il y en ajouta un autre, & cela fit les Entreparleurs (3). Æschyle.

Le même Philosophe nous apprend qu'Æschyle diminua le Chœur, & qu'il en ôta la confusion que la multitude avoit coutume d'y apporter. Car, si on en croit Mr. d'Aubignac (4), le Chœur dans ces tems-là étoit de plus de cinquante personnes.

Horace témoigne aussi (5), que c'est Æschyle qui le premier introduisit l'usage du masque sur le Théatre, & de cet habillement dont on s'est servi depuis dans la représentation des Piéces Tragiques. Il ajoûte que c'est lui qui fit mettre sur l'échaffaut du Théatre une espéce de *Pulpitre*, ou plûtôt un dégré composé d'ais (6) pour la commodité de l'Acteur qui devoit parler seul, & que c'est lui encore qui fit mettre aux Acteurs cette espéce de chaussure que les Anciens appelloient *cothurne* & nous *brodequins*, pour donner plus de gravité & de poids à leur Action. Mr. Despreaux nous

de Hist. Poët.

5. Horatius de Arte Poët. Vers. 279. & seqq.

6. ¶. Il ne pouvoit employer un mot moins propre que *Pupitre* pour exprimer ce qu'Horace a entendu par *Pulpitum*. Le correctif qu'il ajoute en disant: *ou plûtôt un degré composé d'ais*, n'éclaircit nullement l'idée. Il faloit dire qu'Æschyle à l'aide de quelques planches posées sur des treteaux fit batir un échafaud pour servir de Théatre aux Acteurs; on a eu raison de se moquer du *Pulpitre mis sur un echafaud*.

Æschyle. nous a dit presque la même chose en notre langue (1). En voici les termes.

Æschyle dans le Chœur jetta des Personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un Théâtre en public exhaussé
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chaussé (2).

Æschyle fit encore un réglement fort important dans le genre Dramatique. Ce fut de retrancher du Théatre & d'ôter à la vûë des Spectateurs les éxécutions tragiques (3), les assassinats & les objets atroces qui seroient capables de produire quelques effets funestes.

En effet il n'avoit pas besoin de ces expédiens pour se donner un air Tragique & pour se rendre terrible à ses Auditeurs, comme nous le verrons dans la suite. Philostrate de qui nous apprenons ces circonstances, avec quelques autres qui servoient à régler les représentations & à orner le Théatre (4), ajoûte que c'est pour tant de beaux établissemens que les Athéniens l'ont con-

1. Oeuvres du Sieur Despréaux Art Poëtique chant 3.
2. *Persona Pallaque repertor honestæ.*
Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis.
Et docuit, magnumque loqui, nitique cothurno.
Hor. de Art. Poët. vers. 278. & seqq.
3. Ger. Joan. Voss. Institution. Poëticar. lib. 2. cap. 12. pag. 50. 51.
Idem ibid. cap. 13. pag. 67.
Item ibid. de iis quæ ab Horat. allata sunt lib. 2. cap. 10. pag. 39. 40.
Idem cap. 11. pag. 46. & cap. 16. p. 86.

consideré comme celui qui avoit donné la naissance à la Tragédie. Æschyle.

On n'a pourtant pas approuvé généralement toutes les pratiques qu'il avoit entrepris d'introduire sur le Théatre, & Athenée entre les autres l'a jugé blâmable d'avoir mêlé des ivrognes parmi ses Acteurs (5). Ce qui a fait croire qu'il avoit suivi ses inclinations en ce point, & qu'il falloit qu'il fût lui-même adonné au vin. Callisthene au rapport de Lucien (6), dit qu'Æschyle ne composoit ses Tragédies que lorsqu'il étoit dans le vin. Et c'est apparemment ce qui a porté quelques-uns des anciens Auteurs à faire courir le bruit que c'étoit par les ordres & sous les auspices de Bacchus qu'il avoit commencé & continué de faire ses Tragédies.

Mais d'autres Critiques ont voulu faire les spirituels sur cette méchante réputation qu'Æschyle s'étoit acquise, & sur le mauvais air que l'odeur de son vin attiroit autrefois sur ses vers. Plutarque écrit (7) en plus d'un endroit de ses Morales (8) qu'il avoit donné lieu de croire qu'il ne pouvoit faire de Vers qu'après avoir bien bû, parce qu'on

4. Philostrat. in Vit. Apollonii Tyanei l. 6. c. 6. & ex eo Lil. Gregor. Girald. de Histor. Poëtar. Dial. 6. p. 735. edit. in-8.

5. Athenæi Dipnosophist. l. 10. c. 7. & ex eo Laur. Crass. de Poët. Græc. in Æschylo.

6. L. Gregor. Gyrald. loco laudato ut supr. ex Luciano in Demosth. encomio.

7. Plutarch. de modo legend. Poëtar. inter Opuscul. Moral. ¶. *Cette citation est fausse.*

8. Idem Plut. in Symposiac. l. 7. q. 10. Item ex eo L. G. Gyrald. pag. 736. Dial. 6. de Poët. Hist.

Æschyle. qu'on s'imaginoit qu'il faloit avoir en la tête fortement échauffée pour composer des piéces aussi véhémentes que les siennes, & qu'on est persuadé que rien n'est plus capable d'échauffer la tête que le vin. Quelques Critiques Modernes ont expliqué la chose d'une autre maniére que Plutarque (1), & ils prétendent que c'est son style Dithyrambique & enflé qui l'a fait passer pour un ivrogne, comme si ses discours sembloient partir d'un esprit troublé de vin plûtôt que d'un esprit raisonnable.

On a encore trouvé dans les Vers d'Æschyle des marques de quelques autres vices que de celui de la débauche. On n'y voyoit point des preuves fort évidentes du respect dû à ses Dieux. Et Ælien nous apprend qu'ayant été accusé d'impiété dans une piéce Dramatique & condamné à être lapidé, il fut garanti de ce supplice par le mérite de son frere puîné Amynias, (2) qui avoit perdu un bras au service de la République à la bataille de Salamine (3).

Quoique ce que nous venons de dire soit capable de rendre la Morale d'Æschyle suspecte, néanmoins le P. Thomassin n'a point laissé de nous montrer qu'on peut faire

1. Jul. Cæs. Scaliger Poëtices lib. 1. c. 16. ubi nihil de Dithyrambis.

Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poët. Gr. pag. 57. 58. 62.

Ol. Borrich. &c.

2. Son autre frere étoit le fameux Cynegire, &c.

3. Ælian. lib. 5. var. histor. c. 19.

4. L. Thomass. Method. d'étud. & d'enseign. Chré

faire un grand usage des piéces de ce Poëte & des autres Tragiques, pour apprendre à fuir les vices & à pratiquer les vertus (4). Et le P. Rapin même a eu si bonne opinion de la modestie qui paroît dans les Ouvrages de ces Anciens, qu'il témoigne être persuadé que l'innocence du Théatre se conserveroit bien mieux selon l'idée de l'ancienne Tragédie, parce que la nouvelle est devenuë trop efféminée par la mollesse des derniers siécles. Et il croit que Mr. le Prince de Conti qui a fait éclatter son zèle contre la Tragédie Moderne par le Traité qu'il en a fait, auroit peut-être souffert l'ancienne, parce qu'elle n'est pas si dangereuse (5).

Æschyle.

Ce n'est pas seulement dans la Morale qu'Æschyle a paru irrégulier, mais c'est encore dans la Pratique des régles même de l'Art dont il sembloit être le Maître dans son tems. Mr. d'Aubignac lui trouve encore un peu de ce déréglement des tems qui l'avoient précédé, auquel il avoit prétendu remédier (6), & dans un autre endroit, il ajoute (7), qu'après la réforme même qu'il avoit faite du Théatre & de la Poësie Dramatique, il n'étoit pas encore dans

Chrétienn. les Poëtes livr. 1. 2. chap. 12. nombr. 7. 8. 9. &c.

5. Ren. Rapin Reflex. xx. Poëtiq. 2. part. pag. 148. edit. in-4.

6. Hedel. d'Aubignac Pratique du Th. livre 1. chap. 8. pag. 68.

7. Le même au 3. livre du même Traité chap. 4. pag. 280.

Eschyle. dans la derniére justesse des régles, & que l'on ne trouve pas qu'il ait éxactement pratiqué la division du Poëme en cinq Actes.

Vossius a remarqué aussi (1) qu'il n'a point observé assés scrupuleusement l'unité du tems, & qu'il a étendu quelquefois l'Action qu'il représentoit au delà de deux jours, quoiqu'elle doive se borner à un jour ou à deux au plus, selon son sentiment. Il ajoute ailleurs qu'il n'a pas même gardé les caractéres de ses Personnages (2), & qu'il n'est presque pas possible de les reconnoître, lorsqu'on les entend parler une seconde fois.

Le P. Rapin semble être allé encore plus loin dans la censure qu'il en a faite. Il dit (3) qu'Æschyle n'a presque aucun principe pour les mœurs qu'il donne à ses Personnages, & pour les bien-séances; que les Fables sont trop simples; que l'ordonnance en est triste; que l'expression en est obscure & embaraissée, & qu'on n'entend presque pas la Tragédie d'Agamemnon entre les autres: Mais qu'ayant crû que le secret du Théatre étoit d'y parler pompeusement, il a mis tout son art dans les paroles, sans se soucier des sentimens. Il ajoute que ce Poëte a pourtant beaucoup de naturel, & de bon sens; qu'il est grand dans ses desseins, qu'il est passionné dans ses expres-

1. Ger. Joan. Voss. lib. 2. Institution. Poëticar. cap. 3. pag. 13.
Item lib. 1. ejusd. Operis cap. 3. pag. 22.
2. Voss. lib. 1. Institut. Poët. c. 5. pag. 54.
Idem lib. 2. cap. 19. pag. 100.

pressions; en un mot qu'il est le modéle de la Tragédie avec Sophocle & Euripide. Æschyle.

Ces deux derniers étant venus après lui & l'ayant pû observer avant que de monter eux-mêmes sur le Théatre, devoient se rendre plus réguliers. C'est pourtant ce que plusieurs n'ont pas voulu reconnoître. Il est bon de savoir même qu'Aristophane préféroit Æschyle à Euripide & à Sophocle, auquel il donnoit encore la préférence sur Euripide, comme nous le verrons lorsque nous aurons lieu de parler de ce dernier. Mais voyons les jugemens que les principaux Critiques ont portés du style & de la diction d'Æschyle.

Denys d'Halicarnasse dit (4) qu'il s'est appliqué particuliérement à faire paroître de la grandeur & de la magnificence dans son discours, qu'il est toujours merveilleusement fleuri, soit lorsque sa diction est figurée, soit lorsqu'elle est propre, qu'il est plein de mots nouveaux, & qu'il invente souvent des termes propres aussi bien que des choses. Il prétend même qu'il a gardé les bien-séances non seulement en représentant les emportemens & la violence des passions, mais encore lorsqu'il a exprimé des mouvemens tranquiles & modérés, & qu'il est plus diversifié qu'Euripide & Sophocle dans l'emploi qu'il donne à ses Acteurs.

Quin-

3. R. Rap. Réfléx. XXII. sur la Poëtiq. seconde partie.

4. Dionys. Halicarnass. Opusc. Critic. pag. 10. edit. in-8.

Æschyle.

Quintilien reconnoît (1), qu'il a du sublime, & de la gravité qui paroît même dans la grandeur de son style, mais que cette élévation de style est souvent outrée & vicieuse, & que ce style même n'est pas assés formé ni assés travaillé.

Vossius dit que sa diction est toujours pompeuse & illustre (2), mais qu'elle n'est pas néanmoins dans sa perfection, & qu'elle est remplie de termes enflés.

Mr. le Fevre écrit (3) que le style d'Æschyle marque assés la fierté naturelle de ce Poëte, & cette noblesse de courage dont il fit profession toute sa vie, s'étant trouvé même avec la réputation d'un guerrier aux fameuses batailles de Marathon, de Salamine, & de Platées contre les Perses : mais d'un autre côté il dit que ce style est *effroyablement dur*, & qu'il est impossible de représenter en notre Langue, sans lui faire violence, la hardiesse de ses Epithétes. Ce Poëte, dit-il, avoit l'imagination grande & vaste ; mais déréglée & furieuse : elle étoit féconde en prodiges, & elle dédaignoit d'ordinaire le vrai-semblable comme une chose trop commune. Il a des métaphores assés belles & même assés éclatantes ; mais il ne les suit pas, & il ne finit jamais par où il a commencé. Il en confond même quelquefois deux ou trois ensemble dans une même expression, ce que

1. Quintilian. lib. 10. Institut. Orator. cap. 1.
2. G. J. Voss. Instit. Poëticar. lib. 2. cap. 14. pag. 71. 75.
3. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poët. Gr. pag.

que notre Critique prétend être non-ſeulement contre l'Art, mais encore contre la nature qui ne ſauroit approuver un mélange ſi déréglé. Il ajoute qu'Æſchyle n'a point entendu les régles du Théatre, ou qu'il les a négligées; que les Perſonnages de la Scene ſont étranges, c'eſt-à-dire, que ce ne ſont pas toujours des hommes, mais des Divinités, & quelquefois des Furies & des Spectres. C'eſt ce qui rendoit ſes repréſentations ſi terribles qu'étant ſoutenuës par cette fougue & cette impétuoſité qu'on voit encore dans ſes Vers, elles jettoient l'épouvante parmi leurs Auditeurs juſqu'à faire mourir des enfans de frayeur ſur l'heure même, & faire accoucher les femmes dans les loges. C'eſt du moins ce que les Scholiaſtes Grecs nous aſſurent de la Tragédie des *Eumenides* lors qu'il la fit jouer pour la premiére fois. C'eſt ce qui a fait dire à Ariſtophane que ce Poëte étoit furieux comme un Taureau (4); & c'eſt peut-être au ſentiment du même Mr. le Fevre, ce qui a donné lieu de croire qu'il puiſoit moins à la fontaine des Muſes & d'Apollon qu'à la cuve de Bacchus. Æſchyle.

En effet, dit le P. Rapin (5), Æſchyle ne dit rien de ſang froid, il parle des choſes les plus indifférentes d'un air tragique: il a même dans les images qu'il fait, des couleurs trop fortes & de trop grands traits.

Mr.

pag. 58.

4. ¶. Le Grec dit βλέψαν ἐν ταυρηδόν. Ariſtoph. In Ran. Act. 3. Sc. 1.

5. Ren. Rap. au lieu cité 2. part. des Réfl.

Eschyle.

Mr. Borrichius estime que ses Epithétes tiennent beaucoup de l'humeur de soldat, dont il ne s'étoit pas défait en quittant l'épée (1) : & il dit que ses Métaphores auroient été mieux reçuës s'il avoit su les soutenir également par tout, & qu'il n'a point observé ce juste milieu que l'on cherche entre l'excès & le défaut.

Ceux qui croyent tout ce que nous venons de rapporter sur la foi des Critiques, n'ont pas lieu de s'étonner qu'Æschyle soit si difficile à entendre. L'Auteur du Journal de l'an 1665. dit que Mr. de Saumaise qui étoit excellent Critique, & qui se plaisoit à éclaircir les difficultés qui se rencontrent dans les Auteurs les plus embarassés, étoit rebuté de celles qu'il trouvoit dans Æschyle, & qu'il s'est avisé de dire dans quelques-uns de ses Livres que ce Poëte est plus obscur que l'Ecriture Sainte (2).

Entre les Editions différentes qu'on a faites des Poësies d'Æschyle, on a toujours estimé celle de Turnebe & d'Henri Etienne, [*in*-4°. 1557] mais quelques-uns prétendent que la meilleure est celle de *Stanley* qui parut à Londres *in-fol.* l'an 1664.

1. Olaüs Borrich. Dissertat. de Poët. pag. 28.

2. J. Gallois, Journal des Savans du 2. de Mars 1665.

¶. *Quis Æschylum*, dit-il dans l'Epitre dédicatoire de son *de Hellenistica* à Jean de Laët, *possit adfirmare Græce nunc scienti magis patere explicabilem, quam Evangelia, aut Epistolas Apostolicas? Unus ejus Agamemnon obscuritate superat quantum est librorum sacrorum cum suis Hebraïsmis & Syriasmis, & tota Hellenistica su-*

1664. avec les Scholies Grecques, une Version Latine & des Commentaires de sa façon (3). Æschyle.

Les Tragédies qui nous restent d'Æschyle sont (4), *Promethée à l'attache*, *les sept Preux devant Thebes*, *les Perses*, *Agamemnon*, *les Eumenides*, *les Suppliantes*, *les Choëphores*.

PANYASIS,

D'Halicarnasse dans la Carie, oncle d'Herodote l'Historien selon quelques-uns, vivant principalement depuis la 72. Olympiade jusqu'à la 77. du tems de Darius Hystasp. & Xerxès.

1111 LE peu de fragmens qui nous restent de cet Auteur n'est pas suffisant pour donner aux Critiques d'aujourd'hui le moyen de faire le jugement du caractére de son esprit & de ses Poësies. Mais si l'on veut s'en tenir à ce qu'en ont dit les Anciens, ce Poëte, selon la remarque de Mr. le Fevre (5), fut un des plus excellens Auteurs de la Gréce, & sans Homere, il auroit été le premier de tous. Panyasis.

supellectile, vel farragine.

3. Le même Auteur & Borrichius aux mêmes endroits.

4. ¶. Promethée *à l'attache*, donne l'idée d'un chien à l'attache. *Promethée* seul suffisoit. Il suffisoit aussi de dire *les sept devant Thebes*, tant parce que c'est le vrai titre de la piéce, que parce que les *sept Preux* font souvenir des *neuf Preux*, & qu'aujourd'hui *Preux* est un mot burlesque.

5. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs, pag. 80.

Panyasis. tous. Denys d'Halicarnasse, qui étoit de son Pays, dit (1) qu'il avoit renfermé en lui seul toutes les bonnes qualités d'Hésiode & d'Antimaque; qu'il avoit pris du dernier cette véhemence de style & ce grand air qui est propre à l'éloquence du Barreau, & qu'il y avoit joint la douceur, la facilité & les agrémens du premier. Mais il ajoute qu'il les avoit passés tous deux soit dans le choix de sa matiére soit dans la disposition & l'ordonnance de ses piéces, [dans le Recueil des Poëtes d'Henri Etienne *in-folio*, 1566. & dans celui de Génêve Gr. Lat. *in-fol.* 1606.]

EMPEDOCLE,

De Gergenti ou Agrigente en Sicile, vivant sous Xerxès & Artaxerxès. Depuis la 77. Olympiade jusqu'en la 84.

Empedocle. 1112 CE Philosophe avoit écrit des *Hymnes* sur les principes de la Physique & sur les divers effets qui viennent du mélange des Elemens.

Outre ces Hymnes il avoit encore fait un grand Poëme sur le même sujet. Mr. le Fevre dit (2) qu'il étoit excellent, & il

1. Dionys. Halicarnass. pag. 9. Opuscul. Critic. edit. in 8.
Suidas in Lexic. *ubi de Epico carmine præcipuè de Herculis ex; editionibus & Ionicis transmigrationibus.*
V. & Laur. Crass. de Poët. Græc. p. 400.
2. Tan. le Fevre, Vies des Poët. Grecs. p. 77.
Ludov. Castelvetro de Art. Poët. in Arist.
3. Aristotel, de Art. Poët, & in eam comment.

Ma-

il croit que c'est ce Poëme que Lucrece avoit devant les yeux, lorsqu'il loua si magnifiquement cet Auteur. Empédocle.

Cependant les Critiques n'ont jamais consideré Empédocle comme un véritable Poëte, mais comme un simple Versificateur.

Aristote semble dire (3) qu'Homere & Empedocle n'ont rien de commun que la mesure des Vers ; & que le premier est un Poëte legitime & l'autre un Physicien plutôt qu'un Poëte. C'est ce qui a fait dire aussi à Plutarque (4) qu'Empedocle avoit fait des Vers, mais non pas un Poëme, & qu'il n'avoit emprunté des Poëtes de la mesure & des pieds que pour ne point ramper en expliquant la Philosophie.

Cependant Vossius veut qu'il puisse mériter le nom & le rang de Poëte, à cause qu'il s'est rendu l'imitateur d'Homere (5) : il prétend même que c'étoit la pensée d'Aristote, quoique sa versification soit toute Philosophique, qu'il n'ait fait qu'exprimer en vers les choses naturelles sans y mêler aucune fable ni aucun agrément des fictions & qu'il ait songé moins à plaire qu'à instruire dans tout ce qu'il a fait (6).

* *Poësis Philosophica, Continens Empedo-*

Majoragius, Benius, Robortell.
Riccobonus & ex iis Laur. Crassus pag. 182. de Poëtis Græcis.

4. Plutarch. de aud. & leg. Poët. in Opuscul. Moral. Item Voss. de Arte Poët. pag. 7.

5. G. Joan. Vossius de art. Poët. pag. 5. 12. 19. 28.

6. Ren. Rap. Reflex. 8. sur la Poëtiq. 1. part. pag. 37. edit, in-8.

doclis, Parmenidis, &c. Græcè in-8. apud Henr. Steph. 1573. — *Empedoclis Sphæra, Græcè in-4°. Lutetiæ* 1587. *

SOPHOCLE,

D'*Athenes*, Poëte Tragique, plus jeune qu'Æschyle, plus âgé qu'Euripide, né en l'Olympiade 71. la seconde année, mort âgé de 95. ans six ans après Euripide.

D'autres mettent leur mort en même tems la troisiéme année de la 92. Olympiade, mais sans fondement.

1113 SOphocle avoit fait six-vingts Tragédies, d'autres disent cent-vingt-trois, mais il ne nous en reste que sept, qui font encore aujourd'hui beaucoup d'honneur à leur Auteur.

Il a encheri sur les établissemens qu'avoit faits Æschyle, & il est allé si fort au delà de tout ce qu'il avoit mis en usage, qu'au sentiment de plusieurs il a élevé le Théâtre des Grecs au plus haut point de perfection où on l'ait jamais vû, même en présence d'Euripide.

Il ajouta aux deux entre-parleurs un troisiéme Acteur ; il composa le Chœur de quinze personnes, au lieu qu'il n'étoit que de

1. Oeuvres du Sieur Despreaux Art. Poëtiq. Chant II. 75 & suiv.

2. Cicero lib. 2. de divinatione, & ex eo Critici recentiores passim.

de douze de l'institution d'Æschyle qui l'avoit trouvé de cinquante. Il fit encore quelques autres reglemens qui donnerent une nouvelle face au Théâtre, c'est ce qui a fait dire à Mr. Despreaux qu'Æschyle avoit jetté les fondemens nécessaires à la vérité pour élever le Théâtre, & qu'il avoit commencé même à le polir (1); mais que Sophocle.

Sophocle enfin donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Interessa le Chœur dans toute l'action.
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chés les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Ciceron avoit une si haute idée du mérite de Sophocle (2), qu'il ne faisoit point difficulté de l'appeller un Poëte divin, & il paroît que Virgile (3) en faisoit plus de cas que de tous les autres Poëtes Tragiques par la distinction qu'il en a faite dans ses Eglogues, à moins qu'on ne dise que Sophocle a obligation de cet honneur à la commodité que son nom a donnée à ce Poëte pour le faire entrer dans ses vers.

Denys d'Halicarnasse dit (4) que Sophocle

3. Virgil. Eclog. 8. vers. 10.
4. Dionys. Halic. in Opuscul. Critic. pag. 10. & 11. edit. in-8.

phocle. cle a excellé dans l'art d'exciter les passions, & de les représenter dans leurs plus grands mouvemens sans faire perdre à aucun d'entre ses Personnages le rang qu'il leur avoit une fois donné, ni la dignité du caractére qu'il leur avoit imprimé. Il ajoute qu'il a fort bien gardé les mœurs & les bien-séances; qu'il n'a point de superfluités ni de cette abondance incommode qui rend un discours ennuyeux; qu'il ne dit que le nécessaire: mais qu'il aimoit à forger des mots nouveaux, qu'il faisoit paroître quelquefois trop d'ostentation & de fanfare, & que c'est ce qui l'obligeoit souvent à descendre dans des maniéres trop populaires & trop triviales.

Quintilien est presque entré dans les mêmes sentimens que Denys touchant l'artifice de Sophocle pour le mouvement des passions, & il ajoute qu'il avoit un talent tout particulier pour exciter la compassion (1). On peut juger même par le témoignage que Pline lui a rendu dans ces tems-là, que Sophocle étoit toujours en réputation du premier d'entre tous les Poëtes Tragiques (2). Plutarque lui trouvoit néanmoins de l'inégalité (3), & l'on voit dans Athenée & dans Philostrate quelques traits de son Histoire qui semblent avoir con-

1. Quintilian. lib. 10. cap. 1. Institution. Orator.
2. Plin. Hist. Nat. l. 7. c. 29. & apud Borrich. de Poët. pag. 30.
3. Plutarch. de Auditione apud Laur. Crass. de Poët. Græc. in Sophocle p. 471.
4. Athenæi Dipnosoph. lib. 13. Philostrat. Vit. Apollon. Lil. Greg. Gyrald. Dial. 7. de Hist. Poëtar.

contribué à faire diminuer quelque chose du prix de ses Ouvrages (4). Mais on ne peut pas lui ôter la gloire que lui donne Longin (5) d'exceller dans la peinture des choses. Sophocle.

Parmi les Critiques Modernes, Joseph Scaliger dit que (6) c'est un Auteur admirable, que c'est le premier des Poëtes Grecs pour le mérite, & que peu s'en faut qu'il n'ait surpassé Virgile même.

Vossius écrit que son style n'est pas seulement élevé & magnifique, mais qu'il est encore pur & châtié (7). Il dit ailleurs qu'il passe Euripide pour la grandeur de l'expression & la sublimité du style, mais qu'il a moins de netteté que lui. Il ajoute que Sophocle dépeint les hommes comme ils doivent être, au lieu qu'Euripide les represente comme ils sont. C'est ce qui avoit été remarqué plusieurs siécles auparavant par Aristote (8), qui pour ce sujet avoit jugé Sophocle préférable à Euripide, parce que c'est le propre d'un véritable Poëte de mettre les hommes sur le pied de vertu & de perfection qu'ils peuvent & qu'ils doivent être, comme a fait Sophocle: au lieu que ceux qui les font voir tels qu'ils sont ou qu'ils ont été, font plûtôt l'office d'un Historien, comme on pourroit,

5. Longin du Sublime chap. 13. pag. 62. de la Trad. Fr.

6. Posterior. Scaligeran. pag. 229.

7. Voss. Institution. Poëticar. lib. 2. p. 75.

8. Aristotel. Poëtic. c. 25.

Item. R. Rap. Reflex. sur la Poëtique pag. 57. de la premiére part. edit. in-8.

Sophocle. roit, ce femble, le penfer d'Euripide.

Voffius prétend auffi (1) que fes Chœurs font mieux difpofés & mieux réglés que ceux d'Euripide, mais il ne laiffe pas de reprendre diverfes chofes dans l'œconomie & l'ordonnance de fes piéces, qu'il a prifes pour des fautes contre les régles de l'art.

Mr. le Fevre qui avoit le même goût que Voffius pour le ftyle de Sophocle, ajoute que ce ftyle repreſente bien l'humeur & le courage d'un homme de guerre tel qu'étoit Sophocle (qui avoit été Lieutenant général de l'armée de la République d'Athénes avec Périclès). Il dit que ce ftyle a tout-à-fait l'air du beau monde, au lieu que celui d'Euripide n'a que l'air de l'Ecole (2); qu'il eft incomparablement plus éxact dans fes compofitions qu'Æfchyle, à caufe que les fictions de ce dernier font fort monftrueufes & incroyables, au lieu que Sophocle fe tient toujours dans une régularité très-judicieufe. Il eftime néanmoins qu'on pourroit encore ajouter quelque chofe à ce qui eft de fon invention, & qu'on pourroit étendre un peu davantage fes penfées.

Mr. d'Aubignac prétend auffi (3) que Sophocle eft beaucoup plus régulier & plus net dans fon ordre que ni Æfchyle ni Euripide même, quoique ce dernier fût venu après lui:

1. Ger. Jo. Voff. Inftitut. Poët. ut fupra lib. 1. & 2. paffim.

2. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs. pag. 93. 94.

3. Hedelin d'Aubignac, Pratiq. du Théâtre, livre 3. chap.

ui : & l'on remarque qu'il a pratiqué dis- Sophocle.
inctement le Poëme Dramatique en cinq
Actes. Le même Critique écrit encore
ailleurs que Sophocle est plus éloquent &
plus judicieux qu'Euripide (4).

Mais au sentiment du Pere Rapin (5) ce n'est que par les discours que Sophocle a mieux réussi qu'Euripide sur le Théâtre d'Athénes, quoique, selon Mr. le Fevre (6), ce dernier se soutienne moins par la grandeur & la force de ses pensées que par le choix & l'arrangement de ses paroles.

Ce Pere reconnoît aussi que Sophocle a beaucoup de naturel & de bon sens, qu'il est judicieux dans ses fables, qu'il est passionné dans ses expressions ; & que c'est par cet endroit qu'il touche les cœurs beaucoup mieux qu'Euripide, quoique les Tragédies de celui-ci ayent plus d'action, plus de morale, & des incidens plus merveilleux que celles de Sophocle.

Néanmoins quelque grand que soit l'éclat & le brillant qui paroît dans toutes ses piéces, cet Auteur n'a point laissé d'y découvrir des taches. Il prétend sur toutes choses que Sophocle est trop compassé dans ses discours, que son art n'est pas assés caché en quelques-unes de ses piéces, qu'il y paroît trop à découvert, & que son élévation

3. chap. 4. pag. 280. ¶. où il n'est rien dit touchant cette préférence de Sophocle à Euripide.

4. Le même au livre 4. du même Traité chap. 2. pag. 172.

5. R. Rapin. Reflex. 21. sur la Poëtiq. seconde part.

6. T. le Fevre au lieu cité pag. 93.

Sophocle. vation le rend obſcur (1). Mais il ne lui refuſe rien de ce qui ſe peut dire à l'avantage d'un beau ſtyle: & dans un autre Ouvrage il en reléve le mérite en inſinuant qu'il étoit formé ſur celui d'Homere (2), dont il dit que Sophocle étoit l'admirateur perpetuel & l'imitateur le plus éxact de ceux qui étoient venus après lui. Un autre Critique de nos jours n'a point cru être venu trop tard (3) pour nous vanter sa douceur, la beauté & le grand nombre de ſes ſentences & de ſes figures, la netteté & la clarté de ſon diſcours, quoique d'autres y ayent trouvé de l'obſcurité avant lui.

Mais pour ajouter un mot des jugemens qu'on a faits de quelques-unes de ſes Piéces en particulier, nous dirons que ſon *Philoctete*, ſes deux *Oedipes*, & ſon *Ajax* ſont des plus eſtimées.

Scaliger le fils ne fait point difficulté d'appeller le *Philoctete* une Tragédie divine (4), & il témoigne de l'étonnement de voir qu'un ſujet ſi ſtérile par lui-même ait été ſi bien amplifié par le Poëte.

Ci-

1. R. Rap. Reflex. 22. pag. 150. édition in-4. 2. part.
2. Compar. d'Homere & Virgile par le même Auteur chap. 9. pag. 35.
3. Olaüs Borrichius Diſſert. de Poët. pag. 29. 30. poſt Gr. Gyrald.
4. Joſeph. Scalig. in Poſt. Scal. pag. 229.
5. Cicero in Catone maj. ſeu lib de Senectute num. 22. Item apud Lil. G. Gyr.

Mr. le Fevre y a changé quelques legeres circonſtances
6. Ou Hippocolone, lieu près d'Athénes.
7. Oedipe à Colone, Tragédie de Sophocle, a été

Ciceron nous a conservé un trait d'Histoire (5) qui doit nous donner bonne opinion de son *Oedipe de Colone* (6). Il dit que Sophocle étant devenu fort âgé, ses enfans qui s'ennuyoient de le voir vivre si long-tems, & qui ne pouvoient souffrir qu'il abandonnât le soin de ses affaires domestiques pour ne vaquer qu'à sa Poësie, le voulurent faire passer pour un fou, ou pour un homme que l'âge avoit fait tomber dans cette espéce de démence que nous appellons l'enfance des vieillards. Sur ce pied ils le déférérent au Magistrat pour le faire déclarer incapable de gouverner son bien. Sophocle qui avoit contre lui son grand âge pour témoin, & ses propres enfans pour accusateurs, crût ne pouvoir mieux faire pour se défendre que de faire voir aux Juges la Tragédie de l'*Oedipe de Colone* qu'il venoit d'achever, afin de leur prouver par cette Piéce qu'il n'avoit pas encore perdu l'esprit. Les Juges en furent très-convaincus après la lecture de la Tragédie, & le renvoyérent absous avec de grands

Sophocle.

été ainsi intitulée d'un lieu de l'Attique nommé *ἵππιος κολονὸς*, c'est-à-dire la colline Equestre où étoit un Temple dédié à Neptune dit l'Equestre. Il y en avoit aussi un dédié aux Furies, & c'est là qu'un oracle avoit ordonné à Oedipe aveugle & chassé de Thébes de se faire conduire pour y terminer sa déplorable vie. J'ai fait voir quel lieu c'étoit que *colone*. Baillet sur une mauvaise conjecture de Gyraldus a dit Hippo-colone. C'est une corruption d'*ἵππιος κολονὸς*, qui ne doit pas être admise. Je ne voudrois pas au reste citant l'Oedipe de Sophocle *ἐπὶ κολωνῷ* dire avec un savant homme l'*Oedipe Colone*, pour l'Oedipe à Colone, je dirois plûtôt encore avec Méziriac l'*Oedipe Colonien*.

dipe de Sophocle comme du mo
achevé de la Tragédie (3). C
point empêché ce Pere d'y rem
défauts en divers endroits de
tions sur la Poétique. Il écri
ces endroits [illegible] que Sophocle
trop foible dans son exil après l
de fermeté qu'il lui avoit donn
disgrace. En un autre il dit,
reconnu que le dénouement de ce
très-heureux, qu'Oedipe ne devo
s'imaginer l'assassinat du Roi
& que l'ignorance où il est de
n'est pas assés vrai-semblable
qu'elle nuise toute la beauté de l

Pour ce qui est de l'*Ajax* de
Mr. d'Aubignac, qui en a fait u
tion à part pour l'examiner selo
de l'Art les plus séveres, préte
c'est une des plus belles pièces
ment de toutes celles que ce P

es, mais encore de tout le Théâtre des Anciens. L'artifice dont le Poëte se sert pour faire toutes choses, est si délicat, que l'on ne peut pas dire qu'il y affecte une seule parole: & ce qui s'y passe est si bien ajusté que tout y paroît nécessaire, & c'est en quoi consiste le grand Art. Tout y est proportionné & mesuré, il a pourvu à toutes choses, & il ne laisse rien à désirer. Sophocle.

Il ajoute que ses Actes pouvoient être plus judicieusement divisés, mais que la liaison des Scenes y est fort sensible, les Intervalles des Actes y sont, à son sens, si nécessaires & si bien remplis par les choses qui se doivent faire hors du Théâtre, que la continuité de l'Action y est très-manifeste. A prendre cet Ouvrage par la vérité de l'Action, il ne semble pas, dit ce Critique, que Sophocle ait rien fait pour les Spectateurs, tant les choses y sont vraisemblablement dépendantes les unes des autres. L'artifice des narrations est admirable.

Néanmoins le Pere Rapin soutient (7) que le denoument de l'*Ajax* ne répond pas à l'intrigue. L'Acteur, dit-il, ne devoit pas finir un spectacle si terrible, si funeste, & si pitoyable par une contestation froide & languissante sur la sepulture de ce grand hom-

edit. in-8. part. 1.

5. Le même 2. partie Refl. XXII. p. 150. 151. edit. in 4.

6. Hed. d'Aubign. Examen de l'Ajax de Soph. à la fin de son Traité de la Prat. du Théâtre.

7. Le Pere Rap. XXII. Réflex. sur la Poët. pag. 150. comme ci-dessus.

nous avons rapporte de celu
Le Pere Thomassin qui en a fa
curieux éxamen (1) recherche
ces fables, trouve que Sopho
presque par tout de l'horreur
& de l'amour pour la vertu;
que par tout la soumission q
vons avoir pour la volonté
sentimens où nous devons êtr
vinité, les réfléxions perpetuel
devons faire sur nos miséres,
ses, notre mortalité, & sur
continuels que nous avons
d'enhaut. C'est ce qu'on pe
ce qu'il dit des deux *Oedipes*,
de Trachine, de l'*Ajax Mast*
l'*Electre* & de *Philoctete*, où i
remarquer les plus important
la Réligion Chrétienne & de l
de Morale.

C'est au moins l'usage que n
faire aujourd'hui de la lecture

s, & il nous importe peu de savoir si So- Sophocle.
hocle a songé à toutes ces moralités en
oulant divertir les Athéniens. Il n'est pas
même nécessaire qu'il ait eu les mœurs ré-
lées pour contribuer à réformer les nô-
res. Car d'ailleurs il n'étoit pas plus hon-
ête homme qu'Æschyle & la plûpart des
utres Poëtes. Il avoit été plongé toute sa
ie dans les débauches les plus honteuses,
t il faisoit même ses délices de tout ce
u'il y a de plus abominable dans la Pædé-
astie. Ce qui n'a point empêché les Ecri-
ains de sa Vie, & quelques autres Auteurs
e vouloir nous persuader qu'il étoit le bien
imé des Dieux, qu'ils les recevoit familié-
ement chés lui, qu'ils lui avoient accordé
e don des miracles (2).

Mais pour rentrer dans notre sujet, il
ne faut pas oublier de dire aussi que quel-
ques Anciens ont eu mauvaise opinion de
a bonne foi, comme s'il avoit pris à d'au-
tres les plus belles choses que nous avons
sous son nom, sans leur en avoir témoi-
gné sa reconnoissance. On dit que ces
vols ont été découverts par Philostrate
dans un Livre qu'il fit exprès contre So-
phocle, & qui est cité par Eusebe (3).

Une des meilleures Editions que nous
avons des Tragédies de Sophocle, est cel-
le que Paul Etienne publia avec les Scho-
lies Grecques, les notes de Joach. Came-
rar

pag. 771. ex Athenæo, Hegesandro, Hieronymo
Rhodio, Ione & aliis, licet resipuisse fuadeant Pla-
to, Cicero, Valer. Maxim. Marcellin. &c.
2. Apud eumd. Girald. pag. 774. ejusd. Dialogi.
3. Euseb. 10. Præp. Evangel. 3.

gédies qui nous restent de So
Aiax qui porte le fouet, *Electi*
Tyran, *Antigoné*, *Oedipe de*
Trachinies, & *Philoctete*.

EUPOLI

D'*Athenes*, Poëte Comique vi
Olympiade; Noyé dans l'I
la guerre contre les Lac
Accident qui fit faire aux A
Ordonnance pour défendre
de porter les armes.

Eupolis.

1114. EUpolis avoit fait
dies au rapport de
mais elles se sont perdues
hors quelques Sentences que q
ciens avoient détachées de leu

1. Suidas in Lexic.

dit que ses vers avoient beaucoup de grace (2), mais il étoit un peu mordant; & Lucien semble dire (3) qu'il avoit de la véhémence & de l'aigreur. Eupolis.

Horace le mét au rang de ceux de l'ancienne Comédie qui reprenoient le vice avec beaucoup de liberté, & qui appelloient chaque (4) chose par son nom (5).

* *Eupolis Sententiæ Gr. Lat. per Hertelium in-8. Basil.* 1560.

CRATINUS,

d'*Athenes*, Poëte de la vieille Comédie, qui parut principalement depuis le tems de Pindare & d'Æschyle jusqu'à la guerre du Peloponnese, au commencement de laquelle il mourut agé de plus de cent ans, environ 430. ans devant l'Epoque Chrétienne (6).

1113. DE XXI. Comédies qu'il avoit faites, il ne nous reste qu'un petit nombre de vers qui ne sont pas suffisans pour nous faire reconnoître son caractére. Cratinus

Mr. le Fevre dit (7) néanmoins qu'il étoit ferme & hardi en ses compositions; mais

5. Horat. Satyr. 4. lib. 1. initio his verbis:
Eupolis, atque Cratinus, Aristophanesque Poëta
Atque alii, quorum comœdia prisca virorum est,
Si quis erat dignus describi, quod malus, aut fur,
Aut mœchus foret, aut sicarius, aut alioqui
Famosus, multa cum libertate notabant.

6. ¶. Il n'en a vécu que 97. selon d'autres.

7. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 97. 98.

tinus. mais il n'étoit pas plus considérant qu'Eupolis, & il n'épargnoit personne non plus que lui, comme nous l'avons vu d'Horace (1). D'ailleurs il ne savoit pas se tenir au dedans des bornes de la modération, quand il faisoit agir son imagination pour trouver quelque chose (2). Néanmoins Quintilien faisoit tant de cas de ses Comédies, qu'il en recommandoit particuliérement la lecture à ceux qu'il vouloit former pour l'éloquence (3)

Au reste Cratin n'étoit pas plus honnête-homme que les autres, & on a lieu de s'étonner qu'il ait tant vécu après avoir passé pr lque toute sa vie dans la débauche du vin, des femmes, & des garçons.

C'est de lui qu'Horace cite ces deux vers qui disent que les beuveurs d'eau ne peuvent pas réussir à faire des vers (4).

* Il se trouve dans le Livre de Valentin Hertelius. *Quinquaginta veterum Comicorum Græcorum Sententiæ Gr. Lat. in-8. Basil.* 1560.

EU-

1. Satyr. 4. lib. 1.

2. Gerard Joan. Vossius, Institution. Poëticar. lib. 2. pag. 136. 137.

3. Institution. Oratoriar. lib. 10. c. 1. & ap. Tan. le Fevre ut supr.

Laurent. Crass. de Poët. Græcis voce Cratinus.

Lil. Gregor. Gyrald. de Histor. Poëtar. Dialog. VI. pag. 756. 757. &c.

4. *Nulla placere diu nec vivere carmina possunt*
Quæ scribuntur aqua potoribus. 1. Epist. 19.

EURIPIDE,

D'Athenes, Poëte Tragique. Né à Phlye (5) bourgade de l'Attique l'année que les Perses furent défaits à Salamine, la premiére année de la 75. Olympiade, 480. ans avant notre Epoque, mort en Macédoine agé de 75. ans, la même année que Sophocle selon les uns & selon d'autres six ans devant lui, quoique 20. ans plus jeune. Etranglé & déchiré par des chiens.

1116. Nous avons déja rapporté beaucoup de choses qui regardent le jugement qu'on doit faire des Tragédies d'Euripide en parlant de celles de Sophocle, avec lequel les Critiques Anciens & Modernes semblent avoir pris plaisir de le comparer. C'est pourquoi il faut se contenter d'y renvoyer le Lecteur, & ajouter ici ce qui a été réservé pour cet endroit. Euripide.

Aristote considéroit Euripide comme le plus tragique d'entre les Poëtes (6), c'est-à-dire, comme celui qui avoit le mieux entendu l'art de la Tragédie d'entre les Anciens, quoiqu'il reconnût qu'il n'étoit pas tou-

5. ¶. Barnès, Jean-Albert Fabrice, &c. le font naitre à Φυλὴ autre Bourgade de l'Attique, j'ignore pourquoi : Harpocration, & Suidas au mot Φλυῖα ayant marqué si expressément qu'Euripide en étoit natif. A le bien prendre cependant, on peut dire avec Thomas Magister que ce fut à Salamine qu'il naquit, sa mére y ayant accouché de lui lorsqu'elle s'y étoit réfugiée pendant la guerre de Xerxès.

6 Aristotel. Poëtiq. c. 13. Item ex eo recentiores non pauci.

Euripide.

toujours heureux dans la diſpoſition & l'ordonnance de ſes Fables.

Ariſtophane qui vivoit preſque en même tems que notre Poëte, a voulu repréſenter dans une Comédie toute entiére le jugement qu'il faiſoit, & qu'il vouloit que l'on fit de ſes Tragédies. C'eſt dans celle qu'on appelle *les Grenouilles*. Euripide ſembloit l'avoir emporté ſur Sophocle, & Sophocle ſur Æſchyle pour le ſuccès de la repréſentation, & ſouvent même de la compoſition. Ariſtophane par cette Comédie fait revoir le procès dans les Enfers, & il a fait donner à Æſchyle le premier rang, le ſecond à Sophocle, & le troiſiéme ſeulement à Euripide (1), qui eſt auſſi l'ordre que la nature leur avoit donné dans le monde.

Il eſt vrai que Ciceron témoigne à Tiron (2) qu'il faiſoit une eſtime particuliére d'Euripide; mais ce n'eſt que pour l'air ſententieux qu'il a tâché de prendre dans toutes ſes piéces, & lorſqu'il dit qu'il conſidére chaque vers de cet Auteur comme une Sentence ou une maxime de grand poids, il paroît nous l'avoir voulu repréſenter autant comme un Philoſophe que comme un Poëte, ſelon la penſée d'un Critique moderne (3).

ef-

1. Ariſtophan. Comœd. *Ranæ*. Item L. Thomaſſin livre 1. de la Méthod. d'étud. & enſeigner Chrétiennement les Poëtes chap. 12. nomb. 15.

2. Cicero Epiſtolar. ad Familiar. Epiſt. VIII. ad Tironem libro XVI.

¶. La lettre à Tiron ici déſignée n'eſt pas de Cicéron, mais de ſon frére Quintus.

Effectivement il semble qu'Euripide ait affecté de paroître plus intelligent dans la Morale que dans l'Art Poëtique même dont il faisoit profession, & nous avons remarqué que quelques-uns lui ont donné le dessus de Sophocle pour ce point (4). Euripide.

C'est ce qui a donné lieu au P. Thomassin de faire de judicieuses réfléxions sur les principales Tragédies d'Euripide, & de nous montrer que ce sont des leçons presque perpétuelles de vertu (5), & d'y faire voir même un grand nombre de sentimens conformes à ceux que nous apprenons dans les Ecritures Saintes.

Il a remarqué dans la Tragédie de l'*Iphigenie en Aulide* que sans faire violence au Poëte, l'on trouve les traces & les apparences du sacrifice d'Isaac, & de celui de la fille de Jephté dans celui d'Iphigenie fille d'Agamemnon, qui, pour obéir aux ordres du Ciel, témoigna de vouloir bien être immolée pour le salut de la Gréce, & qui sur le point d'être sacrifiée, fut enlevée par Diane qui substitua une biche à sa place. Que l'on y voit l'obligation que les hommes ont de préférer l'interêt public à leur bien particulier. Qu'on y découvre les préjugés dont tous les esprits étoient prévenus, qu'après avoir immolé cette vie mor-

3. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poët. Grecs pag. 94.
4. V. ci-dessus au jugement de Sophocle, du P. Rapin & des autres Critiques.
5. L. Thomass. Meth. d'étud. & d'enseign. Chrét. les Poët. tom. 1. liv. 1. chap. xx. nomb. 2. 3. 4. & suivans, depuis la pag. 148. jusqu'à la 162.

ripide. mortelle au salut de la Patrie, il restoit une vie immortelle où l'on étoit recompensé d'une action si héroïque. Que bien que Dieu ne veuille pas que les hommes lui soient sacrifiés, il veut que les hommes soient disposés à se sacrifier eux-mêmes, & tout ce qu'ils ont de plus cher à sa gloire. Que si l'on a pris la coutume d'immoler des animaux, c'étoit pour les substituer en la place des hommes. Que Dieu demande toujours la pureté & souvent même la virginité dans ses Prêtres & dans ses Victimes, &c.

Dans les réfléxions sur celle de *l'Iphigenie en* (1) *Chersonese Taurique*, il dit que si l'on y trouve des songes fréquens & des Prophéties, si l'on y entend la voix des Dieux sans les voir, si on y lave ses crimes en se baignant, & que si Agamemnon avant le commencement de la guerre voüe à Dieu ce qui pourroit naître de plus beau en la même année, ce sont autant de déguisemens de l'histoire véritable de nos saintes Ecritures.

Il seroit inutile de suivre ce Pere dans tout cet ample détail qu'il fait des moralités qu'il a rencontrées, en faisant l'examen de chaque Tragédie d'Euripide en particulier. Mais on ne doit point dissimuler qu'il est beaucoup plus aisé de les trouver dans son Ouvrage que dans les piéces d'Euripide & des autres Poëtes qui ont eu la mê-

1. ¶. *En la*, auroit été mieux.
2. Ger. J. Voss. Rapin., Hed. d'Aubig. &c.

malice de les couvrir de mille obſcurités, d'en cacher ſouvent les avenuës, & d'en empoiſonner même les déhors. De ſorte qu'à moins que d'être auſſi ſage & auſſi expérimenté dans les belles Lettres, la Philoſophie Morale, & les ſaintes Ecritures que le P. Thomaſſin, & quelques-uns des autres Critiques de nos jours qui ont entrepris d'expliquer les myſtéres des Fables, & de découvrir l'utilité qu'on peut retirer des anciens Poëtes, il eſt rare & difficile même qu'on puiſſe toujours pénétrer ſi avant. Du moins peut-on aſſurer que la plûpart de ceux qui ne liſent les Poëtes que pour ſe donner du plaiſir, ſe ſoucient peu d'aller juſqu'au fond; & que ne s'occupant que de ce qui les divertit, & qui repaît leur imagination, pour ne rien dire de plus fâcheux, ils donnent ſujet de croire que généralement parlant la lecture des Poëtes profanes eſt plus dangéreuſe qu'elle n'eſt utile, ſur tout aux jeunes gens, à moins qu'ils n'ayent à leurs côtés un Maître de Morale pour préſider à cette lecture. Euripide.

Il faut donc avouer avec tous les Critiques qu'Euripide s'eſt rendu plus ſententieux & plus moral que Sophocle (2); que c'eſt peut-être ce qu'a voulu dire Ariſtote en l'appellant le plus tragique, c'eſt-à-dire, le plus inſtructif des Poëtes Tragiques (3); & que c'eſt ſans doute ce qu'a voulu louer en

3. ¶. Non, Ariſtote par le plus tragique a entendu le plus pathétique, le plus touchant, ce ſont les termes de Mr. Dacier.

ipide. en lui l'Oracle d'Apollon lorſqu'il a fait ſes éloges au rapport d'Euſebe (1). Mais il faut reconnoître auſſi que par cette affectation il eſt devenu moins bon Poëte que quelques-uns d'entre eux.

Ariſtote ſuivi de quelques modernes (2) condamne Euripide de faire parler quelquefois ſes Perſonnages d'un air trop Philoſophe ſelon les principes de l'opinion d'Anaxagoras qui étoit alors nouvelle (3): & Voſſius témoigne (4) que c'eſt ſur ce dangereux modele que Seneque s'eſt gâté, en s'efforçant d'enchérir encore ſur lui.

Denys d'Halicarnaſſe l'accuſe (5) de n'avoir pas toujours éxactement ſuivi la vérité, c'eſt-à-dire les maximes qu'éxigent les régles du Théatre, & de n'avoir pas bien obſervé les mœurs & les uſages reçus dans la vie humaine, ce qui l'a fait ſouvent

1. Euſeb. Cæſarienſ. lib. 5. de præparat. Evangel. cap. 33.

2. G. Joan. Voſſius Inſtit. Poët: l. 1. c. 5. pag. 54. ex Ariſtot. Poët. c. 15.

Item le P. Rapin pag. 60. de la premiére part. des Réfléxions ſur la Poëtiq. de l'édit. in-12. Refléx. 25.

3. ¶. C'eſt principalement la Rhétorique de Denys d'Halicarnaſſe qu'il faloit citer dans les deux chapitres où cet Auteur traitant des diſcours figurés, dévelope par occaſion ce qu'Ariſtote n'a fait que déſigner en trois mots touchant la Melanippe d'Euripide, Tragédie intitulée ἡ Μελανίππη σοφή. Sur quoi je renvoie les curieux aux Remarques de Mr. Dacier ſur la Poëtique d'Ariſtote chap. 16. qui eſt le 15. des éditions ordinaires. Une choſe que je ne puis m'empêcher d'ajouter par maniére d'avis pour ceux qui conſulteront les Réfléxions du P. Rapin ſur la Poëtique, dans l'endroit qu'indique ici le chiffre (2) c'eſt qu'ils y trouveront que ce Pere en copiant un paſſa-

vent écarter des loix de la bien-séance, en quoi il a fait connoître combien il étoit éloigné de Sophocle. Ce Critique ajoute qu'Euripide n'a pas assés bien exprimé les caractéres ni les passions, ni les mouvemens de l'ame qu'il a rendus trop malhonnêtes, trop efféminés, & trop bas, au lieu que Sophocle, dit-il, a eu un soin particulier d'éviter ce défaut. Enfin il prétend qu'Euripide a voulu faire souvent l'Orateur mal à propos, & qu'il est trop rempli de figures & de ces inductions qui ne sont propres qu'à des Rhéteurs ; qu'il a préféré la médiocrité à la grandeur & à l'élévation dans ses expressions, & qu'il imite presque toutes les maniéres des Poëtes Comiques, sans se souvenir du rang & du caractére qu'il devoit garder. Euripide.

Mais Quintilien ne parle pas si mal d'Eu-

passage du l. 1. des Institutions Poëtiques de Vossius c. 5. pag. 54. s'est extraordinairement mépris. Vossius après avoir repris Euripide de ne pas faire garder à ses Héros cette modération qui convient aux Sages, & de laquelle parle Aulu-Gelle chap. dernier du l. 1. de ses Nuits Attiques, ajoute ces mots, *Etiam culpat Theo Sophista in eodem Poëta, ὅτι παρὰ καιρὸν αὐτῷ Ἑκάβη φιλοσοφεῖ.* Il est visible que ce qu'a dit Vossius touchant cette modération des Sages louée par Aulu-Gelle, est entiérement séparé de ce qu'ensuite il cite de Théon. Cependant le P. Rapin mêlant le tout ensemble & sans faire attention que Théon n'est cité nulle part dans Aulu-Celle, n'a pas laissé de dire : *Le Sophiste Théon ne peut souffrir, dans Aulu-Gelle, les raisonnemens que fait à contre-tems Hécube sur ses malheurs dans le même Euripide.*

4. Vossius lib. 1. Institution. Poëticar. pag. 58.

5. Dionys. Halicarnass. in Opuscul. Crit. pag. 10, 11, edit. in 8.

Euripide. d'Euripide que fait Denys d'Halicarnaſſe. Il dit (1) qu'il a ſurpaſſé Æſchyle, & que c'étoit encore de ſon tems une queſtion indéciſe de ſavoir à qui de lui ou de Sophocle on devoit adjuger le prix du mérite. Il avouë qu'ils ont pris chacun une route aſſés différente pour parvenir à une même fin ; mais il prétend qu'Euripide eſt incomparablement plus utile à ceux qui ont beſoin de paroître & de parler, en public ; que nonobſtant la cenſure des partiſans de Sophocle & des admirateurs de ſa gravité, de ſa véhémence, & de ſes grandes expreſſions, Euripide eſt plus conforme aux maximes des Orateurs, & qu'il s'accommode mieux aux régles de leur Art ; que l'emploi fréquent qu'il fait des Sentences & des bons mots des Anciens Sages l'a rendu preſque égal à eux ; qu'il n'y a perſonne parmi ceux qui ont le plus éclaté dans le Barreau auquel il ne ſoit comparable ; mais qu'il s'eſt rendu admirable dans le mouvement des paſſions, & particuliérement dans celui de la compaſſion & de la tendreſſe. Quintilien dit auſſi que Menandre faiſoit ſes délices d'Euripide, quoique ce fût un génie fort différent du ſien : & c'eſt peut-être ce qui a fait dire à Denys d'Halicarnaſſe qu'Euripide avoit quelque choſe de l'air Comique.

Néanmoins il paroît que Quintilien n'a voulu juger d'Euripide que par rapport aux

la

1. Quintilian. lib. 10. Inſtitut. Orator. cap. 1. & ex eo Gyrald. & Borrich. &c.

2. Joh

Instructions qu'il donnoit de l'Art Oratoire, car les autres Critiques, & particuliérement les Modernes, qui pour bien juger d'un Poëte croient qu'il suffit d'appliquer les régles de l'Art Poëtique à ce que l'on veut examiner, n'ont pas cru que les louanges qu'auroit pu lui mériter une qualité étrangére comme celle-là, dussent l'emporter sur les reproches qu'ils ont jugé à propos de lui faire pour diverses irregularités qu'ils ont prétendu trouver dans ses piéces. Euripide.

Jules Scaliger témoigne (2), que les uns l'accusent de n'avoir pas bien su distinguer les parties de la Tragédie, & d'avoir souvent brouillé le Prologue avec ce qu'on appelle *Protase*. Il dit que les autres l'ont blâmé (3), même de son tems, de ce qu'il avoit eu l'indiscretion de représenter sur son Théâtre des femmes impudiques & perdues de réputation, dont le mauvais exemple mis en spectacle gâtoit le peuple, & le jettoit dans des impuretés semblables. Euripide qui n'ignoroit pas ces reproches prétendoit se justifier en disant que ces personnes infames n'étoient pas des personnages feints qu'il eut inventés dans sa tête; mais que c'étoient des gens qui avoient vécu véritablement dans ces désordres: qu'ainsi il representoit ces personnes telles qu'elles avoient été sur la terre; & que pour abolir la mémoire de toutes les ac-

2. Jul. Cæs. Scaliger Poëtices lib. 1. qui est Histor. c. XI.
3. Idem ibid. lib. 3. qui est de Idea c. 96.

actions odieuses qui peuvent scandaliser le monde & le porter au mal, il faudroit anéantir toutes les Histoires. Mais cette réponse d'Euripide qui seroit bonne pour un Historien, ne paroît point recevable en un Poëte, qui, comme nous l'avons remarqué en parlant de Sophocle, doit representer les personnes non pas tant comme elles ont été, que comme elles ont dû être (1).

Vossius a remarqué un autre défaut assés considérable dans les Tragédies d'Euripide (2). C'est de n'avoir pas toujours gardé la vrai-semblance, comme lors qu'il feint des Rois réduits à la besace qui vont mandier leur pain de porte en porte. Il prétend aussi que ce Poëte n'est pas toujours heureux dans l'ordonnance & la disposition de ses Piéces, ce qui a été remarqué par d'autres Critiques long-tems avant lui. Il dit ailleurs (3) qu'Euripide ne compose pas bien une Fable, & qu'il écrit quelquefois des choses qui sont contre le bon sens, qui repugnent, & qui renferment des contradictions. Il convient néanmoins en d'autres endroits qu'il a le dessus de Sophocle en quelque chose, comme celui-ci le surpasse en d'autres; que Sophocle, par exemple, aime les hyperboles & la transposition

1. Ger. Jo. Voss. Institution. Poët. lib. 1. cap. 2. pag. 20.
Item R. Rapin Reflex. 24. sur la Poët. 1. part.

2. Idem Vossius lib. 2. Instit. Poët. cap. 14. pag. 73. Aristotel. de Poët. cap. 13.

3. Voss. lib. 1. Instit. Poëtic. pag. 22. 23. ce qu'il repete encore en divers autres endroits du même Ouvrage, &c.

ſtion des mots, au lieu qu'Euripide s'atta- Euripide.
che pour l'ordinaire à bien arranger les ſiens; que ſi Sophocle l'emporte pour la ſublimité de la diction & pour l'œconomie, Euripide eſt au-deſſus de lui pour le mouvement des Paſſions, & la gravité des Sentences (4).

Mais quoi qu'Euripide ait été mieux reçu & mieux goûté qu'Æſchyle lors qu'il a employé le ſtyle ſimple & uni dans les choſes qui ont un air ſatirique, où Æſchyle s'étoit ſervi du grand ſtyle (5): la même choſe n'a pourtant point réuſſi ailleurs à Euripide, on a jugé que ſon ſtyle étoit quelquefois trop bas & trop rampant (6); & c'eſt encore une des conſidérations qui ont fait dire aux Critiques qu'Euripide tient un peu du Comique.

Mr. le Fevre de Saumur dit (7) que ſon ſtyle eſt clair auſſi-bien que celui de Sophocle, mais qu'il ſe ſoutient plus par le ſoin & l'arrangement des mots, que par la force & par la nobleſſe des penſées.

C'eſt un jugement que Mr. le Fevre a pris à Longin ſans le dire (8). Il en uſe de même à l'égard des autres. Cela lui eſt commun avec beaucoup d'autres Critiques qui ſont pourtant bien aiſes de paſſer pour des

4. Idem Voſſ. Inſtit. Poët. lib. 2. pag. 53.
5. Id. eod. lib. pag. 100.
6. Ibid. pag. 75. Inſtit. Poëtic.
7. Tan. le Fevre, Vies des Poëtes Gr. p. 93. Item Olaüs Borrich. Diſſertat. de Poët. pag. 30. num. 71.
8. ¶. Chap. 39. de l'édit. de Tollius, & 32. de celle de Deſpréaux.

Euripide. des *Critiques en chef.* Mais ce qui eſt moins commun, c'eſt de voir d'honnêtes gens comme étoit Mr. le Fevre, qui après avoir profité du travail d'un Auteur ne le citent que pour lui reprocher ſes fautes, comme il lui eſt arrivé à l'égard de Lilio Gregorio Giraldi (1), & l'on peut aſſurer que ſon éxemple n'a point été ſans ſuite.

Mr. le Fevre ajoute que les plus fins d'entre les Critiques de l'Antiquité ont eſtimé qu'Euripide n'eſt pas aſſés ſerré; que ſes Tragédies ſentent le Dialogue & les Entretiens Socratiques, & que ſes fictions ne ſont pas ſouvent fort réguliéres.

Mr. d'Aubignac blâme Euripide (2) de ce que dans ſes Prologues le principal Acteur & quelquefois Dieu ſur la machine fait ſouvent la narration des choſes arrivées devant l'ouverture du Théâtre aux Spectateurs, comme pour lui faire plaiſir. Ce qu'il ne peut approuver, dit-il, parce que bien ſouvent toutes ces choſes ſont aſſés clairement expliquées dans la ſuite de la piéce. Ainſi ce qui doit faire un bel effet en ſon lieu, n'eſt plus qu'une redite importune. Il ajoute que Sophocle n'en a jamais uſé de la ſorte, & qu'il doit ſervir d'éxemple pour ce point ; mais il ne laiſſe pas de reconnoître dans la ſuite qu'Eu-

1. ¶. Tannegui le Fevre a repris Gyraldus avec raiſon, & n'a tiré de lui du ſecours que comme on en tire d'un Dictionnaire, dont on ne laiſſe pas de reconnoître & de corriger les fautes.

2. Hedelin d'Aubignac de la Pratiq. du Théâtre liv. 1. ch. 7. page 61.

3. Au même Livre chap. 8. pag. 68.

qu'Euripide étoit un peu mieux reglé qu'Æſchyle (3). Euripide.

Ce même Critique dit ailleurs (4) qu'Euripide s'eſt toujours embaraſſé de Prologues, de ſorte que ſes piéces ſemblent avoir toujours ſix Actes, & quelquefois ſept. Et il nous fait remarquer en un autre endroit (5), qu'on eſt encore aujourd'hui dans le même goût que les Anciens, lors qu'on veut faire le Paralléle des Tragédies d'Euripide avec celles de Sophocle, que celles-là ont pour ceux qui les liſent moins d'agrémens que celles-ci, & qu'il n'en faut pas chercher d'autre raiſon que parce que les diſcours d'Euripide ſont moins éloquens & moins judicieux que ceux de Sophocle.

Le Pere Rapin qui a reconnu le même avantage de Sophocle ſur Euripide pour la même raiſon (6) prétend néanmoins que les Tragédies d'Euripide ont plus d'Action, plus de morale, & des incidens plus merveilleux que celles de Sophocle. Mais ces bonnes qualités ne l'ont point empêché de découvrir divers défauts aſſés importans dans les piéces de ce Poëte. Il dit (7) qu'il n'eſt pas éxact dans l'ordonnance de ſes Fables ; que ſes caractéres ne ſont pas diverſifiés ; qu'il retombe dans les mê-

4. Au troiſiéme livre du même Traité chap. 5. pag. 280. 281.

5. Le même d'Aubign. au 4. livre de la Prat. chap. 2. pag. 372.

6. Ren. Rapin. Reflex. xxi. ſur la Poët. part. ſeconde.

7. Au même Traité Reflex. xxii. pag. 151. in-4.

ripide. mêmes ſentimens par les mêmes avantures ; que ſes diſcours ne ſont pas aſſés ardens ni aſſés paſſionnés, ce qui le rend moins touchant qu'il ne devroit être, qu'il y a des précipitations dans la préparation de ſes incidens ; & que ſes dénoumens ne ſont point naturels, parce que ce ſont des machines perpétuelles, c'eſt-à-dire, des Dieux qui les font. Cependant le même Auteur ne laiſſe pas de dire enſuite de lui comme d'Æſchyle & de Sophocle, qu'il eſt grand dans ſes deſſeins, judicieux dans ſes fables, paſſionné dans ſes expreſſions : qu'il regne dans les Ouvrages de ces trois Poëtes, du génie, du naturel, du bon ſens : & que bien qu'ils ayent fait des fautes, on peut dire néanmoins que tout ce qui eſt d'eux eſt original.

Voila peut-être ce qu'on pourroit remarquer de plus conſidérable dans les jugemens que les Critiques ont portés ſur les Tragédies d'Euripide. Car nous n'avons pas crû devoir nous arrêter à l'imagination de quelques perſonnes, qui croyent trouver dans ſes écrits des marques de cette haine qu'on dit qu'il avoit pour les femmes, & qui ont publié qu'il avoit été mis en piéces par les mains de celles qui ont voulu venger le ſéxe, plûtôt que par les dents des chiens que ſes envieux avoient lâchés contre lui (1).

De

1. Suidas in Lexico. Item L. Gr. Gyrald. ut ſupr. Laurent. Craſſ. de Poët. Græc. Ital. in-folio. Tan. le Fevre ut ſupr.

2. Bibliograph. curioſ. Hiſtor. Philolog. Anonym. pag.

De quatre-vingt & douze Tragédies qu'Euripide avoit composées, il ne nous en est resté que dix-neuf dont les mieux faites au jugement d'un Critique Allemand (2) sont l'*Hecube* & l'*Hippolyte*, à qui il donne le prix sur toutes les autres. Les Anciens faisoient une estime très-particuliére de celle de l'*Andromede* qui est du nombre de celles que nous avons perduës. On peut juger de la force de l'impression qu'elle faisoit sur les esprits de ses Auditeurs par un trait d'Histoire que Lucien en a rapporté. Comme le fait est curieux & singulier, il mérite ici son rang, d'autant plus qu'il peut contribuer à nous donner quelque idée propre à nous faire juger de ce que nous avons perdu (3). Euripide.

On dit que du tems de Lysimachus Roi de Macedoine, les habitans d'Abdere furent tourmentés d'une fiévre chaude très-violente qui finissoit le septiéme jour par une perte de sang ou une sueur. Mais ce qu'il y avoit de plus étrange, c'est que tous ceux qui en étoient atteints, recitoient des Tragédies & particuliérement l'*Andromede* d'Euripide, d'un air grave & d'un ton lugubre, & toute la Ville étoit pleine de ces Comédiens faits à la hâte, qui tout défigurés & tout décharnés, crioient en vers d'Euripide, & jouoient le rôle des personnages d'un air fort mélancholique; ce qui dura

pag. 51. 52.

3. Lucien de la maniére d'écrire l'Histoire au commencement du Traité de la Trad. d'Ablancourt au premier Tome.

Le P. Rapin Réflex. 19. de la 2. part.

dura jusqu'à la venuë de l'Hyver dont le grand froid emporta toute cette phrénésie. Ce mal venoit de ce que le Comédien Archelaüs qui étoit en grande vogue dans ce tems-là, avoit joué cette Tragédie avec applaudissement durant les chaleurs les plus ardentes de l'Eté. De sorte que plusieurs au retour du Théâtre se mirent au lit, & le contrefaisoient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & ampoulés.

Voila le fait, mais, à dire le vrai, il semble que tout cela étoit plûtôt un effet de la répréséntation que de la composition de la Piéce, & que la gloire en est duë au Comédien qui en a été l'Acteur, plûtôt qu'au Poëte qui en a été l'Auteur. Ce n'est point tant par le spectacle qui n'est plus, que par la lecture qui peut toujours durer que nous devons, pour notre usage présent, juger des piéces des Anciens, & de toutes celles qui ne sont pas propres au Théâtre d'aujourd'hui.

La meilleure édition des Tragédies d'Euripide est celle de Paul Estienne avec les Scholies Grecques, [*in*-4. 1611.] mais elle n'est pas encore au point de perfection que l'on éxige de celui ou de celle de qui on en attend une nouvelle. [Celle d'*Æmilius Portus* & de *Canterus* imprimée en 2. vol. à Heid. *in*-8. 1597. n'est pas à negliger.]

Les Tragédies qui nous restent d'Euripide, ou l'Hécube & l'Hippolyte dont nous avons parlé, sont *Oreste*, *les Phœnisses* ou Phé-

1. ¶. *Alceste* est le mot d'usage.

Phéniciennes, *Médée*, *Alceftis* (1), *Andromaque*, *les Suppliantes*, *Iphigenie en Aulide*, *Iphigenie dans la Taurique*, *Rhefus*, *les Troades*, *les Bacchantes*, *le Cyclope*, *les Héraclides*, *Hélene*, *Ion*, *Hercule en fureur*, *Electre*. [Comme on peut voir dans la derniére édition que *Jof. Barnès* nous a donné *in-fol.* à Cambridge en 1694.] Euripide.

ARISTOPHANE,

Athénien, né au Bourg Cydathénien, Poëte de la vieille Comédie, vivant du tems de Socrate vers la fin de la guerre du Peloponese, mort à Athénes environ 400. ans devant Jesus-Christ.

1117. DE plus de cinquante Comédies (2) qu'Ariftophane avoit compofées, il ne nous en eft refté qu'onze; mais qui font entiéres, & qui fe font affés bien défenduës contre les mauvais traitemens des Copiftes & des méchans Critiques, malgré la révolution de plus de vingt fiécles. Ariftophane.

Ces Comédies font encore confidérer aujourd'hui Ariftophane comme le Chef de tous les anciens Comiques. Il paffoit même de fon tems pour le principal des Poëtes de la vieille Comédie, quoiqu'il n'en fût pas le premier pour l'âge.

Il faut fe fouvenir ici des trois faces différentes de la Comédie des Grecs, que l'on

2. Ou 54. félon Suidas.

chose par son nom. C'est
nous fait connoître en parlant
Cratinus, & de notre Arist
qu'il dit que ces trois Auteu
Poëtes de la vieille Coméd
avec beaucoup de liberté tous
ritoient d'être notés pour leur
leurs rapines, pour leurs déba
leurs autres crimes. Ils n'ép
voleur, ni l'adultere, ni l'hoi
Cette liberté rendit ces so
formidables à tout le mond
core aux Grands qu'aux Pet
qu'on a remarqué particuliér
tophane qui ne fit point dif
quer les Principaux de la Vil
de la République, & ceux
noient l'Etat. Mais quoiq
niére de dire les vérités fût
ple avec de grands applau
qu'elle fût même assés agré
grande partie des personnes de

laissa point de s'en lasser, & Alcibiade publia un Edit pour défendre à tout Poëte Comique de plus nommer personne par son nom dans la Comédie (2). Aristophane.

Cet Edit produisit une nouvelle espéce de représentation qu'on appella la *moyenne Comédie*, & ce fut Aristophane qui la trouva le premier, & les Critiques remarquent que les derniéres piéces de ce Poëte peuvent servir d'exemple de cette nouvelle espéce (3). Il fut suivi dans cette méthode par Philemon, par Platon le Comique, & par plusieurs autres qui prirent à son imitation un honnête milieu entre la dureté de la vieille Comédie & la mollesse de la nouvelle.

Mais comme on s'avisa encore de se choquer des sujets réels de la Comédie, quoiqu'on n'y nommât plus personne, on inventa enfin une troisiéme espéce qu'on appella la *Nouvelle Comédie*, dans laquelle on tâcha de s'accommoder à la délicatesse scrupuleuse de ces tems-là; & à la place des sujets véritables & réels on en substitua qui étoient feints aussi-bien que les noms, & l'on a consideré Ménandre comme l'Auteur de cette nouvelle espéce, ou du moins comme celui qui y avoit le mieux réussi. C'est ce qu'on trouve plus agréablement expliqué dans l'Art Poë-

Nuées d'Aristophane, pag. 22. Cette Demoiselle s'appelle aujourd'hui Madame Dacier depuis son mariage. Mais j'ai cru qu'il étoit plus à propos de lui conserver le nom que portent ses livres; c'est-à-dire celui sous lequel elle est connuë des Gens de Lettres.

Distilla le venin de ses traits m
Aux accès insolens d'une bouf
La Sagesse, l'esprit, l'honn
proie.
On vit par le Public un Poëte
S'enrichir aux dépens du méri
Et Socrate par lui dans
NUE'ES (3)
D'un vil amas de Peuple attir
Enfin de la licence on arrêta l
Le Magistrat, des Loix empru
Et rendant par Edit les Poëte
Défendit de marquer les nom
Le Théâtre perdit son antique
La Comédie apprit à rire sans
Sans fiel & sans venin sut
prendre
Et plût innocemment dans les
NANDRE.

S'y vit avec plaisir, ou crût ne s'y point voir. Aristophane.
L'Avare des premiers rit du tableau fidéle
D'un Avare souvent tracé sur son modéle:
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le Portrait sur lui-même formé.

Il y avoit cette différence entre les Poë-
es de ces trois espéces de la Comédie
recque que ceux de la Vieille ne fei-
noient rien, c'est-à-dire que tout y étoit
éritable & réel, tant les sujets que les
ersonnes qui y étoient representées par les
oms & les qualités qui servoient à les fai-
e connoître dans le monde. Ceux de la
Moyenne prenoient des sujets réels, c'est-
-dire, quelques faits véritablement arri-
és & connus souvent du Public, mais les
ersonnes étoient feintes, c'est-à-dire que
es Auteurs véritables de ces faits étoient
oués sous des personnages inventés. Et
eux de la Nouvelle feignoient toutes cho-
es, c'est-à-dire, qu'ils reprenoient le vice
& les désordres en général sans spécifier ni
les faits ni les personnes.

Mais cette distinction qui est assés juste
pour la vieille & la nouvelle Comédie, ne
paroît pas avoir été toujours fort réguliérement pratiquée dans la Moyenne, c'est
ce qui a donné occasion à quelques Critiques de la confondre tantôt avec la Vieille
& tantôt avec la Nouvelle: & il semble
qu'il n'y ait eu qu'Aristophane qui ait donné lieu à cette distinction, parce que quoiqu'il

2. Aristophane.
3. Comédie d'Aristophane contre Socrate.

Aristophane. qu'il ait changé de méthode dans ses dernières piéces, il auroit été trop violent de ne lui faire faire qu'un saut de la vieille Comédie à la Nouvelle.

Un ancien Grammairien (1), allegué par Vossius, semble n'en avoir pas voulu reconnoître de Moyenne; & rapportant la différence qu'il trouvoit entre la Vieille & la Nouvelle, il dit que la Vieille admettoit toutes sortes de Vers, mais que la Nouvelle n'employoit que des Iambiques & des Trochaïques : que la Vieille avoit le style plus élevé, plus aigre & plus fort, parce qu'elle approchoit assés de l'air Tragique, mais que la Nouvelle avoit plus de netteté, d'uniformité, d'agrémens, & de beautés Attiques.

Mais il n'y a personne parmi les anciens Poëtes Comiques qui ait fait valoir le Privilége de la Vieille Comédie tant qu'Aristophane, qui sous prétexte de ne vouloir épargner personne, s'est mis à mordre & à déchirer avec une effronterie incroyable les personnes du premier mérite, & ceux qui faisoient profession particuliére d'aimer la sagesse & de pratiquer la vertu. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il n'a point cru devoir ménager la pudeur de ceux qui l'é-

1. Vetus Grammaticus Græcus apud Vossium Instit. Poët. l. 2. pag. 141.

¶. Son nom est *Platonius*. Les remarques extraites de ce Grammairien se lisent parmi les Prolegoménes Grecs au devant des Comédies d'Aristophane.

2. Plutarch. in Epitome comparat. Aristophan. cum Menandro, & ex eo Gyraldus de Poëtis Dialog. 7. Item Laur. Crassus de Poët. Græcis voce Menand. Item

l'écoutoient non plus que celle de ceux qui pourroient lire ſes Comédies dans la ſuite des tems ; c'eſt ce qui a attiré ſur lui le zèle & le chagrin de divers Critiques, & particuliérement de Plutarque (2), qui dans la comparaiſon qu'il a faite d'Ariſtophane avec Menandre, prétend qu'Ariſtophane n'a point pû venir à bout de plaire au Peuple, & qu'il s'eſt rendu inſuportable à toutes les perſonnes raiſonnables. En quoi Plutarque ne s'eſt point trouvé d'accord même avec tous ceux qui d'ailleurs conviennent avec lui que la Muſe d'Ariſtophane auprès de celle de Menandre, ſemble avoir l'air d'une femme débauchée, qui après s'être abandonnée à toutes ſortes de déſordres, & y avoir perdu tout ſon embonpoint, n'a point honte de vouloir contrefaire la Dame de conſéquence (3). Au lieu que celle de Menandre reſſemble à une fille vertueuſe, que les graces & la beauté, jointes à la pudeur & à l'honnêteté rendent aimable à tout le monde. Plutarque ajoute que toute l'*Urbanité* que l'on donne à Ariſtophane, n'a rien que d'amer & de très-déſagréable : que ſon ſel n'a rien que de piquant, d'acre, de mordant, & qu'il ne ſert qu'à aigrir les plaies qu'il a faites

Ariſtophane.

Item Ren. Rapin. Reflex. 26. ſur la Poët. 2. part.

3. ¶. Voila bien des mots pour en exprimer deux Grecs, dont encore il n'attrape pas le ſens. Plutarque dit ἑταίρας ϖαρηκμακυίας Amyot *une putain paſſée*. Baillet ſupprimant une partie de ſon verbiage pouvoit dire que *la Muſe d'Ariſtophane auprès de celle de Ménandre, reſſemble à une courtiſane ſur le retour qui veut faire l'honnête femme.*

Aristophane. tes lui-même. Il dit aussi qu'il a la malice d'envenimer toutes choses, & de donner toujours le mauvais tour à ce qu'il devroit naturellement tourner du bon côté : que s'il veut dépeindre un homme adroit & prudent, il en fait un fourbe: que s'il represente un Paysan qui sera simple, mais homme de bon sens, il en fait un niais & une bête : que s'il veut prendre le parti de la raillerie, il tombe aussi-tôt dans la bouffonnerie: que s'il entreprend de parler de quelque Amour, il va toujours chercher ce qu'il y a de plus honteux & de plus criminel dans cette passion : enfin qu'il paroît n'avoir point eu intention de se faire lire d'aucun homme sage & modéré, mais qu'il n'a voulu se rendre agréable qu'à ceux qui font un métier infame de la médisance & de toutes sortes de debauches, pour lesquelles seules il semble avoir écrit.

Voila le jugement de Plutarque, c'est-à-dire, d'un des plus judicieux Ecrivains de l'Antiquité sur les Comédies d'Aristophane; & s'il est irrévocable, il faut avouer que ceux qui depuis lui ont tant travaillé à relever le mérite de ces Comédies, ont pris cette peine inutilement & mal-à-propos. Mais Vossius prétend que Plutarque a passé en ce point les bornes de sa modération ordinaire, & que l'amour interessé de la Philosophie lui a fait commettre cet excès en faveur de Socrate qu'Aristophane avoit

1. Vossius Inst. Poët. 2. pag. 141.
2. Nicod. Frischlinus, de quo Jo. And. Quenstedt de

avoit rendu ridicule dans la Comédie des *Nuées* (1); & il s'est trouvé un Grammairien Allemand nommé Frischlin, qui a entrepris en particulier la défense de ce Poëte contre la censure de Plutarque (2). Aristophane.

En effet toute médisante & toute malhonnête qu'est la Poësie d'Aristophane, on ne l'a point jugée entiérement inutile, à ceux même pour le divertissement desquels elle paroissoit faite. Si nous en croyons Mademoiselle le Fevre (3), on y trouve des leçons pour la pratique des vertus Politiques & Militaires, pour retenir les plus puissans de la République dans le devoir, & pour faire prendre des mesures honnêtes & des résolutions généreuses contre les ennemis de l'Etat. Il semble même que ses Comédies soient comme une représentation de toutes les affaires des Athéniens de son tems. C'est ce qui a fait dire à Platon, écrivant à Denys le Tyran, qu'il n'avoit qu'à lire soigneusement les Ouvrages d'Aristophane, pour connoître parfaitement l'état de la République des Athéniens.

Il assembloit, dit Mademoiselle le Fevre, les Spectateurs, non pas pour les flater par des louanges fades & trompeuses, ou pour les divertir par des boufonneries & par des grossiéretés: mais pour leur donner des instructions solides qu'il savoit rendre agréables, en les assaisonnant de mille

de Patriis viror. illust. p. 424.

3. Préface sur les deux Comédies d'Aristophane, pag. 45, &c.

Aristophane.

mille inventions plaisantes que d'autres que lui ne pouvoient trouver. Il ne se contentoit pas de les avertir de leur devoir, il leur reprochoit leurs fautes, il leur disoit sans façon (1) qu'ils raisonnoient comme des enfans; & que quand leurs resolutions étoient suivies de quelque heureux succès, il paroissoit alors que les Dieux prenoient plaisir à faire des miracles; mais que ces mêmes Dieux se lasseroient enfin de garder des foux.

Cette liberté qui choqueroit sans doute la délicatesse de notre siécle, fut si bien reçuë des Athéniens, c'est-à-dire de ceux même qu'il censuroit, & qu'il condamnoit dans ses Vers, qu'ils le comblérent de louanges & de presens, & qu'ils lui rendirent tous les honneurs imaginables.

Aristophane ne s'est point borné à instruire des Soldats & des personnes d'Etat, mais il semble qu'il se soit étudié à former un homme dans les vertus morales. Et comme, selon l'Auteur (2) que nous avons déja cité, ce Poëte avoit l'esprit d'une grande étenduë, il ne s'attachoit pas à donner le caractére d'un ou de deux Citoyens il attaquoit la République en corps, & lui montroit toute la difformité de ses vices. Ces idées générales ne l'empêchoient pas de descendre quelquefois dans le particulier, d'aller cher-

cher

1. Tannegui le Févre pere d'Anne, Vie d'Aristophane, pag. 125.

2. ¶. Il entend Mademoiselle le Févre dans sa Préface.

cher dans toutes les Tribus de la Ville pour y trouver quelque Athénien dont il pût découvrir les désordres. Aristophane.

Le Pere Thomassin a jugé aussi qu'il n'étoit pas impossible de tirer des Comédies d'Aristophane, quelques instructions utiles pour regler même nos mœurs dans le siécle où nous vivons. Mais il dit (3) que, si on en excepte la Comédie du *Plutus*, & une bonne partie de celles des *Nuées*, & des *Grenouilles*, les autres sont pleines de saletés & de mille écueils pour la pudeur & l'honnêteté de la jeunesse. Il ajoute qu'on ne sauroit assés regretter que tant de politesse & tant d'élégance ait été employé en des Comédies si peu proportionnées à la fin que l'Auteur devoit se proposer.

Pour ce qui est du caractére de l'esprit d'Aristophane, on ne peut pas dire qu'il soit difficile à remarquer, parce qu'il se fait sentir par tout. Il avoit, selon Mademoiselle le Fevre, le naturel bilieux & ardent; le génie presque toujours tourné à la raillerie; l'esprit toujours libre, élevé, & plein de courage (4). Jamais homme, dit-elle ailleurs, n'a eu plus de finesse que lui pour trouver le ridicule, ni un tour plus ingénieux pour le faire paroître. Sa Critique est naturelle & aisée, & ce qui est assés rare, il conserve beaucoup de déli-

face sur le *Plutus & les Nuées* de sa traduction.

3. Thomass. Méthod. d'étudier les Poëtes Chrétiennement l. 1. c. 12. n. 11. 12. 13. &c.

4. Préface sur Aristoph. pag. 3. & 10.

topha- délicateſſe dans une grande fécondité. Elle ajoute que l'eſprit Attique que les Anciens ont tant vanté, paroît plus dans Ariſtophane que dans aucun autre Auteur qu'elle connoiſſe de l'Antiquité. Mais ce que l'on doit le plus admirer en lui, c'eſt qu'il eſt toujours ſi bien le Maître des matiéres qu'il traite, que ſans ſe gêner, il trouve le moyen de faire venir naturellement des choſes qui auroient paru d'abord les plus éloignées de ſon ſujet, & que ſes caprices même les plus vifs & les moins attendus paroiſſent comme les ſuites néceſſaires des incidens qu'il a préparés.

Un ancien Auteur, nommé Platonius, rapporté par Voſſius (1), prétendoit qu'Ariſtophane n'a point la véhémence & la force de Cratinus, ni la grace & les beautés d'Eupolis: mais néanmoins qu'il approchoit aſſés du premier lorſqu'il s'emportoit contre le vice, & qu'il n'étoit pas éloigné du ſecond dans les endroits unis & coułans (2).

Ceux qui ont éxaminé la conſtitution de ſes Piéces, ne les ont pas toujours trouvées également conduites. Mr. d'Aubignac dit (3) que ſes Comédies ont toutes le Prologue à la façon de la Tragédie Grecque, mais qu'elles ne ſont pas toutes pareilles. Il y en a, dit-il, qui ſont bien réguliéres, & d'autres ſi pleines de confuſion qu'il

1. Inſtit. Poët. pag. 137.

2. ¶. Ces mots *dans les endroits unis & coulans* ne ſignifient rien. Le τὸ τῆς ἐπιτρεχούσης χάριτος marque *ces graces legéres* d'Eupolis, qu'Ariſtophane avoit aſſés

qu'il est très-difficile d'en cotter les Actes distinctement. Il prétend que la plûpart des Interprétes n'ont osé marquer les Actes dans les éditions qu'on a données de cet Auteur, parce qu'ils paroissent trop brouillés. Et que dans celles mêmes où on les voit distingués, il se trouve des manquemens assés considérables pour embarasser ceux qui les voudroient remettre en ordre. Aristophane.

Il croit néanmoins que la grande difficulté qui s'y rencontre, est arrivée ou par la licence de la vieille & moyenne Comédie (4), ou par la corruption des éxemplaires que le tems avoit dissipés en partie, & que l'ignorance des Compilateurs & des Imprimeurs a mal rétablis. C'est un sentiment qu'il a fait connoître encore en d'autres endroits de son Traité (5) où il attribue les irrégularités qui se trouvent dans ces Piéces aux désordres qu'on toleroit dans les deux premiers états de la Comédie Grecque, & aux diverses imperfections où se trouvent aujourd'hui les Ouvrages d'Aristophane, qu'il prétend être fort défectueux en l'état que nous les avons. En quoi il n'est point d'accord avec ceux qui, comme nous l'avons rapporté dès le commencement, estiment que ces Comédies sont fort entiéres.

Le Pere Rapin juge qu'Aristophane n'est point

assés quand il quittoit les maniéres aigres de Cratinus, pour en prendre d'enjouées.

3. Pratique du Théâtre liv. 3. c. 5.

4. Le même l. 1. c. 8. & l. 2. c. 9.

5. Le même aux mêmes lieux.

Aristophane.

point éxact dans l'ordonnance de ses fables (1); que ses fictions ne sont pas assés vrai-semblables ; qu'il joüe les gens grossiérement & trop à découvert. Il prétend qu'il ne faisoit souvent le plaisant que par des goinfreries & qu'il y a de certains ragouts dans quelques-unes de ses piéces qui ne seroient pas fort au goût de notre siécle.

D'autres Critiques ont remarqué (2) qu'il est souvent sorti de son caractére, qu'il ne garde point les bien-séances, & qu'il est presque toujours excessif dans ses Comédies, surtout dans celles qu'il a faites les premiéres.

Mademoiselle le Fevre qui, par rapport au jugement qu'on doit faire des Comédies d'Aristophane, a divisé tous les Critiques en trois classes, ne fait pas beaucoup d'honneur à ceux qui n'en jugent pas assés favorablement. D'autres que nous pourront éxaminer la justice avec laquelle elle a cru devoir leur refuser le premier rang, qu'elle n'a reservé que pour ceux qu'elle appelle Critiques de bon goût. Il n'y a, dit elle, que ceux de cette premiére espéce qui sont charmés de la beauté & de la finesse des idées d'Aristophane, de la grandeur & de la hardiesse de ses desseins, de la vivacité de son imagination, & de la souplesse de son esprit, qui lui rendoit si aisé l'Art de tourner en ridicule les choses mêmes les plus parfaites (3). Ceux d'entre

1. Réflex. 26. sur la Poëtique part. 2.
2. Claud. Verderius censionis in Auctores pag. 48.
3. An-

tre les autres Critiques qui n'ont pas tout-à-fait le même goût, pourront se pourvoir contre Mademoiselle le Fevre de la maniére qu'ils le jugeront à propos, & je ne me crois nullement obligé de m'interesser dans cette querelle. Aristophane.

Ils n'auront rien à demêler avec elle pour le style & les expressions d'Aristophane, parce qu'ils conviennent avec elle, au moins pour la plûpart, que c'est le côté le plus beau par lequel on puisse envisager ce Poëte. Il faut voir premiérement ce qu'en a jugé cette savante Critique (4).

Le style d'Aristophane, dit-elle, est aussi agréable que son esprit. Outre la pureté, la netteté, la force, & la douceur, il a une certaine harmonie qui flate si agréablement l'oreille, qu'il n'y a rien de comparable au plaisir qu'on prend à le lire. Quand il s'attache au style médiocre & commun, il le fait sans bassesse: quand il prend le style sublime, il s'éleve sans obscurité, & jamais personne n'a su faire un mélange si agréable de tous les différens genres d'écrire. Que l'on ait étudié tout ce qui nous reste de l'ancienne Gréce, si on n'a point lu Aristophane, on ne connoît pas encore tous les charmes & toutes les beautés du Grec.

Mr. le Fevre étoit dans les mêmes sentimens que Mademoiselle sa fille, touchant le style de notre Auteur, aussi bien que dans

3. Anne le Févre pag. 14. &c. de sa Préface ci-dessus alleguée.
4. Là même.

Aristophane.

dans quelques autres points de Critique qui le regardent, & que la sympathie leur a fait exprimer de la même maniére, & en des termes qui se ressemblent encore mieux que les enfans ne ressemblent à leurs Peres (1), & qui fait voir que les filles peuvent hériter des pensées comme des autres biens. Mr. le Fevre dit donc que ceux qui ont quelque sentiment de l'esprit Attique, & qui savent ce que c'est que le beau Grec, reconnoissent tous qu'Aristophane est le seul de qui il faille apprendre ces deux choses: que pour ce point il est considéré comme le grand Docteur de la plus délicate & de la plus ingénieuse des Nations du monde, & que quand on sait assés de Grec pour pouvoir lire cet Auteur sans peine, on ne le sauroit quitter, tant il a de charmes pour captiver son Lecteur.

Après le témoignage que ces deux personnes ont rendu au style d'Aristophane, il paroit assés inutile d'employer ceux des autres Modernes, parce qu'ils ne peuvent presque nous rien apprendre de nouveau sur ce point que nous n'ayons déja rapporté (2). Ils conviennent qu'il n'y a jamais eu personne parmi les Grecs & les Romains qui l'ait surpassé dans la délicatesse & dans toutes les beautés de la Langue Grecque, dont il a été considéré comme le modéle le plus accompli (3); du moins est-

1. Vie d'Aristop. pag. 129.
2. Jo. And. Quenstedt de Patriis viror. illustr. pag. 424.
3. Olaüs Borrich. Dissert, de Poët. p. 35.

4. Pré-

est-ce le sentiment de Borrichius, Quenstedt, &c. Aristophane.

Dom Lancelot dit qu'il est plein de rencontres agréables & de cette *Urbanité* Attique, c'est-à-dire, de ces subtilités ingénieuses qui sont tout autres parmi les Grecs que parmi les Auteurs Latins (4), selon l'aveu même de Quintilien.

Scaliger prétend que c'est le premier des bons Auteurs de la Langue Attique qu'il faille lire (5), & que personne ne doit se vanter de savoir les beautés & les finesses de cette Langue, s'il ne sait parfaitement son Aristophane. Mais il semble que ce hardi Critique ait voulu proposer un Paradoxe, lorsqu'il a dit qu'il n'y a point d'Auteurs qui puissent servir davantage à entendre l'Ecriture Sainte, qu'Aristophane, Catulle, Tibulle, Properce; & comme il paroît, ceux qui sont les plus éloignés de la pureté & de la sainteté qui regne par toute la Bible.

Vossius n'est point différent des autres dans le sentiment qu'il témoigne avoir pour la beauté du style de ce Poëte, mais il dit (6) que sa diction paroît être plus sublime dans les Chœurs que dans les autres parties de ses Comédies; & que ce qui lui a fait quelque tort, c'est que les Chœurs dans la Comédie ont cessé d'être en usage dès le tems de Menandre.

Le

4. Préface sur la Méthode nouvelle de la Langue Grecque.

5. In Primis Scaligeranis, voce *Aristophanes*, & voce *Auctores*.

6. Inst. Poët. 2. pag. 127.

ftopha- Le Gyraldi témoigne qu'Ariftophane paffoit pour le plus éloquent des Athéniens, & pour le plus bel efprit de la République (1), qu'il eft plein de belles Sentences, qu'il y a dans fon invention une varieté furprenante, mais agréable; & que l'artifice avec lequel il tourne toutes chofes, a fait dire qu'il avoit paffé de fort loin tous les autres Poëtes Comiques. Quelques-uns ont publié qu'il avoit voulu imiter le ftyle d'Euripide, & qu'il avoit tâché de prendre fon tour & fes maniéres. Mais comme ils n'étoient pas fort bons amis, il y a fujet de douter qu'Ariftophane eut affés bonne opinion d'Euripide pour le propofer comme un modéle à fuivre. En effet il eft plus fimple & moins élevé qu'Euripide. D'ailleurs comme il aimoit beaucoup les diminutifs, au jugement même d'Ariftote dans fa Rhétorique, il ne faut pas douter que celà n'ait rendu fon difcours plus bas & plus mou, en le rendant plus tendre & plus paffionné. Mais qu'après tout, ce n'eft rien faire de trop de l'apprendre tout entier, parce qu'il renferme en lui feul tous les ornemens & toute l'élégance Attique.

Il femble que les Critiques Modernes n'ayent fait autre chofe que fuivre les Anciens, dans les éloges qu'ils ont donné au ftyle & à la diction d'Ariftophane. Et quoi-

1. De Poëtis Dialog. 7.
2. Ælian. l. 2. hift. c. 13. & ex eo Thomaff. & alii.
3. Quint. 10. Inft. Orat. 1.

quoiqu'au ſentiment de quelques-uns le ſilence de Longin ne ſoit pas moins déſavantageux à ce Poëte que la Cenſure de Plutarque & d'Elien (2), ils ont cru pouvoir leur oppoſer le goût preſqu'univerſel de l'ancienne Grece, & celui de quelques Romains même. Car on peut dire que perſonne n'a mieux expliqué l'excellence de ce ſtyle que Quintilien (3), qui paroît l'avoir reconnu comme la ſource de la pureté Attique ; & comme il rapportoit toutes choſes à l'Art Oratoire, il prétend qu'Ariſtophane eſt très-propre pour faire des Orateurs ; & en lui attribuant une *liberté très-éloquente*, il a fait croire à quelques-uns qu'il étoit dans le ſentiment de ceux qui veulent qu'il ne puiſſe ſe trouver de véritable éloquence hors d'une République, ou d'un Etat où l'on a la liberté de tout dire. Ariſtophane.

Mais perſonne n'en a parlé avec plus d'éloges & de magnificence que Platon, qui feignant que les Graces après avoir parcouru tout le monde pour trouver un lieu propre à ſe bâtir un Temple qui durât éternellement, dit qu'elles choiſirent l'eſprit ou le cœur d'Ariſtophane, d'où elles ne bougérent point depuis ce tems-là (4). C'eſt le ſens d'une Epigramme qu'on attribue à ce Philoſophe, mais quand il n'en ſeroit pas l'Auteur, comme il n'eſt pas fort vrai-

4. Anne le Fevre pag. 12. de ſa Préface, Gyraldus ubi ſupra.
Item Ol. Borrich.

ristopha-
e.

vrai-semblable qu'il le soit (1), on ne peut pas dire que Platon n'en ait eu qu'une estime médiocre, s'il est vrai qu'il se soit étudié à former son style sur celui de ce Poëte qu'il lisoit avec beaucoup de soin, & qu'il lui ait donné la meilleure place dans son Banquet, qui est un de ses plus beaux Dialogues (2).

Après tant de témoignages rendus à la netteté, à l'élégance & aux autres excellentes qualités du style d'Aristophane, il semble que ce seroit venir trop tard, & s'exposer à être mal reçu que de prétendre y découvrir des fautes. Mais ces considérations n'ont pas empêché le Pere Rapin de nous dire (3), que son langage est souvent obscur, embarassé, trivial ; que ses allusions fréquentes de mots, ses contradictions de termes opposés les uns aux autres, ses mélanges du style Tragique avec le Comique, du sérieux avec le bouffon, du grave avec le familier sont fades ; & que ses plaisanteries, à les éxaminer de près, sont souvent fausses.

De toutes les Comédies d'Aristophane qui nous sont restées, il n'y en a presque que trois qui méritent d'être luës par ceux qui ont quelque reste de pudeur à conserver. Ce sont celles qu'on appelle *le Plutus*, *les Nuées* & *les Grenouilles*. Plusieurs ne croyent pas même que la derniére merite

1. ¶. Ménage chap. 113. de l'Anti-Baillet prouve le contraire par le temoignage d'Olympiodore, & de Thomas Magister.
2. Anne le Févre là même.
3. Réflex. 26. sur la Poëtique, part. 2.

rite cet honneur, non pas tant à cause qu'Euripide y est mal traité, que parce que l'Auteur y paroît excessivement licencieux. Je ne doute presque pas que Mademoiselle le Fevre n'ait été dans la même pensée, lorsqu'elle a choisi les deux premiéres au préjudice de toutes les autres pour les traduire en notre Langue. Aristophane.

Le Pere Thomassin a porté l'éxactitude encore plus loin, & ayant condamné généralement toutes ces Comédies pour les ordures dont il dit qu'elles sont toutes remplies, il n'a excepté de ce nombre que le seul *Plutus* dont le sujet est bon de lui-même, & fournit des régles de Morale qui sont très-pures & très-chrétiennes (4). La modération qui paroît dans cette Piéce, plus que dans celles qu'il avoit faites auparavant, a fait dire aux Savans que c'étoit une Piéce de la moyenne Comédie, quoique les noms n'y soient pas supposés, selon la régle qui lui étoit prescrite. Car Aristophane y nomme hardiment ceux qu'il attaque, mais le sujet en est feint, ce qui l'a distingué de celles de la vieille Comédie. La Satire est un peu plus déguisée dans cette Piéce, que dans les autres que nous avons de ce Poëte. Mais, comme dit Mademoiselle le Fevre, pour être plus fine, elle n'en est pas moins piquante. Tout son dessein est de reprocher aux Athé-

4. Thomassin, Préface de sa Méthode d'étudier Chrétiennement les Poëtes n. 22. Le même tom. 1. de cet Ouvrage l. 1. c. 12. pag. 171. 172.

Cette Piéce parut en la quatriéme année de la 97. Olympiade sous l'Archonte Antipater.

Aristophane. théniens leur avarice. Et pour cet effet il feint que par le secours d'Esculape on fait recouvrer la vûë à Plutus, & qu'on détrône Jupiter pour mettre à sa place ce Dieu des richesses. Il est difficile de rien trouver de plus ingénieusement concerté. Aristophane en tire mille railleries contre toutes sortes de personnes & contre sa Religion même. L'unité de lieu y est assés réguliérement gardée, mais il n'est pas aisé d'y bien déveloper celle du tems. C'est ce qui a fait dire à l'Auteur que nous venons de citer (1), que cette Comédie fut jouée à deux reprises, que les deux premiers Actes furent joués le soir un peu avant le coucher du Soleil, & que les trois derniers furent joués le matin; ce qui pouvoit passer pour une nouveauté, dont on n'avoit peut-être pas encore vu d'éxemple jusqu'alors.

Le sujet de la Comédie des *Nuées* n'est pas si louable, & l'histoire qu'Elien nous en a conservée dans ses Récueils (2), ne fait pas beaucoup d'honneur à Aristophane (3), qui suivant ce recit ne passera jamais que pour un lâche Ministre de la malice des calomniateurs tels qu'Anytus & Melitus. Le Pere Thomassin prétend (4), que ce Poëte a violé les loix de la Comédie en tournant Socrate en ridicule. Car la raillerie

1. Anne le Févre pag. 22. 23. 25. de sa Préf. sur le Plutus, & sur les Nuées.

2. Ælianus 2. var. histor. 13. Laurent. Crass. de Poëtis Græcis, Italice pag. 69.

3. Cette Piéce fut jouée la premiére fois en la pre-

lerie sur le Théâtre peut être un assaisonnement propre pour les corrections qui seroient quelquefois dures en même tems qu'elles deviendroient sérieuses, ou qu'elles passeroient pour des corrections. Mais Aristophane porta la raillerie à des excès qui d'un côté mirent la vertu de ce Philosophe dans son plus beau jour, mais qui de l'autre disposerent enfin les Athéniens à consentir à sa mort dans la suite du tems : ce qui est un abus visible de l'institution de la Comédie. La Piéce est d'ailleurs une des plus réguliéres; l'unité du tems & du lieu y est éxactement pratiquée. Le dessein du Poëte est de persuader aux Athéniens que Socrate corrompoit la jeunesse, & qu'il reconnoissoit d'autres Dieux que ceux des Athéniens. Le succès en fut si grand que les Athéniens surpris & charmés de sa beauté, sans attendre que sa representation fût achevée, ordonnerent que le nom d'Aristophane seroit écrit au-dessus de ceux de tous ses rivaux (5). En effet Mademoiselle le Fevre dit qu'il n'y a rien de plus ingénieux que tout le tissu du sujet de cette Piéce, & que ce qu'elle y admire le plus, c'est qu'Aristophane a si bien attrapé l'air & les maniéres de Socrate dans le ridicule qu'il lui donne, qu'on croit véritablement l'entendre parler (6). Elle dit encore ailleurs

Aristophane.

première année de la 89. Olympiade sous l'Archontе Isarque.

4. Thomassin, Méthode, &c. l. 1. c. 14. n. 5. pag. 187.

5. Anne le Fevre pag. 37. de sa Préface.

6. Là même pag. 42.

istopha- leurs qu'elle est si charmée de cette Piéce, qu'après l'avoir traduite & l'avoir lûë deux cens fois, elle ne s'en lasse point encore: ce qu'elle avoue ne lui être jamais arrivé d'aucun autre Ouvrage. Elle ajoute que le plaisir que lui donne cette Comédie est si grand, qu'il lui fait oublier l'aversion & l'horreur qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour Aristophane, de ce qu'il a si honteusement abusé de son esprit pour détruire ou effacer la Vérité avec les couleurs les plus noires du Mensonge, & pour perdre un homme qui étoit la sagesse même, & le plus grand ornement de la République des Athéniens (1). Mais ce qui me paroît assés extraordinaire, c'est de voir que Platon tout passionné qu'il étoit pour la doctrine & la réputation de Socrate, ait témoigné publiquement l'estime qu'il faisoit de cette Piéce. Car on dit que Denys le Tyran lui ayant demandé un plan & un état

1. Là même pag. 56.

2. ¶. On peut répondre à cela que le fait n'est pas certain, ne se trouvant que dans une Vie d'Aristophane écrite par un Grec anonyme, du nombre de ces Scholiastes postérieurs à Platon de plusieurs siécles. Aussi la Lettre qu'on cite de lui à Denys n'éxiste pas, & la chose n'est rapportée que sur un *on dit*, φασί. Outre que quand elle seroit vraie, bien loin d'en conclurre que Platon envoyant la Comedie des *Nuées*, en approuvât le sujet, il faudroit juger au contraire qu'il ne l'avoit envoyée qu'afin que Denys reconnût par la lecture de cette Piéce combien étoit condamnable la police des Athéniens de laquelle il souhaitoit être informé.

3. Gyraldus Dialog. 7. p. 814. 815.

¶. Ce n'est pas Gyraldus qu'il faloit citer, mais le

e la République d'Athénes, il ne lui envoya point d'autre que la Comédie *Nuées* d'Aristophane (2). C'est ce on peut voir dans le Gyraldi (3). Aristophane.

Pour ce qui regarde les éditions des Co-dies d'Aristophane, plusieurs témoient faire cas de celle de Leyde (4), qui rut chés Jean Maire avec les Commentaires de Scaliger & des autres. Mais Mr. Colomiez prétend (5) qu'on n'a point encore donné d'édition de ce Poëte qui soit parfaitement bonne. Il estime que la moins mauvaise est celle qui parut Grecque & Latine *in-folio* à Geneve l'an 1608. avec les Scholies Grecques de Marc Musure (6), & les notes de Florent Chrestien & des autres. Cependant nous avons vû ailleurs cette édition fort décriée par Claude Chrestien, fils de Florent, à cause de l'infidélité que ceux de Geneve y ont commise (7).

Les

le Grec anonyme que Gyraldus ne cite pas, & que j'ai marqué dans la note précédente.

4. ¶. Elle parut en 1624. in-12. avec de légéres petites notes de Scaliger qui écrites de suite ne rempliroient pas une demie-feuille & qui, comme dit Ménage, ne consistent qu'en diverses leçons. Du reste nulles Scholies, nul Commentaire.

5. Paul Colomiés Biblioth. Choisie p. 201.

6. ¶. Musure n'est point l'Auteur de ces Scholies, il n'en a été que le Collecteur sur la fin du 15. siécle. C'est le même que Philippe Cluvier l. 2. c. 16. de sa description de la Sicile, & André Schot dans sa Préface sur la collection des Proverbes Grecs ont qualifié Auteur du grand Etymologique, dont il n'a que corrigé la premiére édition.

7. Voyés la seconde partie des Critiques Gramm. où

Aristophane.

Les Comédies qui nous restent d'Aristophane, outre les trois que nous avons nommées, sont, *les Cavaliers*, *les Acharnaniens*, *les Guèpes*, *les Oiseaux*, *la Paix*, *les Harangueuses*, *les Prêtresses de Cerès*, *Lysistrate*.

Aristophane passe pour l'Auteur des Vers Tetrametres & Octometres.

PLATON LE COMIQUE,

D'*Athénes*, Poëte de la moyenne Comédie, contemporain d'Euripide & d'Aristophane.

Platon le Comique.

1118. CE Platon qui étoit plus ancien que le célébre Philosophe d'une génération entiére, c'est-à-dire, d'environ trente ans, passe parmi plusiéurs Critiques pour le Chef de la moyenne Comédie (1). Néanmoins Diogéne Laërce dit net-

où il est parlé de Flor. Chrestien.

¶. Colomiés chap. 209. de sa Bibliothéque Choisie in-4. Hambourg 1709. a fait voir que Claude Chrétien s'étoit un peu trop prévenu contre cette édition. Baillet a reçu ici d'amples supplémens de la part de Ménage, qui n'auroit pas manqué s'il avoit pu vivre jusqu'à 1710. de parler avec éloge de l'Aristophane que donna cette année-là le savant & le laborieux Kuster.

1. Ger. Joan. Voss. Institut. Poëticar. l. 2. pag. 140. Item de Poët. Græc. pag. 30. & 40. Item Borrich.

¶. C'est l'opinion de G. Vossius qui n'a pas fait réfléxion qu'il y avoit eu deux Platons tous deux Poëtes Comiques, l'un de la vieille Comédie plus âgé qu'Aristophane, l'autre de la moyenne, postérieur au

nettement que c'étoit un Poëte de la vieille Comédie (2). Lil. Gregorio Gyraldi écrit la même chose (3), & il le joint à Cratinus dont nous avons parlé en son lieu, autant pour le tems auquel il a vécu que pour la conformité de leurs écrits (4). Platon le Comique.

Il ne feroit pas difficile de juger de la vérité de ce point, si nous avions quelqu'une de ces vingt-huit Comédies que Platon avoit faites; mais il ne nous en est resté que quelques petits fragmens, qui font encore assés connoître en cet état que c'étoit un des bons Auteurs de la Langue Grecque. Athénée témoigne (5) que son style étoit noble & éclatant. On dit qu'il avoit aussi beaucoup de pureté & de netteté, & qu'il avoit surmonté cette dureté qui se faisoit encore sentir dans les Ouvrages de ceux qui avoient écrit avant lui, comme l'a rapporté Mr. le Fevre (6). Mais il avoit la maladie ordinaire des Poëtes lascifs.

BAC-

au premier d'un siécle. Athénée chap. 5. du 7. livre cite deux Comédies de ce dernier Platon où Epicure, qu'on fait être mort en la 127. Olympiade, est raillé.

2. Diogene Laërt. in Vit. Platonis Philosoph. ad calcem.

3. Lil. Gregor. Gyrald. de histor. Poëtar. Dialog. 6. pag. 756.

4. Vers l'Olympiade 81. selon Eusébe.

5. Suidas in Lexico enumerat omnes Platonis Comœdias, & ex eo Lil. Gregor. Gyrald. pag. 754. Dial. 6. pag. 755. 756. Vid. & Ol. Borrich. Dissertat. de Poët. num. 82. pag. 35. Athænei Dipnosophist. & ex eo Gyral. Dial. de Poët. & Laur. Crass. de Poët. Græc. &c.

6. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 99.

BACCHYLIDE,

Neveu de Simonide, né comme son oncle à Iulis, Ville de Cée dans l'Archipel, non pas en Béotie (1). Il parut depuis la 81. Olympiade jusqu'en la 94.

Bacchylide. 1119. C'Etoit le dernier des neuf Poëtes Lyriques si célébres dans l'ancienne Gréce, mais il n'étoit pas le dernier pour la sagesse & la retenue avec laquelle il traitoit ses matiéres. C'est un de ceux qu'Horace se proposa comme des modéles qu'il pouvoit suivre.

Il avoit composé des *Odes*, des *Hymnes* & des *Epigrammes*, dans lesquelles on ne laissoit point de trouver de la galanterie, quoi qu'on ait pu dire de sa modestie. Ammien Marcellin témoigne (2) que l'Empereur Julien avoit une estime toute particuliére des écrits de ce Poëte, & que comme il affectoit de faire paroître un extérieur composé & une conduite réglée dans ses

1. ¶. Personne, que je sache, n'a dit qu'il y eût une Iulis Ville de Béotie. A la vérité Gyraldus dans l'endroit de son Dialogue 9. des Poëtes cité par Baillet rapporte avec beaucoup de défiance ces paroles du vieux Commentateur de Stace sur le 360. vers du 7. livre de la Thébaïde : *Alcmena civitas est Bœotiæ, in qua regnavit Herculis filius. Hinc Bacchylides Græcus Poëta fuit.* Fulvius Ursinus sur les fragmens de Bacchylide lit autrement ce passage, en ces termes: *Alalcomenium civitas est Bœotiæ in qua regnavit Herculis filius, & in qua Alcmena nata est Herculis mater, & in qua etiam colitur Minerva. Hinc Bacchylides Græcus Poëta fuit.* On voit que l'exemplaire de Gyraldus étoit tron-

es actions, il en avoit tiré beaucoup d'excellens préceptes, entre lesquels il étoit particuliérement touché de celui où ce Poëte disoit que *la Chasteté est le plus grand ornement d'une belle vie*. Les Commentateurs de Pindare rapportent aussi qu'Hieron Roi de Sicile préféroit les Poësies de Bacchylide à celles même de Pindare, quoique celui-ci passât pour le Chef des Lyriques (3). Bacchylide.

Mais il est inutile de nous étendre davantage sur des Ouvrages dont nous n'avons plus que quelques fragmens.

* Voyés Article 1099.

ME-

tronqué & corrompu. Celui de Fulvius Ursinus, quoiqu'en apparence plus sain, l'étoit cependant moins que celui qui a été suivi dans l'édition du Stace de Leyde in 8. 1671. où on lit *Ithone, in qua Ithonus regnavit Herculis filius. Hac civitas Bœotiæ est. Hinc Bacchylides Minervam Ithoniam dixit.* Il n'est parlé dans aucune de ces trois leçons dont la derniére est l'unique bonne, d'une Iulis Ville de Bœotie.

2. Amm. Marcellin. Histor. l. 25. & ex eo Lil. Gregor. Gyrald. Dialog. 9. Laur. Crass. de Poët. Græc.

Tann. le Fevre, Vies des Poët. Gr. p. 100. 101.

3. Gregor. Gyrald. ibid. ut supra.

MENANDRE,

Athénien, Poëte Comique, Chef de la nouvelle Comédie, vivant en la 114. Olympiade, sous Alexandre le Grand & ses successeurs, mort âgé de 50. ou de 55. ans, noyé près du Port de Pyrée. *D'autres mettent sa naissance en la troisiéme année de la* 109. *Olympiade, & sa mort la quatriéme année de la* 121. *en la* 32. *année de Ptolomée fils de Lagus, selon Eusebe; ou la premiére année de la* 122. *Olympiade, selon une vieille inscription*, 292. *ans avant notre Epoque vulgaire.*

Menandre. 1120. NOus avons déja vû une partie des Jugemens que les anciens Critiques faisoient des Poësies de Menandre, lors que nous en avons fait le paralléle avec celles d'Aristophane.

Il avoit composé cent-huit ou cent-neuf Comédies, quoique quelques-uns n'en ayent compté que cent-cinq dont la perte a été très-sensible à la République des Lettres. Les fragmens qui nous en sont restés nous font encore assés connoître qu'il n'étoit pas indigne de tant de glorieux témoignages que toute l'Antiquité a rendus à son mérite. [On les trouve dans le Recueil

1. Quintilian. Institution. Oratoriar. c. 1. libri 10. & ex eo Lilius Greg. Gyrald. Histor. de Poët. Item Bos·

Menandre.

eueil des cinquante Poëtes de Jacques Hertelius *in*-8. à Basle 1561.]

Quintilien semble dire que ce que ce Poëte avoit composé pouvoit tenir lieu de presque tous les Ouvrages que les autres Poëtes avoient fait en ce genre (1), que la lecture seule de ses Comédies suffisoit pour former un esprit; qu'on y voyoit une peinture fidéle de tout ce qui peut arriver à l'homme durant sa vie; qu'il avoit l'imagination très-féconde; une facilité admirable de s'exprimer avec grace, avec force, & avec beaucoup d'éloquence; & qu'il savoit parfaitement l'art de s'accommoder à toutes sortes de personnes, & d'imiter les mouvemens de toutes sortes de passions. Il ajoute que si Menandre étoit utile à tout le monde, il étoit particuliérement nécessaire à ceux qui vouloient s'éxercer dans la déclamation & dans les harangues, à cause de l'adresse & du succès merveilleux avec lequel il savoit representer toutes sortes de personnages & dans toutes sortes de postures; & qu'il savoit parfaitement observer la bien-séance par tout; & qu'ainsi on ne devoit point s'étonner qu'il eût effacé tous les autres Poëtes qui avoient couru la même carriére.

Le Jugement que Plutarque faisoit des Comédies de Menandre n'étoit pas moins avantageux pour sa réputation que celui de Quintilien. C'est ce qui paroît dans l'abrégé

Borrichius Dissertat. de Poët, num. 14. pag. 36 Dissert. ultim. de Poët. Græc.

Menandre. bregé de la comparaison qu'il a faite de ce Poëte avec Aristophane (1). Il dit que ceux qui voudront prendre la peine de confronter les premiéres Comédies de Menandre avec celles qu'il a faites dans la suite & ses derniéres pourront aisément juger de ce qu'il auroit fait de plus, s'il eût vécu plus long-tems. Entre les Poëtes Comiques, les uns tâchent de se rendre agréables à la multitude, les autres ne veulent plaire qu'à un petit nombre de personnes de bon goût ; mais il n'est pas aisé d'en trouver qui aient eu ces deux avantages tout à la fois. C'est du moins ce qu'on ne peut pas dire d'Aristophane qui n'a pu plaire ni à la multitude, ni au petit nombre d'esprits choisis. Mais, dit-il, Menandre s'est rendu très-agréable à tout le monde & dans toutes sortes de rencontres. Il a écrit avec tant de charmes & d'agrémens, qu'entre toutes les belles productions de la Gréce, il n'y en a peut-être pas qui méritent mieux d'être luës, apprises & mises en pratique que ses Ouvrages. Il a fait voir jusqu'à quel point de perfection l'homme est capable de pousser les choses par son industrie & par son esprit. Et il n'y a personne qui puisse se défendre de lui & qui puisse resister au plaisir qu'il y a de le lire ou d'entendre réciter ses Piéces pourvu qu'il sache le Grec.

Plutarque ajoute que Menandre faisoit en-

1. Plutarch. in compend. Compar. Arist. & Menandr. & ex eo Laur. Crass. de Poët. Græc. pag. 317. 318.

encore de son tems les délices de tout le monde après tant d'années, sur les Théâtres, dans les bonnes compagnies, & dans les festins: qu'on s'en faisoit toujours un plaisir nouveau : que les Philosophes les plus abstraits & les Magistrats les plus graves ne trouvoient rien de plus propre pour se délasser de leurs sérieuses méditations ou des exercices pénibles de leurs Charges, que les Comédies de Menandre, dans lesquelles ils trouvoient souvent l'utile joint à l'agréable; étant rempli de ce sel Attique qui ne s'étoit jamais trouvé plus heureusement employé que dans ces Comédies. Menandre.

Les Critiques Modernes qui n'ont point eu le plaisir de voir ces Comédies n'ont pas laissé d'en juger aussi favorablement que les Anciens qui témoignent avoir eu cette satisfaction. C'est du moins ce qui a paru dans la conduite du Pere Rapin (2) qui dit que Menandre est plaisant d'une maniére plus honnête qu'Aristophane; que son style est pur, net, élevé, naturel; qu'il persuade en Orateur, & qu'il instruit en Philosophe. Et si l'on peut, dit-il, former un jugement juste sur les fragmens qui nous restent de cet Auteur, on trouvera qu'il fait des Portraits fort agréables de la vie civile; qu'il fait parler les gens dans leur caractére; qu'on le reconnoît dans les peintures qu'il fait des mœurs; parce qu'il s'attache à la nature; & qu'il entre dans les

2. Ren. Rapin. Reflex. particul. sur la Poëtiq. seconde part. Refl. xxvi. pag. 157. edit. in-4.

Menandre. les ſentimens des perſonnes qu'il fait parler.

Mais quelques éloges que Menandre ait mérités, il n'a point laiſſé de s'attirer des Cenſeurs qui ne l'ont pas cru excuſable d'avoir fait un mauvais uſage des talens qu'il avoit reçus de la nature & des belles connoiſſances qu'il avoit acquiſes.

Les uns ont trouvé à redire à ſa Morale ou plûtôt à ſes mœurs, & ils ont jugé qu'il s'étoit fait beaucoup de tort auſſi-bien qu'à ſes Auditeurs & à ſes Lecteurs d'avoir ſi ſouvent donné dans ſes Piéces des marques du déreglement de ſa vie & de la corruption de ſon cœur (1).

Les autres ſemblent avoir voulu attaquer ſa bonne foi. Euſébe & Porphyre rapportés par le Gyraldi (2) l'ont accuſé d'avoir pillé les anciens Poëtes qui avoient paru avant lui. On dit qu'un de ſes amis nommé Ariſtophane qui étoit un célébre [illegible] Gram-[illegible]

1. Plinius, & Plutarch. apud Greg. Gyrald. Dialog. 7. pag. 857.

¶. Baillet ſur la foi de Gyraldus qui a mal entendu Pline l. 36. de l'Hiſtoire naturelle c. 6. accuſe Menandre d'obſcénité. Voici le paſſage : *Verſicolores quidem maculas, & in totum marmorum apparatum Menander, etiam diligentiſſimus luxuriæ interpres, primus, & raro attigit.* Cela ne ſignifie autre choſe ſinon que Menandre, ſi diligent d'ailleurs à peindre le luxe, eſt néanmoins le premier qui ait parlé, quoique rarement, de l'uſage du marbre jaſpé, & en général de toutes ſortes de Marbres. Le bon Gyraldus a pris le luxe pour la luxure, perſuadé que Pline, par *diligentiſſimus luxuriæ interpres*, donnoit de Menandre l'idee qu'il lui a paru que Plutarque en a donnée dans cet endroit de ſon Traité *comment on doit lire les Poëtes*, où il rapporte ces deux vers du même Menandre,

'Απαιδ'

Grammairien de ce tems-là, l'avertissoit Menandre. souvent du tort qu'il faisoit à sa propre réputation par des voies si peu honnêtes. Mais Cratinus (3) passa encore plus avant, & il écrivit un gros Traité composé de six livres pour découvrir les vols de Menandre. Clement Alexandrin qui s'est étudié particuliérement à faire voir que les Grecs n'ont été souvent que les Plagiaires des Hébreux & des Ecrivains des autres Nations Orientales & Méridionales qu'ils traitoient de Barbares, dit (4) que Menandre avoit pris beaucoup de choses des Prophétes & des autres Auteurs sacrés. Il met dans ce nombre cette belle pensée de Menandre qui nous apprend que ce n'est point *le sacrifice des Taureaux, ni l'effusion du sang des Animaux* que Dieu demande dans le culte qu'on doit lui rendre, mais la pureté du cœur, avec l'innocence & la justice dans nos actions (5).

PHI-

*Ἅπανθ' ὅσα ζῇ καὶ τὸν ἥλιον βλέπει
Τὸν κοινὸν ἡμῖν, δοῦλα ταῦτ' ἔθ' ἡδονῆς.*

Livrons nous au plaisir: sur tout ce qui respire
Le plaisir en ce monde exerce son empire.

Gyraldus fait le procès à Menandre sur ces paroles, ne voyant pas que Plutarque en les rapportant, insinuë qu'il ne faut pas les prendre à la lettre, mais les rectifier en leur opposant d'autres paroles du même Poëte, qui contiennent son véritable sentiment.

2. Euseb. Cæsar. & Porphyrius apud eumdem loc. cit.

3. ¶. C'est *Latinus* qu'il faloit dire avec Porphyre dans Eusébe l. 10. de la Préparation Evangelique, c. 3. pag. 465. & non pas *Cratinus* avec Gyraldus.

4. Clem. Alexandr. lib. 5. Stromat. Item Euseb. & ex iis Gyrald.

5. Voyés le reste au nombre 1117. où nous avons parlé d'Aristophane.

PHILEMON,

Poëte Comique de *Syracuse*, selon Suidas de *Soles* ou (1) *Pompeiopolis en Cilicie*, selon Strabon, mort âgé de 97. ou 99. ans. Crevé de rire d'avoir vû son Ane manger des figues avec appetit. Sous le Regne d'Antigone.

Philemon. 1121 IL avoit composé quatre-vingt-dix Comédies (2), dont il nous reste fort peu de Vers. C'étoit un Poëte de la nouvelle Comédie, quoique quelques-uns l'ayent mis parmi ceux de la moyenne. Il avoit souvent remporté le prix sur Menandre, mais c'étoit par un jugement qui paroissoit plutôt l'effet du mauvais goût de ses Juges, & de la jalousie des envieux de Menandre, à qui notre Philemon n'étoit nullement comparable (3).

Néanmoins Quintilien ne laisse pas de dire, qu'il n'étoit pas indigne d'être lû, & qu'il méritoit le second rang d'après Menandre au jugement de plusieurs. [Voyés dans le Recueil de Hertelius in-8°.]

D I-

1. ¶. Cette Ville qu'il appelle ici *Soles* & qu'il auroit mieux fait d'écrire, avec Pomponius Mela, & Pline, *Solæ* du Grec Σόλοι, est la même qu'à l'Article 1126. il appelle *Soli*, comme s'il y avoit deux Villes de Cilicie, l'une nommée *Soles*, l'autre *Soli*. Le meilleur auroit donc été, ou de ne point varier, ou d'avertir que *Solæ* & *Soli* étoient synonymes. Une autre faute au même Article 1126. c'est d'avoir écrit *Soli* & *Soles* tous deux en Italique, quoique le 1r étant la traduction Françoise du Latin *Soli*, et de

DIPHILE de *Sinope au Pont.*

APOLLODORE *de Gela* en Sicile.

POSIDIPPE de *Cassandre*, & divers autres Comiques dont nous avons quelques restes dans des Recueils differens qu'on en a faits.

1122 IL est inutile de nous arrêter davantage à voir les Jugemens qu'on a faits des Ouvrages de tant d'Auteurs dont il ne s'est presque conservé que la mémoire & le nom jusqu'à nous.

1 DIPHILE qui étoit un des plus estimés, avoit fait cent Comédies. Il a été loué par la plupart des anciens Grammairiens, & par Clément Alexandrin. On dit que Plaute se l'étoit proposé comme le modéle qu'il vouloit suivre, & c'est de son Grec qu'il a traduit la Comédie *des Mourans ensemble*, comme Terence nous l'apprend (4). Diphile avoit le caractére très-Comique & il étoit fort sententieux au rapport de Clement Alexandrin & d'Eusébe de Cesarée (5). Diphile. 2 A-

…du être écrit en Romain.

2. ¶. 96. selon Suidas, mais 97. selon un Gram- Anonyme dans les Prolégoménès d'Aristophane.

3. De eo Vid. Apulejus, Suidas, Plutarch. de ira cohibenda. Lucian. Gregor. Gyrald. Dial. 7. Laur. Crass. de Poët. Græc. Voss. lib. 1. de Poët. Græc. pag. 58. & alii.

4. Terent. in Prolog. Adelphor.

5. Apud Lil. Greg. Gyrald. Dialog. 7. pag. 360. & Ol. Borrich. Dissert. de Poët. Græc. num. 63. pag. 57.

Apollodore.

2 APOLLODORE avoit composé un grand nombre de Comédies. Il étoit des plus considérés parmi les Poëtes de la nouvelle Comédie après Menandre : & quand on se souvient que Terence a pris de lui ses Comédies du Phormion & de l'Hecyre, on ne peut pas, sans quelque mauvais goût, mettre Apollodore au nombre des médiocres Poëtes (1). Il y avoit un autre Apollodore *d'Athènes* qui étoit aussi Poëte Comique, & qui avoit composé quarante-sept Comédies au rapport de Suidas. Je ne parle pas des autres Poëtes de ce nom, parce que je ne suis pas Historien, mais on peut voir le Gyraldi, Vossius, & particuliérement Scipion Tetti dans son petit Traité des Apollodores.

Posidippe.

3 POSIDIPPE avoit fait au moins trente Comédies, & il semble qu'Aulu-Gelle lui ait voulu donner le second rang d'après Menandre parmi les Poëtes de la nouvelle Comédie (2).

Les anciens Critiques nous ont appris peu de choses du caractére des Ouvrages des autres Comiques dont nous avons encore quelques restes, comme d'*Alexis*, d'*Epicharme*, de *Crates*, de *Phrynichus*, de *Pherecrate*, d'*Amphis*, d'*Hermippe*, d'*Antiphane*, d'*Anaxandride*, d'*Eubulus*, de *Mnesimachus*, de *Sotades*, d'*Epicrate*, d'*Euphron*, de *Timocle*, de *Damoxene*, de *Me-*

1. Donat. nom. Vit. Terent. & recentiores Criticos passim.

2. Aul. Gellius lib. 2. Noct. Atticar. & ex eo Lil. Gr. Gyrald. aliique. Vid. & Laur. Crass. de Poët. Græc.

Machon & de plusieurs autres dont Jacques Hertelius a recueilli les Sentences sous le titre de Bibliothéque de cinquante vieux Poëtes Comiques, imprimées à Verone in-8°. en 1616.

THEOCRITE,

De Syracuse, Poëte Bucolique, vivant du tems de Ptolomée Philadelphe qui succeda à son Pere, vers la fin de la quatriéme année de la 123. Olympiade 285. ans devant notre Epoque. Il vivoit à la Cour d'Egypte.

1123 NOus avons encore les Eglogues de ce Poëte, avec quelques autres Vers. Il n'est point l'inventeur de ce genre de Poësie, mais il n'a point laissé d'être consideré comme le Chef ou le Principal de ceux qui s'y sont exercés: de sorte que son nom ou celui de son Pays se donnoit quelquefois à cette espéce de Vers, comme il paroît par l'éxemple de Virgile (3). Théocrite.

Quintilien dit (4) que Theocrite est admirable en son genre, mais que sa Muse sera toujours une Muse Rustique, c'est-à-dire, propre pour des Bergers: qu'ainsi elle est trop timide pour vouloir mettre le pied dans les villes, loin d'oser paroître dans

Græc. &c.

3. Virg. Eclog. *Sicelides Musæ*, item, *Prima Syracosia dignata &c.*

4. Quinctilian. Institution. Orator. lib. 10. cap. 1. & L. Crass. de Poët. Gr.

Théocrite. dans le Barreau. Il veut dire franchement que Théocrite n'est point propre pour ceux qui veulent se former dans l'Art Oratoire, ni peut-être pour ceux qui ne goûtent pas les beautés simples & naturelles.

Aussi ne sauroit-on s'imaginer que Théocrite ait voulu écrire pour des Orateurs, & qu'il ait eu dessein de former des gens de robe & de sac (1), ou des gens qui vivent dans la politesse du grand monde & de la Cour.

Longin prétend (2) qu'il n'y a rien dans toutes les Eglogues de ce Poëte qui ne soit heureusement imaginé, hors quelques endroits où il sort un peu du caractére de ce genre de Poësie.

Suidas a remarqué (3) que ses Eglogues sont écrites en langage Dorien. Et on prétend que c'est le Dialecte le plus conforme à ce genre d'écrire, & que c'est en Dorien que les Bergers chantérent les louanges de Diane en vers pour la premiére fois dans la Sicile.

Mr. le Fevre de Saumur écrit (4) que ce Dorien dont Theocrite s'est servi est bien plus doux que le langage des premiers Doriens. Il dit que quand l'on veut examiner le caractére de ce Poëte, on y trouve une grande facilité: & que dans le rustique ou Bucolique, cet Auteur a autant d'a-

1. Il pouvoit supprimer *& de sac.*
2. Longin, Tr. du Sublime chap. 27. pag. 100. de la Trad. Françoise.
3. Suidas in Lexic. Item Lascaris apud Laur. Crass. de Poët. Græc. pag. 509.

4. Tan

d'avantage ſur Virgile, que la Langue Grecque en a ſur la Latine. Théocrite.

Le Pere Poſſevin juge que cette grande ſimplicité qui paroît dans les maniéres de Théocrite donne à ſon Lecteur un plaiſir aſſés naturel, mais qui finit bien-tôt, parce qu'il n'eſt ſoutenu de rien. Il ajoute que c'eſt la Dialecte Dorique qui lui a donné cet avantage au-deſſus de ceux qui auroient voulu faire la même choſe en Latin; parce qu'il ſemble qu'elle ſoit faite tout exprès pour des Bergers & les autres perſonnes de la campagne: & que ce plaiſir qu'il appelle groteſque ou d'une naïveté ruſtique ne ſe trouve point dans la lecture des Eglogues de Virgile, parce que la Langue ne lui donnoit point la même commodité (5). Ce raiſonnement de Poſſevin n'eſt bon que pour des Grecs, à qui la différence des Dialectes étoit plus ſenſible.

Enfin le P. Rapin témoigne (6) que Théocrite eſt plus doux, plus naïf, & plus délicat que Virgile par le caractére de la Langue Grecque; qu'il a plus de toutes ces graces qui font la beauté ordinaire de la Poëſie; en un mot qu'il eſt original au lieu que Virgile n'eſt que copiſte.

* *Theocritus, Moſchus, Bion, Simmias Gr. Lat. cum notis Scaligeri, Iſaac. Caſauboni, & Danielis Heinſii* in-4°. *apud Commelinum.* 1603. 1604.

CAL-

4. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs, pag. 145.

5. Ant. Poſſevin. lib. 17. Biblioth. Select. cap. 14. pag. 425.

6. Ren. Rapin. Reflex. Particul. ſur la Poëtiq. Refl. 27, edit. in-4 pag. 160.

CALLIMACHUS,

De Cyrenne ou Cayrean en Afrique, du tems de Ptolomée Philadelphe & de Ptolomée Evergete.

1124 CE Poëte fut un des plus savans hommes de son siécle, au sentiment de Mr. le Fevre & des autres Critiques: & peut-être qu'il feroit difficile de trouver un Auteur qui ait fait un plus grand nombre de Poëmes. Mais il ne faisoit ordinairement que de petites Piéces, & l'aversion qu'il avoit pour les longs Ouvrages lui faisoit dire souvent qu'*un grand Livre est un grand mal.* Ce qui ne satisfaisoit pourtant pas la plûpart des Critiques de son tems, qui prétendoient avec assés peu de raison que les faiseurs de Vers ne devoient non plus sécher que la Mer, & que l'abondance étoit la plus belle qualité d'un Ecrivain (1).

Il ne nous est resté d'un si grand nombre des Poësies de Callimachus que quelques Epigrammes & quelques Hymnes que Mademoiselle le Fevre a publiées avec de savantes remarques depuis quelques années. Elle dit (2) que dans tout ce que la Grece ancienne nous a produit, il ne s'est rien trouvé de plus élegant, ni rien de plus poli

1. Tanneg. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 155. 156.
Gerard. Joan. Vossius lib. de Poët. Græcis pag. 62.
2. Anne le Fevre ou *Madame Dacier*, Præfat. in Callimach. Græc. & Lat.

li. C'avoit été aussi la pensée de Mr. son Pere qui jugeoit (3) que la maniére de composer que Callimachus avoit embrassée est nette & forte; que Catulle & Properce l'ont imité fort souvent, & l'ont même quelquefois traduit. Callimachus.

Il s'est trouvé néanmoins des Critiques, & particuliérement dans ces derniers siécles, qui ont prétendu que Callimachus n'avoit pas grand génie (4) pour la Poësie. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont pris pour le fondement de ce jugement un distique d'Ovide qui dit,

Battiades toto semper cantabitur orbe, C'est not
Quamvis ingenio non valet, arte valet. Callimaque.

De sorte que sur la foi d'Ovide ils ont jugé que ce Poëte avoit plus d'art & d'étude que d'esprit. Daniel Heinsius voulant expliquer la pensée d'Ovide, dit que lorsque cet Auteur semble accuser Callimachus de peu de génie, ce n'est pas qu'il ait prétendu que celui-ci manquât d'invention, de subtilité, d'adresse ou d'esprit; mais que c'est parce qu'il n'est point assés naturel, qu'il est trop étudié, & qu'il a trop d'affectation, comme s'il avoit recherché la gloire d'un bon Grammairien plutôt que celle d'un vrai Poëte (5).

C'est sans doute ce qui a fait dire à Candidus

3. Tann. le Fevre ut supra.
4. Vossius libr. singul. de Arte Poëtica pag. 27. Item ibid. pag. 67.
5. Daniel Heinsius Præfat. in Hesiod, edition. anni 1603.

didus Heſychius, Auteur moderne de nos jours, que Callimachus voyant qu'il n'avoit pas le vent favorable, n'a jamais oſé s'expoſer en pleine mer, mais qu'il a eu la prudence de ne jamais s'éloigner des bords pour mieux s'aſſurer du port, c'eſt-à-dire, que n'ayant pas ce génie Poëtique & cet enthouſiaſme qui emporte les Poëtes, il n'a point voulu entreprendre de Piéces de longue haleine (1).

Au reſte Callimachus paſſoit pour le Prince des Poëtes Elegiaques parmi les Grecs au jugement de Quintilien, & de quelques Modernes (2). Mais outre cela il étoit encore excellent Critique, & l'on ne ſauroit aſſés regretter les Ouvrages qu'il avoit compoſés en cette qualité (3). Il étoit auſſi fort bon Grammairien; & je ne ſai ſi Scaliger a eu beaucoup de raiſon de dire (4) qu'il a choiſi les mots les plus obſcurs, les plus anciens, & les plus ineptes, pour faire ſes Vers.

C'eſt ce Callimachus, qui fut Bibliothécaire du Roi Ptolomée dans Alexandrie (5); & qui avoit compoſé pour ſa part huit cens Livres, comme nous l'avons remarqué ailleurs (6).

* *Callimachi Hymni & Epigrammata Gr.*

1. Candid. Heſych. Pſeudonym. in libell. cui titul. *Godellus utrùm Poëta* cap. 2. p. 75.

2. Quintilian. Inſtitution. Orator. lib. 10. cap. 1. Item Philipp. Beroald. in Propertium, & ex eo Laur. Craſſ. de Poët. Gr.

Item Ger. Jo. Voſſ. de Inſtitution. Poët. lib. 3. pag. 51.

3. Joan. Jonſius Holſat. de Hiſtor. Philoſoph. lib. [illegible]

Gr. Lat. ex recens. Grævii, cum notis variorum : Ezech. Spanhemii fragmenta Callimachi, &c. in-8°. 2 vol. *Ultrajecti* 1697.

LYCOPHRON,

De *Chalcide Ville d'Eubée ou Negrepont*, Poëte Tragique, vivant sous Ptolomée Philadelphe, mort percé d'un coup de fléche, & sur le Théâtre même selon quelques-uns.

1125 IL étoit incontestablement un de la célébre *Pléiade* de Poëtes qui parurent avec éclat sous (7) Ptolomée Philadelphe, & qui furent honorés de ce nom celeste, à cause de leur nombre de sept. Lycophron.

Les six autres étoient *Théocrite*, & *Callimachus* dont nous avons déja parlé, *Nicandre*, *Apollonius* de Rhode, *Aratus*, & *Homere* le jeune. C'est le compte de Tzetzes dans son Commentaire sur la Cassandre de notre Lycophron. Mais le Scholiaste de Théocrite y met *Æantide* & *Philicus* à la place de Nicandre & de Callimachus. Le Scholiaste d'Hephæstion en a fait une autre liste, disant que cette Pléïade étoit composée d'*Homere* le jeune, *Sosithée*, *Lycophron*,

Item Joann. Lomejer. de Bibl. libr. singul.

4. Joseph. Scalig. in Posteriorib. Scaliger. pag. 187.

5. ¶. J'ai remarqué sur le chap. 10. de la 2. part. du tom. 1. que cela n'étoit point vrai.

6. Au 1. tom. des Jugemens des Savans, chap. 10. de la 2. part. pag. 420. Préjugé de la multitude des Livres. Du Lexic. de Suidas, &c.

7. Cela n'est pas vrai si Nicandre en est.

cophron, *Alexandre*, *Philicus*, *Dionysiade*, *Æantide*. D'autres mettent *Sosiphane* au lieu de Dionysiade (1).

Cette diversité fait assés voir le peu de fonds qu'il y a à faire sur un nombre que quelques-uns ont voulu rendre mystérieux. Mais dans toute cette diversité, on ne voit pas que personne ait douté que Lycophron y ait tenu son rang. Et Mr. le Fevre est assez agréable de dire (2), que comme entre les étoiles de la Pléïade céleste, il y en a une qui paroît plus obscure que les autres, Lycophron tient le rang de cette étoile dans la Pléïade Poëtique.

Nous avons de ce Poëte un assés grand Poëme qui est une espéce de Tragédie, & qui porte le nom d'*Alexandre* ou *Cassandre*.

Quant à l'ordonnance de cette Piéce, le P. Rapin dit nettement (3) qu'il n'y a point réussi.

Pour ce qui est du style & de l'expression, il n'y a point de Critiques qui n'y reconnoissent une obscurité dont on n'a pas encore bien pu percer les ténebres (4). Ce sont des difficultés continuelles, & ce qui est moins tolérable, c'est qu'elles pa-

1. Lil. Greg. Gyrald. de Hist. Poëtar. tom. 1. Ger. Jo Voss. de Poëtis Græcis. Tan. le Fevre, Laur. Crass. Ol. Borric. & alii passim.

2. Tann. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 135. 143. &c. Item pag. 138. 139. &c.

¶. Cette pensée de la Comparaison de l'étoile obscure de la Pléiade avec Lycophron est originairement d'Arnoldus Arlenius Peraxylus dans la Préface sur l'édition qu'il donna de Lycophron *in-fol*, tou-

te

paroissent affectées. Quelques-uns se sont imaginés qu'il avoit voulu representer par tout le génie & le caractére de Cassandre; & qu'en se rendant obscur, il n'a rien fait que ce que l'Art a voulu qu'il fit, puisque les Devins & les Prophétes ne parlent jamais sans quelque sorte d'obscurité. C'est le sentiment de Mr. le Fevre, qui ajoute que c'est dans cette vuë qu'on peut excuser cette rhapsodie de tant de fables & de tant d'histoires qu'il a enfilées les unes après les autres, & dont il a rendu son Poëme tout herissé. Il semble aussi que ç'ait été pour mieux conserver cette obscurité & pour la rendre plus impénétrable que Lycophron a mêlé parmi son Grec un grand nombre de mots barbares, selon la remarque de Claude du Verdier (5). Lycophron.

On ne peut pourtant pas disconvenir qu'Isaac Tzetzes n'ait un peu contribué à nous le faire entendre par un Commentaire assés savant qu'il compila des remarques des anciens Scholiastes de Lycophron, & entre autres de Dection, d'Orus, & de Théon. Mais Vossius ajoute (6), qu'il y a mêlé ses propres visions & ses badineries. C'est ce que je ne rapporte en cet endroit, que parce

te Grecque avec les Commentaires de Tzetzes à Bâle 1546.

3. Ren. Rapin. Reflex. particul. sur la Poët. seconde part. Refl. XXII.

4. Critici omnes passim, Gerbel. Scalig. Voss. Verder. Tan. Fab. &c.

5. Cension. omn. Auctor. per Claud. Verderium &c. pag. 45.

6. Ger. Joan. Voss. lib. singul. de Poët. Græc. pag. 64.

parce que je ne l'ai pas remarqué au Recueil des Critiques Grammairiens, au rang desquels j'ai mis ce Tzetzes & son frere (1).

Mais il faut avouer aussi en même tems que si Tzetzes, ou plûtôt ces autres Commentateurs ont un peu éclairci le texte de Lycophron, ç'a été contre l'intention de ce Poëte, à qui on avoit ouï dire de son vivant, qu'il se pendroit, s'il croyoit qu'il dût jamais se trouver quelqu'un qui eût assés d'esprit & de lecture pour entendre son Poëme (2).

Il semble que Joseph Scaliger soit mieux entré que les autres dans les desseins de Lycophron, lorsqu'il en a fait une version Latine en vers Iambes, & soit qu'il ait entendu son Auteur, soit qu'il ne l'ait pas entendu, il semble qu'il ne se soit étudié qu'à faire voir qu'on peut être aussi obscur en Latin que Lycophron l'a été en Grec (3). C'est ce qui a été remarqué ailleurs (4).

Outre le Poëme de la Cassandre, Lycophron avoit encore composé douze ou

treize

1. Voyés Article 294.

2. ¶. C'est une plaisanterie de la façon de Tannegui le Févre.

V. le Rec. des Critiq. Grammair. Le Fevre pag. 134. Voss. ut supr.

3. V. le Rec. des Trad. Lat. Item Borrich. [illegible] pag. 32. &c.

4. Voyés Article 899.

5. ¶. Bayle dans son Dictionnaire au mot *Lycophron* reprend avec raison Tannegui le Févre d'avoir dit que Suidas nous a conservé les noms des douze ou treize Tragédies de Lycophron. Suidas a rapporté les titres de vingt Tragédies de ce Poëte, qui

sub-

treize Tragédies, dont on peut voir les noms dans le Lexicon de Suidas (5). Lycophron.

* L'édition que Jean Potier a publiée & corrigée en 1697. imprimée à Oxfort, est celle qui passe pour la plus estimée, de même que la seconde édition *in folio* à Oxfort 1702.

ARATUS,

De Soli ou Soles en Cilicie, vivant du tems de Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte, & d'Antigone Gonatas Roi de Macédoine, au Mariage duquel il se trouva, & près de qui il demeura le reste de ses jours.

1126. CE qui nous reste de cet ancien Auteur, peut nous le faire considérer comme un Astronome & comme un Poëte. Ce sont des Phœnomenes qu'il a mis en vers Grecs (6), & que Ciceron a traduits en vers Latins, étant encore jeune. Aratus.

Ce Traducteur dit dans ses Livres de l'Orateur (7), que les vers d'Aratus sont fort beaux

même, s'il étoit sûr de s'en fier à Isaac Tzetzès, en avoit composé 64. ou 65. car il y a bien plus d'apparence de lire avec Jean Albert Fabrice fondé sur un manuscrit, ξδ, ἢ ξε, qu'avec les éditions ordinaires ξη, ἢ με. Baillet a copié la faute de Tannegui le Févre sans en avoir été repris par Bayle qui avoit coutume de l'épargner.

6. ¶. Phænomenes de Φαινόμενα quoi qu'en Francisant le mot il eût mieux valu écrire *Phénoménes*, comme du Grec Φαῖδρα nous écrivons *Phédre*.

7. Cicero lib. 1. de Oratore. Les défauts que les Critiques trouvent dans la version que Ciceron a faite d'Aratus, s'excusent sur le peu d'âge qu'il avoit quand il y travailla.

beaux & fort bons, mais que cet Auteur ne savoit pas l'Astrologie. Cependant Quintilien écrit (1), que la diction d'Aratus n'a ni fleurs ni ornemens, ni épisodes, ni variété Poëtique, ni aucune de ces qualités qui touchent le cœur de ceux qui lisent des vers: mais il ajoute qu'il étoit fort capable d'éxécuter le dessein qu'il avoit entrepris. En quoi Quintilien ne paroît pas beaucoup conforme à Ciceron ni pour la matiére ou le fonds du sujet, ni pour la forme ou la structure des vers (2).

La matiére d'elle-même ne pouvoit devenir entre ses mains le sujet d'une véritable Poësie, & je crois que c'est ce qui a porté Castelvetro à le faire passer pour un Versificateur, plûtôt que pour un véritable Poëte (3).

Aratus a eu encore d'autres Traducteurs Latins que Ciceron, & il y en a une version qui court par le Monde sous le nom de

1. Quintilian. Institution. Orator. lib. 10. cap. 1.

2. ¶. Voici les termes de Quintilien: *Arati materia motu caret, ut in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla persona cui usquam sit oratio. Sufficit operi cui se parem credidit.* Les mots par où finit Quintilien donnent à entendre qu'Aratus n'ayant pas voulu faire le Poëte dans la matiére qu'il traitoit, s'étoit restraint à la versification; ce qui, bien loin d'attaquer la structure des vers d'Aratus, confirme au contraire ce qu'en a dit Ciceron qui les appelle *ornatissimos atque optimos.*

3. Ludov. Castelvetr. Commentar. in Poëtic. Aristotel.

4. Olaüs Borrichius Dissertat. de Poët. Græc. pag. 14.

5. ¶. Le Catalogue s'en trouve à la fin du Traité Isa-

de Germanicus Cesar, & une autre de Festus Avienus. Aratus.

La meilleure édition est celle que Grotius a donnée avec son Commentaire (4). Et l'on ne peut pas s'imaginer que l'Ouvrage d'Aratus ait été en petite considération dans l'Antiquité, lorsqu'on voit un si grand nombre de Scholiastes & de Commentateurs (5) qui ont travaillé sur lui, tels que sont entre les autres, Aristarque de Samos, les deux Aristylles tous deux Géométres, les deux Evænetes, les deux Cratès (6), Numenius Grammairien, Pyrrhus de Magnesie, un nommé Thalès, un nommé Zenon, &c. dont les Ouvrages se sont perdus (7).

* *Arateorum Syntagma, Gr. & Lat. per Hugonem Grotium, cujus accedunt notæ in-4. apud Raphelengium* 1600.

A-

Isagogique imprimé sous le faux nom d'Eratosthéne ou d'Hipparque sur les Phénoménes d'Aratus. Mais il ne faut pas croire que les Auteurs rapportés au nombre de 37. dans ce Catalogue aient tous été des Commentateurs de ce Poëte, plusieurs d'entre eux n'ayant fait que de légéres remarques par occasion sur quelques endroits de son Poëme, & Callimaque nommé parmi ceux qui ont illustré Aratus n'ayant parlé de lui que comme d'un imitateur des Astronomiques d'Hésiode.

6. ¶. Le Catalogue ne cite qu'un seul Cratès.

7. Ger. Joa. Voss. lib. de Poët. Græc. pag. 63.

V. aussi Tann. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 163.

Et Lorenzo Crasso dans son Recueil des Poëtes Grecs.

APOLLONIUS,

De Rhode, né dans Alexandrie, Bibliothécaire des Rois d'Egypte après Eratosthene, disciple de Callimachus, dont nous avons parlé, entre la 130. & la 133. Olympiade, & assés avant même dans le Regne de Ptolomée Evergete, appellé Rhodien pour avoir enseigné la Rhétorique à Rhodes.

Apollonius.

1127. NOus avons de cet Auteur un Poëme sur l'expédition des Argonautes en Colchide, ou Mingrelie comme on l'appelle presentement.

Quintilien dit (1), que cet Ouvrage est composé dans un genre qui tient le milieu entre les extremités de l'élevation & de la bassesse, & qu'il a gardé cette médiocrité dans un temperament juste & uniforme.

Il semble que ç'ait été la pensée de Longin, qui reconnoît qu'Apollonius ne tombe jamais dans son Poëme, & qu'à la verité il se soutient assés également; mais qu'avec cette bonne qualité, il est encore infiniment au-dessous d'Homere, même accompagné de toutes ses fautes, parce que le sublime, quoique sujet à des inegalités, l'emporte toujours sur les autres genres (2).

Les

1. Quintilian. Institut. Orator. lib. 10. cap. 1. Item Bas. L. Crass.

2. Longin, Tr. du Sublime chap. 27. pag. 100. de la Trad. Fr.

Les Modernes ont été plus loin dans les Jugemens qu'ils ont faits de cet Ouvrage d'Apollonius, & ils ne sont pas toujours d'accord entre eux dans la maniére de le faire. Le Giraldi témoigne (3), que c'est un Ouvrage fort diversifié, qui a couté beaucoup de veilles à son Auteur; il dit néanmoins qu'il est dur dans le style & dans les maniéres, & qu'il est même assés peu agréable à lire, si ce n'est dans cette partie où il décrit la passion de Medée, qui est un endroit qu'il prétend avoir plû si fort à Virgile, qu'il n'a point fait difficulté de le prendre presque tout entier, pour en composer la meilleure partie du quatriéme Livre de l'Enéïde. Apollonius.

Mr. le Fevre a cru la même chose que le Giraldi au sujet de Virgile, mais il ne veut pas souscrire au jugement de Longin, en ce qu'il a prétendu que chacun reconnoissoit qu'on n'avoit jamais rien trouvé à reprendre dans l'œconomie de cet Ouvrage (4). Il se moque aussi de ces Critiques, qui ont jugé que la composition en est égale, douce & aisée, disant qu'il se feroit violence pour souscrire à ce qu'ils ont dit; que néanmoins il entendoit un peu le Grec, & qu'il croyoit avoir quelque sentiment de la différence des caractéres.

Le jeune du Verdier dit (5) que dans la pensée de plusieurs, le style d'Apollonius a-

3. Lil. Gregor. Giraldus de Hist. Poët. Dialog. 3. pag. 338. 339. 341.
4. Tanaq. le Fevre, Abreg. des Poët. Grecs pag. 150.
5. Claud. Verd. Cension. omn. auctor. pag. 46.

plaudissement général (a). Ce
tique eſt du nombre de ceux qu
la diction d'Apollonius eſt pu
unie, douce & agréable ; il p
qu'il a bien gardé ſes proportio
a répandu par tout ſon Ouvrag
mes de Politique qui ſont ſalut
le P. Rapin qui reconnoit qu
n'a point d'élévation, prétend
la Fable de ce Poëme eſt mal c
la liſte des Argonautes n'a au
cette variété dont le ſujet étoit
qu'elle languit dès le premier L
leurs Apollonius ne fait cette
que de quatre mois, en quoi il

On a d'anciennes Scholies ſu
qui ſont fort courtes, mais ſava
les qu'on croit être de Tarrhæus,
& de quelques autres.

L'édition nouvelle que Jere

lin (3) en a donnée est fort estimée de quelques-uns, mais d'autres n'en font guéres plus de cas que de plusieurs de celles qu'on appelle *de Variorum*. Apollonius.

* *Apollonii Rhodii Argonautica Gr. Lat. per Jeremiam Hoelzlinum* in-8. *Lug-Bat.* 1641. — *Cum Scholiis & Annotation. H. Stephan. Graecè* in-4. *Typ. H. Steph.* 1574.

MOSCHUS,

De Syracuse en Sicile, Poëte Bucolique, que quelques-uns font Disciple du célébre Aristarque avec assés peu de vraisemblance, vivant du tems de Ptolomée Philometor, depuis la 149. Olympiade jusqu'à la 159. selon l'opinion vulgaire. Mais Mr. de Longepierre le fait contemporain à Theocrite sous Philadelphe.

2. BION *de Smyrne*, aussi Poëte Bucolique né à *Phlosse village du territoire de Smyrne*, que quelques-uns confondent avec un autre Bion de Syracuse. Il mourut avant Moschus & Theocrite selon Mr. de Longepierre (4).

1128. IL nous est resté quelques-unes des Poësies de ces deux Au- Moschus & Bion.

tites notes de Luc Holstein, desquelles Menage reproche l'omission à Baillet, comme si celui-ci s'étoit chargé de donner un Catalogue de tous les Ouvrages faits pour illustrer les Auteurs dont il parle.

4. ¶. Ces mots, *selon Mr. de Longepierre*, sont là par rapport à Théocrite que contre l'opinion de bien des

oſchus Bion.

Auteurs, qui ont été imprimées enſemble, à cauſe du rapport de leur matiére & de leur caractére.

Mais il ſemble qu'il y ait peu de choſes à dire ſur le jugement qu'on peut faire de ces vers, parce que l'utilité qu'on en peut tirer ne paroît pas fort grande. Car on n'y trouve preſque que de la galanterie champêtre, & des amourettes à la Grecque miſes en vers épiques.

Si néanmoins on a égard à leur ſtyle & à leurs maniéres, on peut reconnoître avec le Sieur Borrichius (1) que ce ſont deux Poëtes fort agréables; & le P. Rapin témoigne que l'un & l'autre ont auſſi de grandes beautés, & même de grandes délicateſſes dans leurs Idyles (2).

En effet les Critiques qui ſavent eſtimer ce

des gens de Lettres Mr. de Longepierre croit avoit ſurvécu à Bion. S'il étoit ſûr que les ſix vers qui dans l'Idyle de Moſchus ſur la mort de Bion précédent le vers qui commence Ἐν δὲ Συρακοσίοισι Θεόκριτος, fuſſent véritablement de Moſchus, il n'y auroit pas lieu de douter que Bion ne fût mort avant Théocrite, mais comme Mr. de Longepierre qui auroit interêt que ces ſix vers fuſſent légitimes, incline à croire, malgré Joſeph Scaliger, qu'ils ont été ajoutés par Muſure, il faut prouver que ſuivant l'ordre des tems rien n'empêche que Théocrite, Bion & Moſchus n'aient été contemporains. Moſchus étoit conſtamment le plus jeune, puiſque ſelon Suidas il fut ami particulier d'Ariſtarque le Grammairien, ce qui n'eſt pas ſi peu vrai-ſemblable qu'on ſe l'eſt imaginé. Théocrite en effet âgé de 30. ans ſous le régne de Ptolomée Philadelphe, a pu parvenir juſqu'aux dix premiéres années du régne de Ptolomée Philopator ſans avoir plus de 66. ans. Philopator en régna 17. Ptolomée Epiphane ſon ſucceſſeur 23. &

ce que valoit ce genre de Poësie parmi les Grecs, témoignent que ces Idyles sont délicates, ingénieuses & en même tems naturelles. Ils jugent même qu'elles doivent être plus du goût de notre siécle que toutes celles de Théocrite, dont la simplicité est beaucoup plus champêtre & plus farouche, & par conséquent moins élegante que celle de Bion & de Moschus. Bion au sentiment de ces Messieurs a plus de douceur plus de finesse & plus de grace, que ni Théocrite ni Moschus même, & Moschus tient le milieu entre les deux autres. Moschus & Bion.

Mais pour peu de patience que le Public veuille se donner encore quelques jours, il se trouvera suffisamment instruit & satisfait sur ce sujet dans le nouveau Livre qu'il doit bientôt recevoir de la part de Mr. de Lon-

& Ptolomée Philométor successeur d'Epiphane 35. Ces trois régnes font une durée de 75. ans. Supposé là-dessus que Bion soit mort environ la huitiéme année du régne de Philopator, un ou deux ans avant Théocrite, & que Moschus en eût alors 30. il n'en restera plus que 67. jusqu'à la fin du régne de Philometor. De ces 67. Moschus qui en avoit déja 30. peut fort-bien en avoir encore vécu 37. & par conséquent avoir été en état de connoître Aristarque, qui étant mort à l'âge de 72. ans, pouvoit en avoir 40. quand Moschus en avoit 55. Ce qui ne fait pas une disproportion capable d'empêcher deux personnes de contracter amitié: car *Μόσχος Ἀριστάρχου γνώριμος*, signifie dans Suidas, Moschus ami d'Aristarque, & non pas *Moschus* disciple d'Aristarque, comme Baillet, ou quelque autre pour lui, l'a interprété.

1. Olaüs Borrich. Differt. de Poët. Græc. num. 35. pag. 15.

2. René Rap. Reflex. 27. particul. sur la Poët. part. 2.

Longepierre à la conversation duquel je suis redevable de ce que je viens de rapporter touchant le tems de ce deux Poëtes & leur parallele avec Théocrite. [Voyés l'Article 1023.]

NICANDRE,

De Colophon, ou plûtôt *de Claros* (1), d'autres ont dit *d'Etolie* : vivant en la 160. Olympiade du tems d'Attalus Roi de Pergame, qui laissa ses Etats par testament au Peuple Romain la 4. année de la 161. Olympiade.

1129. SI Nicandre étoit un des sept Poëtes de la Pléïade Poëtique dont nous avons parlé au sujet de Lycophron, on ne peut pas dire que cette Pléïade n'ait paru que du tems de Ptolomée Philadelphe, puisque Nicandre lui étoit postérieur de plus de six vingts ans.

De divers Ouvrages sur la Médecine qu'il avoit composé en vers, il ne nous en reste que deux, dont le premier est celui des *Thériaques*, ou des bêtes venimeuses; & le second est celui des *Aléxipharmaques*, ou

1. ¶. On concilie les différentes opinions touchant la patrie de Nicandre en disant qu'il nâquit à Claros petite Ville d'Ionie dans le Domaine des Colophoniens & dans le voisinage de Colophon, ce qui a donné lieu de l'appeller Colophonien. Ayant passé en Etolie où il demeura long-tems, l'histoire qu'il en écrivit, la description qu'il fit de la situation du payis & ses autres recherches touchant l'Etolie

ou des remedes contre les venins. Mr. Borrichius témoigne (2) que ces deux Ouvrages font affés connoître combien Nicandre avoit de cette érudition qu'on pouvoit acquerir dans l'Antiquité. Mais quelque favant que fût Nicandre, on ne peut pas dire que fes Ouvrages doivent nous faire croire qu'il fût Poëte. Nicandre.

Plutarque ne l'a confidéré que comme un fimple verfificateur (3). Car prétendant avec raifon qu'il n'y a point de véritable Poëfie fans imitation, fans fiction, & fans fable, il ajoute que les Ouvrages d'Empedocle & de Parmenide fur la Phyfique, les Thériaques de *Nicandre*, & les Sentences morales de *Théognis* ne font pas véritablement de la Poëfie, mais que ce font des compofitions mefurées & liées par des pieds de vers, pour éviter feulement la baffeffe de la profe.

Mais au refte Nicandre eft un Auteur éxact, foit pour le choix de fes mots, foit pour la mefure de fes vers, au jugement de Jules Scaliger (4) qui dit qu'il feroit difficile de trouver un Poëte plus poli parmi les Grecs. Il remarque qu'il a eu grand foin de ne rien dire qui fût mal-à-propos, autant

tolie furent caufe qu'on le crut Etolien.

2. Olaüs Borrichius Differtat. Græc. num. 36. pag. 15.

3. Plutarch. de rat. legend. & audiend. Poëtar.
Item ex eo Ger. Joan. Voff. lib. fing. de Arte Poëtic. pag. 6.
Item Laur. Craff. de Poët. Græc. p. 507. ex eod. &c.

4. Jul. Cæf. Scalig. Poëtices lib. 5. c. 15. pag. 717.

Nicandre. tant pour les choses que pour les maniéres, qu'il a beaucoup de netteté & d'élégance dans la description qu'il fait des serpens, & qu'il a acquis autant de gloire, que Virgile en a eu pour ses Géorgiques.

Ciceron même lui trouvoit de la délicatesse (1) & un air Poëtique, quoique ce qu'il dit de lui regarde ce qu'il avoit composé sur la vie & les éxercices de la campagne, plûtôt que les Ouvrages qui se sont conservés jusqu'à nous.

Cependant le P. Rapin n'a point laissé de dire que Nicandre est rude (2) & Joseph Scaliger l'accuse (3) d'avoir choisi les mots les plus obscurs, les plus vieux & les plus ineptes; en quoi il n'est point d'accord avec son pere, qui avoit dit de Nicandre en Latin: *Magna ei cura est ne quid ineptum aut ineptè dicat.* Aussi disoit-il que son pere n'entendoit pas beaucoup les Poëtes Grecs, & qu'il en jugeoit mal, comme nous l'avons remarqué ailleurs (4).

Mr. le Fevre de Saumur (5) accuse Suidas de n'avoir pas lû Nicandre, pour avoir dit qu'il étoit de Colophone; parce, dit-il, que ce Poëte témoigne lui-même dans les deux derniers vers des *Thériaques* qu'il étoit de *Claros*. Ce Critique pouvoit aussi par la même raison accuser Ciceron de n'avoir pas lû Nicandre, parce que cet Au-

1. Cicero lib. 1. de Oratore, & ex eo Laur. Crass. loc. cit.
2. Ren. Rapin Reflex. 15. particul. sur la Poët. 2. part.
3. Posterior. Scaligeran. pag. 187.

Auteur dit qu'il étoit de Colophone. Cepen- Nicandre.
dant nous aurions quelque peine de croire qu'un Auteur aussi grave que Ciceron eût voulu faire les éloges d'un Ecrivain qu'il estimoit, sur la foi d'autrui (6).

* *Nicandri Theriaca, Gr. & Lat. Interprete Joan. Gorræo* in-4. *Paris.* 1557 — *Ejusdem Alexipharmaca Gr. & Lat. ab eodem ibidem* 1557.

Fin des Poëtes Grecs qui ont paru avec réputation jusqu'à l'établissement entier de l'Empire Romain sur toute la Grece.

4. Article 168.

5. ¶. Tannegui le Févre, Vie de Nicandre parmi celles des Poëtes Grecs, pag. 148.

6. ¶. Il faloit dire pour éviter l'équivoque: *eût voulu sur la foi d'autrui faire l'éloge d'un Ecrivain qu'il estimoit.*



AVIS SUR LES LISTES SUIVANTES.

Nous avons crû faire plaiſir au Public en plaçant ici ces Liſtes de Poëtes tant Grecs que Latins, parceque Baillet dans ce Volume fait mention de pluſieurs Poëtes Grecs qui ne ſe trouvent que dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*; & que dans le Volume ſuivant il parle de pluſieurs Poëtes Latins qui ne ſont imprimés que dans les deux *Corpus Poëtarum Latinorum* de Genève ou de Londres.

Poëtæ Græci veteres Carminis Heroïci Scriptores qui extant omnes, appoſitâ è regione interpretatione Latinâ. Curâ & recenſione Jac. Lectii, V. CL. in-folio Genevæ 1606. Scilicet:

Homerus.
Heſiodus.
Orpheus.
Callimachus.

Aratus.
Nicander.
Theocritus.
Moschus.
Bion.
Dionysius.
Coluthus.
Thryphiodorus.
Musæus.
Theognis.
Phocylides.
Pythagoræ Aurea Carmina, cum Fragmentis aliorum.
Apollonius Rhodius.
Oppianus.
Cointus Smyrnæus.
Nonni Dionysiaca.

On trouve ces mêmes Auteurs à l'exception des quatre derniers dans l'édition Grecque d'Henri Estienne in-fol. *Paris.* 1561.

Poëtæ Græci Veteres Tragici, Comici, Lyrici, Epigrammatarii Græcè & Latinè in unum redacti Corpus in-folio Genevæ 1614. Scilicet.

Tomo I.

Sophocles.
Euripides.
Æschylus.
Aristophanes.
Ezekielis Eductio Hebræorum.

Tomo I I.

Pindari Olympia.
— Pythia.
— Nemea.
— Isthmia.
Alcæus.
Sappho.
Stesichorus.
Ibycus.
Anacreon.
Bacchylides.
Simonides.
Alcman.
Archilochus.
Melanippides.
Telestes.
Pratinus.
Timocreontis Scholium adversus P
tum.
Hybriæ Cretensis Scholium.
Aristotelis Scholium.
Erinnæ Lesbiæ Odæ.
Alpheus Mitylenæus.
Julianus Ægyptius.
Theocriti Idyllium de mortuo Adoni
Lycophron.
Synesii Hymni.
Gregorii Nazianzeni Odæ.
Jo. Damasceni Hymnus in Theog
niam.
Ejusdem Hymni varii.
Max mi Margunii Hymni.
Phile de Animalium proprietate.
Georgius Pisidas de Mundi opificio.

Jo. Tzetzæ variarum Hiſtoriarum Liber verſibus politicis conſtans.
Florilegium Epigrammatum.
Jo. Geometræ Hymni.
Clementis Alexandrini in Chriſtum Servatorem Hymnus.
Incerti in Pædagogum.
Simeonis Metaphraſtæ Iambici trimetri.



POETÆ LATINI.

Corpus omnium veterum Poëtarum Latinorum ſecundùm ſeriem Temporum & V. Libris diſtinctum. à P. B. P. G. ſecunda editio in-4°. Genevæ 1611.

Lib. I.

Livius Andronicus.
Q. Ennius.
M. Accius Plautus.
Cn. Nævius.
M. Pacuvius.
St. Cæcilius.
L Accius.
P. Terentius.
Caius Lucilius.
Sex. Turpilius.
Cn. Matius.
Lu. Afranius.
Q. Trabeas.
Cn Licinius Imbrex.
Q. Novius.

Lib. II.

T. Lucretius.
L. Pomponius.
Decius Laberius.
Q. Catulus.
Q. Atta.
Pub. Syrus.
Porcius Licinius.
Valer. Æditυus.
C. Valerius Catullus.
Car. Licinius Calvus.
C. Helvius Cinna.
M. Furius Bibaculus.
Pub. Terentius Varro Atacinus.
C. Ticida.
Furius Antias.
Laurea Tullius.

Lib. III.

Virgilius Maro.
Q. Horatius Flaccus.
Tit. Valgius.
Alb. Tibullus.
Cn. Cornelius Gallus.
Sex. Propertius.
Q. Varius.
P. Ovidius Naſo.
Domitius Marſus.
C. Germanicus Auguſtus.
An. Caſſius Baſſus.
Æmilius Macer.
L. Annæus Seneca.
Caius Aſinius Gallus.

Aulus Persius.
Cornelius Severus.
Annæus Lucanus.
Cn. Getulicus.
C. Pedo.

Lib. IV.

Publius Statius Papinius.
Silvius Italicus.
Caius Valerius Flaccus.
Junius Juvenalis.
M. Valerius Martialis.
Aulus Serenus.
Rufus Festus Avienus.
Septimius Afer.
Titus Calphurnius.
Aurelius Olympius Nemesianus.
Cl. Claudianus.
Decius Ausonius.

Lib. V.

Damasus Hispanus.
Juvencus Hispanus.
Aurelius Prudentius Clemens.
Pontius Paulinus.
Venantius Honorius Fortunatus.
C. Sollius Sidonius Apollinaris.
Maurus Terentianus.

Præfixa est unius-cujusque Poëtæ Vita.

Opera & Fragmenta veterum Poëtarum Latinorum Profanorum & Ecclesiasticorum duobus voluminibus comprehensa in-folio, Londini 1713.

Volum. I.

M. Accius Plautus.
Pub. Terentius.
Tit. Lucretius.
Q. Val. Catullus.
Pub. Virgilius Maro.
Q. Horatius Flaccus.
Alb. Tibullus.
Sext. Aul. Propertius.
P. Ovidius Naso.
Gratius Faliscus.
M. Manilius.
Phædrus.
Jun. Moder. Columella.

Volum. II.

L. Ann. Seneca Trag.
Aul. Persius Flaccus.
M. Ann. Lucanus.
Silius Italicus.
P. Papinius Statius.
C. Valerius Flaccus.
D Jun. Juvenalis
Sulpitia.
M. Val. Martialis.
Maurus Terentianus.
Palladius Rutil. Taurus.
M. Aur. Olymp. Nemesianus.

Tit.

Tit. Calphurnius.
Dec. Ausonius.
Ruf. Fest. Avienus.
Cl. Claudianus.
Rutilius Claud. Numatianus.
C. Soll. Sidonins. Apollinaris.
Mart. Min. Fel. Capella.
A. Manl. Torq. Sev. Boëtius.

Auctores, quorum Fragmenta & varia quædam Opuscula ex Rob. Stephani, Petr. Scriverii, Jos. Scaligeri, & P. Pithœi Collectaneis potissimùm decerpta sunt.

Liv. Andronicus.
Quint. Ennius.
M. Acc. Plautus.
Cn. Nævius.
M. Pacuvius.
St. Cæcilius.
Lu. Accius.
Cai. Lucilius.
Sex. Turpilius.
Cn. Matius.
Lu. Afranius.
Quint. Trabeas.
C. Licinius Imbrex.
Quint. Novius.
Lu. Pomponius.
Dec. Laberius.
Quint. Catulus.
Quint. Atta.
Pub. Syrus.
Por. Licinius.

Val.

Val. Æditus.
C. Licinius Calvus.
C. Helvius Cinna.
M. Furius Bibaculus.
P. Ter. Varro Atacinus.
C. Ticida.
Furius Antias.
Laur. Tullius.
T. Valgius.
Lu. Varius.
Dom. Marſus.
Cæſ. Baſſus.
Æm. Macer.
C. Rabirius.
C. Aſin. Gallus.
Corn. Severus.
Pomponius Secundus.
Cn. Getulicus.
Sex. Hæna.
C. Pedo Albinovanus.
Volc. Sedigitus.
Sentius Augur.
Aul. Serenus.
Septimius Afer.
M. Ter. Varro.
Titinnius.
Suevius.
Albinus.
Alphius Avitus.
Ilius.
C. Granius.
Memor, *al.* Memmius.
[C.] Julius [Cæſar Strabo.]
Sempronius Gracchus.
Varius.

Cil.

Cil. Mæcenas.
P. Pomponius Secundus.
Rutilius Geminus.
Incerti Tragici.
M. Tull. Cicero.
Germanicus Cæsar.
Seneca Philosophus.
Petronius Arbiter.
— Venusianus.
— Antigenides.
— Hilarus.
— Levita.
Alcimus.
Eugenius.
Evantius.
Q. Cicero.
Pentadius.
P. Virgilii Juvenilia, &c.
P. Ovidius.
Incerti Auctoris, Moretum.
Val. Cato.
Incerti Auctoris Copa.
M. Ann. Lucanus.
Q. Serenus Samonicus.
Incerti Auctoris Phœnix.
Marcellus.
Ruffinus.
Priscianus.
Cœl. Symposius.

Poëtæ Ecclesiastici.

Q. Sept. Flor. Tertullianus.
Cæc. Cyprianus.
Juvencus.

Hilarius.
Marius Victorinus.
Ambrosius.
Cl. Marius Victor.
Damasus.
Aur. Prudentius Clemens.
Pontius Paulinus.
Proba Falconia.
Sedulius.
Liberius.
Belisarius.
Honorius.
Alcimus Avitus.
Venantius Honorius Fortunatus.

Poëtæ omissi.

Cornel. Gallus.
Maximianus.
L. Apuleius.

Eorumdem Poëtarum Latinorum dex Alphabeticus.

A

Q. Atta.
R. F. Avienus.
Alp. Avitus.
Alc. Avitus.
D. Ausonius.

B

C. Bassus.
Belisarius.
A. M. Boëtius.

C

S. Cæcilius.
T. Calphurnius.
M. F. Capella.
V. Cato.
C. V. Catullus.
Q. Catulus.
M. T. Cicero. *omiss.*
Q. Cicero.
C. H. Cinna.
C. Claudianus.
J. M. Columella.
C. Cyprianus.

D

Damasus.

E

Q. Ennius.
Evantius.
Eugenius.

F.

F

P. Falconia.
V. H. Fortunatus.
M. Furius Bibaculus.
Furius Antias.

G

C. Corn. Gallus.
C. Asin. Gallus.
C. Getulicus.
Germanicus Cæsar.
S. Gracchus.
C. Granius.
Gratius Faliscus.

H

S. Hæna.
Hilarius.
Honorius.
Q. Horatius.

I.

Ilius,
D. J. Jvvenalis.
Juvencus.

L.

D. Laberius.
Liberius.

P. Licinius.
C. Licinius Calvus.
C. Licinius Imbrex.
M. A. Lucanus.
C. Lucilius.
T. Lucretius.

M.

Æ. Macer.
C. Mæcenas.
M. Manilius.
Marcellus.
D. Marsus.
M. V. Martialis.
C. Matius.
Maximianus. *omiss.*
Memor, *al.* Memmius.

N.

C. Nævius.
A. O. Nemesianus.
Q. Novius.

O.

P. Ovidius.

P.

M. Pacuvius.
Palladius Rutilius Taurus.
P. Paulinus.
C. Pedo Albinovanus.

Pe-

Petronius Arbiter.
Petronius Venusianus.
Petronius Antigenides.
Petronius Hilarus.
Petronius Levita.
Pentadius.
A. Persius.
Phædrus.
M. A. Plautus.
L. Pomponius.
Pomponius Secundus.
Priscianus.
S. A. Propertius.
A. Prudentius Clemens.

R.

C. Rabirius.
Ruffinus.
Rutilius Claudius Numatianus.
Rutilius Geminus.

S.

L. A. Seneca Philos.
L. A. Seneca Tragœd.
V. Sedigitus.
C. Sedulius.
Sentius Augur.
Septimius Afer.
A. Serenus.
Q. Serenus Samonicus.
C. Severus.
C. Sidonius Apollinaris.
Silius Italicus.

P. Statius.
C. Jul. Cæf. Strabo.
Suevius.
Sulpitia.
C. Sympofius.
P. Syrus.

T.

P. Terentius.
M. Terentianus.
Q. S. F. Tertullianus.
A. Tibullus.
C. Ticida.
Titinnius.
Q. Trabeas.
L. Tullius.
S. Turpilius.

V.

C. Valerius Flaccus.
T. Valgius.
Q. Varius.
L. Varius.
M. T. Varro.
P. T. Varro Atacinus.
C. M. Victor.
M. Victorinus.
P. Virgilius.
Incerti Auctoris Copa.
Incerti Auctoris Moretum.
Incerti Auctoris Phœnix.
Incerti Tragici Fragmenta.

FIN DE LA I. PARTIE DU TOME III.









